10/
2/xx
(a)

RAMOND DE CARBONNIÈ

L. F. E.

42917 | 3

87667.

OBSERVATIONS

FAITES

DANS LES PYRÉNÉES,

POUR SERVIR DE SUITE

A DES OBSERVATIONS

SUR LES ALPES,

Inſérées dans une Traduction des Lettres de W. COXE, *ſur la Suiſſe.*

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXXIX.

Sous le Privilege de l'Académie Royale des Sciences.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

DES motifs étrangers à l'étude des montagnes, m'amenerent en 1787 au milieu des Pyrénées. Quelque dépourvu que je m'y trouvaſſe, au reſte, de tout ce qui peut aſſurer le ſuccès d'un voyage d'obſervation, je ne pus me voir au ſein de ces monts fameux, ſans former le projet d'en viſiter, au moins, une partie.

Le lieu où j'étois me détermina moins dans le choix, que l'opinion de pluſieurs obſervateurs ſur la hauteur générale de cette chaîne, & ſur la ſituation de ſes ſommets les plus élevés, opinion qui étoit devenue la mienne, à la premiere vue de ces monts. Or, quoique la hauteur conſidérée en elle-même, ne ſoit pas dans les montagnes un objet de la premiere importance, il y a, cependant, un ſi grand nombre de circonſtances remarquables qui dépendent de celle-là, que je ne pouvois la ſuppoſer telle qu'elle avoit paru à ceux

qui avoient le mieux observé les Pyrénées, sans inférer de cette supposition l'existence de plusieurs phénomenes, que je n'y aurois point cherchés si j'avois cru que le Canigou pût être le plus haut sommet de la chaîne, & qu'il me paroissoit intéressant d'observer dans ses monts les plus élevés.

J'ai donc voyagé dans la partie centrale & supérieure de cette chaîne, que personne n'avoit encore eu occasion de comparer avec celle des Alpes. J'y ai voyagé comme dans celle-là, à pied, seul, & me livrant sans réserve à ses habitans. Ainsi, me trouvant dans une condition pareille, j'ai pu comparer ces monts entr'eux, sous les mêmes rapports, & avec cette conformité de vues qui résulte de la similitude des situations.

Dans ce voyage, je crois avoir vu des objets qui n'avoient point été vus, ou n'avoient point été décrits; j'ai rectifié quelques-unes de mes idées; j'en ai généralisé beaucoup d'autres; & j'ai trouvé, dans la comparaison, des avantages & des plaisirs

que je voudrois faire partager. Tel eſt le fondement & le but des obſervations que je préſente, à la ſuite de celles que j'ai faites dans les Alpes. Si j'ai réuſſi à expoſer les faits qui m'ont paru dignes de remarque, je puis eſpérer que cette eſquiſſe de la partie centrale des Pyrénées, ſera pour celle que j'ai tracée, de la partie correſpondante des Alpes, ce que les objets mêmes ont été pour moi; & qu'elle rendra mon premier ouvrage moins imparfait, de tout ce dont mes propres idées ſont moins imparfaites.

La partie des Pyrénées que je décris, eſt celle où la nature a revêtu les formes les plus grandes & les plus ſévères, celle où elle eſt le plus avare d'objets agréables; mais je ne craindrai point d'y attirer les regards. Elle a des charmes qui m'ont retenu au milieu de ſes déſerts les moins acceſſibles, parmi ſes habitans les plus farouches : ils repoſeront le lecteur, ſi j'ai ſu en faire paſſer quelque choſe dans mes deſcriptions. Les Pyrénées préſentent d'au-

tres objets à peindre ; je les ai fait entrevoir, comme je les ai entrevus ; & je les peindrai, ſi je revois, dans des circonſtances plus favorables, les lieux que j'ai parcourus.

RAMOND.

FAUTES A CORRIGER.

PAGE 12 *lig.* 11, ſommets croiſés ſa fourche *liſ.* croiſés, ſa fourche
73, 8, la plus haute, *ôtez la virgule*
144, 25, qu'en effet, il attendoit *ôtez la virgule*
149, 17 *de la note*, ce crime *liſ.* le crime
171, 15, aliment en ſoi-même, *ôtez la virgule*
195, 24, fiſſile *liſ.* fiſſile
214, 6, l'oppreſſeur, enfin *ôtez la virgule*
242, 18, la vallée, où *ôtez la virgule*
252, 16, ruine *liſ.* mine
262, 18, entaſſées, pêle-mêle *ôtez la virgule*
350, *derniere*, réunir, en une ſeule *ôtez la virgule*
375, *derniere de la note*, Gebelin, *liſ.* Gibelin
391, 7 & 8 *de la note*, bien entendu *liſ.* bien entendus

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
FAITES
DANS LES PYRÉNÉES,
POUR SERVIR DE SUITE
A DES OBSERVATIONS
SUR LES ALPES.

CHAPITRE PREMIER.

Vue générale des Pyrénées.

JE doute qu'il exiſte une chaîne de montagnes plus propre que celle des Pyrénées, à être obſervée par le Naturaliſte qui veut étudier la ſtructure & la diſpoſition des roches primitives. Simple & régulière, dans preſque toute ſon étendue, elle lui rappellera bientôt

les idées de l'ordre qui a dû préſider à la formation des monts, & des regles auxquelles leur dégradation eſt ſoumiſe ; leurs maſſes ne ſeront plus des accumulations informes, leurs intervalles ne ſeront plus un labyrinthe biſarre; dans la ſituation, le rapport, l'élévation de ſes différentes parties, il reconnoîtra bientôt l'influence de ces loix conſtantes, dont il avoit peine, ailleurs, à démêler l'exiſtence.

La chaîne des Pyrénées s'étend de l'Océan à la Méditerranée, dans une direction qui ſe détourne rarement de la ligne la plus courte. Cette chaîne eſt compoſée de pluſieurs bandes de monts, parallèles à cette direction, & qui s'élevent graduellement depuis les plaines de France & d'Eſpagne, juſqu'à la bande la plus haute, qui, en formant la crête de la chaîne, eſt la frontiere naturelle & politique des deux Royaumes, & ſépare, à leur ſource, les eaux qui coulent vers l'un & l'autre.

Une gradation moins réguliere, parce qu'elle eſt troublée vers le Rouſſillon par le rehauſſement ſubit de ſes monts, ſe fait remarquer dans les degrés qui s'élevent du bord des deux mers, juſqu'au centre de la chaîne. Mais cette irrégularité, en apportant quelque modification à la loi générale qui détermine la hauteur de chacun des monts primitifs, par la place

qu'il occupe relativement à la crête de la chaîne & aux rivages de la mer, eſt la ſuite d'une diſpoſition particuliere, en conſéquence de laquelle cette chaîne paroît s'élever par degrés plus inſenſibles du nord au midi, & de l'océan aux ſommités centrales, & deſcendre par degrés plus bruſques vers l'Eſpagne & vers la Méditerranée.

Comme ſont les monts, telles ſont les eaux qui en découlent, & les vallées qui les verſent dans les plaines; car l'étendue de ces vallées eſt proportionnelle au volume des eaux qui les parcourent, & l'abondance de celles-ci, à l'élévation & au volume des monts qui les alimentent.

Dans les Pyrénées, comme dans les Alpes, & néceſſairement dans toutes les montagnes du monde, la direction commune des vallées eſt contraire à celle de la chaîne; ainſi, toutes les grandes vallées des Pyrénées courent dans la direction du nord au midi, ayant leur tête appuyée contre la crête de la chaîne, & s'ouvrant, à l'oppoſite les unes des autres, dans les plaines de la France & de l'Eſpagne, où elles répandent une partie des rivieres qui les fertiliſent.

C'eſt ſur ces rivieres, & à quelque diſtance de l'embouchure des vallées, que l'on trouve les villes qui ſont, en quelque ſorte, la clef des

paſſages ; mais, bien loin de conſerver entr'elles le rapport qui regne entre les monts, les vallées & les rivieres, elles ſont plus peuplées, à proportion que les paſſages ſont plus ouverts & plus commodes, & les villes les plus conſidérables correſpondent aux parties de la chaîne les moins élevées & les plus acceſſibles. Ainſi l'on voit d'abord Bayonne & Perpignan marquer les deux grands paſſages que les Pyrénées laiſſent entr'elles & les deux mers, & de l'une de ces villes à l'autre, un cordon de villes plus ou moins remarquables, bâties au débouché des communications intermédiaires, ſur les amas de cailloux roulés, débris des ſommets de la chaîne ſous leſquels ſes derniers degrés ſont depuis long-tems enſevelis.

Chacune de ces villes commande à pluſieurs vallées, & preſque toutes ſe ſont choiſi dans quelque ſommet plus aigu, & qui, par ſon voiſinage, paroît dominer la crête même de la chaîne, un *Pic du midi* qu'elle conſidere comme le mont le plus élevé de ſon diſtrict, & ordinairement de la chaîne entiere. Les Phyſiciens ſe ſont occupés d'abord de ces monts privilégiés, & ont tenté d'en fixer la hauteur. Tel eſt le Pic du midi de Pau, meſuré, il y a deux ſiecles, par le ſieur de Candale, & récemment par M. Flamichon ; tel eſt le Pic du midi

d'Aſſon, ou Pic de Gabiſos dont nous devons auſſi la meſure à M. Flamichon; tel eſt encore le Pic du midi de Bigorre, meſuré diverſes fois &, en dernier lieu, de la manière la plus exacte, par MM. Vidal & Reboul; tel eſt enfin le Canigou ou Pic du midi de Rouſſillon, meſuré exactement avant tous les autres, & que les opérations de M. Caſſini avoient rendu fameux, long-tems avant que le Pic du midi de Bigorre eût été connu par la mort de M. de Plantade & les obſervations de M. Darcet.

On a bientôt ſoupçonné, au reſte, que l'élévation de ces Pics n'étoit point celle des Pyrénées. M. de Marca obſerva autrefois que les ſommets qui dominent le *Col de la perche* étoient plus hauts que le Canigou (1). M. Darcet, placé à la cîme du Pic du midi de Bagneres, a remarqué un ſommet qui lui parut plus élevé que celui où il ſe trouvoit (2). L'Auteur de l'Eſſai ſur la Minéralogie des Pyrénées a manifeſté des opinions pareilles; les différens Phyſiciens qui y ont porté les inſtrumens & les calculs, ont peu-à-peu mis cette vérité hors de doute, & j'oſe dire qu'il ſuffit

(1) *Marca Hiſp. lib.* 1, *cap.* 2, cité par l'Auteur de l'Eſſai ſur la Minéralogie des Pyrénées, p. 278.

(2) *Etat actuel des Pyrénées*, p. 15, note.

de donner un moment d'attention à la topographie de cette chaîne, pour être convaincu que la position seule de la plupart de ces Pics les rabaisse au second & au troisieme rang de ses hauteurs.

La partie la plus élevée des Pyrénées paroît être celle qui sépare la Bigorre, le pays des quatre Vallées & une partie du comté de Comminges, de l'Arragon & d'une portion de la Catalogne. Depuis les vallées d'Aspe & d'Ossau, les monts s'élevent rapidement à leur plus grande hauteur; après la vallée d'Aran ils en descendent de même, jusques dans le comté de Foix, d'où se relevant considérablement, comme pour former une seconde chaîne ajoutée à la premiere, ils se maintiennent quelque tems à cette hauteur, & retombent brusquement, dans le Roussillon, au niveau de la mer. C'est dans cette portion des Pyrénées, dont la hauteur interrompt leur abaissement graduel, que se trouvent le Canigou & les montagnes plus élevées dont il forme l'avant-corps; & comme la hauteur des monts est toujours, dans une même chaîne, proportionnelle à sa largeur, cette interruption d'abaissement paroît due, en partie, aux Corbieres qui se joignent ici aux Pyrénées, & annoncent, quelle que soit leur origine, une accu-

mulation plus grande, en ce lieu, de la matière qui a formé les montagnes (1).

De Perpignan pris pour centre, on peut visiter cette partie des Pyrénées, en remontant la Tet & les divers torrens qui s'y rendent. Les montagnes descendant vers la Méditerranée en différentes subdivisions divergentes qui forment un éventail, dont la masse du Canigou est le centre, il en résulte que le cours des eaux, toujours perpendiculaire à la direction des montagnes dont elles découlent, présente un autre éventail dont les rayons se rapprochent vers Perpignan.

Quant à la partie centrale de la chaîne, on l'atteint par Pau, Tarbes & Saint-Gaudens. De Tarbes & de Pau on remonte, soit le long de l'Adour, soit le long du Gave, la vallée de Campan & les hauteurs qui la dominent, la vallée de Bastan où se trouve Barèges, celles de Gavarnie & de Cauterèts. De Saint-Gaudens, on remonte la Garonne & les nombreux torrens qui concourent à la former, &

(1) C'est l'opinion de M. Darcet que la partie orientale des Pyrénées est généralement plus élevée que l'occidentale, & par cela même plus épaisse ou plus profonde, & il croit que les plus grandes masses sont au milieu. Voy. *ibid.* p. 8.

l'on visite la vallée d'Aran, celle de Luchon, l'Arbouſt, la vallée de Louron, & celle d'Aure, avec leurs ſubdiviſions.

Si l'on vient d'Eſpagne, c'eſt par *Sarragoſſe*, *Balbaſtro* & la *Conque de Tremps* qu'il faut approcher de la chaîne, & c'eſt aux ſources du *Gallego*, de l'*Ara*, de la *Cinca*, de l'*Eſſera* & des deux *Noguera* qu'il faut remonter. Ces rivières forment, ſinon les ſources, au moins les plus puiſſans auxiliaires de l'Ebre.

On découvre les Pyrénées d'une grande diſtance, & dans quelque ſens qu'elles ſe préſentent à la vue, c'eſt, comme dans les Alpes, un amas de ſommets découpés, aigus, hériſſés, dont la couleur eſt tantôt le blanc des nuages, tantôt l'azur du ciel, ſelon qu'ils réfléchiſſent la lumiere ou qu'ils ſont couverts d'ombre. Rien de plus impoſant, à cet égard, que la partie orientale de la chaîne. Située au bord de la mer, elle ſe déploie entiere à la vue du Languedoc. C'eſt ſur-tout du haut de la montagne de Cette, qu'il faut la voir s'élever du ſein même des flots, comme un promontoire ſourcilleux, tandis que les plaines du Rouſſillon, conquiſes ſur la mer par les dépôts des fleuves, s'enfoncent, vues de cette diſtance, dans l'élément dont elles ſont ſorties.

Le centre de la chaîne demeure plus long-

tems caché, quand on s'en approche par la route d'Auch. Divers groupes de montagnes, la plupart secondaires, & sans doute dépendantes de sa masse primordiale, en interceptent la vue, jusqu'à ce que, d'une hauteur située à quelque distance de Mirande, entre Miellan & Rabastens, on en découvre tout-à-coup l'imposante barriere, au bout d'une plaine immense. Mais c'est de Tarbes même que ces monts étroitement enchaînés, & comme empilés les uns sur les autres, se présentent sous l'aspect le plus grand & le plus pittoresque.

CHAPITRE II.

Tarbes, Pau, Lourdes. Vallées de Cauterèts, de Saint-Sauveur & de Barèges.

Tarbes, capitale, dès le premier âge de la civilisation, des peuples de la Bigorre, connue, dès le tems de César, sous le nom de *Bigorra*, & plus tard sous celui de *Turba*, & enfin de *Tarba*, classée d'abord entre les cités principales de la troisieme Aquitaine, & ensuite de la Novempopulanie, éclairée, dès le troisieme siecle de notre ère, de la lumiere du Christianisme, illustrée par sa persévérance dans l'ortho-

doxie, lorſque l'arianiſme, protégé par les Rois Viſigoths, réuniſſoit contr'elle les ſéductions de l'héréſie aux contraintes de la perſécution, Tarbes a des avantages dignes de ſa nobleſſe : une poſition délicieuſe au milieu d'une plaine fertile, des environs où la nature déploie ſa majeſté dans les formes, ſon luxe dans les productions, un ciel ſerein, des aſpects qui manquent aux capitales des Empires, voilà des titres qui donnent un nouveau luſtre à ſon hiſtoire.

De Tarbes, en côtoyant l'Adour, on gagne Bagnères & la vallée de Campan. Nulle part l'accès des Pyrénées n'eſt auſſi facile ; mais cette belle vallée s'éleve à peine juſqu'à leur région moyenne, & ſi l'on veut parcourir celles qui pénétrent la chaîne juſqu'aux frontieres d'Eſpagne, ce ſont les bords du Gave qu'il faut chercher, & c'eſt à Lourdes ou à Pau qu'il faut ſe rendre.

PAU eſt ſitué comme Tarbes dans cette région aſſez voiſine des Pyrénées, pour que le ſol n'y préſente que leurs débris chariés & accumulés par les torrens. Bien moins ancienne que Tarbes, cette ville n'en a pas moins une place diſtinguée dans l'Hiſtoire. C'eſt là que Henri IV naquit au milieu d'un des Peuples les plus aimables de la terre. Son château, tel qu'il l'a

laiſſé, reſpecté juſque dans ſa diviſion intérieure, garni de ſes vieux meubles, orné de portraits de famille, a l'air de l'attendre encore; mais lorſqu'on ſonge qu'il n'y reviendra plus, lorſqu'on ſe rappelle avoir vu ſon cercueil derriere ceux de trois Rois qui lui ont ſuccédé, on embraſſe ſon berceau comme une relique ſacrée, & ce vieux château, rempli des muets contemporains de ſa jeuneſſe, devient le plus triſte & le plus touchant des monumens.

Rien de plus délicieux que les environs de Pau, que les méandres du Gave, que les côteaux qui, en s'enchaînant, gouvernent ſon cours, & fourniſſent à la culture un refuge que ſes débordemens ſont forcés de reſpecter. Rien de plus riche que ces beaux vignobles où l'on recueille le *Vicbilh* & le *Jurançon*, que ces pentes couvertes de moiſſons, que ces nombreux vergers & ces habitations éparſes où le gentilhomme & le payſan, l'un comme l'autre propriétaires, vivent, ſelon leur condition, du produit de leurs champs. Rien de ſi intéreſſant que ce peuple, libre par ſon caractere bien plus que par ſes *fors* & priviléges, ſpirituel & vif, élégant, même ſans culture, dont le noble eſt ſans hauteur, & le cultivateur ſans groſſiéreté, chez lequel de vieux uſages & un vieux langage en honneur, atteſtent & nourriſſent l'amour de la Patrie. En

lui ce ſont ſes ancêtres que l'on voit ; tels étoient les Béarnois d'autrefois ; un peu plus farouches ſans doute, lorſqu'ils immoloient à leurs libertés les Souverains qu'ils croyoient ne les avoir pas reſpectées, mais guère plus naïfs, lorſque voulant ſe donner un maître, ils choiſirent entre deux enfans au berceau celui qui dormoit les mains ouvertes (1).

Les montagnes de la vallée d'Oſſau terminent au ſud l'horiſon de Pau, & le *Pic du midi* éleve, au-deſſus de leurs ſommets croiſés ſa fourche aiguë que l'on diſtingue d'une grande diſtance. Ce Pic, ſitué dans le voiſinage de la crête des Pyrénées, & actuellement inacceſſible, a paru calcaire à l'auteur de l'Eſſai ſur l'Hiſtoire naturelle des Pyrénées. Un ſeigneur de la maiſon de Foix, le ſieur de Candale, tenta, il y a plus de deux ſiecles, d'en meſurer la hauteur. M. de Thou, qui tenoit de ſa bouche l'hiſtoire du voyage qu'il y fit, nous en a conſervé la relation dans ſes Mé-

(1) En 1173, les Béarnois voulant un maître du ſang de leur dernier Souverain, envoyerent des députés à ſa ſœur pour demander l'un de ſes deux jumeaux ; tous deux dormoient, l'un les poings fermés, l'autre les mains ouvertes ; dans l'attitude de celui-ci ils trouvèrent le préſage d'un caractère loyal & généreux, & l'enfant.... ô Providence ! devint *Gaſton le bon*.

moires (1). On voit, dans ce récit, que plusieurs jeunes gens l'ayant voulu accompagner en veste & légérement vêtus, se trouverent à peine au-dessus des nuages, que le froid les saisit de maniere qu'ils ne purent passer outre ; que pour lui qui connoissoit les montagnes, il s'étoit fait apporter sa robe fourrée, & marchant avec précaution, accompagné seulement de quelques personnes, il monta au-dessus des retraites des chèvres sauvages & des aires d'aigles ; que jusque-là il avoit trouvé des marches taillées dans le roc, mais qu'alors on ne voyoit plus de chemin, & que l'air froid & subtil leur causoit des étourdissemens qui les faisoient tomber en foiblesse, ce qui les obligea de se reposer & prendre de la nourriture ; qu'enfin, après s'être enveloppé la tête, & se frayant une route, employant des échelles, des crocs, des grapins, & certains crochets qu'il avoit fait faire d'une maniere extraordinaire, il parvint à une station fort voisine du sommet. C'est de là, dit-il, qu'avec un quart de cercle, prenant pour rez-de-chaussée le cours paisible que les eaux précipitées de rochers en rochers avoient formé, il trouva 1100 toises pour la hauteur de la montagne. M. de Thou rai-

(1) Pag. 46 du onzieme volume de l'édition de Bâle, 1742.

ſonne enſuite, à la maniere du temps, ſur cette élévation qu'il trouve fort vraiſemblable, vû qu'il ſe rappelle que c'eſt le ſentiment des anciens géométres que le mont Olympe, le plus élevé du monde, ne pouvoit cependant avoir plus de dix ſtades de hauteur, non plus que la mer de profondeur. Xenagoras trouva une demi-ſtade de plus dans la hauteur qu'il prit de la même montagne. Or, la ſtade revenant à 125 pas géométriques, dix ſtades & demie font 656 pieds & demi, ce qui arrange M. de Thou à 40 pieds près. Dans toutes ces meſures il n'eſt pas queſtion d'une baſe fixe ; les comparaiſons, par conſéquent, ſont nulles, & ce qu'il y a de plus clair dans ce récit & ces réflexions, c'eſt que M. de Candale & M. de Thou regardoient le Pic du midi de Pau comme la plus haute montagne des Pyrénées, & avec le mont Olympe, la plus haute du monde.

M. Flamichon nous a donné des meſures plus comparables. Selon lui le ſommet du pic eſt élevé de 1407 toiſes au-deſſus du pont de Pau.

C'eſt dans la vallée d'Oſſau que l'on trouve les *Eaux bonnes*, dont l'analyſe a été faite par M. Bayen, & qui ne paroiſſent point avoir de principe bien remarquable, ſi ce n'eſt un foye de ſoufre qui ſe manifeſte d'abord à l'odorat, & ſe rend enſuite ſenſible dans les expériences.

Les *Eaux chaudes* ſont à quelque diſtance de celles-là, & leurs principes ſont peu différens. Ces dernieres ſont fréquentées depuis long-tems. Le ſéjour que la Princeſſe Catherine ſœur d'Henri IV y fit en 1591, y eſt conſtaté par de faſtueuſes inſcriptions. Le ſieur de Candale, y étoit à la ſuite d'Henri d'Albret, roi de Navarre, leur grand-pere, dans le tems où il entreprit de gravir le Pic du midi; & M. de Thou qui s'y trouvoit en 1582, & qui en buvoit à chaque fois vingt-cinq verres, *plutôt par plaiſir que par néceſſité*, tandis qu'un jeune allemand de ſa ſuite en buvoit tous les jours cinquante verres en une heure, ne nous laiſſe pas plus de doute ſur la haute opinion qu'on en avoit alors, que ſur les doſes qu'en ſoutenoit l'eſtomac de nos ayeux.

En allant de Pau à Lourdes par la route du Gave, la plus intéreſſante & la plus féconde en beaux ſites, on laiſſe à droite la vallée d'Aſſon dont le Pic du midi, appellé Pic de Gabiſos, bien moins voiſin que celui de Pau de la crête des Pyrénées, a, ſelon M. Flamichon, 152 toiſes de moins.

A Lourdes on eſt à l'entrée des montagnes. La nature commence à revêtir des formes plus âpres; les rochers ſe reſſerrent de tous côtés; la ville ferme, en quelque ſorte, un défilé qu'elle

rend encore plus pittoresque, & que son château domine fièrement du haut d'un rocher inattaquable. Sous cette tour, dont la gothique structure sied si bien à la sévérité du payſage, sous ces murs, témoins d'événemens si tristement célèbres, & destinés aujourd'hui à dérober à la pitié publique des gémissemens d'eux seuls entendus, le peintre admire & s'arrête, l'historien se rappelle de lugubres anecdotes, l'ami des hommes passe en silence & détourne les yeux.

Au-delà de Lourdes, des gorges plus ou moins resserrées, offrent souvent des aspects aussi sauvages que bornés. Des rochers bizarres, d'épais ombrages répandus entr'eux, quelques vergers peu étendus, enfermés par de grandes tables de schiste placées debout, tout avertit que l'on s'enfonce dans les Pyrénées, lorsque le défilé s'ouvre dans la plaine d'Argelès. Ici les montagnes reculent de tous côtés. Un bassin nivelé par les attérissemens des torrens qui en descendent, & fertilisé par leur cours, se couvre de moissons & de fruits; & le soleil qui sembloit avoir déjà perdu une partie de son pouvoir, dans les gorges par lesquelles on y parvient, reprend, dans cette plaine, toute sa force, pour en mûrir les productions.

Mais c'est ici qu'on laissera la vigne & le figuier, les vergers & les berceaux. Plus loin, on

on ne rencontrera plus de traces de l'élégante disposition de culture que présentent le Béarn & la Bigorre, & les beautés éparses que l'on trouvera désormais, ne seront plus que du genre pastoral.

A Pierrefitte, la plaine d'Argelès se divise en deux étroites vallées qui se dirigent, comme les précédentes, vers la cîme des Pyrénées. Celle de la droite renferme Cauterèts, célèbre par ses eaux minérales. La région de montagnes, que cette vallée traverse, est d'une hauteur considérable, & c'est à compter de sa partie supérieure, que la crête des Pyrénées atteint sa plus grande élévation.

La vallée qui s'ouvre à gauche, plus remarquable encore, tant par la fierté des dessins de la nature, que par la hardiesse des ouvrages de l'homme, conduit à la plaine de Luz, d'où l'on se rend, ou dans la vallée de Bastan qui renferme Barèges, ou directement à la crête même des Pyrénées, par celle de Gavarnie.

Les vallées supérieures des monts du premier ordre, présentent souvent des sites moins extraordinaires, que ces gorges inférieures, creusées, par les torrens, dans les rochers de leur base; & l'étroite vallée qui s'éleve de Pierrefitte à Luz, rassemble des beautés & des horreurs, étrangeres à des vallées plus élevées, comme la route

du *Schellenenthal*, au pied du Saint-Gothard, en a, que la partie supérieure du passage ne présentera plus. Il y a, entre ces deux gorges, une extrême ressemblance ; mêmes obstacles à vaincre, mêmes efforts de l'homme, & même succès. Des rochers d'une effrayante hauteur, resserrent de même un torrent furieux, qui roule, tombe, fuit entre leurs débris, au fond d'un horrible précipice. Un chemin, taillé dans les flancs escarpés de ces rochers, soutenu souvent, en saillie, par des voûtes qui le suspendent au-dessus du torrent, le franchit, lorsque tout appui lui manque, & cherche sur les rocs opposés des pentes moins rebelles. Même fracas dans les profondeurs, & même silence sur les hauteurs ; un ciel resserré, de même, entre des cîmes âpres & menaçantes, comme le torrent l'est entre leurs profondes racines... mais le dirai-je ? la nature, dans le *Schellenenthal*, est encore bien plus grande, & l'homme est encore plus étonnant. Les précipices sont plus profonds, les sommités plus suspendues; c'est dans le plus dur granit que le Suisse s'est frayé une route, & pour atteindre le bassin de Luz, il n'y a pas de *pont du diable* à passer, pas de rocher de 80 pas d'épaisseur à traverser(1).

(1) Le beau chemin de Pierrefitte à Luz ne laisse point dans l'incertitude sur celui auquel on le doit. Il

Le baſſin de Luz rappelle celui d'Argelès, mais il eſt plus élevé, d'un degré, dans les montagnes. Moins étendu & moins fertile, il a des beautés d'un genre plus ſévere; cependant, de quelque côté qu'on l'atteigne, ce n'eſt pas moins un lieu de repos pour les yeux & pour l'ame. Les prairies y ſont riantes, les habitations propres & nombreuſes; les deux Gaves qui s'y confondent, ont perdu leur fureur, en ſortant de leurs ſauvages vallées, & ne la reprendront qu'en quittant ce lieu privilégié. Les montagnes environnantes, couvertes de champs & de paturages, ſe ſont ſoumiſes à la culture; rien ne menace; tout eſt tranquille; & c'eſt ici le refuge aſſuré du berger, quand les hauteurs où il erre avec ſes troupeaux, ſe ſont couvertes des neiges de l'hiver.

Luz eſt ſitué à l'extrémité de cette plaine, au pied du Pic de Leyrey, montagne d'un facile accès, ſur les pentes de laquelle M. Darcet a fait diverſes expériences météorologiques, & dont la cîme, ſelon lui, eſt élevée de 877 toiſes au-deſſus du ſeuil de l'égliſe de Luz.

Les bains de Saint-Sauveur ſe trouvent à une

---

eſt du nombre des monumens de l'adminiſtration de M. de la Bauve, Intendant de la Province, & date d'une cinquantaine d'années.

très-petite distance de Luz, dans la vallée de Gavarnie, que l'on doit regarder comme la continuation de celle du Lavedan, dont Lourdes est le chef-lieu, & qui s'éleve jusqu'à la crête des Pyrénées, dans la direction commune à toutes les grandes vallées de ces monts, celle du nord au sud.

Barèges est plus éloigné de Luz. On y parvient en côtoyant le Gave de Bastan, & en remontant une vallée étroite, nue, triste, qu'il parcourt & qu'il dévaste. L'entrée de cette vallée est marquée par les masures du château de Sainte-Marie, placées de la maniere la plus pittoresque, sur un rocher qui formeroit, à lui seul, un magnifique objet dans le payſage. Barèges est situé deux lieues plus loin, dans une partie de la vallée si resserrée, que la seule rue qui le traverse, repousse, d'un côté, les maisons contre la montagne, & de l'autre, les suspend sur le Gave. Tout est éboulemens autour de ce lieu; on n'y apperçoit presque rien du dessin primitif de la vallée; c'est au pied d'un immense éboulement, que les bains sont placés, à l'abri d'un taillis qui, semblable au bois d'*Urserez*, est leur sauvegarde contre les avalanches; & c'est encore sur un éboulement énorme, que de l'autre côté du Gave, des bergers ont formé des prairies, & construit quelques habitations.

On a vu que, la vallée de Baſtan exceptée, toutes celles que j'ai indiquées, s'élevent dans la direction du nord au midi, juſqu'à la cîme des Pyrénées. Là, elles rencontrent des vallées pareilles, & qui deſcendent dans la même direction, vers les plaines d'Eſpagne. La jonction de ces vallées s'opere néceſſairement dans les intervalles que les pics de la crête laiſſent entr'eux, & lorſqu'elle eſt acceſſible, elle forme communication entre les deux pentes des Pyrénées. Ces paſſages s'appellent *Ports*, dans le langage du pays. Ils ſont plus ou moins élevés, plus ou moins praticables. On donne le même nom aux paſſages intérieurs, ouverts entre les vallées ou parallèles ou convergentes; c'eſt ainſi que la vallée de Baſtan, dont la direction, différente de celle des vallées principales, court du ſud-oueſt au nord-eſt, communique, par un *Port* que l'on nomme le *Tourmalet*, avec la vallée de Campan, qui ſuit la direction commune (1).

(1) Le mot *Port* appartient à une racine primitive qui ſignifie *ouverture*. En Suiſſe on trouve un paſſage creuſé dans le roc, dès les tems les plus reculés, qui ſe nomme *Pierre-port*, pierre percée. *Port* de mer n'a pas d'autre origine. *Pore* dérive de la même racine. *Porte* en dérive auſſi.

Les eaux de Barèges, celles de Saint-Sauveur & celles de Cauterèts, paroiſſent ne différer que par les doſes des mêmes principes. On a reconnu, dans celles de Barèges, une petite quantité de foie de ſoufre, du natrum, du ſel marin, une terre calcaire, une autre terre de nature argileuſe, & une ſubſtance graſſe qui s'y trouve dans un état ſavonneux. La ſource la plus chaude de Barèges eſt au 39e degré environ du thermomètre de Réaumur, la plus chaude de Cauterèts à 44, & la plus chaude de Saint-Sauveur à 32. Au reſte, le degré de chaleur de ces ſources, éprouvant des variations, & les thermomètres étant ordinairement peu comparables, j'ai trouvé peu d'accord entre les obſervations de ce genre, faites en différens tems.

CHAPITRE III.

Environs de Barèges, Tourmalet, vallée de Campan.

ENFONCÉ, à Barèges, dans une gorge étroite, que reſſerrent de vaſtes éboulemens, ne voyant autour de ſoi qu'accumulations fortuites & que travaux tertiaires, quiconque n'eſt point en-

chaîné dans ce triſte lieu, à l'urne de ſa nayade, ſe hâte de chercher, dans la partie ſupérieure de la vallée, ſi ce n'eſt des ſites plus rians, au moins un air plus libre, & des montagnes moins défigurées.

On remonte cette vallée juſqu'au Tourmalet, par un chemin qui ſerpente entre le Gave & les montagnes méridionales. Ces montagnes ſont eſcarpées, arides, ſurmontées de pics aigus & décharnés; elles forment le degré le plus bas d'un amas de rochers primitifs, qui paroît occuper tout l'intervalle que laiſſent entr'elles les vallées d'Aure & de Gavarnie, depuis celle de Baſtan, juſqu'à la crête des Pyrénées. Deux vallons, de l'aſpect le plus ruineux, deſcendent de cette région déſerte dans la vallée de Baſtan. Le chemin du Tourmalet eſt traverſé par les deux torrens que ces vallées envoyent au Gave, & leur ouverture laiſſe appercevoir les rochers menaçans qui les dominent, coupés par quelques maigres pâturages, de l'accès le plus difficile. Le premier de ces torrens eſt le *Lienz*, & ſa vallée eſt la moins profonde; le ſecond deſcend du lac d'*Eſcoubous*; tous deux roulent des blocs conſidérables du granit & du gneiſs qui compoſent les monts de cette région, & quelques fragmens du marbre de premiere formation, qui eſt

ſuperpoſé çà & là aux couches inférieures de ces montagnes, & qui en forme de moindres, dans quelques-uns des intervalles qu'elles laiſſent entr'elles.

C'eſt dans cette région, & ſur le bord de ſes torrens, que l'on trouve du marbre gris, entierement parſemé de petits grenats dodécaëdres; c'eſt auſſi de là que j'ai vu deſcendre des blocs de granit roulé, dont les ſurfaces ſont chargées de bandes ſaillantes, de la matière même de la roche, qui font corps avec elle, & qui ſe croiſent en tout ſens; ſingularité très-remarquable, peu obſervée, & qui doit attirer ſur ces granits l'attention du lithologiſte. C'eſt auſſi dans les pics dont cette région eſt hériſſée, depuis celui d'*Eſlitz* juſqu'au *Cau d'Eſpada*, que l'on trouve le criſtal de roche, de beaux ſchorls criſtalliſés, l'amianthe, & peut-être la tourmaline (1).

(1) Les minéraux de cette partie des environs de Barèges ſont décrits par M. Mathieu de Favieres, mon ami, dans l'important ouvrage que notre ſavant compatriote, M. le Baron de Dietrich, a donné ſur les mines des Pyrénées. *Voy. pag. 335 & ſuiv.*

C'eſt M. le Baron de Dietrich qui parle des granits à bande ſaillante. Il les a vus dans les gorges des environs de Pierrefitte. *Voy. p. 358, en note.* Je ne connois nul Auteur qui en ait fait mention avant lui, & je crois

La rive opposée du Gave, présente un aspect tout différent. Des éboulemens, produits par la chûte & la décomposition des roches feuilletées qui forment de ce côté les montagnes, sont tapissés d'une verdure uniforme & triste, coupée çà & là par des ravins dont les eaux tarissent lorsque les neiges sont épuisées. Quelques habitations marquent la partie de ces pentes, qu'il a été possible de cultiver en prairies, & qui accorde un peu de seigle aux travaux du montagnard. De petites huttes sont disperséés dans les pâturages plus élevés & plus stériles.

On voit ainsi, que la vallée de Bastan, dirigée à-peu-près dans le sens de la chaîne des Pyrénées, & séparant les roches granitiques de

---

avoir observé le premier ceux de la vallée de Bastan, qui sont probablement la source de ceux que M. de Dietrich a trouvés dans le voisinage de Pierrefitte.

M. Pagez, Apothicaire du Roi aux eaux de Barèges, est d'opinion qu'il se trouve de la tourmaline parmi les schorls des montagnes voisines; il croit en avoir vu des fragmens. Personne ne peut mieux que lui s'assurer si elle y existe en effet; la connoissance qu'il a des lieux & des minéraux qu'ils renferment, & le soin obligeant qu'il prend de communiquer, à cet égard, ses renseignemens aux personnes qui s'adressent à lui, concourront sans doute à éclaircir bientôt ce fait.

celles où l'argile commence à dominer, eſt une de celles qui ſe creuſent ſi aiſément dans la direction des bandes de la chaîne, entre des monts de nature différente. Les profondeurs de cette vallée ont été pleines de couches intermédiaires, dont il ne reſte plus de traces que le Tourmalet, crête tranchante qui lie encore à la maſſe méridionale, le Pic du midi projetté en avant ſur les plaines, comme un immenſe promontoire. Le Tourmalet fut, dès l'origine, le lieu du partage des eaux qui ſe jettoient, d'une part, dans le baſſin de Luz, & de l'autre, dans la vallée de Campan; car la hauteur relative du Pic du midi atteſte qu'il y a toujours eu, en ce lieu, une plus grande accumulation de la matiere des montagnes.

Les deux côtés du Tourmalet ſont bien différemment partagés. Il ſépare les extrêmes de la fertilité des monts, & de la perfectibilité de la vie paſtorale. La vallée de Baſtan, ravagée par un torrent furieux, expoſée à l'éboulement des pentes eſcarpées, entre leſquelles elle eſt reſſerrée, dévaſtée par les avalanches, aride & ſans arbres, n'a qu'un bétail ſouffrant; & des pâtres groſſiers; la vallée de Campan, dès le Tourmalet, arroſée par des eaux plus calmes, environnée de montagnes acceſſibles, a des pentes plus douces, des ſurfaces plus herbeu-

ſes, d'heureux troupeaux & d'heureux bergers.

Dans la vallée de Barèges, comme dans les vallées les plus élevées & les plus ſauvages des Pyrénées, j'ai retrouvé, à peu de différences près, l'économie paſtorale des hautes Alpes. Cette ſimilitude générale embraſſe même de ſi petits détails, que l'on croiroit que le berger de l'une de ces contrées a été le diſciple du berger de l'autre, ſi l'on oublioit que l'homme de toute la terre eſt le même homme, & que les mêmes ſituations lui ſuggerent les mêmes moyens.

Par-tout où les monts, s'éleyant au-deſſus des hauteurs communes, préſentent des vallées long-tems couvertes de neiges, à peu de diſtance des vallées habitables, les bergers ont leur maiſon d'hiver dans ces dernieres, & placent leur maiſon d'été dans les vallées ſupérieures, où la nature du terrein, ſa pente, le voiſinage & la direction des eaux leur ont permis de former des prairies de quelque étendue. Ils paſſent la belle ſaiſon dans celles-ci; ils y attirent les eaux avec précaution, & les conduiſent avec dextérité, au moyen de petits canaux qui ſillonnent en tout ſens la prairie. Le même filet d'eau abreuve les poſſeſſions contigues, placées les unes au-deſſous des autres. Une ardoiſe poſée

de champ, eſt la ſimple écluſe qui coupe ſon cours, où l'on veut, & le renvoie dans les canaux voiſins, où les mêmes moyens le dirigent de prairie en prairie, juſqu'au plus bas de la pente qu'il doit fertiliſer.

Pendant que ces ſoins & ceux de la fenaiſon occupent la famille, les troupeaux vont chercher leur pâture dans les montagnes les plus élevées, de l'irrigation deſquelles les nuages ſeuls peuvent faire les frais. Un ſeul homme les ſuit, & ſe fait une hutte de quelques pierres entaſſées, ſi quelque roche creuſée par la nature ne lui offre pas un aſyle.

Quand les foins ſont enfermés dans la maiſon d'été, & quand l'automne y ramene le bétail, la famille deſcend au village, & le berger ſe refugie avec ſon troupeau dans la maiſon abandonnée, où il vit ſeul, au milieu des neiges de l'hiver, pendant que le troupeau conſomme la proviſion qui lui a été préparée. C'eſt alors que la patience & le courage de ce ſolitaire ſont exercés. Qu'il eſt à plaindre, quand un hiver plus rigoureux que de coutume, quand une extraordinaire abondance de neiges, quand des vents plus impétueux, & des lavanges plus fréquentes, le confinent & l'aſſiégent dans ſa retraite! que d'accidens ſurviennent, contre leſquels il eſt ſeul à ſe défendre! que d'accidens il redoute, dont il ne

peut confier la crainte à perſonne ! Qu'on ſe le repréſente, cette année même où je parcourois ces montagnes, année déſaſtreuſe, où le 9 mai vit encore les pâturages inférieurs ſe couvrir de neige, où les troupeaux enfermés étoient réduits à la diſette, où le malheureux berger pleuroit ſur leurs beſoins, & les voyoit périr !

Et tant de travaux n'apportent au berger de ces hautes vallées, que le plus étroit néceſſaire. Il n'a pas, comme celui des Alpes, un bétail vigoureux, & des vaches fécondes. Soit que l'herbe de ſes pâturages ait moins de vertu, ſoit que, plus pauvre & forcé de partager avec les rejettons de ſon troupeau, le lait déjà peu abondant des meres, il épuiſe ces nourriſſons, condamnés dès leur naiſſance à la diſette, j'ai vu, dans toutes les montagnes que j'ai parcourues, leur habitant réduit à conſommer tout le lait de ſon bétail ; les vaches les meilleures n'en produire que huit *taſſes* ou quatre ſeptiers, quand la plus mauvaiſe en rend dans les Alpes le ſextuple ; les troupeaux foibles & timides, en comparaiſon de ceux de la Suiſſe ; peu de fromage ; peu de beurre ; & en un mot, nul produit réel des peines du paſteur, que de jeunes bêtes de peu de prix, dont la vente lui fournit à peine le moyen de ſubvenir aux charges publiques.

Le berger de ces contrées, au reſte, n'eſt

le bonheur ; ce cadre enfin, digne de la magnificence du tableau ; cette fiere enceinte, où la nature oppose le sauvage au champêtre ; ces cavernes, ces cascades, visitées par tout ce que la France a de plus aimable & de plus illustre ; ces roches, trop verticales peut-être, dont l'aridité contraste avec la parure de ces heureuses vallées ; ce Pic du midi suspendu sur leurs tranquilles retraites, comme l'épée du tyran sur la tête de Damoclès ..... menaçans boulevards qui me font trembler pour l'Elisée qu'ils renferment.

Mais, remontant aux causes de la fertilité de la vallée de Campan, c'est à la créte du Tourmalet, c'est entre les rochers hérissés de la vallée de Bastan, & les rochers émoussés de l'Escalette, que je transporterai l'observateur. D'un côté, je lui montrerai le Gave roulant les débris des monts ; de l'autre, l'Adour respectant un brin d'herbe. Nous suivrons son cours vif, mais bienfaisant. Nous verrons ses bords dessinés par le gazon, & les rochers qui le divisent, couverts de mousse. Nous le verrons, à *Trames-aigues*, tomber en une superbe cascade, entre des rochers tout couronnés de fleurs. Bientôt les sapins accompagneront, en touffes vigoureuses & pittoresques, ses sauts hardis, mais innocens. La végétation s'approche de lui avec confiance ; car

il

il a, depuis long-temps, oublié ſes anciennes fureurs : les montagnes ſe ſont écroulées ; il en a nivelé les débris ; les pentes ſe ſont adoucies ; tout favoriſe ſa tendance ; rien ne l'irrite ; & pour quiconque n'a point encore obſervé de torrent, ainſi en paix avec la nature qui l'environne, le tumulte apparent de ſes eaux forme un contraſte étrange, avec le repos de ſes rivages.

C'eſt à l'adouciſſement de ces pentes que la vallée de Campan doit l'avantage d'être la plus délicieuſe retraite de la vie paſtorale. Elle fut, d'abord, un profond ravin, creuſé, entre les racines du Pic du midi & les rochers calcaires qui s'y appuyoient, par ces torrens anciens dont l'impétuoſité étoit proportionnée à la roideur des pentes primitives, & dont la fureur était irritée par l'aſpérité des formes qu'avoit ébauchées le vieux Océan ; mais les débris des ſommets qui la dominoient, ſont venus rehauſſer le fond de ſes précipices ; les eaux ont tendu, ſans ceſſe, à égaliſer le ſol qu'elles parcouroient ; les éboulemens ſe ſont étendus ; le repos a ſuccédé à de longues convulſions ; & la végétation a couvert ces amas de ruines, déſormais propres à la recevoir.

La vallée de Campan eſt donc une apparition anticipée du monde futur. Elle préſente cet état de calme, ſi bien annoncé & ſi bien décrit par

pas, comme ſon troupeau, ſans vigueur & ſans courage. Le droit de ſe garder lui-même, droit que l'Etat a dû lui laiſſer, le pénétre encore de l'idée de ſa propre importance. Il eſt armé ; il défend ſes limites, en défendant ſes pâturages ; il eſt, par conſéquent, dans le cas d'une adhéſion active & directe aux loix qui le gouvernent, adhéſion qui lui ſemble un choix, & dont le ſentiment équivaut à celui de la liberté.

La vallée de Barèges, n'ayant nulle communication propre avec l'Eſpagne, eſt unie avec celle de Gavarnie pour la défenſe du paſſage ouvert dans celle-ci. J'ai connu des bergers qui avoient fait, dans leur jeuneſſe, la guerre des limites ; j'en ai connu qui ont fait, plus recemment, la guerre particuliere de vallée à vallée, pour les droits de pâturages, & qui m'ont indiqué leurs campemens, leurs poſtes, leurs champs de bataille, là où l'on croiroit qu'il n'y a que des aigles qui puiſſent ſe battre.

En décrivant ainſi les hautes vallées des Pyrénées, & la vie de leurs paſteurs, je n'ai rien dit qui concerne la vallée de Campan. Là c'eſt une autre nature & d'autres bergers.

Deux vallons, dont le premier deſcend du Tourmalet, & l'autre des montagnes de la vallée d'Aure, ſe perdent, au bourg de Sainte-Marie, dans la vallée de Campan. Chacun de ces vallons

y apporte le tribut de son torrent ; & l'Adour, formé de leurs eaux confondues, après avoir baigné les riches prairies de cette vallée, rencontrant à Bagnères les plaines de la Bigorre, comme charmé des contrées qu'il abandonne, & de celles qu'il va parcourir, semble lutter, par ses longs circuits, contre la commune destinée des fleuves, lorsque, rencontrant le Gave à Bayonne, né à côté de lui, il s'engloutit avec lui dans les gouffres de l'Océan.

Je ne peindrai point cette belle vallée qui le voit naître, cette vallée si connue, si célébrée, si digne de l'être ; ces maisons si jolies & si propres, chacune entourée de sa prairie, accompagnée de son jardin, ombragée de sa touffe d'arbres ; les méandres de l'Adour, plus vif qu'impétueux, impatient de ses rives, mais en respectant la verdure ; les molles inflexions du sol, ondé comme des vagues qui se balancent sous un vent doux & léger ; la gaité des troupeaux, & la richesse du berger ; ces bourgs opulens formés, comme fortuitement, là où les habitations répandues dans la vallée, ont redoublé de proximité ; Bagnères, ce lieu charmant où le plaisir a ses autels à côté de ceux d'Esculape, & veut être de moitié dans ses miracles, séjour délicieux, placé entre les champs de la Bigorre & les prairies de Campan, comme entre la richesse &

ce phyſicien-philoſophe (1), digne de prévoir tout ce que l'humanité peut attendre de la perfectibilité de la terre. Telles ſeront toutes les vallées des Pyrénées & des Alpes, du Caucaſe, de l'Atlas & des Andes, quand les forces qui tendent à produire, ſeront en équilibre avec celles qui tendent à détruire; quand les ſommets auront ceſſé de deſcendre vers les baſes, & les baſes de s'élever vers les ſommets; quand les pentes auront ce degré d'inclinaiſon, où il n'y a plus d'éboulement poſſible; quand l'active végétation, ſi prompte à s'emparer des ſurfaces qui jouiſſent d'un moment de repos, ſi ſouvent repouſſée du flanc des montagnes par les dernieres agitations de ces géans expirans, s'aſſeoira en paix ſur leurs cadavres.

Mais ſi la vallée de Campan n'en étoit pas encore à cet état de calme permanent! ſi des révolutions la menaçoient encore!... que de hauteurs je vois autour d'elle, qui ont à rabaiſſer leur orgueil au niveau de ſes collines! Là, c'eſt le Pic d'Eſpade, ſuſpendu ſur les ſources de ſa riviere; ici, le marbre caverneux qui renferme ſes grottes; plus loin, mais plus haut, ce Pic du midi qui n'en eſt pas encore aſſez loin au gré de mes craintes, puiſqu'entre lui & ces heureux

(1) M. de Luc.

vallons, je ne vois que des pentes prêtes à y rouler ſes ruines.... Les changemens de forme ſont lents aujourd'hui ; mais s'ils devenoient ſubits,.. quel bouleverſement, & que de débris ! Alors & pour long-temps, plus de prés & plus de bergers ; plus de ces cabanes ſi élégantes & ſi paiſibles.... Des rocs amoncelés ; des eaux furieuſes ; quelques gazons iſolés, broutés par la brebis & la chèvre : voilà ce que notre poſtérité verroit dans la vallée de Campan ; & le ſouvenir de cette ſeconde Arcadie, devenue le domaine de la fiction, revêtiroit, peut-être, les couleurs fantaſtiques de la premiere.

CHAPITRE IV.

Le Pic du midi de Bagnères.

ON ne ſauroit faire un pas dans les lieux que je viens de parcourir, ſans que tout rappelle au Pic du midi. Dominateur de la partie la plus connue de cette contrée, il forme par-tout l'objet le plus impoſant du tableau. Sa ſituation, voiſine des plaines, leur préſente le ſpectacle extraordinaire d'une élévation qu'elles voient rarement de ſi près ; & ſes dimenſions apparentes, en impoſant ſur ſa hauteur relative, ſemblent

ranger au-dessous de lui, les montagnes supérieures qui fuient en arrière. Inaccessible, du côté où il se présente avec le plus de majesté, il a des avenues détournées, qui conduisent avec tant de facilité à sa cîme, qu'y parvenir est un succès à la portée des forces les plus communes, & que les baigneurs de Barèges & de Bagnères, qui vont y jouir d'une de ces vues que la nature refuse aux sommités centrales qu'environne un immense chaos de montagnes accumulées, r'achetent cet avantage, que ce qu'il faut, pour assaisonner, de l'idée de quelques difficultés vaincues, le plaisir de se croire au sommet d'un des plus fiers rochers des Pyrénées.

C'est donc, à plus d'un titre, que le Pic du midi est devenu le rival du Canigou qu'illustroit peut-être le voisinage de Perpignan, autant que les travaux de Cassini, & il étoit naturel que ces deux monts fussent, dans l'opinion vulgaire, le *maximum* de l'élévation des Pyrénées. S'ils sont privés, au reste, de la gloire d'être au rang de leurs sommités supérieures, assez d'honneur leur demeure encore : placés entre les extrêmes de la hauteur & de l'abaissement, ils conduisent l'observateur, par des routes faciles, à ce degré d'élévation où l'un & l'autre n'en imposent plus; leur cime est déjà dans la région où se forment les météores, mais elle n'atteint point à ces hau-

teurs inhabitables, où l'exiſtence devient pénible, où le phyſicien ſe décourage, où le ſoin de vivre ſe ſubſtitue au ſoin de contempler ; & ſi le Canigou a eu l'avantage de concourir à diriger la méridienne de Paris, le Pic du midi vient d'avoir celui d'être géométriquement gradué, dans le cours d'un travail dont j'aurai bientôt occaſion de parler, & qui promet à la phyſique les plus heureux réſultats (1).

Ce fut dans le deſſein de jetter un coup-d'œil, du haut de cet obſervatoire, ſur les montagnes méridionales, que j'y montai la premiere fois. Ce coup d'œil devoit me diriger dans les courſes que je me propoſois de faire, pour comparer à la partie centrale des Alpes, la partie correſpondante des Pyrénées, & fixer mon opinion ſur l'état des neiges de ces dernieres. Il n'étoit pas douteux, qu'à la cîme du Pic du midi, je ne fuſſe aſſez haut pour débrouiller ce chaos de rochers amoncelés, & pour diſtinguer ce qui s'éleveroit réellement au-deſſus de ſon niveau.

Lorſque de Barèges, on monte au Pic du midi, on côtoye ordinairement le Gave juſqu'au Tourmalet, & de là on tourne au nord, dans le vallon qui s'éleve juſqu'à la baſe même du

(1) Voy. ci-après, chap. VII.

cône du pic ; mais, pour sortir plutôt des tristes profondeurs où Barèges est enseveli, je préférai de passer le Gave, au bas de ce lieu même, & de monter directement vers des hauteurs qui m'étoient connues, & d'où un berger, dont la maison étoit quelquefois mon refuge, devoit m'indiquer des routes assez élevées pour que je visse promptement développer l'étendue des régions que je me proposois d'observer. Deux personnes, peu faites aux fatigues de montagnes, m'accompagnoient : elles ne trouverent pas cette premiere partie du voyage la plus aisée.

La pente que nous parcourions, est herbeuse. On a formé des prairies sur ses premieres plateformes, & l'on y rencontre quelques habitations, à peine visibles du fond de la vallée, & dans l'une desquelles je choisis un guide. Plus haut, l'herbe se raccourcit, & l'on ne trouve plus que des huttes de pâtres, & quelques troupeaux épars. Nul arbre & nul arbrisseau, dans cette partie de la vallée ; rien ne s'y éleve au-dessus de l'herbe, si ce n'est le *Rhododendron*, qui paroît à 200 toises environ, au-dessus du niveau de Barèges, & dont la jolie fleur cramoisie égayoit la monotone verdure de cette contrée. Cet humble arbrisseau est le seul combustible que l'habitant de ces pâtu-

rages élevés ait à sa portée, & dans les Pyrénées, comme dans les Alpes, sa présence avertit le Naturaliste, qu'il est parvenu à huit ou neuf cens toises au-dessus du niveau de la mer.

Nous nous tinmes à cette hauteur, & bientôt nous tournâmes à gauche, dans le vallon du Pic du midi, laissant au-dessous de nous des pâturages où l'Iris formoit des tapis entiers, du plus beau violet. Le vallon où nous entrions, n'est pas moins triste que les pentes que nous venions de parcourir. Les rochers y montrent déjà leurs bandes presque verticales, & les flancs des monts se jonchent de leurs débris. Ici, finit la sphere d'activité du berger de Barèges; privé de l'étendue de prairies nécessaires, pour entretenir, l'hiver, le bétail dont il pourroit, l'été, couvrir ses montagnes, trop pauvre, pour que les spéculations du commerce soient à son usage, il abandonne le Pic du midi aux Béarnois qui, plus riches, & encouragés par des formes d'administration plus vivifiantes, achetent, à un prix modique, le droit d'y conduire leurs moutons. Au moment où nous étions entrés dans ce vallon, nous avions vu un troupeau répandu sur les hauteurs, & qui sembloit en possession paisible de leurs pâturages; mais le berger qui nous conduisoit, n'étoit pas homme à s'y méprendre; il jugea

bientôt, à sa disposition, que ses conducteurs n'étoient pas les usufruitiers légitimes de ce canton, & en effet, à peine il nous en eut confié le soupçon, que nous vîmes les chiens rassembler le troupeau, & les bergers paroître. C'étoit des Béarnois, traversant en fraude ces vallées élevées; notre guide, qui les avoit reconnus à une distance où nous les distinguions à peine, témoignoit avec une ardeur extrême le desir de les joindre; mais les Béarnois s'étoient mis en marche, & conservoient l'intervalle qui les séparoit de nous; tout se tenoit en garde; rien ne s'écartoit; les chiens, les moutons même sembloient comprendre qu'ils étoient en pays ennemi, & le troupeau, sans cesser de paître, tourna bientôt vers des passages propres à rassurer les bergers sur la crainte d'une surprise.

Ce reste de mœurs nomades faisoit la matière de notre entretien, lorsque nous atteignimes un beau réservoir d'eau, appelé le *Lac d'Oncet*. Ici, enfin, la nature prend un grand caractère. Ce lac, placé dans une haute situation, puisqu'il est, à peine, à 320 toises au dessous du sommet, a, selon M. Moisset, 250 toises de long, sur 150 de large. Des rochers escarpés, & que visitent seulement l'Isard & son agile chasseur, l'enferment au couchant; un de leurs ravins, le plus profond & le plus déchiré de

tous, conduiſoit, de la région des nues au niveau de ſes eaux, une vaſte lavange qui s'appuyoit ſur la glace, dont une grande partie de ſa ſurface étoit encore couverte. A l'oppoſite, c'étoit, au contraire, de petits vallons d'une fraîche verdure; en face, le Pic s'éleve rapidement en un beau cône, & au midi, la vue s'étend juſqu'aux pics de granit, dont les baſes forment, de ce côté, l'enceinte de la vallée de Baſtan. C'eſt un beau déſert que ce lieu : les montagnes s'enchaînent bien; les rochers ſont d'une grande forme; les contours ſont fiers; les ſommets hériſſés; les précipices profonds; & quiconque n'a pas la force de chercher, dans le centre des montagnes, une nature plus ſublime, & des ſolitudes plus étranges, prendra ici, à peu de frais, une idée ſuffiſante des aſpects que préſentent les monts du premier ordre.

La chaleur du ſoleil commençoit à ſe faire ſentir, & nous avoit engagés à prendre un moment de repos. Nous nous étions remis lentement en marche. Déjà les fleurs d'un gazon court & vigoureux, nouvellement découvert par les neiges qui ſe cantonnoient de diſtance en diſtance, me rappelloient les hautes vallées des Alpes, & leurs pâturages. L'air étoit tranquille, & parfumé par la *Lauréole odoran-*

te (1), qui commençoit à fleurir, car les jours de la canicule ſont le printems de ces lieux. Je ſentois ce charme, que j'ai tant connu, tant goûté ſur les montagnes, ce contentement vague, cette légereté du corps, cette agilité des membres, cette ſérénité de la penſée, ſi doux à éprouver, ſi difficiles à peindre; mes pas ſe preſſoient, & mes compagnons ne pouvoient plus me ſuivre. Je les attendois par intervalles, bientôt je ne pus plus les attendre, & leur abandonnant mon guide, je gravis ſeul, & en droite ligne, vers la cîme; je l'atteignis en peu de tems, & du bord d'un précipice effroyable, je vis un monde à mes pieds.

Le confus amas des rochers méridionaux, qui, juſqu'à ce moment, avoit empriſonné ma vue & fatigué ma penſée, ſe courboit derrière moi en un vaſte croiſſant, & portoit déſormais ſes hauteurs ſupérieures à cette diſtance, d'où la grandeur ceſſe d'être accablante. Placé au centre apparent de ſa courbure, je voyois mourir, à côté de moi, ſes extrémités. Rien ne s'élevoit plus entre moi & les plaines; je plongeois, comme du haut des nuages, ſur leurs vallées & leurs collines, réduites preſque au méme niveau, & je parcourois d'un coup-d'œil

(1) *Daphne Cneorum.*

la Bigorre, le Béarn, le Couſerans, le Languedoc même, juſqu'à ce profond éloignement, où une vapeur légère, fondant les limites de l'horiſon dans l'immenſité des cieux, venoit au ſecours de l'œil, & ne lui laiſſoit rien à regretter.

Mais ce qui rappelloit ſans ceſſe mes regards, ce qui les repoſoit délicieuſement, c'étoit les collines & les pâturages qui s'élevoient du fond du précipice vers la pente eſcarpée du Pic, & formoient un repos entre ſa cîme & ſa baſe. Là, j'appercevois la hutte du berger, dans la douce verdure de ſa prairie; le ſerpentement des eaux me traçoit le contour des éminences; la rapidité de leur cours m'étoit rendu ſenſible par le ſcintillement de leurs flots. Quelques points ſur-tout fixoient mon attention: je croyois diſtinguer le troupeau, & reconnoître le berger qui, peut-être, regardoit planer ſur ſa tête, l'aigle que je voyois, bien au-deſſous de moi, décrire de vaſtes cercles dans les airs.

Le lieu même, où je me trouvois, n'eut que mon dernier regard. J'avois déjà épuiſé le peu de force que ſe trouve l'homme qui veut contempler la nature dans ſon immenſité, lorſque je conſidérai mon étroite ſtation; lorſque je vis que, ſur cet âpre rocher, tout n'eſt pas débris, & que les feuillets hériſſés du dur ſchiſte

qui le compoſe, protegent de la verdure & des fleurs contre la froidure & les ouragans de cette haute région ; le *Carnillet mouſſier* (1), riante parure des rochers élevés, & deux ou trois pieds d'une *Gentiane* (2) qui ſe plaît dans les lieux que la neige couvre long-temps, & qu'elle abreuve ſans ceſſe, fleuriſſoient, exilés ſur cette cîme déſerte. Quelques inſectes bourdonnoient à l'entour ; un papillon même, parvenu à cette hauteur, par les pentes méridionales, voltigea un moment d'une fleur à l'autre ; mais bientôt, emporté vers le précipice, il confia ſa frêle exiſtence à l'immenſe océan de l'air.

Ce n'eſt point là le ſpectacle, & la décoration des montagnes centrales, de ces hauteurs déſolées, ſous leſquelles les vallées s'enfoncent dans un abyme que l'œil n'oſeroit ſonder ; de ces ſommets, d'où l'on ne voit que d'autres ſommets qui ſurnagent les vapeurs terreſtres ; de ces déſerts, où l'œil ne rencontre plus rien qui le raſſure ; où l'oreille ne ſaiſit pas un ſon qui appartienne à la vie ; où la penſée ne trouve plus un objet de méditation qui ne l'accable ; où l'imagination s'épouvante à l'approche des idées d'immenſité & d'éternité, qui s'emparent

(1) *Silene Acaulis.*

(2) *Gentiana Verna.*

d'elle ; où les ſouvenirs de la terre habitée, expirent ; où un ſombre ſentiment fait craindre qu'elle-même ne ſoit rien.... Ici, l'on n'eſt pas hors du monde : on le domine ; on l'obſerve ; la demeure des hommes eſt encore ſous les yeux ; leurs agitations ſont encore dans la mémoire ; & le cœur fatigué, s'épanouiſſant à peine, frémit encore des reſtes de l'ébranlement.

Je me recueillois, plutôt que je ne me repoſois, & je reſpirois la paix avec l'air de cette région, lorſque mes compagnons arriverent, & me rappellerent à l'objet de mon voyage. Tandis qu'ils jouiſſoient, à leur tour, de ce ſpectacle qui fait oublier toutes les fatigues, j'examinai les montagnes méridionales. Un regard ſuffiſoit ; le chaos étoit démêlé ; plus de doute ſur les hauteurs relatives, & ſur la route qu'il falloit tenir, pour viſiter les hauteurs principales de cette partie des Pyrénées. Pluſieurs rangs de montagnes s'élevent en amphithéâtre, depuis le Pic du midi juſqu'aux frontieres d'Eſpagne. Ces montagnes ſont réunies en groupes diſtincts. Un Pic aigu & neigé, domine celui de ces groupes, qui eſt le plus voiſin du Pic du midi & de la vallée de Baſtan. Ce Pic eſt déſigné dans la grande carte des Pyrénées, mais il n'y eſt pas nommé. Les habitans du pays l'appellent *Neou-vielles*, vieilles neiges. Un autre, dont je n'ai pas fixé

le nom, paroît dominer un autre groupe, ſitué au couchant du premier, à peu près ſur la même ligne, & au même degré de l'amphithéâtre univerſel. Derriere ces groupes, s'élevent des groupes bien plus conſidérables, & dont les dominateurs forment la crête même des Pyrénées, & la ſéparation des deux royaumes. C'eſt là, qu'à plus de 16000 toiſes de diſtance, on voit en face les *Tours de Marboré*, ſi remarquables par les formes émouſſées, qu'elles doivent à la ſinguliere diſpoſition de leurs aſſiſes. *Vignemale* ſe montre à l'oueſt, entouré de nombreux acolites; le *Mont-perdu*, que l'on peut conſidérer comme appartenant au Marboré, dont il eſt le ſommet le plus élevé, paroît à l'eſt, où il domine tout ce qui l'environne; & plus loin, on diſtingue, comme une accumulation confuſe, la maſſe reſpectable des monts que traverſe le port de la *Pez*, & qui ſépraent la vallée d'Aure, de l'Eſpagne.

On voit donc ici ce que l'on a obſervé dans les Alpes : on voit la chaîne des Pyrénées, compoſée, en quelque ſorte, de chaînes particulieres qui en ſuivent la direction générale, baſſes vers les plaines, plus hautes, à meſure qu'elles s'en éloignent, & s'élevant ainſi, par étages, juſqu'à celle qui forme l'arrête de la chaîne. On voit plus ici : on voit que chacune de ces bandes eſt compoſée, à ſon tour, d'un petit nombre de monts

principaux, qui laiſſent entr'eux de grands intervalles, occupés par leurs dépendans.

En même temps que ces obſervations m'avertiſſoient de ne point chercher, entre le Pic du midi & les frontieres du royaume, les montagnes ſupérieures que je voulois viſiter, elles me donnoient une idée de la hauteur des ſommets qui forment la crête de la chaîne. En effet, je ne pouvois pas douter dès-lors, que le Pic du midi n'excédât le Canigou en hauteur; & M. Flamichon, en lui donnant 1371 toiſes au-deſſus du pont de Pau, n'avoit pas paru s'écarter de la vérité. Or, je voyois le *Pic du midi*, ſenſiblement dominé par celui de *Neou-vielle* qui domine le ſecond rang, comme le Pic du midi domine le premier; & *Neou-vielle* ſe montroit fort au-deſſous des monts principaux, qui ſéparent la France de l'Eſpagne. Cet accroiſſement d'élévation m'auroit même paru très-rapide, ſi je n'avois conſidéré que l'accroiſſement de neiges, qui l'accompagne; mais ſachant qu'elles augmentent en proportion plus grande que les hauteurs, en ſorte que les monts les plus voiſins des plaines perdent celles qu'ils devroient conſerver, & que les monts voiſins du centre en conſervent qu'ils devroient perdre, je réduiſis l'accroiſſement d'élévation à des quantités que j'ai trouvé, depuis, ne s'écarter pas beaucoup de la

vérité, & je ne vis, dans l'accumulation considérable des neiges de la crête, que l'espérance de trouver, entre la région supérieure des Pyrénées, & celle des Alpes, plus de similitude qu'on n'en avoit trouvé jusqu'à présent.

Mes compagnons s'étoient reposés une heure, au sommet du Pic, lorsqu'ils me proposerent de le quitter. Nous descendîmes rapidement jusqu'à la *Hourque de cinq ours*, petit plateau que l'on rencontre entre la cime & le lac. C'est le point où le vallon qui s'éleve du fond de la vallée de Campan au sommet du Pic, rencontre celui par lequel nous l'avions monté, & c'est le lieu où, en 1748, M. de Plantade, âgé de soixante-dix ans, mourut subitement, à côté de son quart de cercle, & dans les bras de ses guides. Nous trouvâmes ici un chasseur. L'Izard fréquente cette région, & fuit, dans les détours de ses vallons, la chaleur du soleil qu'il ne peut souffrir. C'est le chamois des Pyrénées. Je l'ai trouvé, au reste, plus petit, & d'une couleur plus claire, que celui des Alpes; & si j'en juge d'après ce que les chasseurs m'ont rapporté de ses mœurs, & de la maniere dont ils le poursuivent, j'ai lieu de le croire, aussi, moins fort & moins agile.

En moins de trois quarts-d'heure, à compter du moment de notre départ de la cime, nous étions au bord du lac. Nous nous y reposâmes,

un

un moment, sur le gazon parfumé. La chaleur étoit brûlante. Des moutons, dispersés sur ces pâturages, se reposoient aussi, les uns à l'ombre des rochers, les autres sur la neige; les bergers les surveilloient, du haut d'un énorme quartier de roche, sur lequel ils étoient couchés. Cet aspect étoit doux autant que pittoresque, & rien, cette fois, ne fuyoit à notre approche. En ce moment, deux jeunes montagnards nous aborderent; beaux, & bien faits, ils marchoient pieds nus, avec cette grace & cette légereté qui distinguent éminemment les habitans des Pyrénées. Leur bonnet étoit orné, avec goût, des fleurs de la montagne, & leur air aventurier, avoit quelque chose de singulierement intéressant. Ils montoient au Pic, & nous demanderent si l'on voyoit la plaine bien dégagée de vapeurs, car la curiosité seule les y conduisoit, & ils venoient des montagnes du Béarn.... Les Alpes ne m'ont point offert d'exemple d'une pareille curiosité. Elle suppose cette inquiétude de l'esprit, ces besoins de l'imagination, cet amour des choses étonnantes, lointaines, fameuses, dont le bonheur paisible de l'habitant des Alpes, ne fut jamais troublé, & dont le bonheur plus romanesque de l'habitant des Pyrénées, se compose. Indépendant de la liberté, de l'aisance, de l'éducation, cet

essor élevé des idées se trahit ici, dans les discours du pâtre que l'on croiroit le plus grossier, sous la plus humble hutte, au milieu des privations de la pauvreté; & le vrai possesseur des Pyrénées, le berger indigène de ces monts, spirituel sans culture, noble & généreux sous des haillons, fier dans l'abaissement même, & encore serein dans les revers, toujours aimable, toujours épris des douces chimeres du sentiment, & des nobles chimères de la gloire, se fait reconnoître à cet appanage qu'il a reçu, moins de son ciel que de sa race, noblesse à laquelle il n'a jamais dérogé, & qui le suit dans toutes les conditions.

Des bords du lac, nous nous dirigeâmes vers ces hauteurs septentrionales de la vallée de Bastan, que nous avions parcourues en montant au Pic; mais nous nous tenions encore plus haut, & je menai mes compagnons, vers les cabanes les plus élevées de toute cette contrée. J'en connoissois le berger, & nous y devions trouver du lait. Le lait des Pyrénées est aussi inférieur en qualité, à celui des Alpes, qu'il lui est inférieur en quantité; mais celui que nous trouvâmes ici, étoit, par sa délicieuse fraîcheur, le plus agréable breuvage que nous puissions desirer. Les bergers tiennent leur lait à l'abri des chaleurs très-vives qui se font sentir, pendant quelques heures du jour, sur

les pentes méridionales de leurs montagnes, en plongeant les vaſes qui le contiennent, dans le courant d'eau le plus voiſin. Ils y pratiquent un réſervoir deſtiné à cet uſage. Souvent c'eſt d'un torrent très-fougueux qu'ils tirent ce ſervice. Ils le coupent, dans une portion de ſa largeur, par deux aſſiſes paralleles de pierres qui laiſſent entr'elles d'aſſez grands interſtices, pour que l'eau y trouve un libre paſſage. Les vaſes de lait, plongés dans ce rapide courant, & tenus à l'abri du ſoleil, par des tables de pierres qui couvrent le réſervoir, ſe trouvent dans une température ſi froide, qu'elle ſemble excéder de peu le terme de la congélation. Les vaſes ſont de bois de pin, & d'une ſeule piece; de grandes cuillers du même bois, joliment faites, & parfaitement ſemblables à celles que les bergers Suiſſes emploient, nagent à la ſurface du lait, pour ſervir au beſoin. Les réſervoirs ſont ordinairement placés fort loin des huttes, & abandonnés à la foi publique, mais pour un étranger, tout cela eſt ſi bien caché, qu'il paſſe deſſus, ſans en ſoupçonner l'exiſtence.

Le berger, chez lequel j'avois mené mes compagnons, eſt un de ces malheureux que j'ai dit condamnés à une perpétuelle ſolitude. Seul avec ſon bétail, ſur les pâturages d'été,

il rentre seul avec lui, dans les étables d'hiver. Aussi, une longue société avec ses vaches & ses moutons, lui donne-t-elle une connoissance si étendue de leurs goûts & de leurs passions, une intelligence si parfaite des moindres nuances de leurs desirs & de leurs affections, qu'il ose à peine maintenir, à leur égard, sa prééminence humaine. Un jour, qu'il compatissoit à leurs besoins, avec un sentiment d'égalité, il trancha le mot, & m'avoua franchement, que, *sauf la lumiere du Christianisme*, il trouvoit, entre leur condition & la nôtre, fort peu de différence.

C'est ainsi qu'à peu de distance de Barèges, il se trouve encore beaucoup d'hommes placés hors de son influence, & qu'il existe nombre d'habitations dont l'accès, quelque facile qu'il soit pour celui qui aime à les chercher, est assez pénible pour que l'homme des villes soit peu tenté d'y aller altérer la simplicité de l'homme des montagnes. J'ai vécu dans ces lieux & avec cet ordre d'hommes, je ne m'arrêtois que là, où je trouvois une famille de bergers indifférens à toute autre profession, & dont l'ambition fut bornée à leurs prairies & à leurs troupeaux. Là, j'avois des amis, là, j'arrivois le matin, avant que le berger, qui suit les troupeaux dans les montagnes supérieures,

eût apporté, dans ſon Outre, la nourriture quotidienne de la famille. Là, je partageois leur lait & leur pain, ne me croyant point au-deſſus de l'hoſpitalité gratuite, dans la maiſon où je voyois régner un peu d'aiſance, & n'oubliant pas, lorſque je payois dans la maiſon du pauvre, que pour vivre avec les gens ſimples, & les connoître, il faut craindre d'uſurper, par la miſérable ſupériorité que donne la faculté de dépenſer, ſans motif raiſonnable, un peu d'argent, une conſidération qui nuit à l'intime communication des hommes, ſi elle n'eſt obtenue par ces avantages qui égaliſent les conditions, & dont le pauvre peut être riche. J'ai été ſouvent de la converſation des peres, & des jeux des enfans. Je ſuivois à la montagne, le fils berger, & le fils chaſſeur. Plus curieux de leurs mœurs, que des ſingularités de la nature, je me faiſois leur hôte ou leur compagnon, ſans intérêt qu'ils puſſent appercevoir. Ils me voyoient parcourir, pieds nuds, les pentes où la chauſſure, privée de crampons, étoit d'un uſage dangereux, & m'auroit donné un déſavantage ridicule; ainſi ces bonnes gens ne rioient pas de moi, parce que je ne craignois point leurs précipices, & ils n'avoient pas pour moi cette déférence ſimulée, dont ils paient les prétentions du citadin, parce que,

ne connoiſſant les degrés du rang & de la fortune, qu'à l'exigence & aux beſoins qui les accompagnent, s'ils ne voyoient pas en moi leur pareil, du moins ils y voyoient leur égal.

En neuf heures de tems, à pied, & nous arrêtant ſouvent, nous achevâmes le voyage; & quoiqu'une marche, à l'eſpèce de laquelle mes compagnons n'étoient point accoutumés, leur causât une extrême fatigue, cela ſeul ſuffit pour faire comprendre, à quel point l'accès de cette montagne fameuſe, eſt facile.

CHAPITRE V.

Gavarnie, ſa Vallée, ſa Caſcade, & ſon Pont de Neige. Le Marboré, & ſes Glaces.

LE Pic du midi m'avoit indiqué le chemin des montagnes les plus élevées. C'étoit au *Marboré* que je devois me rendre. Au bas, ſe trouve *Gavarnie*, connu des paſſagers qui traverſent, au Port de ſon nom, cette haute région des Pyrénées, & des curieux qui viſitent ſa caſcade & ſon pont de neige, comme, dans les Alpes, on viſite le glacier de *Grindelwald*, & la caſcade de *Lauterbronnen*. Là, je comptois

bien, ſortant des routes battues, voir de près ces neiges ſéculaires, qui, de loin, avoient fixé mes regards, & dont on a donné, juſqu'à préſent, une idée ſi imparfaite, que le mot de glace que j'avois trouvé employé quelquefois, dans la mention que l'on faiſoit des neiges des Pyrénées, ne me préſentoit rien de l'expreſſion préciſe d'un fait obſervé, & que j'avois entendu qualifier de Pont de glace, la voûte de neige, ſous laquelle s'enfonce la caſcade de Gavarnie, quand j'avois toutes les raiſons poſſibles de croire qu'elle ne receloit pas la moindre parcelle de glace proprement dite (1).

Mais, s'il me paroiſſoit conſtant que le pont de neige de Gavarnie n'étoit pas un pont de glace, & ſi, d'après des voyageurs dignes de foi, je jugeois ſon indeſtructibilité auſſi peu établie que ſa nature; la cime des monts qui le dominent, étoit le ſujet de conſidérations bien différentes. Des meſures non-ſuſpectes, des comparaiſons, des raiſonnemens fondés ſur les principes les plus ſimples de la géologie, & enfin, la vue

(1) J'ai trouvé, depuis, dans la belle carte des Pyrénées, de Rouſſel, l'indication de *Glaciers perpétuels*, qui me paroît correſpondre au fond de la vallée d'Oſſone. Ces glaciers ſont probablement ceux que j'ai apperçus en rentrant à Gavarnie, ainſi qu'on le verra dans le Chapitre ſuivant.

que j'avois prise des montagnes méridionales ; tout concourroit à me convaincre qu'il existoit, dans cette partie des Pyrénées, des hauteurs supérieures au Canigou & au Pic du midi, d'une quantité que je ne pouvois guère évaluer à moins de 300 toises, & il m'avoit été impossible de ne pas supposer que les neiges des Pyrénées, formant une zone de cinq à six cens toises de largeur, depuis la hauteur de 1200 toises, où elles commencent à être permanentes, jusqu'à celle de dix-sept à dix-huit cens toises, qui avoisine la région où il ne dégèle plus, étoient exposées à l'influence de toutes les combinaisons de l'élévation, de l'aspect, des situations, de la succession des gelées & des dégels, combinaisons dont quelques-unes produisent immanquablement des glaces parfaites.

Je pris donc la route de Gavarnie, à la suite de personnes parties de Barèges, pour en aller voir les cascades & le pont de neige, but ordinaire de la curiosité des baigneurs. C'est au bassin de Luz, que l'on rejoint la vallée de Gavarnie, qui est, ainsi que je l'ai dit, la partie supérieure de celle du Lavedan où l'on entre à Lourdes, & pour mieux dire, à Pau même. J'ai décrit cette vallée, depuis Lourdes jusqu'à Luz. A Lourdes, on a vu un défilé ouvrir, à travers les rochers, le chemin du

baſſin d'Argelèz, d'où un autre défilé conduit au baſſin moins étendu de Pierrefitte. De Pierrefitte à Luz, nouveau défilé encore plus étroit, qui débouche dans un baſſin encore moins étendu. Ce que l'on a vu de Lourdes à Luz, on doit s'attendre à le retrouver de Luz à Gavarnie : même alternative de défilés toujours plus courts, & de baſſins toujours plus reſſerrés, juſqu'au baſſin placé ſous la crête même des montagnes de la frontiere, & qui reçoit leurs premieres eaux. Tous ces baſſins ont été autant de lacs, formés au point de réunion de pluſieurs torrens; tous ces défilés ont été autant de détroits, par leſquels les eaux ſont tombées d'étage en étage, ſous la forme de longues & terribles cataractes, avant d'avoir creuſé le lit qu'elles parcourent actuellement.

En effet, M. de Sauſſure a remarqué dans les Alpes, & M. l'Abbé Palaſſo a obſervé dans les Pyrénées, que ces monts paroiſſent compoſés de bandes de rochers plus ou moins parallèles à la direction de la chaîne. Les premieres vallées ont donc dû exiſter ou ſe former dans la même direction, & ſur les différens étages des monts, entre les bandes qui adhéroient le moins les unes aux autres. Ces vallées ne ſe ſont pas creuſé profondément, ſi elles n'étoient pas originairement très-creuſes, attendu qu'elles

oppoſoient peu d'obſtacles à la tendance des eaux qui ſe raſſemblerent bientôt, en forme de lacs, dans les principales dépreſſions, d'où elles ne tarderent pas à déverſer, des étages ſupérieurs ſur les étages inférieurs, tantôt ſciant les couches intermédiaires, tantôt les renverſant avec violence, & cherchant ainſi le plus court chemin des plaines, en ſe frayant, dans une direction perpendiculaire à celle de la chaîne, des paſſages où l'on remarque ſucceſſivement, les monumens du long ſéjour des eaux ſtagnantes, & les traces de leur fuite tumultueuſe, toujours, ou des dépôts ou des ruines, par-tout, le plan primitif altéré par de grands accidens. Ce ſont ces vallées que M. de Sauſſure appelle *Tranſverſales*, en oppoſition avec les vallées *longitudinales* ou paralleles aux couches de la chaîne, & dont M. l'Abbé Palaſſo, après M. Darcet, a tracé en peu de mots l'hiſtoire (1).

Nous nous trouvâmes dans le baſſin de Luz, une heure avant le lever du ſoleil, & bientôt nous atteignîmes l'entrée de la vallée de Gavarnie... Un Gave, égal, au moins, en volume

(1) Eſſai ſur la Minéralogie des Pyrénées, 1784, pag. 77.

Diſcours ſur l'état actuel des Pyrénées, p. 10.

& en impétuosité, à celui de Bastan, débouche de cette vallée, pour se confondre avec lui. Dans ces contrées, on distingue rarement, par des noms différens, les torrens destinés à se réunir, avant leur sortie des Pyrénées. Presque tout ce qui forme le Gave, est Gave comme lui, car son nom, chez les Celtes, signifioit Eau, & dans ces tems antérieurs à la fixation arbitraire des limites, où la nature seule posoit des bornes entre les peuplades, la même horde, toujours contenue dans une même vallée & ses dépendances immédiates, ne distinguoit point par des dénominations diverses, des eaux que confondoient une propriété unique, & un sort commun. Et tel est, dans cette chaîne dont la simplicité met dans toute leur évidence les plans de la nature, l'empire que la disposition de la terre exerce sur les distributions des hommes, que, jusqu'à ce jour, les districts sont composés de la collection de tous les vallons qui apportent leurs eaux au même torrent, & que celui de ces districts, auquel on donne le nom de vallée de Barèges, renferme tous les Gaves qui se réunissent avant Pau, & qui sortent, en ce lieu, des Pyrénées, tellement que la vallée de Gavarnie, tronc principal de toutes ces branches, porte éminemment le nom de vallée de Barèges, & que la vallée de Bastan,

où Barèges eſt ſitué, bien qu'elle ſoit une vallée primordiale, puiſqu'elle eſt creuſée entre des couches paralleles, cede actuellement, en importance, à l'une de ces vallées ſecondaires qui courent du nord au midi, & qui ont effacé, ou ſe ſont ſubordonné, toutes les vallées longitudinales des Pyrénées.

L'entrée de la vallée de Gavarnie, participe encore à la parure du charmant baſſin de Luz. Le Gave qui lui échappe, n'a pas, comme ſon frere de la vallée de Baſtan, des bords nuds & dévaſtés. Des arbres s'approchent de ſon cours, des habitations le dominent; bientôt on le voit couvert d'une belle arche qui conduit aux bains de Saint-Sauveur. Ici, il eſt plus encaiſſé, mais ce ſont des roches vives, & non de triſtes débris qui forment ſes rivages. Il paſſe ainſi au-deſſous de Saint-Sauveur, dont les maiſons, d'une conſtruction ſimple & ruſtique, ſont ſuſpendues, de la maniere la plus pittoreſque, ſur le précipice qu'il parcourt; & à 200 toiſes, environ, de ces bains, un beau torrent, à moitié caché par d'épais feuillages, laiſſe appercevoir les chûtes redoublées, qui l'entraînent dans le Gave.

Cependant on s'éleve peu-à-peu, & le Gave s'enfonce de plus en plus. On paſſe ſur une ſaillie de rocher, projettée ſur le précipice, &

d'où ſeront bientôt effacés les derniers veſtiges du fort de l'*Eſcalette*, élevé là, jadis, pour fermer la partie la plus étroite du défilé. Ici, les rochers ſont extrêmement eſcarpés, & l'on ne voit plus d'habitations. Pluſieurs torrens, dont la ſource eſt dans les montagnes occidentales, roulent, ſe précipitent, gliſſent dans le Gave, ſous toutes les formes poſſibles, tantôt vomis par de ſauvages ravins, tantôt échappés à des ombrages touffus, ailleurs contrariés par une longue ſuite de ſcieries qui s'en emparent tour à tour, profitent de ſa rapidité, reglent ſa tendance, & ne le rendent à la nature, que lorſqu'il a fini de travailler pour l'homme.

A mille toiſes, environ, des ruines du fort de l'Echelle, on apperçoit tout-à-coup, au-deſſous du chemin, des maiſons diſperſées ſur une petite plate-forme plus voiſine du niveau du Gave. De beaux noyers les ombragent, de gros blocs de rocher les ſéparent; c'eſt le hameau de *Sia*. On deſcend par les bruſques ſerpentemens d'un ſentier rapide, & l'on ſe trouve ſur un pont d'une ſeule arche, à 90 pieds environ au-deſſus du torrent; & le hameau a diſparu. De ce pont, on voit le Gave, encaiſſé entre des roches perpendiculaires, former une longue & terrible cataracte, à l'ombre des arbres dont elles ſont couronnées, redoubler de rapidité, s'é-

lancer, bouillonnant, ſous l'arche qui le franchit, & fuir, comme l'éclair, ſans flots & ſans écume, dans un tortueux labyrinthe de rochers, ſur lequel ſe voûte une épaiſſe & tranquille verdure. Le pont lui-même, antique & dégradé, revêtu de lierre qui pend de ſa voûte en ruſtiques feſtons, a pris, en quelque ſorte, l'uniforme de la nature, & a ceſſé d'être, dans ce ſauvage tableau, un objet étranger.

On a maintenant le torrent à gauche, & le payſage s'attriſte de plus en plus. Des bords du Gave, vers lequel on eſt deſcendu, on ne voit que hautes montagnes dont la pente uniforme s'éleve rapidement, preſque toujours ſans repos, ſans verdure & ſans habitations. Ce n'eſt que de loin en loin, que l'on apperçoit une cabane iſolée, ſur le penchant d'un long éboulement dont une portion a pu ſe couvrir d'herbe, ou une ſcierie à peine diſcernable entre les débris énormes dont les bords du torrent ſont jonchés, & qui dérobe aux terribles jeux du Gave, quelques arbres roulés du haut des monts.

Au terme de cette triſte vallée, on arrive à un pont de bois aſſez long, ſoutenu, au milieu, par une pile de pierres sèches, négligemment amoncelées ſur un rocher qui diviſe le courant. A peine on l'a paſſé, que l'on voit les

montagnes qui en resserroient le lit, s'ouvrir devant soi, & se fermer derriere.

Tout le long de l'étroit passage que je viens de décrire, nous avions rencontré les bergers des monts voisins de l'Espagne, qui en descendoient pour changer de pâturages. Chacun chassoit devant soi son bétail. Un jeune berger marchoit à la tête de chaque troupeau, appellant, de la voix & de la cloche, les brebis qui le suivoient avec incertitude, & les chevres avanturieres qui s'écartoient sans cesse. Les vaches marchoient après les brebis, non comme dans les Alpes, la tête haute, & l'œil menaçant; mais l'air inquiet, & effarouchées de tous les objets nouveaux. Après les vaches, venoient les jumens, leurs poulains étourdis, les jeunes mulets, plus malins mais plus prudens; & enfin le patriarche & sa femme, à cheval; les jeunes enfans en croupe; le nourrisson dans les bras de sa mere, couvert d'un pli de son grand voile d'écarlate; la fille occupée à filer sur sa monture; le petit garçon à pied, coëffé du chaudron; l'adolescent armé en chasseur; & celui des fils, que la confiance de la famille avoit plus particulierement prépose au soin du bétail, distingué par le sac à sel, orné d'une grande croix rouge. Naïve image de l'homme qui accomplit le premier pacte que sa race

ait fait avec la terre, vivante image du Paſteur de toutes les montagnes du monde, de quels ſiecles ne ſeroit-elle pas contemporaine? à quels climats eſt-elle totalement étrangere? quels âges de la vie paſtorale, & quels lieux aimés des troupeaux ne me rappelleroit-elle pas? Ainſi marchoit, il y a plus de trois mille ans, le berger que nous peignit Moyſe; tel étoit le régime des troupeaux du *déſert*, dès ces tems reculés, où les Grecs l'obſerverent la premiere fois; tel je l'ai trouvé dans les Alpes, & le retrouve dans les Pyrénées; tel je le retrouverois par-tout. Tableau doux & champêtre, dont la ſimple nature a fait les fraix, il doit réunir, comme elle, la vénérable empreinte de l'antiquité, aux charmes d'une immortelle jeuneſſe, & ſe renouveller, au retour de chaque année, comme la feuille des arbres & comme l'herbe des prés.... Cette rencontre étoit un heureux haſard, pour la troupe dont je faiſois partie, & de pareils objets lui préſentoient un bien nouveau ſpectacle; mais nul ne leur pouvoit trouver comme moi, ce charme dû à la comparaiſon & au ſouvenir, & depuis long-tems ami des troupeaux, ſeul je les abordois en ami, jouiſſant de leur curioſité, de leurs craintes & de leur farouche étonnement.

Nous avions paſſé le pont, & nous traverſions

sons le beau bassin, dont il nous avoit ouvert l'entrée. Les montagnes, croisées derriere nous, sembloient avoir couvert notre passage. Il étoit plus de sept heures, & le soleil nous luisoit pour la premiere fois. Nous atteignimes *Pragnères*, joli village placé vers le milieu du bassin, dans le lieu même où un Gave qui vient de l'est, se perd dans le Gave que nous remontions. Ce Gave descend des hauteurs de *Neouvielle*. L'embouchure de sa vallée, bien différente de son origine, est riche & riante; la vallée de Pragnères l'est encore plus. De jolis ruisseaux, ombragés d'arbres, en partagent l'étendue; des prairies, des champs même, couvrent la base des montagnes coniques, dont elle est entourée; c'est un azyle au milieu d'une affreuse contrée, & il nous parut délicieux.

Voilà donc encore un de ces bassins que les eaux ont abandonné à l'homme, & l'on doit s'attendre à rentrer bientôt dans un défilé. Nous le trouvâmes, effectivement, à peu de distance, mais un peu moins sauvage que le dernier. Ici, la pente des montagnes est moins rapide. Elle présente à la culture, des repos ornés de pâturages & de maisons toutes remarquables par la petite touffe de frênes qui les ombrage. Le soleil, au reste, qui nous avoit lui à Pragnères, n'étoit pas encore levé pour le fond

de cette vallée, & nous étions rentrés dans l'ombre. On côtoye ici le Gave, par des chemins assez commodes, tantôt de niveau avec son cours, tantôt élevé au-dessus, & toujours accompagné d'une épaisse haie du buis qui couvre ici toute la portion inculte des montagnes, & qui y acquiert une grande hauteur. Peu-à-peu le payſage s'attriſte, mais on voit en face un beau mont : c'est le *Comélie*. A mesure que l'on en approche, la nature devient plus riante, le Gave perd de sa fougue & de son murmure, & la vallée s'élargit & se couvre d'habitations ; un peu plus loin, au reste, elle se resserre un moment à *Sarre de Ven*, hameau placé sur un promontoire, célebre par les coups de vent que l'on y essuie, & qui présente les restes d'une digue de rochers, que les eaux ont renversée, lorsqu'elles échappèrent au bassin dans lequel on va entrer.

Ce nouveau bassin est un peu plus étendu. Nous y retrouvâmes le soleil, & nous y apperçumes la cîme blanchie du Marboré ; mais il ne tarda pas à être resserré de nouveau, par la projection d'un autre rocher qui porte les premieres maisons de *Gedro*, & au bas duquel nous trouvâmes ce village & sa charmante vallée où s'embranche, sous le nom de vallée de *Héas*, l'une des plus grandes &

des plus profondes vallées qui descendent de la région de granit, située entre la vallée de Bastan, celle d'Aure & celle de Gavarnie. Son torrent en roule les fragmens, & les divers étranglemens de la vallée de Gavarnie, me paroissent correspondre aux bandes principales des roches dont elle est hérissée. La vallée latérale, dont je parle, prend le nom d'une de ses branches, distinguée par une chapelle que son étrange position ne rend pas moins fameuse, que la dévotion des montagnards. Deux autres branches principales se détachent de cette vallée; la moins profonde s'éleve directement à l'est, vers le *Pic long*; l'autre, bien plus profonde & plus affreuse, est la vallée d'*Estaubé*, qui traverse cette région désolée, jusqu'au pied du *Mont-Perdu*, sommet principal du Marboré, que l'on voit de-là, sous sa face la plus inaccessible, porter à la plus grande hauteur qu'atteignent les Pyrénées, le marbre homogène, dont il paroît formé jusqu'à sa cîme.

Gedro & son bassin, sont au pied du *Comélie*. Lorsque nous y arrivâmes, la chaleur se faisoit sentir, & le climat de ce lieu nous parut doux, autant que le sol nous parut riche. On passe, sur une belle arche, le Gave de Héas. Ce pont, & les cataractes du torrent,

tout ombragés de tilleuls en fleur, formoient un objet auſſi intéreſſant, que ſingulier. D'une maiſon du village, qui appartient au nommé *Palaſſer*, on peut deſcendre au niveau de ce Gave, & le voir, roulant dans l'obſcurité de l'épais ombrage qui le couvre, y former une belle & tonnante cataracte, & ſortir furieux d'une voûte de verdure, comme des entrailles de la terre.

Après avoir paſſé Gedro, on s'éleve beaucoup ſur les baſes du Comélie. Les montagnes ſe reſſerrent, & le torrent gronde au fond d'un précipice. Ici, tout eſt débris, & ces débris ſont énormes. Un éboulement immenſe de blocs de granit, confuſément entaſſés, deſcend du haut des monts juſqu'au plus profond de la vallée, monument terrible de la chûte d'une montagne preſque entiere. Là, on trouve des maſſes de dix mille à cent mille pieds cubes, amoncelées, ſuſpendues les unes ſur les autres, comme les menus cailloux de nos torrens. Le Gave comprimé, repouſſé, diviſé par ces ruines que toute ſa furie ne peut écarter, leur échappe en mugiſſant, & ajoute à l'horreur de ce chaos le tumulte de ſes cataractes, & le tonnerre de ſes flots.

On n'eſt pas moins d'une demi-heure, à traverſer cette affreuſe ſolitude que les gens du

pays appellent la *Peyrada*. A sa sortie, on voit la belle cascade de *Saousa*, qui tombe, de la montagne du même nom, dans le Gave. Les neiges du Marboré se présentent en face. De ce lieu, déjà, l'on voit des neiges de tous côtés; elles terminent tous les points de vue que les vallées latérales ouvrent sur les montagnes intérieures. En même tems, le *Comélie* change de figure, & se présente sous le singulier aspect d'un pic fort aigu, & cependant couronné d'arbres. On passe au-dessous; & à mesure que l'on avance, en parcourant une suite de défilés toujours plus courts, & de bassins toujours plus étroits, on voit se développer & s'aggrandir l'enceinte des rochers de Gavarnie. On passe enfin le Gave, au pont *Barygui*, considéré souvent comme mitoyen, entre les pâturages des françois & ceux des espagnols, & l'on trouve ce que l'on appelle l'Auberge de Gavarnie, & un peu plus loin, le village même, d'où les montagnes du fond présentent, presqu'en entier, leur mur semi-circulaire, les neiges qui en chargent les gradins, les rochers à figure de tours qui le couronnent, & les nombreuses cascades qui se précipitent dans le cirque inférieur. Cette belle masse est la partie la plus connue du Marboré. Son volume & sa hauteur la feroient croire très-voisine de Gavarnie; mais sa couleur qui tient

de l'azur des hautes régions de l'atmoſphere, & de l'or de la lumiere répandue ſur les objets diſtans, avertit qu'on aura plus d'un vallon à parcourir, avant de l'atteindre. Tableau magnifique, encadré par les montagnes plus voiſines, il contraſte avec elles, autant pour la teinte que pour la forme, & ſemble être un fonds de décoration, coloré par un pinceau plus brillant, plus léger, plus magique. Quiconque ne connoît point les monts du premier ordre, ne ſauroit ſe former une idée de cette couleur dorée & tranſparente, qui teint les plus hautes ſommités de la terre. Souvent, c'eſt par elle ſeule que l'œil eſt averti de leur hauteur reſpectable; car, trompé dans l'eſtimation des élévations & des diſtances, il confondroit ces monts avec tout ce qui, par ſa forme & ſa ſituation, copie la grandeur, ſi cette eſpèce de lueur céleſte n'annonçoit que leur cîme habite la région de la ſérénité.

Gavarnie appartient à l'Ordre de Malte. Il a autrefois appartenu aux Templiers. Le presbytere préſente encore quelques pans de murs, qui ont fait partie de leur maiſon; d'autres veſtiges exiſtent auprès, &, dans l'égliſe, ſur une poutre voiſine de la tribune, on compte douze têtes, d'autant de ces malheureux chevaliers décapités ici, le jour où l'on enſevelit dans le

même tombeau, l'ordre entier, & les myſtérieux motifs de cette horrible proſcription.

A Gavarnie, le chemin d'Eſpagne tourne dans une vallée latérale, & s'éleve ſur la pente de ſes monts. C'eſt à l'occident des hauteurs du Marboré, qu'il franchit la crête de ſéparation. Praticable pour les mulets, il offre aux paſſagers un port auſſi facile que le comporte la hauteur à laquelle il s'éleve. Lorſque l'on veut voir le pont de Neige, on laiſſe ce chemin à ſa droite, & l'on continue à remonter le Gave que l'on a ſans ceſſe côtoyé.

De Gavarnie au pont de Neige, il n'y a pas moins de trois quarts-d'heure de marche. Des différens baſſins que l'on traverſe, le plus remarquable eſt le dernier. C'eſt un ovale aſſez régulier, dont le ſol eſt parfaitement nivellé, & dont le deſſechement ne ſauroit être bien ancien. Le gravier y eſt encore à nud, & ſi le Gave ne peut plus le remplir, il n'en a pas tellement abandonné la poſſeſſion, qu'il ne le ravage encore au gré de ſes caprices, en attendant que le canal par lequel il s'échappe, ſoit creuſé aſſez profondément, pour l'obliger à s'encaiſſer dans un lit fixe & propre à contenir ſes accroiſſemens accidentels. Dans ce baſſin, deux torrens viennent joindre le Gave. Ils deſcendent ſymétriquement, de deux ravins oppoſés. Celui qui

vient de l'orient, roule des eaux qu'un ancien vicaire de Gavarnie a rendu recommandables aux gens du pays, en leur disant qu'elles étoient les plus légeres de toute cette contrée.

De ce bassin, encore une côte à monter. C'est la premiere digue que les eaux supérieures aient eu à forcer; car on se trouve, après l'avoir franchie, dans le cirque même du Marboré, sur ses neiges inférieures, & en face de ses cascades.

Que l'on s'imagine une aire semi-circulaire, dont l'enceinte est un mur vertical, & dont le sol se creuse en entonnoir. Que l'on se figure le mur, haut de douze à quatorze cents pieds, surmonté par les vastes gradins d'un amphithéâtre blanchi de neiges éternelles, & couronné lui-même par des rochers élevés en tours, dont la cime horizontale en est surchargée. Dix ou douze torrens tombent, de cet amphithéâtre, dans le cirque. L'un d'eux, beaucoup plus considérable que les autres, se précipite du haut d'une roche surplombée, en touche une saillie, vers les deux cinquiemes de sa chûte, & se brise, plus bas, sur une projection plus saillante de la même roche. C'est ce torrent que l'on considere comme la source du Gave de Pau. Telle est, ici, la grandeur des objets environnans, que sa chûte, dont les voyageurs croient peut-être exagérer la hauteur, en lui donnant 300 pieds, & qui, à

mes yeux, plus accoutumés aux dimensions de cette espece, paroissoit n'en avoir que trois fois autant, mesurée géométriquement, en dernier lieu, par MM. Reboul & Vidal, est élevée de 1266 pieds, & disparoît, en quelque sorte, sous les rochers énormes, dont elle est surmontée. C'est donc, après une chûte d'eau de 1800 pieds, qui se trouve en Amérique, la plus haute, qui ait été mesurée. Elle excede, de plus de 300 pieds, celle de Lauterbronnen; mais brisée, au milieu de sa hauteur, par un rocher qui en recueille les eaux, elle ne présente point les singuliers phénomènes que l'on devroit attendre de son élévation, & celle de Lauterbronnen conserve l'avantage d'offrir l'étrange spectacle d'un torrent considérable, qui se dissipe dans les airs.

Le fond de l'entonnoir, rarement visité par les rayons du soleil, conserve des neiges permanentes, mais en petite quantité, & seulement dans les parties les plus abritées. Une portion de ces neiges, sous laquelle le Gave se fraye un passage, & dont la voûte reçoit les eaux d'un torrent auxiliaire, est ce que l'on appelle le Pont de Neige, ou de glace; mais il n'a point de glace, & il n'est point permanent: nous le trouvâmes entier, cette fois; mais je l'ai vu écrouler, le 13 août de cette même année, nonobstant

l'énorme quantité de neige, dont l'hiver précédent avoit surchargé ces monts.

Je n'étois pas arrivé au pont de Neige, sans entrevoir ce que je cherchois, & je ne tardai pas à reconnoître que si ce pont n'avoit point de glaces, il suffisoit de lever les yeux vers les gradins de Marboré, pour en voir de belles couches, qui se dégageoient des neiges dont elles étoient environnées. De loin, j'avois distingué cette teinte bleuâtre, cette coupure nette, ces fentes à vive-arrête, qui caractérisent les glaces, & cette disposition indescriptible, qui fait reconnoître, à quelque distance que ce soit, ces glaciers élevés des Alpes, qui sont placés au bord des escarpemens perpendiculaires de leurs rochers, & que cette situation prive de la faculté de s'étendre, en sorte que leurs accroissemens, bientôt suspendus en saillie sur le précipice, n'y peuvent descendre que par écroulement, & qu'en se détachant, ils renouvellent sans cesse la surface vitreuse & demi-transparente que le glacier offre aux regards.

Il falloit examiner ces glaces de plus près; mais l'enceinte de rochers qui les supportent, ne me présentoit aucun moyen direct d'y parvenir. J'interrogeai nos guides. L'un d'eux me dit que la partie de cette enceinte, qui est opposée à la grande cascade, étoit accessible, &

que les contrebandiers évitoient, en prenant cette route, & en traverſant la fameuſe brêche de Roland, la pourſuite des gardes du port de Gavarnie. Il ne manqua pas de me dépeindre ce paſſage, comme très-dangereux, tant par la ſituation perpendiculaire des rochers, que par la roideur des pentes de neige & de glace qu'il falloit gravir, mais comme il m'apprit, en même tems, qu'il l'avoit traverſé plus d'une fois, & que j'eſpérois qu'ayant, une fois, atteint le haut du rocher, je pourrois faire le tour de l'enceinte des caſcades, je réſolus de reconnoître au moins les lieux, & le déterminai à m'y conduire.

Je quittai donc les perſonnes que j'accompagnois, & je me mis en route, à l'inſtant même, avec mon guide, tous deux fort mal préparés pour un pareil voyage, ſans bâtons ferrés, ſans crampons, & ſans vivres. Ce bon montagnard, qui, intérieurement, ne croyoit pas que je puſſe aller bien loin, ne s'étoit guère mis en peine de m'indiquer les précautions dont il uſoit lui-même pour s'aventurer dans ce paſſage.

Il étoit plus de midi, lorſque du fond de l'entonnoir, nous commençâmes à nous élever du côté des roches occidentales, d'abord, par des neiges peu inclinées, & enſuite, par un éboulement de ſchiſtes, qui n'eſt que contrariant. Quelque peu fatigante que ſoit cette pre-

miere partie du voyage, les habitans de Gavarnie, qui ne l'entreprennent guère que chargés de laines qu'ils portent en contrebande en Eſpagne, ne manquent pas de faire une pauſe au pied du rocher, dans une cavité qui s'y trouve. De ce lieu, mon guide me montra une ſorte de ravin, d'une roideur effrayante, creuſé dans le roc nud & déchiré : c'étoit la route. Il me demanda d'un air fort ſérieux, ſi je me ſentois ſincerement diſpoſé à tenter cette aventure. Je lui certifiai qu'elle n'avoit rien qui me fut nouveau ; & nous partîmes. Son dernier mot, fut l'avis de bien aſſurer mes mains avant de faire un pas. J'en ſavois, à cet égard, autant que lui, & dès-lors, occupés l'un & l'autre de notre ſûreté, le montagnard grimpant devant moi, pour que ſes pas fuſſent la regle des miens, nous gardâmes, juſqu'en haut, un profond ſilence. Ce rocher eſt formé d'une pierre calcaire feuilletée, à couches très-minces, très-fragiles, dirigées aſſez diverſement, dans le ſens de l'eſt à l'oueſt, & inclinées de la perpendiculaire au nord. Tantôt, ce ſont de petits degrés formés par la dégradation étagée des feuillets du ſchiſte, qui ſupportent le pied & appuyent la main ; tantôt, ce ſont des feuillets entiers, qui n'offrent qu'un long plan incliné, totalement dénué d'aſpérités, & dont la pente eſt telle,

que si le pied ne trouvoit pas à se cramponner à quelques fentes transverſales, & la main à s'attacher à quelque saillie supérieure, il faudroit y préparer ses pas avec le secours de la hache. Un moment, on gravit le rocher directement, comme on monte une échelle; bientôt, on serpente le long du précipice, le corps effacé, décrivant, de profil, un zigzag dont chaque angle exige le travail pénible de se retourner; plus loin, on enjambe une chûte d'eau, dont les hautes cascades avertiroient de la roideur de l'escarpement, si l'œil n'en étoit pas averti par le précipice que l'on domine, que l'on côtoye, que l'on mesure sans cesse. Plusieurs fois, on change de rocher, en passant de l'un à l'autre, par des pentes fort inclinées, les unes, couvertes de menus debris qui fuyent sous le pied, les autres, revêtues d'un gazon sec, dont les touffes lisses & couchées, sont aussi glissantes que la glace. Quatre passages de cette espece, coupent le rocher en cinq parties, & les dangers les plus véritables de cette route se rencontrent sur ces pentes glissantes, où le chemin n'est tracé que de loin en loin, par de légeres dépressions fort distantes, & qui marquent les pas que les hardis montagnards de cette région ont assurés avec plus de force & plus de précaution.

Nous employâmes une demi-heure à gagner

le haut de l'escarpement. Alors, nous étions à la hauteur d'où tombent les cascades, & nous avions, devant nous, une montée fort herbeuse, mais très-rapide, par laquelle nous devions nous élever jusqu'aux premiers gradins des tours de Marboré. Nous la suivîmes, & nous atteignîmes un mur de rochers, qui est le prolongement d'un de ces gradins, & sous une saillie duquel nous trouvâmes deux bergers Espagnols. Ils étoient arrivés la veille, avec leurs chèvres & leurs brebis, sur ce pâturage qui est plus accessible du côté de l'Espagne. C'étoit une heureuse rencontre pour moi. J'étoit à jeun; & j'y trouvai un chaudron de lait de chèvre & de pain, qu'ils m'abandonnerent de la meilleure grace possible.

La situation, dans laquelle nous nous trouvions, est une de celles où une tête qui se trouble à la vue des profondeurs, ne sauroit trouver du repos. Tout, autour de soi, est escarpemens ou précipices. Pour moi, je retrouvois la mienne, comme elle s'étoit faite dans les Alpes, & l'émotion que j'éprouvois, m'étoit agréable, comme l'est toute émotion qui naît de la connoissance d'un danger ou d'une peine que l'on domine.

Delà, on voit sous ses pieds la source des nombreuses cascades qui tombent dans l'enceinte des rochers que nous avions gravis. L'en-

tonnoir qui les reçoit, privé, en grande partie, de la lumiere du ſoleil, eſt une obſcure profondeur qui les abſorbe comme un gouffre. La grande caſcade, tombant du mur oriental, recevoit ſeule, les rayons du ſoleil qui deſcendoit du midi vers ſon couchant, & la vapeur qu'elle répand autour d'elle, ſe rendoit viſible par un iris vivement colorié, qui formoit un cercle entier.

On diſtingue par le nom de *Malhada de Serradès*, le pâturage où je me trouvois. Plus acceſſible du côté de l'Eſpagne, il eſt livré par la nature aux Arragonois, en dépit de la loi des limites. Ces diſpoſitions ont occaſionné des querelles ſanglantes entre les habitans des vallées reſpectives, toutes les fois que l'on a tenté de leur porter atteinte. La nature, quand elle poſe des bornes de ſa façon, ne veut point être contrariée, & punit ſévérement les ſociétés qui appellent de ſes arrêts, à ceux de la politique. Les Eſpagnols, au reſte, ont ſouvent empiété ſur les droits des bergers François, ſans être excuſés par la convenance naturelle. C'eſt encore un decret de la nature. Les pentes méridionales des Pyrénées, bien plus riches, & bien moins infeſtées de neiges, nourriſſent un bétail plus vigoureux, & des bergers plus entreprenans. Souvent les bergers François cèdent à cet aſ-

cendant, & leur abandonnent volontairement une partie de leurs communes, pour un prix convenu; & ainſi l'on s'eſt accoutumé, dans les vallées ſeptentrionales, à les voir franchir la crête des Pyrénées, toutes les fois que l'accès s'eſt trouvé facile de leur côté. Ce ne ſont, du moins ordinairement, que les invaſions, tout-à-fait illégitimes & condamnées par la nature, qui ont excité les repréſailles & la vengeance des François, que l'on a vu, à pluſieurs repriſes, faire carnage des troupeaux & des bergers.

Après quelques momens de repos & d'une tranquille converſation, nous partîmes, dirigeant notre courſe à l'oueſt, pour nous élever davantage, & voir les glaces qui nous étoient dérobées du lieu où nous étions. Nous atteignîmes bientôt un vallon de neige, d'une pente aſſez rapide, & qui s'éleve dans une direction parallele à celle des couches de ces monts, & par conſéquent, primitive. A peine y étions-nous entrés, que je vis, au haut du même vallon, un homme de bonne mine, armé d'un fuſil, & qui deſcendoit avec un air d'agilité & de fierté que j'admirois; c'étoit un contrebandier Arragonois. Auſſi-tôt qu'il nous apperçut, il s'arrêta, & ſe mit en état de défenſe; mais me voyant aller à lui, avec confiance, & reconnoiſſant que nous n'étions pas armés, il deſcendit

en

en gardant, toutefois, l'avantage de la hauteur, qu'il n'abandonna que lorsqu'il nous eut bien observés. Il nous apprit que les neiges du passage étoient bonnes, & qu'il avoit descendu sans embarras, de la brêche de Roland; mais un contrebandier ne marche pas comme un curieux; il évite les mauvais pas qu'il n'est pas obligé de faire, & lorsque je remarquai ses crampons suspendus à son sac, & la petite hache qu'il portoit à sa ceinture, pour tailler sa route dans la glace, je compris que, s'il n'en avoit pas eu besoin, le but que je me proposois, pouvoit rendre de pareils secours indispensables, & que, faute des mêmes instrumens, je visiterois difficilement avec quelque succès, la région qu'il avoit parcourue.

Cet homme avoit la figure hardie & fiere; une barbe épaisse & frisée se confondoit avec ses cheveux noirs & crépus; sa large poitrine étoit découverte, & ses jambes nerveuses étoient nues; pour vêtement il avoit une simple veste, & pour chaussure, celle des Romains & des Goths: un morceau de peau de vache, le poil en dehors, appliqué, en maniere de semelle, à la plante du pied, & ferré à l'entour comme une bourse, au moyen de deux courroies qui, ensuite, se croisent sur le pied, & se tournent autour de la jambe, pour se lier au-dessus des

chevilles. Tel eſt l'uniforme & la mine des vrais montagnards, des contrebandiers, des chaſſeurs d'Izard, des bergers même de cette haute région; mais ce qu'on ne peut décrire, c'eſt la grace & l'agilité de leur démarche, la vigueur qui perce dans tous leurs mouvemens, & l'air, à la fois noble & farouche, de leur phyſionomie.

Arrivé à la partie ſupérieure du vallon de neige, une vallée plus grande s'offrit à mes yeux; ſa direction étoit pareille, mais elle étoit diviſée, dans le ſens de ſa longueur, par pluſieurs bandes de rochers, qui ont ſurvécu à la deſtruction des bandes intermédiaires. Au nord, je voyois cette vallée bornée par les roches aigues, hériſſées, pyramidales, & cependant calcaires, d'un beau mont; au midi, c'étoit la baſe même des tours de Marboré, le gradin le plus élevé de l'amphithéâtre qui les porte, le rocher dans lequel eſt coupée la brêche de Roland, rocher qui ſe prolonge en un long mur, ſi régulier, qu'à cette diſtance, on ne ſait ſi c'eſt l'ouvrage de la nature ou de l'art, & qui ſépare diſtinctement l'Eſpagne de la France.

A l'inſtant où j'entrai dans cette vallée, j'entendis & je vis tomber une lavange qui parcourut avec le bruit du tonnerre, les vaſtes gradins du Marboré. Les habitans du pays nomment *Lid* ou *Lit*, ce phénomene, ſouvent ſi

terrible pour leurs habitations & leurs troupeaux. Ils distinguent, comme les montagnards des Alpes, la *Lid de terre*, qui roule comme un torrent du haut des montagnes dans les vallées, de la *Lid de vent*, que les ouragans élevent en tourbillons dans la région supérieure. Les causes & les conséquences sont pareilles ; les dénominations sont semblables ; & les étymologies se confondent.

Du lieu où j'étois, je jettai les yeux sur ce qui m'avoit paru glace & glacier. Non-seulement, cette vue me confirmoit de plus en plus dans mon opinion ; mais je découvrois tout autour des gradins du Marboré, de nouveaux sujets de conviction. Il m'étoit, au reste, impossible de les examiner de plus près, parce que la partie supérieure de ces glaces, bien qu'accessible, étoit couverte d'une épaisse couche de neige, & que la seule partie qu'elles présentassent aux regards, étoit la face latérale, tranchée perpendiculairement du côté du précipice. Mon guide m'apprit, qu'avant les premiers jours de septembre, ces glaciers ne seroient point découverts, & que même ils ne se découvriroient point du tout, si la fin d'août n'étoit pas chaude.

Je me bornai donc à monter sur les rochers hérissés, de la montagne septentrionale, pour voir en face tous ces objets, & ceux de même

nature, qui pourroient se développer. Je gravis ces rochers jusqu'au quart de leur hauteur, & les côtoyai, à la faveur d'une saillie qui se prolongeoit assez loin. Arrivé au terme de cette saillie, je plongeois sur tout le désert, n'ayant plus rien, devant moi, qui arrêtât mes regards, que ses bornes mêmes, c'est-à-dire, le long mur dans lequel s'ouvre la brêche de Roland. Je vis donc que les rochers sur lesquels je me trouvois, tournoient court à ma droite, en se pliant vers le midi, & que la grande vallée de neige que je dominois, tournoit avec eux, & s'élevoit dans le même sens, en un étroit vallon. Je vis, en même temps, que la plus grande largeur de la vallée, étoit dans la partie que je dominois, & qu'elle y formoit une sorte de bassin dont l'enceinte méridionale s'élevoit rapidement jusqu'au mur de rocher, & à la brêche de Roland. Je vis, & ceci attira bientôt toute mon attention, qu'un vaste ovale, de couleur grise, interrompoit la blancheur des neiges qui couvroient cette pente. Sa couleur & sa forme, des crévasses qui le traversoient, sa situation, tout me désignoit un de ces rognons de glace, qui sont l'origine de tous les glaciers, & en forment la tête. Dénué de tout, je ne pouvois tenter de le visiter; mais bien satisfait de savoir que dans cette région il existoit, au moins, un glacier accessible, je me contentai d'exami-

ner, cette fois, des objets qui devoient me ramener bientôt dans ce déſert.

Je m'aſſurai donc que toutes les neiges qui s'offroient à ma vue, affectoient l'expoſition du nord, ſoutenoient celles du levant, & ne réſiſtoient, qu'accidentellement, aux rayons du couchant & du midi. Je reconnus que les amas qui chargeoient les gradins du Marboré, contenoient de vrais glaciers, & que, bien qu'acceſſibles, ils ne pouvoient être obſervés de plus près, que lorſque les neiges les auroient découverts. Je fus également convaincu que l'ovale grisâtre, qui barroit l'approche de la brêche, étoit un véritable glacier qui commençoit à ſe dégager de ſes neiges, & qu'un torrent qui couloit au-deſſous de moi, naiſſoit dans ſes cavités. Je ne pus douter de ſon étendue, & de la dureté de ſes glaces, lorſque mon guide me dit, qu'une fois découvert en entier, il occupoit toutes les avenues de la brêche, & qu'alors, il falloit, à coup de hache, y marquer des degrés. Mon guide me confirma auſſi que ces glaces, bien que communes du côté de la France, n'exiſtoient pas, du moins ici, du côté de l'Eſpagne. Il m'apprit enfin qu'on les nommoit *Sernelhes*, ou *Serneilles*, & que ces *Sernelhes* naiſſoient de l'accumulation extraordinaire des neiges, dans les lieux où le vent les chaſſe & les raſſemble.

Voilà donc des glaciers formés par les lavanges *de vent*, comme en Suiſſe, où les bergers diſent qu'il en naît un par-tout où les neiges d'un hyver, accidentellement accumulées, ont pu réſiſter à la chaleur de l'été ſuivant (1).

Voilà ces glaciers relégués à des hauteurs conſidérables, dont ils ne deſcendent point; pareils en cela aux glaciers du canton de Glarus & de toute la partie des Alpes qui n'atteint pas la grande élévation de la chaîne, parceque dans les montagnes de cet ordre, les neiges ſupérieures ne ſuffiſent pas à l'extenſion des amas de glace, en ſorte que, privés de ces renforts immenſes qui donnent aux glaciers des hautes Alpes, la force de porter au milieu des moiſſons de la plaine, les frimats de leur patrie, ceux-ci ne peuvent ſortir de leur berceau, ſans être abandonnés, à la fois, par toutes les cauſes locales, qui en ont déterminé la formation, & que la petiteſſe relative de leur volume, ne peut fournir à des uſurpations, auxquelles la chaleur des vallées oppoſe un obſtacle inſurmontable.

Il ne me reſtoit plus rien à faire dans cette froide région. Je deſcendis donc vers la re-

(1) Coxe, Obſervations du Traducteur, tome 2, p. 116.

traite des bergers, dans le dessein d'y passer la nuit, & d'envoyer mon guide chercher des crampons. Mais en examinant le lieu avec plus d'attention, je renonçai à mon projet. Je n'avois rien pour me garantir du froid, & ces bergers ne possédoient, à cet égard, que ce qui leur étoit indispensablement nécessaire; le rocher sous lequel ils se réfugioient, avoit peu de saillie; pour se défendre au moins du vent, ils employoient les deux seules couvertes qu'ils eussent, à former une sorte d'enceinte du côté du nord; ces deux couvertes étoient fort petites; ils n'en demeuroient pas moins à ciel ouvert; & un feu, qui se sentoit de la disette de bois que l'on éprouve à ces hauteurs, alimenté avec économie, par les menus branchages du Rhododendron, diminuoit peu pour eux, les inconvéniens de la situation, & m'auroit mal défendu contre le froid perçant, auquel me livroit la légéreté de mes vêtemens.

Je pris donc le parti de descendre le rocher, ce que je fis plus légérement que je ne m'y attendois moi-même; je laissai mon guide à Gavarnie, & je repris la route de Gedro, où j'arrivai au coucher du soleil. A chaque pas, je sentois changer la température. Du haut du rocher à Gavarnie, j'avois passé de l'hyver au printems; de Gavarnie à Gedro, je passai du printems à

l'été. Ici j'éprouvois une chaleur douce & calme. Les foins nouvellement fauchés, exhaloient leur odeur champêtre; les plantes répandoient ce parfum que les rayons du soleil avoient développé, & que sa présence ne dissipoit plus. Les tilleuls, tout en fleurs, embaumoient l'atmosphère. J'entrai dans cette maison où l'on voit les cataractes cachées du Gave de Héas. Au fond de la cour, il y a un rocher qui les domine, & j'allai m'y asseoir. La nuit tomboit, & les étoiles perçoient successivement & par ordre de grandeur, le ciel obscurci. Je quittai le torrent & le fracas de ses flots, pour aller respirer encore l'air de la vallée, & son parfum délicieux. Je remontois lentement le chemin que j'avois descendu, & je cherchois à me rendre compte de la part que mon ame avoit dans la sensation douce & voluptueuse que j'éprouvois. Il y a je ne sais quoi dans les parfums, qui réveille puissamment le souvenir du passé. Rien ne rappelle à ce point, des lieux chéris, des situations regrettées, de ces minutes dont le passage laisse d'aussi profondes traces dans le cœur, qu'elles en laissent peu dans la mémoire. L'odeur d'une violette rend à l'ame les jouissances de plusieurs printems. Je ne sais de quels instans plus doux de ma vie le tilleul en fleur fut témoin, mais je sentois vivement qu'il ébranloit

des fibres depuis long-temps tranquilles, qu'il excitoit d'un profond ſommeil, des réminiſcences liées à de beaux jours; je trouvois, entre mon cœur & ma penſée, un voile qu'il m'auroit été doux, peut-être... triſte, peut-être... de ſoulever; je me plaiſois dans cette rêverie vague & voiſine de la triſteſſe, qu'excitent les images du paſſé; j'étendois ſur la nature l'illuſion qu'elle avoit fait naître, en lui alliant, par un mouvement involontaire, les tems & les faits dont elle ſuſcitoit la mémoire; je ceſſois d'être iſolé dans ces ſauvages lieux; une ſecrette & indéfiniſſable intelligence s'établiſſoit entre eux & moi; & ſeul, ſur les bords du torrent de Gedro, ſeul, mais ſous ce ciel qui voit s'écouler tous les âges, & qui enſerre tous les climats, je me livrois avec attendriſſement à cette ſécurité ſi douce, à ce profond ſentiment de co-exiſtence qu'inſpirent les champs de la patrie.... Inviſible main, qui répands quelques doux momens dans la vie, comme des fleurs dans un déſert, ſois bénite pour ces heures paſſageres où l'inquiet eſprit ſe repoſe, où le cœur s'entend avec la nature, & jouit; car jouir eſt à nous, êtres frêles & ſenſibles que nous ſommes; & connoître eſt à celui qui, en livrant la terre à nos partages, & l'univers à nos diſputes, étendit entre la création & nous, entre nous &

nous-mêmes, la sainte obscurité qui le couvre.

CHAPITRE VI.

La Brêche de Roland, & ses Glaces.

A SEPT heures du matin, j'étois de retour à Gavarnie. Une demi-heure après, j'avois un guide; & munis, l'un & l'autre, de bâtons ferrés & de crampons, nous nous trouvions, à neuf heures, au pied de l'échelle de rochers. Nous montâmes lestement ce rude sentier, & trois quarts-d'heure après, nous avions atteint les bergers Espagnols. Cette fois, le troupeau les environnoit encore; les moutons commençoient à se séparer; & les chèvres, grimpées sur les rochers qui dominoient l'asyle de leurs pasteurs, curieuses, comme elles le sont, de tous les objets nouveaux, & s'approchant du bord, pour nous examiner, nous devinrent si incommodes, par les pierres qu'elles faisoient rouler sur nous, qu'il fallut, à notre tour, leur déclarer la guerre, & les chasser, à coups de pierres, de leur poste. Quatre contrebandiers Espagnols, qui marchoient de compagnie, completterent cet assemblage bizarre d'êtres différens, réunis dans un des

déſerts les plus affreux, & les moins acceſſibles de la nature. Ces contrebandiers, hommes adroits autant que déterminés, familiariſés avec tous les périls, toujours près de la mort, qui n'ont, pour premier mouvement, qu'un coup-de-fuſil qui ne manque jamais, ſeroient, pour bien des voyageurs, un ſujet de terreur; & où les craindroit-on davantage, que dans ces déſerts où le crime n'auroit pas de témoin, & le foible point de ſecours ? Pour moi, ſeul & déſarmé, je les ai rencontrés ſans inquiétude, & frequentés ſans crainte. On n'a rien à redouter des hommes auxquels on ſait n'inſpirer ni défiance, ni envie; & l'on a tout à attendre de ceux dont on n'attend que ce qu'un homme doit à un autre homme. Les loix naturelles exiſtent encore, pour celui qui a ſecoué le joug des loix civiles. En guerre avec la ſociété, il eſt quelquefois en paix avec ſon ſemblable. L'aſſaſſin m'a conduit dans les détours des monts limitrophes de l'Italie; & le contrebandier des Pyrénées m'a accueilli dans ſes routes ſecrettes. Armé, j'euſſe été l'ennemi de l'un & de l'autre; ſans armes, ils m'ont reſpecté. C'eſt dans cette confiance, que, depuis long-temps, j'en ai dépouillé le menaçant appareil. Qu'on les emploie contre les bêtes féroces, puiſqu'on ne ſauroit s'en faire entendre; mais qu'on n'oublie pas qu'elles ne

défendent point d'un traître, qu'elles irritent un méchant, qu'elles intimident l'homme ſimple, & que l'homme de paix, porte, au milieu des hommes, une ſauvegarde plus ſacrée : ſon caractère.

Mon guide déploroit, avec ces Eſpagnols, la mort d'un de leurs camarades, tué à côté de lui, il y avoit quelques jours, à la brêche même de Roland. Le coup partit du creux d'une roche. Un garde de ſa nation avoit oſé ſe gliſſer à ces hauteurs, pour commettre ce forfait... le malheureux ! il eſt connu : il périra de même. J'avois trouvé tous les habitans de Gavarnie, occupés de cet événement. Le garde étoit l'objet de l'exécration publique ; & ſa victime, jeune homme chéri de tout le voiſinage, réuniſſoit tous les regrets.... Ah ! ſans doute, ce ſera un jour, chez les nations, une vérité vulgaire, qu'il n'eſt point de limites pour le commerce ; point de barriere, où doive s'arrêter le libre échange des produits de la culture & de l'induſtrie ; que c'eſt une vaine reſſource que les prohibitions, pour donner aux états, & à leurs productions, une valeur qu'ils n'ont pas ; que le poids des nations eſt ſoumis aux loix d'une ſtatique, qui ne varie pas au gré de ces conſidérations ; que ce ne ſont ni les défenſes, ni les péages, qui font valoir le ſol, la poſition, les habitans d'un

empire ; que ſa proſpérité eſt en raiſon directe de l'équité du pacte ſocial, & de la ſimplicité des loix ; que ce fut une erreur, digne de la barbarie du moyen âge, que celle qui éleva, entre les hommes, tant de barrieres politiques, civiles, fiſcales ; qu'il y a, dans l'intérêt perſonnel, éclairé par l'expérience, dirigé par la concurrence, de meilleures loix de commerce, que l'on n'en ſauroit dicter ; & que, dans ce cas, comme dans bien d'autres, ne point empêcher le bien qui ſe fait, eſt la ſeule maniere que l'homme ait de le faire.... Un jour, les nations ſeront univerſellement convaincues, que le juſte & l'injuſte ne ſe déterminent point au gré de nos caprices ; que le plus grand des crimes dont on puiſſe ſe rendre coupable envers la ſociété, eſt d'en créer arbitrairement de nouveaux ; qu'il n'eſt qu'une loi invariable, néceſſaire, ſainte, la ſeule que nous n'ayons point faite ; que la loi naturelle ſuffit aux rois, comme aux peuples ; qu'elle affermit le trône, comme elle ſoutient la chaumiere ; que ſes conſéquences légitimes embraſſent tout l'ordre politique, réduit à ſes juſtes termes, comme l'ordre civil & l'ordre moral, conſidérés ſous leur vrai point de vue ; que, pour les choſes de ce monde, elle n'a pas beſoin de ſupplément ; & que vouloir tranſmettre à ce qu'elle n'a point conſacré, la force dont

elle eſt revêtue, c'eſt tout bouleverſer, c'eſt corrompre la conſcience & la morale des peuples, c'eſt faire, à la juſtice éternelle, une injure, punie bientôt par des déſordres que rien ne ſauroit réprimer.

Si nous les voyons, ces jours heureux, nous verrons ceſſer la guerre déplorable, qui s'eſt élevée entre les loix & les coutumes, entre les préceptes & les actions, ſource inépuiſable de trouble & de dépravation ; nous ne verrons plus le magiſtrat gémir d'avoir à condamner, devant les hommes, ce qu'il a peine à condamner devant ſa conſcience ; le pauvre, induit à enfreindre des loix, ſouvent dirigées contre lui ſeul, s'avouer convaincu, ſans ſe reconnoître coupable ; & le citoyen qui leur prête ſon ſecours, avoir moins de part à notre conſidération, que celui qu'elles proſcrivent, à notre indulgence.

Après un déjeûner, dont mes bergers firent encore les frais, bien repoſé à la douce chaleur du ſoleil, & la poitrine accoutumée à l'air vif & léger des hauteurs, je me diſpoſai à partir, & je donnai encore un coup-d'œil aux montagnes que je voyois en face : les bergers me les nommoient. On en compte trois, outre le Marboré. La plus voiſine de ce mont ſe nomme la *Stazona* ; la ſuivante la *Furchetta* ; la plus

voiſine de Gavarnie eſt le Pic d'*Allanz*. C'eſt de la premiere, que tombe la grande caſcade. Les couches de ces montagnes ſont toutes redreſſées & preſque verticales, quoique calcaires ; ce qui leur donne un air âpre, & hériſſé. Cependant je voyois, ſur leurs hauteurs, de verds gazons ; & un troupeau eſpagnol, qui ſembloit ne pouvoir y être venu que du ciel, y paiſſoit, au penchant d'un affreux précipice. Le Marboré, au contraire, qui forme ici la crête des Pyrénées, & qui ſe prolonge dans la direction de la chaîne, en un long rempart ſur lequel tombent perpendiculairement les directions apparentes de ces monts, n'eſt couvert que de neiges ; & ſa maſſe réguliere, coupée en grandes tranches qui, vues dans ce ſens, paroiſſent horizontales, ſemble un tranquille dépôt des eaux, & préſente des formes d'une ſimplicité ordinairement inconnue à ces hauteurs. Point de granit, dans toute cette région ; ſes dernieres maſſes s'apperçoivent ſous le Pic d'*Allanz* dont elles conſtituent la baſe, & d'où elles s'enfoncent rapidement, ſous les amas giganteſques de pierres calcaires & de marbre, dont la croute de la terre eſt ici ſurchargée.

Bientôt nous nous élevâmes vers le grand vallon de neige, & tantôt remontant ſes différentes ſubdiviſions, tantôt les traverſant, nous

en atteignîmes la partie ſupérieure. Delà, je diſtinguois à la fois ſept *Sernelhes* de glace, toutes expoſées au nord, ou à-peu-près; ſavoir: entre la *Stazona* & la *Fourquetta*, deux *Sernelhes* diſtinctes, de chacune deſquelles ſort un torrent: une autre diviſée en deux gradins, dans la *Stazona*, immédiatement au-deſſus de la grande caſcade qui paroît y prendre ſa ſource: trois ſur le Marboré, dont une au fond, en face du chemin de Gavarnie; c'eſt la premiere que j'aie vue: les deux autres plus à l'oueſt, ſur deux plateformes différentes: enfin, je voyois la grande *Sernelhe*, placée au-deſſous de la brêche, & que l'on nomme, en conſéquence, *Sernelha de la Breja*.

A dix heures & demie, nous étions arrivés à la partie ſupérieure du grand vallon, où toutes ſes branches ſe réuniſſent; & je me trouvois entre le rocher où j'avois monté la veille, & le mur plus élevé dans lequel la brêche eſt percée; le premier à ma droite, c'eſt-à-dire au nord, l'autre à ma gauche, ou au midi, car, ainſi que je l'ai dit, le vallon s'éleve de l'eſt à l'oueſt.

Il s'agiſſoit actuellement de monter vers le mur, en graviſſant une pente de neige de plus de 45 degrés d'inclinaiſon. Il fallut s'armer des crampons; leur uſage étoit indiſpenſable; mais j'éprouvai

j'éprouvai beaucoup d'incommodité de la maniere dont les gens du pays les assurent au pied, & je n'ai pas manqué, depuis, de m'en faire construire d'un usage plus commode.

La neige étoit bonne, mais un peu disposée à l'éboulement. Lorsque la pente est rapide, & que l'on a des crampons, il vaut mieux la trouver plus dure. Nous mesurions donc nos pas, avec lenteur & précaution, & nous tournions le glacier de loin, en suivant les traces des contrebandiers qui l'avoient évité avec soin, car la bosse qu'il forme, rend sa pente impraticable, sur-tout dans sa partie inférieure, & je ne me proposois de l'approcher que vers le haut, où il devoit y avoir à gagner sur son inclinaison qui, en bas, n'étoit pas moindre de soixante degrés.

Nous parvenions enfin au-dessus du glacier, & nous approchions de la brêche, lorsqu'au bout d'une échappée de vue, qui s'ouvre à droite, je vis une très-haute montagne, dont la cime paroît dominer la vallée de Cauterets, & porte, au nord, un bel amphithéâtre de glaces, qui arrêta quelque-tems mes regards. Mon guide étoit d'accord avec moi sur sa position, & la reconnoissoit pour une des montagnes de la crête, mais il la nommoit *Plan del Aubo*, tandis que l'angle sous lequel je la voyois, me donnoit

à penſer que c'étoit *Vignemale*. Faute de points de comparaiſon, il fallut reſter dans l'incertitude. Rien n'eſt plus commun dans les montagnes, que de les voir changer de nom, en même-tems que d'aſpect. Les gens du pays, eux-mêmes, ne les reconnoiſſent pas toujours, en paſſant d'un lieu dans un autre; ils en confondent, ſous le même nom, de différentes; ils en multiplient une ſeule, par des dénominations diverſes; & il eſt ſi peu de ſecours, même dans les inſtrumens, qui mettent l'obſervateur parfaitement à l'abri des mépriſes de ce genre, qu'elles portent quelquefois l'erreur & la confuſion, dans les cartes levées avec le plus de ſoin.

Arrivé en face de la brêche, je croyois la pouvoir paſſer de plain-pied, & je fus aſſez déconcerté de trouver entr'elle & moi, un foſſé creuſé en entonnoir, & profond d'une trentaine de pieds. Ce foſſé étoit l'ouvrage du ſoleil dont, à midi, cette immenſe porte admet les rayons; & par un ſingulier concert entre l'effet de leur chaleur, la hauteur des neiges, & la profondeur de la brêche, il arrivoit, d'une part, que le foſſé, creuſé en un demi-cercle dont le ſeuil de la porte formoit le diamètre, en défendoit préciſément toute l'ouverture, & de l'autre, que cette ouverture

n'étoit taillée que juſqu'au niveau des neiges environnantes, en ſorte qu'elle ne ſe trouvoit acceſſible, ni de plain-pied, faute d'un pont, ni du fond du foſſé, faute d'une échelle. Il fallut donc tourner le foſſé, gagner l'un des côtés de la porte, & en nous accrochant à ſes murs, uſer de toute l'adreſſe des montagnards, pour nous gliſſer en Eſpagne. Jamais, par un portail auſſi giganteſque, on n'a fait ſon entrée d'une maniere auſſi oblique.

Qu'on ſe figure une muraille de rochers, de trois cens à ſix cens pieds de haut, élevée entre la France & l'Eſpagne, & qui les ſépare phyſiquement. Que l'on ſe figure cette muraille courbée en forme de croiſſant, en ſorte que la convexité en ſoit tournée vers la France. Que l'on s'imagine enfin, qu'au milieu même, Roland, monté ſur ſon cheval de bataille, a voulu s'ouvrir un paſſage, & que d'un coup de ſa fameuſe épée, il y a fait une brêche de trois cens pieds d'ouverture, & l'on aura une idée de ce que les montagnards appellent la *Brêche de Roland*. Le mur a peu d'épaiſſeur; mais il en acquiert davantage du côté des tours de Marboré, qui s'élèvent majeſtueuſement au-deſſus de la porte & de toutes ſes avenues, comme une citadelle que Roland auroit placée là, pour en défendre le paſſage. Outre la porte, deux fenêtres ſont

ouvertes dans le même mur, au milieu des deux cornes du croiſſant, à une diſtance égale de la porte; & vis-à-vis les deux pointes de ces cornes, deux monts pyramidaux, placés à des diſtances pareilles, ſervent d'avant-corps à l'édifice, comme pour protéger le cirque qu'il renferme; car ici, tout eſt ſymmétrique, & Roland a travaillé ſur un plan qui fait autant d'honneur à ſon eſprit d'ordre, qu'à la force de ſon bras.

C'eſt un affreux déſert, que celui où je me trouvois. Point de végétation; des neiges, accumulées du côté de la France, à une hauteur conſidérable, plus rares du côté de l'Eſpagne, & moins durables, mais qui découvrent, en cédant aux ardeurs du midi, de longs ravins & de vaſtes éboulemens, que la nature n'a pas encore fécondés; des rochers, de toutes parts, plus âpres & plus hériſſés du côté de la France, plus dégradés du côté de l'Eſpagne, & ſuſpendus ſur le précipice, d'une maniere plus menaçante; par-tout des monts, plus entaſſés & plus hauts au nord, où la forme & la blancheur des ſommets, rappelle l'idée de vagues courroucées, plus prompts à s'abaiſſer au midi, où leurs croupes vertes & arrondies, ſemblent être les ondes d'une mer plus tranquille.

Là, s'ouvre une perſpective immenſe. C'eſt

par les fenêtres du cirque, c'eſt par-deſſus le cirque même, que l'œil parcourt l'Arragon; rien ne s'éleve plus entre ſon enceinte & l'immenſité des plaines; les monts s'abaiſſent, les vallées ſe déploient ſous les yeux du ſpectateur; & ſi de la cime des monts, image phyſique des grandeurs humaines, on pouvoit diſcerner tout ce que l'on domine; ſi notre foibleſſe, guindée à ces hauteurs, acquéroit la faculté de diſtinguer, nonobſtant leur petiteſſe & leur multiplicité, tous les objets auxquels elle eſt livrée en ſpectacle, à cauſe de ſon élévation & de ſon iſolement; Hueſca, & Sarragoſſe même, qui voyent la brêche de Roland terminer leur horiſon, n'auroient point échappé à mes regards errans dans la profondeur azurée du mien.

Ainſi, la brêche de Roland, & le Pic du midi, ont, en ſens contraire, des vues parfaitement ſemblables; & deux obſervateurs, ſuppoſés, à la fois, ſur ces deux points en même-tems diſcernables, l'un de Sarragoſſe, & l'autre de Toulouſe, établiroient entre ces deux capitales, diſtantes, en droite ligne, de 120,000 toiſes au moins, une correſpondance dont l'idée plaiſoit à mon imagination. Mais lorſque je jettois les yeux ſur l'amas de montagnes, qui ſépare les deux monts, combien l'aſpect ſous lequel je le voyois, étoit différent de celui ſous le

quel je l'avois vu ! Ces ſommets qui, obſervés du Pic du midi, s'étoient claſſés devant moi, en s'élevant les uns au-deſſus des autres, juſqu'aux tours de Marboré, rentroient actuellement dans le chaos, & les plus voiſins, dominant les plus éloignés, égaroient ma vue dans une confuſe accumulation de rochers nuds, décharnés, & privés des neiges dont leur face ſeptentrionale eſt couverte.

L'immenſe perſpective que la brêche de Roland ouvre au midi ; la vue, long-temps interceptée, qu'elle offre au nord ; les monts du haut Arragon, réduits à une tout autre infériorité, que ceux de la Bigorre & du Béarn ; les plaines de France, viſibles ſeulement par-deſſus les monts intermédiaires, à une diſtance de trente ou quarante mille toiſes, quand le rayon viſuel plonge immédiatement, du haut de cette crête, ſur la région de l'Eſpagne, qui en eſt voiſine ; tout annonce qu'il y a ici une grande différence d'inclinaiſon entre les deux pentes des Pyrénées, & prouve que, nonobſtant la hauteur de niveau des vallées eſpagnoles, dont il réſulte que le Marboré eſt plus acceſſible de leur côté, nonobſtant l'âpreté du ſol de l'Arragon, bien plus montueux que le nôtre, & ſur lequel des chaînes nouvelles, ſe ſubſtituant promptement aux chaînes qui expirent, prolongent, en apparence,

le penchant méridional des Pyrénées, juſqu'aux bords de l'Ebre, il n'en eſt pas moins vrai que ces monts s'abaiſſent plus rapidement, ici, vers le midi que vers le nord; &, en effet, les Pyrénées ne forment point, du Marboré juſqu'à l'Ebre, une maſſe continue, comme de ce mont juſqu'aux plaines de Béarn & de Bigorre. Entre *Jaca* & *Hueſca*, la chaîne principale s'abaiſſe, & l'on trouve de grandes vallées longitudinales, où pluſieurs rivieres, abandonnées par la pente des Pyrénées, reſſentent déjà celle du continent. *Jaca*, ſitué à quatorze mille toiſes ſeulement de la crête, eſt auſſi-bien au pied des Pyrénées, proprement dites, que Lourdes qui eſt diſtant de la même crête, de dix-huit mille toiſes; & *Hueſca* eſt déjà ſéparé du corps de ces monts, par un groupe de montagnes, qui en eſt totalement détaché.

La crête des Pyrénées préſente encore ici un autre objet de conſidération, & celui-ci eſt d'une grande importance pour l'hiſtoire de la terre. Cette partie ſupérieure de la chaîne, eſt toute formée de ces matieres que l'on répute ſecondaires, & cela ſur une longueur que je n'eſtime pas moindre de douze mille toiſes, car je ne crois pas que la continuité de ces matieres ſoit interrompue depuis Vignemale, ſituée au fond de la vallée de Cauterets, juſqu'au Mont-perdu, ſommet le

plus élevé du Marboré, & peut-être de la chaîne entiere; en sorte que, dans les Pyrénées, les matieres secondaires, qui dominent décidément à l'occident de la chaîne, jusqu'à la vallée d'Aspe (1), & qui, bientôt, reprennent encore la supériorité, pour ne la perdre que vers la vallée d'Aure, tiennent une place si éminente, à la crête de la chaîne, & s'y rendent si remarquables par leur volume & leur hauteur, que notre hémisphère ne présente, dans aucune chaîne observée, d'aussi prodigieux monumens du travail que tous les systêmes attribuent à la mer.

Tout ce que j'ai vu du Marboré, me le fait concevoir comme une masse énorme de marbre gris, du grain le plus égal & le plus fin, sans aucuns vestiges de corps étrangers. De longues fentes, paralleles à l'horizon, & fort distantes l'une de l'autre, paroissent couper cette masse, en épaisses assises; & cette disposition qui détermine la forme de ce qu'on nomme les *Tours de Marboré*, & de l'amphithéâtre qu'elles couronnent, opposant des étages horizontaux & des angles émoussés, aux déchiremens & aux aspérités des couches redressées des montagnes calcaires immédiatement voisines, concourt avec le volume & la hauteur de ce colosse, à en

(1) *Voyez* l'Essai sur la Minéralogie des Pyrénées.

faire un grand problême de géologie. Je ne crois pas, au reſte, que les aſſiſes de ce mont ſoient horizontales du nord au midi, comme elles le ſont de l'eſt à l'oueſt. S'il y exiſte des couches qui ſoient paralleles, en tout ſens, à l'horizon, ce n'eſt que vers le ſommet des tours qu'elles ſe trouvent; plus bas, l'aſpect des pentes eſpagnoles me perſuade que les aſſiſes s'inclinent au midi, & cette conjecture ſe trouve confirmée par la diſpoſition que ces mêmes aſſiſes affectent, au fond de la vallée d'*Eſtaubé*, où un obſervateur (1) me dit les avoir vu plonger vers l'Eſpagne, ſous un angle d'environ 45 degrés, en ſorte que les baſes du Marboré me paroiſſent obliquement appuyées ſur les couches plus redreſſées des montagnes calcaires poſtérieures, qui, elles-mêmes, s'appuyent ſur le fondement granitique des montagnes de la région ſeptentrionale.

Les faits que j'expoſe, & ceux que j'expoſerai dans le cours de ce voyage, prouvent de quel intérêt il eſt pour le naturaliſte qui parcourt les Pyrénées, de laiſſer derriere lui, les montagnes vulgairement fameuſes, où trop d'obſervateurs ſe ſont arrêtés; de viſiter ces

(1) M. Reboul, dont j'expoſerai les travaux, dans le Chapitre ſuivant.

ports qui ne ſont des paſſages que pour les hardis montagnards acculés au pied des ſommités centrales ; de ſe livrer, à la ſuite du berger, du chaſſeur d'Izard, du contrebandier, aux dangers de leurs ſecrets ſentiers. Ici, aux frontieres, au tranchant de cette ligne élevée, qui ſépare ordinairement les deux royaumes, parce que de là tout s'abaiſſe de tous côtés, parce qu'elle partage les eaux qu'elle leur diſpenſe, parce qu'elle eſt communément un puiſſant obſtacle à la libre communication de leurs peuples, il y a encore de grands tréſors d'obſervation, pour celui qui s'occupe de la ſtructure des monts ; & un regard qui peut ſe porter, à la fois, ſur les deux pentes oppoſées d'une chaîne, éclaircit bien des doutes, nés à la vue de ſes baſes.

J'avois conſidéré tout ce que le lieu où je me trouvois, offroit à ma vue ; & me livrant à cette pareſſe d'agir & de penſer, que l'on reſpire peu à peu, avec l'air des hauteurs, aſſis ſur une pierre, aux doux rayons d'un ſoleil ſans nuages, mais ſans ardeurs, je m'étois repoſé long-temps, dans une profonde paix, lorſque je me déterminai à quitter cette ſtation, & à viſiter, en détail, la région glacée, que j'avois rapidement traverſée.

Je repaſſai la porte, & tournant à droite, je côtoyai le mur de roches. La neige étoit un peu

écartée de ſes parois, & par l'intervalle qui l'en ſéparoit, j'entrevoyois les cavités congelées, qui en ſoutenoient le vaſte tapis. J'entrepris d'y deſcendre : les aſpérités du rocher me favoriſerent, & j'y réuſſis. Arrivé au fond de ces cavernes, je reconnus que les neiges anciennes n'avoient pas, en ce lieu, plus de douze pieds d'épaiſſeur, mais que plus loin du mur, elles en avoient à peu près le double ; car, tout le long du mur, il y avoit un foſſé de trente ou quarante pas de largeur, creuſé dans les neiges, ſoit que, pendant l'hiver, l'élévation de ce mur abrite un peu ſon pied, lorſque les vents du midi & du couchant, qui apportent ici les nuages, inclinent la chûte de la neige, ſoit que, durant l'été, ſa direction les expoſe à la réflexion de quelques rayons du ſoleil, ou que le peu d'épaiſſeur qu'il a dans cette partie, leur tranſmette, à un point ſenſible, la chaleur qu'acquiert ſa ſurface méridionale. Or, c'étoit ſous ce foſſé que j'étois deſcendu.

Sur ces neiges anciennes, il reſtoit encore environ trente pieds de neiges récentes, tombées dans le cours du dernier hiver, deſtinées à ſe fondre dans ſix ſemaines, & qui devoient ſe réduire à quelques pouces, avant la chûte des neiges de l'automne. La fonte eſt ordinairement plus avancée, au mois d'août, mais l'hiver de

1786 à 1787, avoit été long, & le 9 mai, il étoit tombé une si grande quantité de neiges, que plusieurs glaciers n'ont pu se découvrir, dans le cours de l'été suivant, & que tous ont dû croître plus sensiblement qu'ils ne le font en plusieurs années. C'est ainsi que, dix ans auparavant, je trouvois, dans les Alpes, l'accumulation presque inouie des neiges de l'hiver de 1776 à 1777.

J'étois donc enseveli sous quarante pieds de neige, & j'en distinguois toutes les couches. J'y voyois les hivers fameux, que séparent bien des années, distans de quelques pouces. Je reconnoissois les étés brûlans, aux bandes les plus minces & les plus transparentes; les années douces, à des couches plus poreuses. Je remarquois sur-tout, dans la masse entiere, le passage insensible de la neige légere, hexagone, à la neige globuleuse & lourde; de celle-ci, à la demi-glace opaque, friable, & réductible en parcelles sphériques; ensuite de cette glace opaque, à une glace plus transparente & plus dure, dont cependant la cassure étoit sillonnée de stries croisées en rézeau, qui montroient la soudure de ses différentes parties; & enfin, de cette glace, encore peu cohérente, à une bande de glace tout-à-fait dure & d'une telle transparence, que je distinguois parfaitement les plus

petits objets, à travers des fragmens de quatre pouces d'épaiſſeur. Cette glace, cependant, renfermoit encore des bulles d'air ; elle étoit encore légere, & ne préſentoit pas, dans ſa caſſure, des ſurfaces abſolument planes. La couche, d'ailleurs, en étoit très-mince ; elle tapiſſoit uniquement la ſurface inférieure des neiges, & la voûte de ſes cavernes.

Cet amas de neiges, quoique glacial, n'eſt donc pas un glacier. Il ne contient que la petite portion de glace que des circonſtances d'une influence très-bornée, lui permettent de former. On y voit un exemple de la condition des neiges permanentes, quand une grande élévation, ou des abris particuliers s'oppoſent à leur prompte diſſolution, de telle maniere que ce ſoit moins le dégel, qui borne leur entaſſement, que la chûte de l'excédent, en forme de lavanges, & l'évaporation continuelle de leurs ſurfaces. On y voit ſur-tout, en comparant l'état de congélation imparfaite que l'on y remarque, à la ſolidité des glaces que l'on peut obſerver ſur la même ligne & ſous le même aſpect, que ſi un abri de plus ou de moins cauſe cette différence, ce n'eſt point à l'action de la chaleur de la terre, qu'il faut attribuer le dégel partiel des neiges, & la formation des glaciers ; & qu'ils dépendent, à tel point, de

la préſence du ſoleil, & d'un juſte rapport entre la réſiſtance des neiges, & le pouvoir de cet aſtre, que de même qu'il n'en ſauroit exiſter dans les lieux où le ſoleil eſt victorieux, pendant l'été, des neiges de l'hyver, il n'en peut naître dans ceux où il ne les attaque pas (1).

Je ſortis de ces cavernes, tranſi de froid, & je deſcendis vers la *Sernelhe* de la brêche; nous marchions avec la plus grande précaution. Il étoit une heure; la mobilité des neiges, augmentée par la chaleur du ſoleil, rendoit leur inclinaiſon très-dangereuſe, & cette inclinaiſon devenoit plus forte, à meſure que nous approchions du glacier. Si nous avions gliſſé, ſi les neiges avoient fui un inſtant ſous nos pieds, c'étoit fait de nous; la chûte nous portoit ſur la pente du glacier, où il n'y avoit nul moyen de s'arrêter, & qui nous précipitoit dans des profondeurs hériſſées de rochers. Chaque pas étoit donc une affaire, un travail, la matière d'une délibération; & les précautions devenoient plus importantes, à meſure que nous approchions davantage du vernis de glace, qui nous annonçoit la *Sernelhe*. Nous en fumes enfin ſi près, qu'il étoit impoſſible de haſarder un pas de

(1) Qu'il me ſoit permis de renvoyer à mes obſervations ſur les glaciers, jointes à ma traduction des Lettres ſur la Suiſſe, tome II, page 96 & ſuiv.

plus, & qu'il falloit imaginer quelque expédient pour l'atteindre. De-là, je l'obſervai, & je remarquai, un peu au-deſſous de moi, une crévaſſe tranſverſale, d'environ deux pieds & demi d'ouverture ſeulement, mais qui ſe prolongeoit au loin. Elle me décida; & bien certain de m'arrêter contre ſes parois oppoſées, je pris le parti de m'aſſeoir & de me laiſſer gliſſer doucement, en dirigeant vers elle la pointe de mon bâton ferré, & les crampons dont j'étois chauſſé. En effet, je m'y arrêtai tout court, & me trouvai préciſément ſur la crévaſſe; & comme rien ne devoit manquer au ſuccès de mon entrepriſe, j'eus le plaiſir de voir que cette fente pénétroit à une grande profondeur, & de reconnoître un glacier véritable. La glace avoit toute la dureté des glaces formées à la naiſſance des glaciers; mon bâton & mes crampons ne l'entamoient qu'avec peine; ſa couleur étoit ce beau bleu de ciel, qui eſt l'ombre des glaces; ſa caſſure étoit vitreuſe; les fragmens étoient bien tranſparens; de belles cavités ſe voûtoient au-deſſous; c'étoit, en un mot, un vrai glacier, ſolide, permanent, de l'eſpece de ceux qui ſe forment dans les Alpes, à une grande hauteur, & qui n'ont ni fentes croiſées, ni ſillons, ni aſpérités, parce qu'ils ſont tranquilles, & que ces accidens n'appartiennent qu'à ceux qui, deſcendus vers

les vallées inférieures, traînent sur le plan incliné & raboteux qui les porte, la masse fragile de leurs glaces.

Le glacier que j'observois, n'a point de pareilles extensions, parce qu'alimenté avec économie par le peu de neiges qui le dominent, il ne sauroit, comme ceux des hautes Alpes, conquérir de force le vallon inférieur, & qu'à mesure qu'il s'étend vers ses profondeurs, le mince produit de ses lents accroissements, y est dévoré par un soleil brûlant. Pour fournir à ses extensions, il faudroit que la brêche s'élevât beaucoup; il faudroit que les neiges s'y accumulassent considérablement. Dans l'état où se trouve ce glacier, il est, dans son berceau même, à l'extrême de sa résistance, & ne peut pas plus s'en écarter de dix toises que de dix mille.

C'est ce que je vérifiai dans sa partie inférieure; car, m'étant tiré, avec beaucoup de travail & de précaution, de la situation où j'étois, j'y descendis, en faisant le tour du glacier; là, je trouvai que la glace & les neiges étoient noyées, tant par les eaux de leur propre dissolution, que par celles qu'y versoient les cavités du glacier, & je reconnus que cette portion de l'amas, luttoit avec désavantage contre l'air plus doux du vallon, & contre les rayons du soleil, réfléchis

par

par les roches oppoſées. Là, j'entendois rouler ſous mes pieds, un torrent qui ſe frayoit, à travers les glaces & les neiges, une route inviſible, dont il ne ſortoit que cinquante toiſes plus bas, pour ſe précipiter du haut d'un eſcarpement de rochers, dans le grand vallon de neige. La poſition pouvoit devenir dangereuſe, à la longue; je la quittai bientôt, pour regagner le vallon inférieur, d'où je m'approchai, autant que je le pus, des *Sernelhes* que je voyois ſur les gradins du Marboré; après quoi, gliſſant rapidement, à l'aide de nos bâtons, nous deſcendîmes, en quelques minutes, juſqu'à l'habitation de nos bergers.

Nous nous aſſimes encore avec ces bonnes gens, ſur leur rocher; & reprenant la cuiller de bois, nous partageames leur frugal repas. Ce ne fut pas ſans regret que je leur dis adieu, ſans doute pour la vie. A peine avoient-ils voulu accepter, pour prix de l'hoſpitalité qu'ils m'avoient donnée, une légere rétribution, que je n'aurois oſé leur offrir, s'ils avoient été maîtres du troupeau, & qu'ils refuſoient, quoique mercenaires & portant les livrées de la pauvreté. Mais ce que je ne pouvois pas payer, & ce que rien ne paye, c'eſt cet air de bienveillance, avec lequel ils m'avoient reçu; c'eſt cet air d'intérêt pour ſon ſemblable, qui épanouit le

cœur de l'homme, en quelque lieu & en quelque circonſtance qu'il le trouve ſur le viſage d'un autre; expreſſion touchante de ce ſentiment de fraternité univerſelle, que l'abord d'un étranger réveille ſinguliérement, parce qu'il n'eſt qu'un homme, ſans aucune circonſtance acceſſoire d'amitié ou d'inimitié, ſans rien, en un mot, qui le diſtingue de l'eſpece, pour le ranger dans une claſſe, & que ſa vue n'inſpire d'autre idée que celle de la conformité de condition, & de la communauté de beſoins, qui conſtituent l'ineffaçable égalité des hommes.

Je deſcendis le rocher, très-fatigué. J'étois preſque ſans chauſſure; la neige l'avoit détruite. Forcé de me repoſer quelquefois, j'examinois cet étrange ſentier, & je m'aſſurois que faute d'être guidé par un homme qui l'a ſouvent pratiqué, il étoit impoſſible de n'y pas être arrêté, à tous momens, par des obſtacles inſurmontables. Je le parcourois pour la quatrieme fois, & cependant, lorſque j'eſſayois de retrouver moi-même le chemin, je n'avois pas fait dix pas, que je me voyois au bord du précipice, dans une ſi mauvaiſe ſituation, qu'il falloit que je revinſſe au lieu d'où j'étois parti; &, en effet, quoiqu'on ne ceſſe jamais de voir, à la fois, le point du départ & celui de l'arrivée, on ne ſauroit, toutefois, choiſir dans le nombre des détours,

ceux qui conduiſent au but, à moins d'avoir fait ce choix plus d'une fois, & de l'avoir bien obſervé.

Après avoir paſſé le cirque où tombent les caſcades, & le premier baſſin qui le ſuit, j'apperçus une belle *Sernelhe*, dans la direction du rocher dont j'avois gravi, la veille, la face méridionale. J'avois bien vu, de la brêche, la montagne où cette *Sernelhe* ſe trouvoit; mais elle me préſentoit alors celle de ſes pentes où la neige ne ſubſiſte pas (1). En arrivant à Gavarnie, je remarquai, de même, que la montagne d'*Allanz* en avoit une, au nord, viſible de l'auberge même. Dans cette journée donc, j'avois, ou viſité, ou vu, aſſez de glaciers, pour que l'exiſtence de ce phénomène dans les Pyrénées, me parût un fait général, & pour me faire deſirer de comparer aux glaces que je venois d'obſerver, celles de quelque autre région des mêmes monts, qui pût le lui diſputer en élévation.

Je paſſai la ſoirée à Gavarnie, au milieu de

(1) Ce pourroit être là, une partie de la maſſe de glace, qui eſt indiquée dans la carte de Rouſſel. Je ne connoiſſois point alors cette carte, devenue rare, & ne puis accorder, qu'à peu près, ſon indication avec les lieux que j'ai parcourus.

ſes habitans, & avec le Vicaire du lieu, homme d'un vrai mérite (1). Le commerce de ces montagnards, n'eſt rien moins que dénué d'intérêt. C'eſt une race d'hommes ſpirituelle, entreprenante & fiere. Dans le voiſinage, on les regarde comme gens à redouter; c'eſt ce que je ne ſaurois déterminer, n'ayant rien eu à démêler avec leurs paſſions. J'ai, au reſte, fréquenté, à pluſieurs repriſes, les plus remarquables d'entr'eux; je leur ai trouvé cette fermeté de ton, qui, chez les hommes prompts, annonce toujours l'expérience des ſituations difficiles, un choix d'idées qui n'appartient qu'à l'eſprit cultivé & fait aux combinaiſons, la politeſſe naturelle, que donne une ſenſibilité exercée autant que délicate; & je conviens que le caractere que ces dehors font préſumer, doit être fort irritable, & que ſi l'on y joint le goût des aventures périlleuſes, un penchant déterminé à faire la guerre des frontieres, un ſentiment de liberté, favoriſé par des boulevards inexpugnables, & aiguiſé par le mépris des loix prohibitives; un pareil caractère & de pareilles habitudes, doivent rendre de telles

(1) Gavarnie eſt un Vicariat de la Paroiſſe de Luz. Il étoit alors deſſervi par M. Carrère qui, depuis mon paſſage, a été placé dans une autre Cure.

gens fort difficiles à manier, pour quiconque eſt diviſé d'intérêt avec eux.

CHAPITRE VII.

Nivellement du Pic du midi de Bigorre.

Tandis que je parcourois la région dont je viens de tracer l'eſquiſſe, deux ſavans Languedociens, MM. Vidal & Reboul, arrivoient au terme d'une opération qui devoit fixer la meſure de ſes hauteurs. J'avois quitté Gavarnie & ſes neiges, & je montois, pour la ſeconde fois, au Pic du midi, lorſque je les rencontrai au-deſſous du grand lac, achevant le nivellement de la montagne. Le ſimple énoncé d'une pareille entrepriſe, ſuffit pour faire concevoir les difficultés dont elle eſt accompagnée; & l'expoſé des moyens qui ont été mis en uſage pour en aſſurer le ſuccès, n'intéreſſe pas moins que celui des motifs qui l'ont fait entreprendre, & des réſultats qu'elle a produits.

Depuis que l'immortel ouvrage de M. de Luc, ſur les modifications de l'atmoſphère, a porté la lumiere dans l'obſcur concours des cauſes qui operent l'aſcenſion & l'abaiſſement du mercure dans le baromètre, depuis que de ſes obſerva-

tions, il a déduit de nouvelles formules pour appliquer le racourciſſement de la colonne de mercure, à la meſure des hauteurs, formules dont les élémens remaniés par des obſervateurs du plus grand nom, ont donné matiere à des conteſtations, ſur leſquelles les phyſiciens attendent le jugement de l'expérience, on ſentoit le beſoin d'un obſervatoire dont l'élévation, au moins relative, rigoureuſement déterminée, en mêmetems qu'elle atteindroit à des régions de l'atmoſphere, où l'air fût conſidérablement raréfié, ſeroit diviſée en eſpaces verticaux, parfaitement connus, en ſorte que le baromètre, placé à ces diverſes ſtations, pût ſoumettre ſimultanément à l'obſervation, les extrêmités & les intermédiaires d'une colonne d'air fort longue. Il falloit donc choiſir une montagne d'une hauteur conſidérable. Il falloit la graduer d'une maniere exempte de tout ſoupçon. Il falloit, ſur-tout, que ſon accès n'effrayât pas le zele de l'obſervateur.

Le Canigou & le Pic du midi de Bigorre, rempliſſoient également celles de ces conditions qui dépendent de la nature ; mais des obſervations géodéſiques, faites à Bon-Repos près Toulouſe, avoient perſuadé à MM. Vidal & Reboul, que le Pic du midi étoit le plus élevé des deux, & cela d'une quantité qu'ils évaluoient à environ ſoixante toiſes. Ce Pic fixa donc leur

choix. De toutes les manieres de mesurer les hauteurs, la seule qui ne soit pas soumise à l'influence de circonstances d'incertaine détermination, est la méthode du nivellement; ce fut à celle-là, qu'ils s'arrêterent. Il falloit partir du niveau connu le plus voisin des Pyrénées; ils choisirent pour point de départ, le château de Sarniguet, que possede un ami des sciences. Ce château est situé dans la plaine de Tarbes, en deça de cette ville, & se trouve à 136 toises au-dessus du niveau de la mer (1).

Le projet conçu, & la marche arrêtée, cette entreprise n'étoit que plus effrayante à considérer. Il s'agissoit de la plus grande opération de nivellement qui ait jamais été faite, puisqu'elle devoit embrasser un espace vertical, d'environ 1370 toises, développé sur une ligne horisontale de plus de 40,000. Mais rien ne découragea ces deux savans, & ils ne songerent aux difficultés, que pour travailler à les vaincre;

(1) Cette hauteur a été déterminée par l'addition de plusieurs mesures partielles: l'une est celle de Toulouse au-dessus de la mer, connue par le nivellement du canal; l'autre est celle du Sarniguet au-dessus de Toulouse, déterminée par six observations barométriques correspondantes & qui se trouvent confirmées, à une couple de toises près, par l'opération géodérique, dont il résulte que le Pic du midi est plus élevé de 60 toises que le Canigou.

ſur-tout, ils ne s'en rapporterent qu'à eux-mêmes, pour la conſtruction des inſtrumens néceſſaires ; & M. Vidal, qui s'eſt plu à réunir les talens de l'artiſte, aux ſciences qu'il cultive, exécuta, dans toutes leurs parties, deux niveaux à bulle d'air, dont l'un étoit propre à la meſure des angles d'élévation & d'abaiſſement, à moins d'un quart de minute près.

Munis de tout ce qui pouvoit aſſurer le ſuccès de leur opération, ils partirent du château de Sarniguet, paſſerent par Auranzon & Bazet, & gagnerent Tarbes, d'où ils ſuivirent le grand chemin juſqu'à Barèges, menant toujours deux nivellemens de front, & ſe communiquant leurs réſultats, à chaque opération, pour ne pas faire un pas, ſans les avoir conciliés autant qu'il étoit poſſible.

A Tranſarrieu, ſitué à 80 toiſes au-deſſus de Barèges, la crainte de voir arriver le mauvais tems, lorſqu'ils ſeroient à la partie la plus difficile de leur travail, les détermina à tranſporter leurs opérations au ſommet du Pic, d'où ils rejoignirent, en deſcendant, le point d'interruption.

On ne ſauroit trop admirer l'accord qui règne entre les deux nivellemens. La différence qui s'y rencontre, n'eſt ſur la hauteur totale du Pic, que d'un pied cinq pouces, & quelques fractions. Je donne, en note, le tableau de l'éléva-

tion du ſommet du Pic, au-deſſus des principaux repaires (1). Il en réſulte, en ajoutant 136 toiſes, pour la hauteur du château de Sarniguet au-deſſus du niveau de la mer, les hauteurs qui ſuivent :

Hauteur de différens lieux au-deſſus du niveau de la mer.

	toiſes.
Château de Sarniguet. Porte du Parc.....	136
Tarbes. La Croix.....	164
Lourdes. Chapelle Notre-Dame.....	211

(1) *Hauteur du ſommet du Pic, ſur les lieux ſuivans.*

	Nivellement de M. Reboul.				*Nivellement de M. Vidal.*			
	toiſ.	pi.	po.	lig.	toiſ.	pi.	po.	lig.
Cabane du Pic.....	7.	5.	5.	9	7.	5.	5.	3
Niveau du Petit Lac.....	127.	5.	10.	2	127.	5.	8.	9 3/4
Hourque de cinq Ours...	262.	2.	10.	8	262.	2.	7.	10
Lac d'Oncet.....	319.	5.	1.	2	319.	4.	10.	6 1/4
Cabane d'Oncet.....	339.	5.	1.	11	339.	4.	11.	3 3/4
Pont de Montaquéou.....	649.	2.	6.	7	649.	2.	2.	1 1/2
Tranſarrieu.....	765.	1.	0.	7	765.	0.	7.	5 3/4
Barèges, image de la Vierge.	838.	1.	1.	4	838.	0.	9.	1 1/2
——— porte des Bains...	0	0.	0.	0	844.	1.	1.	0 1/2
Luz, Auberge.....	1112.	2.	8.	4	1112.	2.	7.	4
— Egliſe.....	1116.	3.	5.	5	1116.	3.	4.	1 1/2
Croix d'Argelès.....	1264.	1.	11.	8	1265.	0.	3.	9
Lourde, Chapelle N. D.	1295.	2.	6.	0	1295.	1.	8.	0 1/2
Croix de Tarbes.....	0	0.	0.	0	1342.	4.	4.	5
Sarniguet, porte du Parc.	1371.	0.	11.	0	1370.	5.	5.	7 1/4

	toises.
ARGELÈS. La Croix	241
LUZ. L'Eglise	390
BARÈGES. Porte des Bains	662
Transarrieu	741
Pont de Montaquéou	857
LAC D'ONCET	1187
Hourque de cinq Ours	1244
Petit lac	1379
PIC DU MIDI ; hauteur totale	1506

MM. Vidal & Reboul avoient transporté leur domicile, en même-tems que leur nivellement, au sommet du Pic. Leurs guides y avoient construit, avec des schistes entassés en mur sec, une petite hutte fort solide. J'espere que les curieux qui font le voyage du Pic, l'auront respectée; elle sera, encore, l'asyle de l'observation & de l'expérience.

Elle est située au midi, ouverte seulement au levant, & placée à sept toises & demie, à peine, au-dessous du sommet. Ces deux savans y ont passé trois nuits, sans éprouver aucune incommodité de l'air de ces hauteurs, & le thermomètre n'y est point descendu, pendant cet espace de temps, au terme de la congélation.

La quantité d'air vital, que contenoit l'atmosphere au sommet du Pic, comparée à celle qu'elle contenoit dans la vallée, leur parut diminuée d'environ un quart, la premiere étant

exprimée par 75, & la ſeconde l'ayant été une fois par 98, & l'autre, par 101.

La déclinaiſon de l'aiguille aimantée, étoit de 19°, & quelques minutes; ſon inclinaiſon, 66° 30'; ſa variation diurne fut la même que dans la plaine, le maximum, entre 2 & 3 heures, & l'arc de variation, de 12 à 15 minutes.

Ils avoient laiſſé ſur leur route, ſix ou ſept baromètres, mais ils furent mal obſervés; & ils ont recueilli peu de données préliminaires, pour cette ſeconde partie de leur travail, qui, j'eſpere, les occupera tout entiers cette année.

Il auroit manqué quelque choſe au parti que MM. Reboul & Vidal devoient tirer de leur ſuccès, s'ils n'avoient pas fixé nos idées, ſur la hauteur des principaux ſommets, viſibles de celui du Pic. La conſtruction du niveau employé par M. Vidal, lui fourniſſant un moyen facile de meſurer les angles d'élévation & de dépreſſion apparentes de ces montagnes, & leurs diſtances étant connues par les travaux des géographes, juſqu'à un point ſuffiſant de préciſion, il ne s'agiſſoit plus, pour en calculer la hauteur relative, que de faire état de la ſphéricité de la terre, & de l'effet des réfractions (1).

(1) Le deſſin placé à la fin de ce Chapitre, repréſente l'aſpect des monts vus du haut du Pic.

Pour donner aux calculs faits au ſommet du Pic du midi, le degré de confiance qu'ils pouvoient mériter, ces deux ſavans allerent au ſommet de *Néouvielle*, répéter leurs obſervations, & multiplier les données dont quelques-uns des élémens de leur calcul, pouvoient manquer. Je doute que quelqu'un ſoit parvenu avant eux à ce ſommet. Ils ne trouverent point de guide qui s'y fût élevé, & chercherent la route, avec un homme du pays qui en connoiſſoit les environs. C'eſt par le vallon de *Lienz*, le premier que l'on trouve à droite, en montant de Barèges au Tourmalet, qu'ils entreprirent d'atteindre cette montagne. On ne ſauroit, diſent-ils, rien voir de plus aride que ſes avenues, & de plus ruineux que ſes déſerts. C'eſt ce qui tient les troupeaux à une aſſez grande diſtance de ſa cîme, & ce qui fait qu'elle eſt moins connue qu'acceſſible. Ce qui les frappa ſur-tout, ce fut la multitude de petits lacs dont cette région eſt ſemée. Du haut de la montagne, ils ſe laſſoient à les compter. Ils ne parvinrent point, au reſte, au ſommet le plus élevé. M. Reboul, dont le coup-d'œil eſt exercé par la pratique des montagnes qu'il aime en peintre autant qu'en naturaliſte, croit que le ſecond vallon, celui d'*Eſcoubous*, les auroit conduits au ſommet principal. Quoi qu'il en ſoit, ils parvinrent au

but qu'ils s'étoient proposé : celui de vérifier les mesures prises du haut du Pic du midi ; mais ce voyage, qui par sa nature est fort pénible, devint tout-à-fait périlleux par sa longueur, car ils ne purent rentrer à Barèges, qu'au milieu de la nuit.

Non contens encore du rapport exact des mesures prises du haut de *Neouvielle*, avec celles qui avoient été prises du haut du Pic du midi, ces deux observateurs se rendirent ensuite au Pic de *Bergons* qui domine, à la fois, le bassin de Luz & la vallée de Gavarnie, Pic peu élevé, mais d'où l'on jouit d'une des plus magnifiques vues que les montagnes puissent offrir, & devant lequel se déploye toute la crête de cette partie de la chaîne. Le résultat des observations faites dans cette troisieme station, fut tel qu'ils le pouvoient desirer. Il demeure constaté, que le *Mont-perdu*, partie principale de cette énorme accumulation de matieres calcaires, que l'on nomme le Marboré, & dont la longueur excède quatre mille toises, est le mont le plus élevé qu'ils ayent vu & mesuré, & à son égard, le concert des opérations fut si parfait, que les variations qu'elles présentent, se trouvent renfermées dans l'espace d'une toise.

Je place ici les hauteurs qu'ils ont calculées, & j'y joins celle du Canigou, pour présenter,

ſous un même point de vue, la meſure de toutes les montagnes de cette chaîne, dont l'élévation au-deſſus du niveau de la mer, eſt invariablement déterminée.

	Au-deſ. du niv. de la mer.
Pic du midi de Bigorre	1506
Pic de Bergons	1084
Neou-vielle	1619
Pic long, ſitué au midi de Neou-vielle	1668
Vignemale, montagne calcaire	1722
Marboré, montagne également calcaire, ſavoir :	
1°. Celui de ſes ſommets, viſible de Gavarnie	1636
2°. Le ſommet cylindrique, placé plus à l'eſt	1710
3°. LE MONT-PERDU, ſommet le plus oriental	1763
Pic d'Arbizon, ſitué à l'eſt de Neou-vielle, près de la vallée d'Aure	1480
Canigou de Rouſſillon	1441

Outre ces montagnes, dont la hauteur & le nom ſont actuellement fixés ſans équivoque, deux ſommets fort hauts, placés à l'orient du Marboré, dans l'alignement de la crête des Pyrénées, attirerent l'attention de M. Vidal.

Le premier ſe voyoit au-deſſus de l'horizon du Pic du midi, ſous un angle de 32′ 10″; & ſa poſition fait, avec celle des monts connus, un angle qui le place au port de la Pèz; en ſorte que ſa diſtance du Pic ſeroit de 15800 toiſes, & qu'il l'excéderoit en hauteur, de 186 toiſes.

Le ſecond a paru être la montagne du port

d'Oo. L'angle de hauteur étoit 19′ 57″; la distance seroit 19000 toises, & l'élévation de cette montagne-ci surpasseroit d'environ 165 toises, celle du Pic du midi. Je doute, au reste, que cette montagne soit celle du port d'Oo; & les alignemens que M. Reboul a eu la complaisance de me communiquer, pourroient bien se réunir sur la *Maladetta*, montagne placée à la crête des Pyrénées, mais au-delà des frontieres de France, & qui m'a paru l'une des plus hautes de la chaîne. Si elle étoit vraiment le but de cette observation, sa distance, que j'évalue à 24000 toises, l'éleveroit, en lui appliquant l'angle observé, à la hauteur du Mont-perdu (1).

---

(1) J'ajoute ici les hauteurs de quelques montagnes qui ont été antérieurement mesurées.

Le Pic d'Anie, placé à la crête de la chaîne, au fond de la vallée de Lescun, branche de celle d'Aspe, a, selon M. Flamichon, au-dessus du niveau du pont de Pau..... 1119 toises.

Le Pic du midi de Pau ou d'Ossau, a, selon le même géometre, au-dessus du même niveau..... 1407

Je ne crois pas que la hauteur du pont de Pau au-dessus du niveau de la mer, puisse être estimée à moins de 150 toises. Il s'en suivroit que ces mesures doivent excéder de peu la vérité, car le même observateur place le sommet du Pic du midi de Bigorre, à 1371

Tels ſont les réſultats les plus immédiats d'une entrepriſe, dont le ſuccès pourroit être réputé aſſez complet, quand même il ſe borneroit à

---

toiſes au-deſſus du niveau du même pont, & préciſément autant que MM. Reboul & Vidal le trouvent élevé au-deſſus du château de Sarniguet, en ſorte que ſi l'on ſuppoſe une cauſe pareille de différence, dans les divers réſultats des opérations de M. Flamichon, il n'y aura qu'une vingtaine de toiſes à ſouſtraire de ſes meſures. M. de la Roche, qui eſtimoit la hauteur du Pic du midi, plus conſidérable d'environ cent toiſes que ne l'avoit trouvé M. Flamichon, l'avoit donc calculée beaucoup trop forte, & quelle que ſoit la cauſe de ſon erreur, elle ſe répète dans la meſure qu'il a priſe de Vignemale dont il fixe l'élévation à 1679 toiſes, au-deſſus du marche-pied de la Croix de Lourde, que M. Flamichon a regardé avec raiſon comme placé à 200 toiſes, au-deſſus de la mer. Il faut, en effet, ôter 150 toiſes à la meſure de Vignemale, donnée par M. de la Roche, pour la ramener à la meſure de MM. Reboul & Vidal.

Le mont Saint-Barthelemy, placé dans le comté de Foix, où il correſpond, pour la ſituation, au Pic du midi, & que M. le Baron de Dietrich décrit, page 153 de ſa Deſcription des gites de Minerai des Pyrénées, a été autrefois meſuré, & ſa hauteur, au-deſſus de la Méditerranée, fixée à..... 1186 toiſes.

ceux

ceux que je viens d'exposer, & des suites de laquelle on ne peut que concevoir la plus favorable idée. La sagacité singuliere de M. Vidal qui semble féconder les vérités, & en multiplier les conséquences, & qui a déjà tiré, des observations que je viens d'indiquer, le plus grand parti pour le calcul de l'effet des réfractions ; les connoissances de M. Reboul qui réunit à celles qui l'ont associé aux opérations dont je rends compte, la théorie & la pratique de la meilleure chymie, & l'étude la plus suivie de la structure de ces monts où il a fait déjà plusieurs voyages ; tout nous fait préſager ce que les données qu'ils ont établies, deviendront dans leurs mains, & de combien d'observations intéressantes la résolution du problême qu'ils se sont proposé, sera l'occasion. J'ai lieu de croire que l'été prochain verra réaliser les espérances que je fonde sur les travaux de ces deux savans ; & en renouvelant, pour leur succès, les vœux que me dictoit, sur le Pic du midi, le seul intérêt des sciences, il m'est doux de pouvoir y joindre aujourd'hui les vœux de l'amitié.

P. S. Depuis que cette description des montagnes de la Bigorre est écrite, un orage terrible

a dévasté les lieux que j'ai parcourus (1). La grande route de Pierrefitte à Barèges est détruite, sur une longueur de 1100 toises ; les baigneurs enfermés à Barèges doivent, en grande partie, aux soins de M. le chevalier de Lauriere, commandant de ce lieu, & au pouvoir que lui donne, sur les montagnards, sa considération personnelle, plus encore que son autorité, d'avoir pu en retirer leurs équipages. Il a réussi à faire passer quarante-cinq voitures par le Tourmalet, pour les mettre sur la route de la vallée de Campan. Le pont des bains de Saint-Sauveur est emporté ; toute la vallée de Gavarnie est ravagée ; Gedro, attaqué par les deux Gaves qui s'y réunissent, Gedro est presque anéanti... triste exemple de ce que les convulsions des montagnes coûtent à l'homme, trop pressé d'étendre sa domination sur ces vallées que la nature ne lui a pas encore livrées, dans l'état de repos dont chacune de ces révolutions les approche.

(1) Le 5 septembre 1788.

CHAPITRE VIII.

Partie des Pyrénées, compriſe entre la Bigorre & la vallée de la Garonne. Pays des quatre Vallées. Ports de Bielſa, de la Pez, de Clarbide. Vallée de l'Arbouſt.

J'ETOIS impatient de viſiter, dans d'autres points, ce haut cordon de montagnes, qui forme, depuis la vallée d'Oſſau juſqu'à celle d'Aran, la crête des Pyrénées. Je l'avois obſervée dans ſon centre, & j'avois reconnu que c'étoit à compter de la vallée de Cauteretz, qu'il s'élevoit à ſa plus grande hauteur, & qu'à l'occident de Vignemale, les ſources du Gave d'Oléron ne me préſenteroient rien qui pût le diſputer aux ſommités glacées, qui alimentent le Gave de Pau.

Mes yeux ſe portoient donc vers l'orient, où, du haut du Pic du midi, j'avois vu une longue ſuite de cimes bleuâtres, ſe perdre dans les cieux; où la rapide Neſte deſcend des ports élevés, de la vallée d'Aure & de celle de Louron; où la Pique naît, dans les hauteurs fameuſes de l'Arbouſt & de la vallée de Luchon; où le plus beau fleuve des Pyrénées

devoit avoir une origine, digne de la majesté de son cours.

Il me tardoit, sur-tout, d'arriver à ce terme des principales élévations de la chaîne, à la vallée d'Aran que l'Espagne a conservée sous sa domination, nonobstant les limites indiquées par le partage des eaux, & de comparer les sommets peu connus qui la dominent, à ceux que je venois d'observer.

Je résolus donc, de me rendre, directement, aux sources de la Garonne, en traversant les différentes vallées qui m'en séparoient, assez près de leur origine, pour avoir occasion de me déterminer, d'après la vue du pays, & la conversation de ses habitans, dans le choix des montagnes intermédiaires, qu'il seroit à propos de visiter.

Mon voyage ainsi arrêté, accompagné du seul homme de la vallée de Bastan, qui connût, jusqu'à une distance considérable, les communications latérales des vallées que j'avois à traverser, je partis de Barèges, le 16 août, longtemps avant le jour, & je pris la route du Tourmalet. Nous passâmes cet isthme qui lie le Pic du midi aux montagnes méridionales. Un sentier rapide le monte en serpentant, & le descend de même. Le *Cau de Spada*, rocher aigu & décharné, qui domine immédiatement

ce passage, du côté du midi, est le dernier de cette chaîne de rochers menaçans, qui commencent au pic d'*Eslitz*, & qui enferment, de ce côté, la vallée de Bastan. Ce cordon, prolongé au-delà du Tourmalet, s'émousse en descendant vers la vallée de Campan, se couvre de verdure, & s'affaisse bientôt au niveau de ses collines.

La pente orientale du Tourmalet, forme un vallon dans lequel nous suivîmes le cours de l'Adour, jusqu'aux premieres habitations que l'on y rencontre. Elles ont une singuliere apparence. Ce sont de petites huttes fort basses, accompagnées d'une cour qu'environne un rustique péristile, formé de troncs d'arbres, ou de longues pierres debout, qui supportent un toît de gazon, sous lequel le troupeau se met à l'abri du soleil & des mauvais tems. Le Pic du midi montre, de ce côté, une de ses faces escarpées & ruineuses. Il semble menacer cet asyle pastoral, d'une chûte prochaine.

Arrivés à ces cabanes, nous quittâmes la route que nous tenions, & qui nous auroit conduits au village de *Grip*, pour tourner vers la droite, sur la pente de collines vertes & cultivées, d'où nous vîmes, au-dessous de nous, ce village, où commence la vallée de Campan proprement dite. Il me rappeloit ceux de l'Appenzell.

Les maisons sont séparées par des jardins & des prés, & ce petit groupe d'habitations se fond si insensiblement dans le hameau presque continu, qui couvre cette délicieuse vallée, qu'à peine on pourroit fixer le lieu où il cesse d'être village, pour devenir campagne.

De la hauteur de Grip, nous tournâmes tout-à-fait au midi, & nous nous trouvâmes au sommet des vertes collines, qui séparent l'Adour du Tourmalet, de l'Adour d'Aure. Leurs croupes arrondies, sont parsemées d'élégantes bergeries, & couvertes de beaux troupeaux. Fût-on transporté subitement ici, par le plus sombre ouragan des Pyrénées, on devineroit que l'on se trouve dans les dépendances de la vallée de Campan.

Du haut de ces collines, nous descendîmes dans le vallon qui apporte à l'Adour de Campan, les eaux des montagnes limitrophes de la vallée d'Aure. Une ferme nommée *Paillole*, est, de ce côté, la derniere habitation du district de Campan. Là, s'ouvre un grand bassin, d'une décoration moins gracieuse, & mal défendu contre les caprices de son torrent. Des montagnes, couvertes de bois, l'environnent; au fond, sur-tout, & vers les hauteurs de la vallée d'Aure, la sombre verdure des sapins en attriste l'enceinte.

C'eſt vis-à-vis la ferme de Paillole, qu'on trouve le petit vallon qui renferme les marbrieres de Campan. Par ce vallon, on peut communiquer avec *Sarrancolin*, ſitué dans la vallée d'Aure, & les marbres de ce lieu, appartiennent à la même maſſe. J'ai trouvé les marbrières de Campan dans un triſte abandon; elles ont été exploitées pour le compte du Roi, mais l'expérience a prouvé que leur marbre, peu propre à ſouffrir les injures de l'air, n'eſt d'un bon uſage que dans l'intérieur des édifices. M. Bayen a découvert dans la portion, aſſez conſidérable, d'argile, qui entre dans ſa compoſition, la raiſon de ſa ſenſibilité à l'alternative de l'humidité & de la ſéchereſſe. Cette terre eſt, par-tout où elle ſe trouve, la cauſe de la deſtruction des roches les plus ſolides.

Nous traverſâmes le baſſin entier de Paillole, & parvenus aux ſombres forêts qui appartiennent déjà à la vallée d'Aure, quoiqu'elles ſoient encore au verſant de celle de Campan, nous trouvâmes une étroite vallée qui tournoit à droite, & s'élevoit juſqu'aux baſes du Pic d'Arbizon, dont la cime s'abaiſſe devant celle du Pic du midi, que l'on voit en même tems. Nous remontâmes cette vallée, par un ſentier qui ſerpente ſur ſa face orientale. Dans l'ombre éternelle de la forêt de ſapins qui la couvre, on

rencontre une charmante fontaine. Elle jaillit d'un rocher, dont les formes repréſentent un autel antique, tel qu'il auroit pu être élevé jadis à l'honneur de ſa nymphe.

Arrivés, par ce ſentier, au ſommet de la montagne, nous étions au terme de la forêt, & au pied du Pic d'Arbizon qui s'éleve majeſtueuſement, tout couvert du gazon dont ſes baſes ſont revêtues. Le lieu où nous nous trouvions, eſt un déſert, mais tapiſſé, depuis le ſommet du pic, d'une uniforme & douce verdure, l'enſemble en eſt tranquille autant que grave, & contraſte, dans toutes ſes parties, avec le pic de Bagnères, ſes rochers nuds, ſes menaçantes ruines, & ſes âpres avenues (1).

Delà, nous avions à traverſer la large croupe de la montagne, & toute autre vue nous étoit interceptée; mais bientôt, nous arrivâmes à ſes bords oppoſés, où l'on a tranché, pour le traînage des arbres, une étroite ouverture, & un couloir qui deſcend directement dans la vallée. Ici, le voile tombe d'une façon magique: c'eſt la vallée d'Aure, qui ſe déploye toute entiere ſous les yeux, parée de ſes nombreux villages, de ſes

(1) Le Pic d'Arbizon, a 1480 toiſes au-deſſus du niveau de la mer. *Voyez* ci-deſſus.

antiques forêts, de ſes riches cultures, de ſes riantes prairies ; c'eſt Arreau, chef-lieu de la vallée, que l'on découvre à ſes pieds, au bas d'un groupe de collines dont les vallées ne paroiſſent que de tortueux ſillons, légérement tracés ſur un tapis verd. En même tems, l'enceinte & les bornes de la vallée ſe préſentent, ſous une forme reſpectable : elles arrêtent la vue de toutes parts. En face, l'œil en détaille les rochers, les bois, les ravins, les pâturages. A droite, & vers l'origine de la vallée, tout cela ſe confond dans l'aſpect général des montagnes; les ſommets s'élevent, les uns par-deſſus les autres, & dans un lointain reculé, les pics qui la ſéparent de l'Eſpagne, ſe détachent de l'azur du ciel, ſous les figures les plus bizarres, les plus hériſſées, les plus hardies.

J'avois marché huit heures ; je m'arrêtai un moment, & m'aſſeyant auprès de la croix qui marque le point le plus élevé du paſſage, je raſſaſiai ma vue de ce vaſte tableau. Je conſidérois ces âpres ſommets, entre leſquels ſerpente la route du port de Bielſa, tant de fois parcourue par les inquiets ſeigneurs de la vallée d'Aure, lorſqu'ils cherchoient en Eſpagne, un refuge ou des ſecours, lorſqu'ils tentoient d'oppoſer des alliances étrangeres, à la deſtinée de nos monarques. Je conſidérois cette belle val-

lée, tant de fois ravagée, baignée, tant de fois, du sang de ses habitans, dans cet âge de trouble & de calamités, où les grands Feudataires, possédés, en même-tems, du même esprit de délire, désunis entr'eux, ardens à se détruire l'un l'autre, secondoient la dévorante politique de Louis XI, en cherchant à lui échapper, tantôt jouets des vains mécontentemens de son frere, tantôt victimes des vains projets de l'Angleterre, & courant avec un pareil acharnement à leur perte commune. Je considérois ces lieux actuellement tranquilles, théâtre, autrefois, des plus grands égaremens, & témoins des plus fameuses infortunes, dépouille de l'orgueilleuse race des Armagnac, dont l'origine se perdoit dans celle de nos premiers Rois (1), vivant monument des folles amours & de la tragique fin du dernier de ses possesseurs.

Nul des grands vassaux n'offrit, dans cet âg de folie & de crimes, un plus terrible exemple de la dégradation & des infortunes d'un sang illustre, que Jean V, dernier Comte d'Armagnac, & qui comptoit au nombre de ses domaines, les vallées que la Neste arrose. Né, pour ainsi dire, dans la révolte & la perfidie, coupable

(1) Elle remontoit à Caribert II, Roi d'Aquitaine, mort à Blaye, en 631.

avec sa famille, & fugitif pendant la captivité de tous les siens, il choisit ses exemples dans le crime, & non dans les malheurs qui le suivent. A peine tranquille possesseur de ses domaines que l'indulgence de Charles VII avoit rendus, en 1445, à son pere, & dont il hérita en 1450, il manifesta ce mépris des loix, qui caractérisa, depuis, toute sa conduite, & cet esprit d'intrigue, qui en fut l'unique guide.

Le premier de ses égaremens fit éprouver au monde chrétien, l'effroi d'un scandale nouveau, & le plaça au premier rang de ces hommes corrompus, à la fois, & par le délire des passions, & par l'ivresse du pouvoir, qui croient tout possible à leur rang, comme tout permis à leurs desirs. Eperduement amoureux de sa sœur Isabelle, dont la beauté étoit alors fameuse, à peine absous de l'excommunication qu'avoit attirée sur lui la publicité de son commerce avec elle, il osa solliciter des dispenses pour l'épouser, & ne craignit point, lorsqu'il eut trouvé ses sollicitations vaines, de se prévaloir d'une dispense fabriquée par deux faussaires, à l'ombre du Saint-Siege, & de célébrer, avec éclat, ce monstrueux mariage.

Un historien dit que les remords d'Isabelle suggerèrent cette fraude à l'extravagante passion de son frere.... Qui ne croiroit pas à ces re-

mords ? Qui ne croiroit pas aux regrets de la beauté profanée ?... J'en reçois l'idée, comme une consolation. Elle soulage l'ame fatiguée du spectacle du crime qui ne rougit pas.

Le Pape, cependant, avoit fulminé, contre le couple incestueux, une excommunication terrible. Le Roi, avec une bonté paternelle, avoit fait reprendre le Comte. Il lui avoit envoyé Bernard d'Armagnac, son oncle ; il l'avoit entouré de ses parens ; il attendoit de la sainteté des nœuds du sang, d'en purifier les souillures. Le Comte l'insulta, pour prix de ses bienfaits, & alla jusqu'à favoriser la révolte du Dauphin. Il attira sur lui, enfin, le courroux du monarque trop justement irrité. Le Roi envoya contre lui, une armée commandée par le comte de Clermont... mais songeoit-il à combattre ? Tout entier à l'amour, il ne craint que pour l'amour ; la crédule Isabelle trompée, Isabelle repentante & désolée, Isabelle peut lui échapper.... Il abandonne ses domaines, de peur de l'abandonner, & fuit d'abord dans la vallée d'Aure, & ensuite chez le roi d'Aragon, son parent, avec elle & un enfant, tandis que l'armée françoise ravageoit son pays.

Le parlement l'ajourne ; &... incroyable inconséquence ! il se hasarde à comparoître ; mais aussi-tôt empriſonné, & voyant de près sa perte,

il réuſſit à s'évader. . . . & ne la recule que de quelques années.

Condamné, alors, au banniſſement perpétuel, & à la confiſcation de ſes biens, dont ſa ſœur reçoit cependant de lui, pour douaire, les quatre vallées d'Aure, Magnoac, Neſte, & Barrouſſe, nous le voyons plongé dans la plus profonde miſere, & au dernier degré de l'abaiſſement. Le remords, préparé peut-être par celui d'Iſabelle, l'attendoit à ce moment où ſa puiſſance s'étoit évanouie, comme un ſonge. Il part pour Rome, mendiant ſon pain, & va chercher, pour lui & pour ſa ſœur volontairement retirée au monaſtere de Montſion à Barcelone, une abſolution qui ne lui fut accordée qu'aux conditions les plus dures.

Il ſubiſſoit ainſi la peine due à ſon délire, lorſque Louis XI, parvenu au trône, ſe ſouvint des perfides ſervices qu'il en avoit reçus, & le replaça au rang dont il s'étoit précipité. Il épouſe la fille du comte de Foix; tout eſt réparé; & de tant d'égaremens il ne reſte plus rien, que, ſans doute, les larmes d'Iſabelle.

Mais le Comte ſembloit être lui-même le démon acharné à ſa propre perte. Ingrat envers Louis XI, comme il l'avoit été envers Charles VII, & cependant pardonné par ce prince qui pardonna ſi rarement; mais bientôt plus ingrat

encore, & plus perfide, on le trouvoit toujours où il se formoit un complot contre l'état : l'Anglois, le duc de Bretagne, celui de Bourgogne, le frere du roi, tout étoit sûr de ses services, hormis celui qu'il devoit servir. Puni encore une fois, chassé encore de ses domaines, il trouve le moyen d'y rentrer, sous la protection du foible & malheureux duc de Guyenne. Chassé de nouveau, après la mort misérable de ce prince, la perfidie du cadet d'Albret lui livre sa capitale. Il la reprend, & il emprisonne Pierre de Bourbon, qui la tenoit pour le Roi. Mais, cette fois, le sort avoit marqué un terme à cette vie d'intrigues & de lâcheté.

Louis XI, digne d'être choisi par le ciel courroucé, pour punir un tel siecle & de tels hommes, résolut enfin sa perte. En cet instant, on voit paroître Tristan l'Hermite, le Cardinal d'Alby, Yves du Fau, toute la cohorte sanguinaire, à laquelle il confioit ses vengeances publiques & ses vengeances secrettes. Le Cardinal, à la tête d'une forte armée, assiége le Comte dans Leictoure, sa capitale. Pour la premiere fois, le Comte fut intrépide, & le siege fut meurtrier. Son fils, le fils d'Isabelle, y faisoit ses premieres armes, & sembloit être l'ame, comme le bras des assiégés.... Mais le moment arrivoit, où les crimes de l'amour devoient

être expiés. Après deux mois d'une mâle réſiſtance & de beaux combats, le jeune héros périt dans une ſortie, & *lors*, dit un Hiſtorien, *le Comte ne fit plus état de ſa vie, & tint ſa pourſuite pour éplorée.* Il capitula donc le 5 mars 1473, & la capitulation fut jurée entre lui & le Cardinal d'Alby, ſur la ſainte Communion qu'ils partagerent enſemble; mais à peine les françois furent admis dans la ville, que Guillaume de Mont-faucon, Lieutenant du Sénéchal de Beaucaire, à la tête d'une troupe de ſes gens d'armes, le ſurprit dans une maiſon voiſine du château, & le fit poignarder au milieu de ſes gens.

Ainſi, par un effroyable parjure, furent punies tant de perfidies. La ville eſt ſaccagée; les habitans ſont paſſés au fil de l'épée; la Comteſſe d'Armagnac, la fille du Comte de Foix, eſt traînée enceinte dans un château où un breuvage éteint dans ſon ſein, l'eſpoir de regénérer une race qu'on alloit proſcrire; le cadet d'Albret décapité, eſt enfermé dans le cercueil, chargé des chaînes qu'il avoit portées; ſes complices connus, ſont livrés aux bourreaux; le Prévot Triſtan défait en ſecret le Roi, de ceux qui ne ſont que ſoupçonnés; on ne voit que vengeances, que ſupplices, qu'horreurs; Charles, frere du Comte, détenu à la Baſtille, ſans

ſoupçon de complicité, & ſeulement pour la proximité du ſang, y ſouffre pendant quatorze ans des tourmens qui font frémir. Jacques d'Armagnac, ſon couſin, plus coupable, mais plus heureux, expie ſes révoltes ſur l'échaffaud, & l'on fait ruiſſeler ſon ſang, ſur la tête de ſes petits enfans.... Il ſemble voir, depuis ce fatal moment, l'ange exterminateur deſcendu ſur cette malheureuſe famille.

Mais que dirai-je d'Iſabelle? Les monumens ſemblent ne la montrer qu'à regret, & la tirent ici des ténebres, comme un phantôme qui s'y replonge avant que l'on en ait entrevu la forme. Elle étoit au maſſacre de Leictoure, mais ce ne ſont pas les ſcrupuleux énumérateurs des crimes de cet âge, qui ont pris ſoin de nous le faire connoître. Il faut qu'un acte particulier nous l'apprenne... C'eſt ainſi que l'hiſtoire fait choiſir les faits qu'elle nous conſerve. Dans quel deſſein Iſabelle étoit-elle à Leictoure? Sortie du monaſtere où, dès 1460, nous la voyons retirée, un grand motif, ſans doute, l'avoit amenée. Venoit-elle apporter à ſon frere, l'aſſurance du ſecours du Roi d'Aragon, qu'en effet, il attendoit? Lui apportoit-elle les conſeils de la piété, & les exhortations du repentir?... Qui oſeroit croire que ſa préſence n'y fût pas honorable? Et s'il eſt un hiſtorien,

inexact

inexact à d'autres égards, plus d'une fois coupable d'erreur, dont les vagues accusations donnassent à penser qu'Isabelle, âgée de 45 ans, & contre laquelle, depuis l'absolution reçue en 1460, nul témoignage ne s'éleve plus, qu'Isabelle, toutefois, mal guérie par de longues miseres & de longs regrets, eût rapporté du monastere de Montsion, au moment où une épouse légitime s'élevoit entr'elle & son frere, l'amour inextinguible de ses erreurs passées. . . . . Rejettons une autorité suspecte, & ne troublons point par un sentiment pénible, celui de la compassion qu'inspire l'inexprimable douleur qu'elle éprouve ici, quand son fils périt, ce fils digne de devoir le jour à des feux plus innocens, ce fils bien cher, sans doute, cher comme l'est ce qui a tant coûté; quand, sur-tout, elle voit périr son frere, bien plus malheureux puisqu'il est si coupable, qui descend au tombeau ouvert pour toute sa famille, excusant par ses crimes, le crime détestable qui l'y plonge, & que repousse le ciel, s'il ne s'ouvre aux larmes de sa complice.... Ah ! qui refusera un soupir à la désolation d'Isabelle? Le cœur que resserreroit l'aspect de la douleur du crime, doit s'ouvrir à celle du repentir.

Gaston du Lyon, Sénéchal de Toulouse, l'un des chefs de l'armée royale, la sauva du mal-

ſacre. Nous l'apprenons par la donation qu'elle lui fait, deux mois après, de tous ſes biens patrimoniaux, & des quatre vallées que ſon frere lui avoit données en 1462. C'eſt le dernier monument que nous ayons de ſa vie. Il prouve aſſez que ce fut alors, & non auparavant, qu'elle prit le voile à Montſion de Barcelone, & s'y enſevelit ſans retour.

Les habitans des quatre vallées d'Aure, de Neſte, de Magnoac & de Barrouſſe, refuſerent de ſouſcrire, en ce qui les concernoit, à la donation d'Iſabelle, & ſe prétendirent rentrés dans le droit de ſe choiſir un ſouverain. Sollicités, alors, & par Louis XI, & par le Roi d'Aragon, ils ſe déclarerent pour le premier, qui dut cette préférence aux ſoins de l'Evêque de Lombèz, & ſe donnerent à la France, par un traité ſolemnel, daté de 1475 (1).

(1) Conſultez ſur les détails de ce fait étrange, & peu éclairci par les hiſtoriens, l'hiſtorien de Foix, Daniel, Monſtrelet, Mathieu de Coucy, Bonnal, Jean de Serres, Scipion Dupleix, qui paroît aveuglément dévoué au Cardinal d'Alby, Gaguin, qui n'eſt pas moins partial contre le Comte, & autres contemporains. Conſultez, ſur-tout, la chronique de Belleforêt, depuis l'année 1455, quoiqu'elle ne ſoit pas exempte de contradictions manifeſtes, les hiſtoriens du Languedoc, de la Congrégation de Saint-Maur, Tome V : les faits y ſont aſſez bien éclair-

Le lieu, d'où je dominois la vallée d'Aure, eſt le point le plus élevé de la montagne que l'on nomme *Hourquette* ou *Fourchette d'Aure*,

---

cis, & des preuves curieuſes y ſont rapportées ; enfin, l'Art de vérifier les Dates, troiſieme édition, article de la Chronologie hiſtorique des Comtes d'Armagnac, où l'on trouvera mentionnée, la donation d'Iſabelle au Sénéchal de Toulouſe.

Il n'y a rien dans les hiſtoriens Eſpagnols, qui ſupplée aux lacunes de ceux-ci. Mariana & Garivay ſe copient, dans la ſinguliere opinion que le Comte avoit épouſé Jeanne de Foix, malgré ſon pere, & que la colere du Comte de Foix fut la cauſe de la retraite de Jean, en Eſpagne. Voilà le ſeul fait nouveau que j'y rencontre, & Belleforeſt le combat ; mais il paroît, que c'eſt une erreur qu'il oppoſe à Garivay. Je n'examinerai point ici toutes les obſcurités de cette hiſtoire ; il me ſuffit de l'avoir préſentée, telle que je la vois, d'après les meilleurs monumens, & je me contenterai de citer, en exemple des contradictions des hiſtoriens, que Jeanne de Foix, épouſe du Comte, meurt avant lui, ſelon Belleforeſt qui indique ſa ſépulture à Leſcar ; avorte & meurt, au château de Buſſet, ſelon les hiſtoriens du Languedoc, appuyés des preuves qui m'ont paru les plus convainquantes ; lui ſurvit long-tems, & obtient de Louis XI, une penſion, ſelon les mêmes hiſtoriens, citant les chartes de Pau ; épouſe un Vicomte d'Aſtier, ſelon des Généalogiſtes ; & que ſi l'on joint à cela les annales d'Aquitaine, qui, en traduiſant mal Gaguin, croient que c'étoit Iſabelle qui ſe trouvoit au maſſacre, en qualité de femme

& d'un Port très-fréquenté, qui en a reçu son nom.

J'en descendis par la route directe & rapide

---

du Comte, & le Journal des Audiences, année 1683, qui, en citant le même auteur, aussi mal à propos, établit qu'il épousa successivement les deux sœurs, on finit par ne plus se reconnoître.

On ne manqueroit pas d'autorités, non plus, si l'on vouloit regarder comme légitime, le fils du Comte, tué au massacre de Leictoure ; mais il demeure certain qu'il étoit né d'Isabelle, avant 1553, époque où le Comte célébra avec elle son fameux mariage. Il avoit alors deux enfans d'elle. Il en eut un depuis. L'un de ces enfans fut une fille, nommée Rose, qui épousa un Jacques de Vielmur, Gentilhomme Gascon.

La fausseté même des dispenses, n'a pas été si universellement établie, que je n'aie apperçu, à cet égard, des doutes, comme si l'absolution qu'en obtint le Comte, en 1460, après l'avoir avouée, en 1458, dans le cours de son procès, pouvoit laisser quelque ressource à ceux qui voudroient les croire vraiment obtenues sous Callixte III, & condamnées seulement sous Pie II.

Ces dispenses sortirent, au reste, des mains de fameux fabricateurs. Daniel de Volterre, Notaire apostolique, les fit, & le fameux Ambroise de Cambrai, alors référendaire du Pape, les scella. Celui-ci empriſonné depuis au château Saint-Ange, pour ce faux, ensuite comblé de biens par Louis XI qui le fit Evêque d'Alet, & l'un des huit Maîtres des Requêtes du Palais, devint enfin Chancelier de Paris, & Conseiller du Roi, *lequel*, ajoute

du traînage des arbres. Bientôt des forêts de sapins, s'éleverent entre la vallée & moi, & le magnifique tableau qu'elle m'avoit offert, dis-

---

Belleforest, *un des plus grands imposteurs de son tems, eut toutefois l'honneur d'être enterré devant le grand autel de la chapelle de Sorbonne.*

Quant au Cardinal d'Albi ou d'Arras, car il porta à la fois les deux titres, il mourut, dit le même historien, neuf ou dix mois après l'abominable parjure de Leictoure, *envieilli en ses péchés, homme de fort bas lieu, & fils d'un marchand; mais docte ès décrets, & bien versé en théologie, & plus au remuement des affaires du monde, comme lors les ecclésiastiques.*

Terminons cette longue note, par l'exposé des charges prouvées au procès de Jean IV, pere de celui dont nous venons de tracer l'histoire, & en conséquence desquelles, il fut dépossédé & emprisonné, jusqu'en 1445, avec toute sa famille, hormis son fils aîné, alors fugitif en Espagne. Outre l'usurpation à main armée, du comté de Comminges, légué à Charles VII; outre ce crime abominable, & celui de fausse monnoie; il fut prouvé qu'il persistoit, malgré la suzeraineté du Roi, à se dire Comte, *par la grace de Dieu*; qu'il donnoit *graces & rémissions*, comme un Souverain, & les *entérinoit*; qu'il mettoit *tailles en ses terres, deux ou trois fois par an*; qu'il avoit fait *pendre à Nîmes ung Huissier du Parlement de Tholose, qui venoit exécuter contre lui*; qu'il *tenoit trente ou quarante ribauds, ès places de Magniers, de Saint Varin, & de la Fare, que par force, il avoit ôtées aux Seigneurs, lesquels (Ribauds) pilloient & ran-*

parut. A leur ombre, je gagnai des petits vallons étroits, couverts, coupés de hayes épaisses & hautes, qui me conduisirent en serpentant, en face des masures d'un vieux château, placé au sommet d'une colline aigue, toute cou-

---

çonnoient chacun ; qu'il *avoit détrouſſé les gens de Mgr de Lodève , & ôté leurs chevaux , & tenoit leurs places en bénéfices* ; qu'il avoit *battu , pillé , & empriſonné divers eccléſiaſtiques ;* qu'il *battoit ſon confeſſeur , quand il ne vouloit l'abſoudre* ; qu'il *avoit eu cinq châteaux de la détrouſſe que ſes gens avoient fait faire ſur les chemins* ; qu'il *tenoit frontiere au peuple , pire que Anglois , & prenoit vivres , blé , moutons , bœufs , vaches , mulets , pourceaux , s'ils n'avoient de lui ſauf-conduit* ; que *ſes gens faiſoient violence aux filles* , &c.

Les Princes voiſins ne valoient guère mieux. Il y a maintenant quelque choſe de plaiſant, dans le naïf aveu que font, quelque tems avant, au Roi, les prétendans au comté de Comminges, des violences qu'ils ont exercées les uns contre les autres : *de pluſieurs mal-façons , injures , roberies , arſins , navrures , mutilations & occiſions , déſobéiſſance , rébellions , portement d'armes , guerres publiques , ſéditions des peuples , robemens de marchands , recceptation de bannis , briſement de ſauve-gardes , tant eſpéciaux , comme autres , combattement de châteaux , boutemens de feu , & tout plein d'autres méfaits , crimes , & cas criminels & civils* , de tout quoi ils lui demandent humblement pardon.... Et cela finit par un mariage ! Voyez ſur ces deux faits, l'Art de vérifier les Dates, article *Comtes d'Armagnac* , & *Comtes de Comminges.*

verte d'herbe & d'arbriſſeaux. Il fait un effet auſſi ſingulier que pittoreſque. Au bas de ce château, nous trouvâmes un village, bâti au bord de la Neſte d'Aure, & d'où nous prîmes la route d'*Arréou*. La rapidité de la Neſte, les nuances azurées de ſes eaux, les rochers de ſon lit & de ſes rives, rendent le ſite de cette petite ville remarquable. Je ne fis que la traverſer, pour gagner la vallée de Louron, qui s'embranche dans celle d'Aure, & en eſt une dépendance.

Cette vallée, étroite, vers ſon embranchement, & bordée de rochers aſſez eſcarpés, n'y laiſſe point prévoir la grande étendue qu'elle prendra, avant de ſe perdre dans les monts neigés, que l'on entrevoit au fond. Long-temps, elle préſente un payſage champêtre & reſſerré; de petites prairies, au bord de la Neſte qui coule preſque à fleur de terre; des touffes d'arbres; des rochers, coupés par la verdure; quelques habitations ruſtiques; & ce n'eſt pas ſans étonnement, que l'on voit, tout-à-coup, cet agreſte vallon, s'ouvrir dans une immenſe plaine, où, de beaux villages ſont environnés de grandes cultures, où les champs labourés, reparoiſſent ſur la pente des montagnes de l'enceinte, où la Neſte, plus vagabonde ſur un ſol plus nivellé, trace, parmi de vaſtes prairies, ſou-

vent ravagées par ſes caprices, les longs circuits de ſon cours. Rien de plus impoſant que l'amas des monts qui s'élevent au fond de ce baſſin. Leurs maſſes énormes, ſemblent régulièrement poſées ſur ſon ſol horiſontal. Elles ſe croiſent, ſans bizarrerie; on croit voir ſerpenter, entre leurs baſes, le long vallon qui doit conduire, de plain-pied, en Eſpagne; & il faut les avoir parcourues, pour comprendre comment, bien loin d'ouvrir au voyageur une communication auſſi facile, elles ne ſont praticables que pour les montagnards qui les traverſent par deux ports, dont le moins dangereux n'eſt pas ſans périls. Celui de *la Pez* n'eſt acceſſible que pour les gens de pied; celui de *Clarbide* a, pour eux-mêmes, des pas difficiles; l'un & l'autre ſont fermés par les neiges, une partie de l'année, & en toute ſaiſon, les ouragans y ſont terribles.

Dans une autre occaſion, j'ai viſité ces deux ports. Les brouillards & les vents, ne m'ont pas permis d'examiner les glaces qui doivent les avoiſiner. Je regarde même le voyage que j'y ai fait, comme l'un de ceux où j'ai couru les plus grands riſques, vu l'état de l'atmoſphere. Je m'y trouvai aſſailli par de violentes bouraſques du ſud, entouré d'épais brouillards, & battu de la pluie, ſur des neiges d'une effrayante

inclinaiſon, imbibées d'eau, verniſſées d'une épaiſſe couche de verglas : & j'étois ſans crampons.

Ce que j'ai entrevu, dans ce voyage, m'a paru de la plus grande forme. Le point élevé, où les deux paſſages ſe ſéparent, où les deux torrens ſe confondent, eſt un ſuperbe déſert, dominé par le Pic du midi de Génos. Les ſapins, tantôt en touffes, tantôt iſolés, ſe mêlent aux vaſtes débris dont il eſt jonché, & parmi leſquels on diſtingue les roches granitiques, roulées par le torrent de Clarbide, des ruines calcaires & argilleuſes, que traîne celui de la Pez.

On a fait, dans le port de la Pez, une étrange tentative. Des entrepreneurs avoient conçu l'idée de percer la montagne, dans ſa hauteur moyenne, d'un long couloir qui déboucheroit au milieu des forêts de la vallée Eſpagnole de Giſtau, & par lequel ils en entraîneroient facilement les ſapins, dans la vallée de Louron, d'où les débouchés étoient faciles. Le ſuccès de cette entrepriſe auroit eu, pour la vallée de Louron, bien des avantages indépendans de celui que l'on en attendoit; mais elle étoit au-deſſus des forces de ceux qui la tenterent. J'ai vu ce qu'il y a de fait; cela ſe borne à une gallerie horiſontale, d'environ deux cens pieds de longueur, ſur

une trentaine de large, & un peu moins de hauteur. Elle eſt creuſée dans des couches de ſchiſte dur, dont la ſituation n'eſt pas fort éloignée de la perpendiculaire. Les eaux y filtrent de toutes parts, & forment, au fond, une jolie caſcade, en ſortant de la partie ſupérieure de la gallerie dont l'excavation, ſe faiſant par degrés, étoit plus avancée en haut qu'en bas, lorſqu'elle fut abandonnée ; en ſorte que le ruiſſeau ſemble jaillir d'une niche, & tombe enſuite du haut d'une table de pierre, de pluſieurs pieds de haut, parcourt la gallerie, & ſe précipite dans les profondeurs qui ſont au-deſſous de ſon ouverture.

Ici, l'on doit obſerver avec étonnement, la prompte dégradation des montagnes compoſées de roches feuilletées. On avoit taillé dans le roc, un chemin large & commode, qui conduiſoit à l'ouverture, & s'élevoit au-delà, juſqu'à une maiſon bâtie un peu au-deſſus, pour l'uſage des ouvriers. Il y a peu d'années que le projet eſt abandonné, & déjà, je ne trouvai plus de traces de la route. Un eſcarpement, preſque vertical, en a pris la place ; ce n'eſt qu'avec danger que je pus atteindre la gallerie, en grimpant d'étroits degrés, formés par la deſtruction irréguliere des feuillets de la roche, & parcourus par le ruiſſeau qui échappe à ſon ouverture ; & je vis les ruines de la demeure des ouvriers,

ſuſpendues ſur une corniche qu'elles ont défendu contre les injures de l'air, & dont l'accès eſt, je crois, impoſſible actuellement. C'eſt ainſi que l'eau, filtrée entre les couches du ſchiſte, glacée dans ces interſtices, & les écartant avec effort, ſecondée par le poids des neiges & leurs éboulemens, a détruit, en quinze ou vingt ans, une maſſe de rocher, de douze pieds d'épaiſſeur, au moins, ſur une hauteur de plus de cent.

Les habitations les plus élevées des bergers, ſont à une lieue au-deſſous de cette gallerie. Elles ne peuvent être occupées que depuis la fin de juin juſqu'au 15 août. Elles ſont donc, à-peu-près, dans la même température que les habitations les plus hautes des bergers des Alpes, &, vu la latitude & la moindre accumulation des neiges, dans une ſituation ſenſiblement plus élevée au-deſſus du niveau de la mer.

La vallée de Louron, ſéparée de l'Eſpagne par des monts d'accès ſi difficile, communique avec la vallée de l'Arbouſt, par la plus belle route de la contrée. L'arrête de montagnes qui s'éleve entre ces deux vallées, a fixé l'attention de l'Adminiſtration; & l'on voit une chauſſée, comparable à ce que la France a de plus beau en ce genre, deſſiner, ſur les deux pen-

tes, de longs ſerpentemens d'une inclinaiſon douce & réguliere. Je parcourois, cette fois, la vallée de Louron, preſſé d'atteindre cette communication, appellée le port de *Peyre ſourde*, & je ne prévoyois pas les dangers qui m'attendoient dans les monts voiſins de l'Eſpagne. La journée étoit belle, mais j'avois lieu de craindre un changement de tems prochain. Je ne ſongeois donc, pour le moment, qu'à parvenir aux ſources de la Garonne, & je me contentois de m'informer de l'état des montagnes ſupérieures, où je me propoſois de faire un voyage. Une erreur de quelques bonnes gens que je rencontrai, m'en procura une connoiſſance plus particuliere que je ne l'euſſe obtenue, s'ils n'avoient cru avoir à ſatisfaire que ma curioſité. Aux ſoins que je prenois de m'enquérir des lieux les moins acceſſibles, deux habitans de la vallée, qui ſuivoient la même route que moi, me crurent fugitif, & ne me cacherent pas que je leur avois l'air d'un déſerteur. Mon guide de Barèges, qui croyoit ſon honneur fort intéreſſé à la figure que je ferois dans la vallée de Louron, eut beau leur proteſter le contraire : il falloit, pour détruire leur ſoupçon, leur faire concevoir quel motif me faiſoit braver, à pied, les chaleurs d'août, & chercher les plus mauvais pas du pays. Pour eux, la curioſité n'expliquoit

rien, je n'étois plus au milieu de ces vieilles races de Celtes, qui peuplent la partie occidentale des Pyrénées; ce n'étoit plus les Béarnois du Pic du midi; de trop fortes doſes du ſang épais des Viſigoths, ſont mêlées ici au ſang indigène; on ne me comprenoit plus; je n'étois qu'un fugitif, plus diſcret que d'autres, & ſans changer d'avis, on me déſignoit, d'un air fin, des lieux propres à guérir le plus timide déſerteur, de la crainte des pourſuites; on m'indiquoit des parens, des amis, habitans des gorges les plus reculées, & qui me fourniroient, dans les montagnes de Clarbide & d'Oo, déjà redoutables pour quiconque n'y eſt pas bien guidé, des paſſages encore plus ſecrets & plus difficiles; on me les dépeignoit; on m'en décrivoit les aſpects & les détours, & jamais je n'ai reçu de ſi bonnes inſtructions ſur la topographie d'un pays auſſi rude.

Tandis qu'en prenant, de ces inſtructions, ce qui m'étoit utile, je refuſois l'hoſpitalité que ces gens m'offroient, parce que leur demeure m'éloignoit de ma deſtination, une fille de *Viella*, qui faiſoit route à cheval avec eux, avoit prêté une oreille plus favorable aux juſtifications de mon guide, & propoſoit de m'indiquer le chemin le plus court du port de *Peyre ſourde*, après, toutefois, que j'aurois pris chez

elle un verre de vin, qu'elle jugeoit de grand secours à des gens qui étoient, depuis onze heures, en marche. Elle avoit, me disoit-elle, un oncle parvenu à l'honneur d'être capitaine d'infanterie. Jamais cet oncle n'avoit vu passer à Viella un honnête homme à pied, sans lui demander s'il avoit soif. Il étoit actuellement bien loin; mais elle rempliſſoit, en son absence, les devoirs d'humanité, qu'elle lui voyoit pratiquer. C'est pécher que refuser le verre de vin, offert ainsi : je l'acceptai. Bonnes gens! j'étois un pauvre voyageur, je trouvois l'hospitalité; j'étois un malheureux fugitif, je la trouvois encore... O loix de nos législateurs, accordez-vous donc, une fois, avec celles de notre nature; ne condamnez point ce qu'elle approuve, & n'approuvez point ce qu'elle condamne, de peur d'être superflues ou vaines, chez les hommes simples, comme vous l'êtes chez les hommes corrompus!

De Viella, mon honnête hôtesse me conduisit, à travers les prairies, à un pont où l'on passe la Neste, & d'où un sentier nous faisoit gagner directement la belle route de Peyre sourde, dans sa partie moyenne. Mais ce ne fut pas le terme de ses bons offices. Celui que j'avois reçu, devint le gage de ceux qu'elle me rendroit encore, quand, huit jours après, descendant la route de

Peyre ſourde, mon guide & moi, trompés par cette belle route qui expire dans les prairies de la vallée de Louron, & qui ſemble égarer exprès le voyageur, bien éloigné de craindre, d'une pareille chauſſée, une telle perfidie, nous fûmes ſurpris par la nuit, & pourſuivis par l'orage ſur les bords de la Neſte déjà furieuſe, trouvant gonflés, tous les canaux qui s'y rendent, cherchant en vain le pont, & ne reconnoiſſant plus rien dans cette vaſte étendue de prairies uniformes, & en partie noyées. Grimper des moulins à ſcie, pour traverſer les torrens qui les meuvent, en démolir les ponts, pour nous aider de leurs débris ſur les canaux dont les prairies ſont coupées, & que le ſol mouvant ne nous permettoit pas de franchir; voilà l'ouvrage de cette ſoirée, juſqu'à ce que, par une ſuite incroyable de travaux & de combinaiſons, ayant retrouvé le pont preſque iſolé & tremblant au milieu du torrent, nous réuſſimes à le paſſer, & à gagner Viella où l'hoſpitalité la plus touchante & la plus déſintéreſſée fut la ſuite de l'hoſpitalité déjà reçue; car, en ce monde, nulle génération n'eſt auſſi ſûre que celle des bienfaits.

En s'élevant par le chemin de Peyre ſourde, vers la vallée de l'Arbouſt, on ne perd pas un inſtant de vue, la belle vallée de Louron; & parvenu au plus haut du paſſage, on la voit toute

entiere, ſous un aſpect qui ne le céde guère à celui de la vallée d'Aure, vue de la crête de la *Hourquette*. Les grandes & reſpectables maſſes qui la bornent au midi, obſervées de cette hauteur, n'en ſont que plus coloſſales. Au nord, on apperçoit à peine l'étroite & tortueuſe iſſue que les eaux ſe ſont frayée, lorſque, de ce vaſte baſſin, elles ſe vuiderent dans la vallée d'Aure. En face, c'eſt l'enceinte latérale de la vallée, dont l'œil parcourt le fertile amphithéâtre. Les forêts en occupent les hauteurs. Les pâturages ſont au-deſſous. Les grains mûriſſent dans la partie inférieure de ces pentes, ſéparés des prairies qui occupent le fond même du baſſin, par les nombreux villages qui gardent aſſez de hauteur, au-deſſus du cours de la Neſte, pour n'en point redouter les débordemens.

C'eſt de ce point élevé, que l'on commence à deſcendre dans la vallée de l'Arbouſt. Un pas de plus, & l'on entre dans l'une de ſes branches. Le vaſte tableau du baſſin de Louron a diſparu, & la vue eſt confinée dans les étroites ſinuoſités d'un vallon d'une verdure uniforme, & long-temps dénué d'habitations. Rien de plus paſtoral que ſon aſpect, & rien de plus monotone. Pas un rocher n'interrompt cette verdure; mais pas un arbriſſeau ne la diverſifie. Les forêts, victimes de l'imprévoyance de l'homme, ont fui

cette

cette région. En vain, les montagnes latérales en ont été le refuge, & préſentent, vers leurs cimes, des bouquets de ſapins, qui tentent de regagner les pentes qu'ils ont abandonnées. Les vents briſent déſormais leurs rejettons; les troupeaux les foulent; la nature refuſe de remplacer les pertes qu'il lui a fallu ſouffrir.

A meſure que l'on avance, le vallon s'étend & ſe creuſe. Bientôt on voit ſes herbages ſe partager en deux ſortes. Les pâtures communes ſe retirent vers les hauteurs; des prairies ſe forment au-deſſous. Ce ſont les moyens d'irrigation, qui ſont la loi du partage. Il faut abandonner aux ſoins de la nature, tout ce qui eſt au-deſſus des ſources. Les prairies annoncent les villages; on ne tarde point à les voir ſous ſes pieds, au bord d'une petite riviere qui eſt la divinité tutélaire de la contrée. Peu à peu ils ſe multiplient, & plus loin, on en trouve un à l'embouchure de chaque petit vallon qui apporte à la riviere un filet d'eau.

Nous arrivâmes enfin au bas de la montagne, & nous entrâmes dans la branche principale de l'Arbouſt. Ici, on traverſe de beaux villages, & leur ſituation eſt des plus pittoreſques. Des rochers ſe montrent; leurs formes ſont grandes; la vue s'étend, & tout s'anime. Je n'étois plus qu'à une lieue de Bagnères de Luchon, & je

remarquois un village, dans une position extraordinaire, &, en face de moi, une tour située sur un rocher si élevé, & dominé lui-même par des rochers si escarpés, que jamais vieille demeure des farouches Seigneurs de la Montagne n'a si parfaitement représenté l'aire d'un aigle. Sur le bord du chemin, on voit, en même temps, une petite chapelle. Elle est peu fréquentée, cependant ; car des arbrisseaux assez élevés, ont crû sur son pavé. Ils lui donnent un air d'antiquité & d'abandon, qui contraste assez avec sa forme & sa situation, pour en faire un objet très-singulier. Je m'arrêtai, un moment, devant cette chapelle, frappé de la magnificence du payſage qui l'entoure. Le soleil, voisin de son coucher, y répandoit ce charme qui naît de l'approche du soir. C'est alors que l'immense nature adopte cette unité de couleurs, & cette réguliere disposition d'ombres, qui simplifient les formes, les lient en grandes masses, & leur donnent cet ensemble, cette harmonie, cette gravité, qui reposent à la fois l'œil & l'ame.

J'avois apperçu les sommets âpres & neigés, qui dominent le port d'Oo. Cette vue m'avoit rappellé la description que les payſans de la vallée de Louron m'en avoient faite. Me détourner vers cette haute région, m'approchoit assez des sources de la Garonne, & entroit trop

bien dans mes vues, pour ne pas me déterminer à quitter la route de Bagnères de Luchon. Je pris donc mon parti ; & au lieu de m'y rendre, je descendis, par un sentier rapide, jusqu'au village d'Oo, placé comme au fond d'un précipice, dominé, de tous côtés, par des monts d'une hauteur & d'une forme imposante, lieu qui, à la nuit, me sembloit digne de représenter le terme habitable du monde. J'y trouvai, selon l'indication des gens de Louron, un guide disposé à me conduire, le lendemain, dans l'affreux dédale de ses montagnes ; mais quant au gîte, jamais il n'y en eut un moins propre à réparer les fatigues d'une marche de dix-sept heures.

CHAPITRE IX.

Le Port d'Oo & ses Glaces. Vue des Glaces du Spijole & de l'Astos de Vénasque. Vénasque.

J'ÉTOIS en marche avant le jour, conduit par le guide que j'avois pris à Oo, & accompagné de celui que j'avois amené de Barèges. Ce dernier, ne connoissoit point les montagnes que j'allois parcourir ; mais son agilité, son courage & sa prudence m'avoient décidé

à en faire mon compagnon de voyage, & j'eus lieu, plus d'une fois, de m'en applaudir. Je recommande ce brave homme, à quiconque eſt à portée de s'en procurer le ſecours (1).

Du triſte entonnoir, dont le village d'Oo occupe le centre, s'éleve, au midi, une étroite vallée, dont un torrent parcourt le fond. Cette vallée, bien qu'elle appartienne à celle de l'Arbouſt, prend ici un nom différent: celui de *Val de Laſto*; & le torrent, quoiqu'il ſoit une ſource de la *Pique*, en change auſſi, & s'appelle le *Go*, ſans, cependant, perdre totalement le nom de *Pique*, & ſans exclure celui de *Neſte*, qu'on lui donne quelquefois. Ces diverſes dé-

(1) Il ſe nomme *Simon Guicharnaud*. Il eſt du village d'Eſterre, près de Luz, vallée de Barèges. Sa figure n'annonce, en aucune maniere, ſa force & ſon adreſſe, mais on en fera bientôt l'expérience, dans les lieux difficiles. Cet homme eſt d'une probité connue, d'un grand ſens, & d'une intelligence extrême. Il avoit ſervi MM. Vidal & Reboul, dans leurs opérations, & les avoit accompagnés au ſommet de Neouvielle. Je l'ai dû à l'active amitié du Commandant de Barèges, M. le Chevalier de Laurieres, & ce n'eſt pas la moindre obligation que j'aie à ce ſentiment d'intérêt & de ſollicitude, avec lequel il a préſidé à quelques-unes de mes courſes, & m'a, dans toutes, accompagné de ſes conſeils & de ſes vœux.

nominations ne ſont autre choſe que des épithetes qui déſignoient, en Celte, moins la ſituation géographique d'un torrent, que la nature de ſon lit ou de ſes eaux, & le degré de vélocité de ſon cours.

Des cerifiers & des frênes ombragent la partie de cette vallée, voiſine du village; de belles prairies deſcendent de la baſe inclinée des montagnes, juſqu'au bord du torrent; & ſur la croupe de ces montagnes, de beaux pâturages ſont peuplés, l'été, d'un nombreux bétail. Au fond, on voit les rochers hériſſés, & les neiges éternelles qui ſéparent, en ce lieu, la France de l'Eſpagne, & que nous devions franchir.

Lorſque nous traverſâmes ces agreſtes avenues du port d'Oo, le ſoleil ne ſe levoit encore que pour les ſommets qui vont chercher ſes obliques rayons, dans la haute région de l'atmoſphere, & que l'aurore teignoit d'un pourpre clair & céleſte; & le petit *Œillet frangé* (1), qui croît ici en touffes, ſur tous les rochers, répandoit un parfum, mille fois plus délicieux que celui qu'il exhale pendant la chaleur du jour, car les fleurs éprouvent avec la nature animée, le ſommeil de la nuit, le réveil du matin, & la

(1) *Dianthus ſuperbus*, L.

fatigue de la journée. Nous nous élevions peu-à-peu. Une belle cascade, qui s'étend en nappe sur la pente unie d'un rocher, attira nos regards à notre droite, & me fit remarquer une montagne, où se trouve un filon de plomb tenant argent (1). Cette montagne se nomme *Esquiero*. Elle domine un herbage fort élevé, riche en plantes alpestres, & connu des botanistes.

Ici, au lieu de suivre le chemin fréquenté par les curieux de Bagnères de Luchon, qui vont voir le lac de *Seculéjo*, nous prîmes un sentier, aussi rapide que direct, & suspendu sur le précipice, au fond duquel roulent les hautes & bruyantes cataractes du torrent. L'*Aconit Napel*, l'*Eiserhutli* des bergers Suisses, bordoit ce sentier, de ses belles touffes de fleurs bleues, bien moins redoutées ici, que dans les hautes Alpes, & qui n'y ont jamais manifesté ce degré de virulence, qui les rend là fameuses (2).

En moins d'une heure, nous atteignîmes la partie la plus élevée du sentier. Déjà l'on voyoit s'ouvrir le vaste bassin où repose le lac, &

(1) C'est de la galene à petites facettes, & à gros grains. *Description des gites de Minerai des Pyrénées*, pag. 310.

(2) *Voy.* mes Observations, Coxe, tom. 1, p. 256.

paroître, au fond de ſon enceinte, la partie ſupérieure d'une chûte d'eau, dont on juge la hauteur, par la diſtance où l'on en eſt encore, & le volume, par celui du torrent de décharge, au niveau duquel on va parvenir, & qui forme une grande & ſuperbe cataracte, en tombant dans les profondeurs que l'on domine. Encore quelques pas, & l'on ſe trouve au bord d'un des plus beaux lacs, qu'il ſoit poſſible de rencontrer à pareille hauteur. Sa forme paroît un ovale régulier, tout entouré de hautes montagnes, excepté du côté de ſon entrée. Là, il eſt retenu ſeulement, par une digue naturelle, peu élevée au-deſſus de ſon niveau, & dans laquelle il s'eſt creuſé l'étroite ouverture, par où il ſe décharge. Par-tout ailleurs, les pentes des montagnes le contiennent: plus élevées & plus roides, à meſure qu'elles s'éloignent de la digue, & tellement eſcarpées, dans la partie qui lui eſt oppoſée, qu'une caſcade, haute de plus de huit cens pieds, tombe perpendiculairement dans cette ſuperbe piece d'eau, qu'elle alimente ſeule, car quelques petits ruiſſeaux, qui s'y rendent latéralement, doivent fournir à peine, à l'évaporation d'une ſurface que je n'eſtime pas moindre de deux cens mille toiſes quarrées.

Tel eſt l'aſpect général de ce beau lac de

Seculéjo, nommé *Culego* dans la carte de l'académie, objet digne de la curiosité des personnes qui passent la belle saison à Bagnères de Luchon, au-delà duquel on ne s'éleve guère, & dont les rives arrêteront, au moins quelques momens, quiconque est sensible aux beautés de la nature sauvage.

Ce lac est poissonneux. Mon guide me raconta qu'une personne, qui prenoit, il y a peu d'années, les eaux de Bagnères, avoit eu l'heureuse idée de faire construire sur ses bords, un petit bateau, qui servoit à fournir sa table, des belles truites de ce lac. Il n'est guère possible, qu'un bateau résiste-là, aux ouragans de l'arriere-saison; mais si ce que mon guide me disoit est bien exact, la petite avance que feroit, tous les ans, la société des baigneurs, pour remplacer ce bateau, lui fourniroit, à peu de frais, du poisson tel que l'on ne peut s'en procurer ailleurs.

Du gros vin, transporté dans une outre, du pain de seigle, & quelques oignons, furent pour nous un délicieux repas, sur les bords du lac de *Seculéjo*, & nous nous y reposâmes quelques momens, pour ménager, plutôt que pour réparer, des forces qui alloient bientôt être plus exercées. La nature n'étoit pas ici dans cette tranquillité qui annonce de beaux jours. Le

ciel, quoique pur, receloit des orages. Le vent du ſud, tomboit en raffales ſur la ſurface du lac, dont les eaux ſoulevées, alloient briſer leurs lames contre le môle de roches qui en ſoutient le poids, & qui le ſuſpend au-deſſus du Val de Laſto. Je ne ſais quelle inquiétude répandue dans l'atmoſphere, ſembloit reſſentie par la terre & les eaux. Elle agiſſoit non-ſeulement ſur la mobilité des feuillages qui friſent la ſurface du lac, ſur l'herbe flottante qui en couvre les rives, & dont les touffes ſe balançoient ſur un écueil, qui s'éleve au-deſſus de ſes vagues; mais l'immobile enceinte même du déſert, en paroiſſoit affectée, & ce ſentiment involontaire, qui nous fait attribuer aux êtres inanimés, la connoiſſance des préſages qu'ils nous tranſmettent, trouvoit dans la pâleur de ces monts, éclairés par une lumiere moins affoiblie que décolorée, de quoi les croire émus du trouble ſecret de la nature, & ſenſibles au preſſentiment de la tempête.

Tout nous avertiſſoit de ne point perdre de tems; & nous ne tardâmes point à nous remettre en marche. Un ſentier qui parcourt les pentes orientales de l'enceinte du lac, eſt celui que l'on prend ordinairement. Il paſſe ſur des rochers, dont la caſſure offre des degrés aſſez commodes, & c'eſt ce qui lui a valu le nom de

Scala qui eſt, dans la partie ſupérieure des Pyrénées, celui de tous les ſentiers, où l'on trouve des échellons de rocher à gravir.

Ce ſentier, qui n'a rien de dangereux, conduit au-deſſus de la grande caſcade, à un ravin qui débouche dans un nouveau baſſin plus élevé, plus ſauvage, creuſé au pied de l'*Eſpingo* qui s'éleve au ſud, & le long duquel il faudra gravir juſqu'à la région des neiges. Ici l'on trouve deux lacs : le premier, eſt la ſource immédiate de la grande caſcade du *Seculéjo*, & ſa longueur eſt d'environ 250 toiſes ; le ſecond eſt moindre, & placé au pied des roches mêmes de l'*Eſpingo*. Rien de plus triſte, que le lieu où l'on ſe trouve. Quelques pins noueux, relégués vers ſon entrée ; une herbe courte, qui revêtit toute ſa ſurface ; des blocs de granit, couverts de mouſſe, épars çà & là ; des rochers eſcarpés, qui le ceignent de toutes parts ; l'Eſpingo, qui le domine au fond, partagé en trois Pics abſolument nuds, & d'une hauteur énorme ; tel eſt le tableau, & ſon cadre. La température de ce vallon eſt froide, & nous avions déjà paſſé, pour l'atteindre, ſur une maſſe de neige aſſez dure pour former une arche au-deſſus du torrent. Cependant, on y entretient des brebis pendant quelques ſemaines. Nous les apperçûmes bientôt, & nous découvrîmes au centre du vallon,

dans un creux, & à l'abri de quelques roches, la ſolitaire cabane de leur berger. Nous y entrâmes. Je la trouvai fort baſſe & fort étroite, mais joliment conſtruite en ſchiſtes bien aſſemblés. Il y avoit grand feu au centre, & la fumée, après avoir circulé dans la cabane, s'échappoit par une ouverture latérale. Ce feu, & ſa fumée même, me firent grand plaiſir. La fumée porte la chaleur dans toutes les parties de ces réduits dont les murs admettent le vent de tous côtés, & j'ai ſouvent éprouvé ſur les montagnes, qu'elle repoſe les poumons fatigués par l'air pénétrant des hauteurs. Le berger étoit occupé à faire ſon fromage de lait de brebis, aliment en ſoi-même, fort peu agréable, & qui le devient encore moins ici, par l'imperfection des procédés employés dans les Pyrénées, pour faire le fromage.

Un peu réchauffés, nous parcourûmes le vallon. Le plus grand des deux lacs, ſe nomme lac d'*Eſpingo*, quoique ce ſoit le plus éloigné du Pic de ce nom. Le petit lac, qui en baigne immédiatement le pied, ſe nomme lac de *Saounſat*. Le premier eſt poiſſonneux, comme le lac de *Seculéjo*. Le ſecond, plus à l'abri du ſoleil, & un peu plus élevé, eſt expoſé à un froid plus ſévere, & le poiſſon n'y peut vivre. S'il y avoit, dans les Pyrénées, un peu de cette induſtrie

qui fertiliſe toutes les parties des Alpes, le poiſſon des lacs d'*Eſpingo* & de *Seculéjo*, ſeroit, pour les pauvres habitans de la contrée, un objet de conſommation ou de commerce.

Le lac d'Eſpingo reçoit, par un ravin, un petit torrent qui deſcend des montagnes du port de Clarbide, & indique une communication entre ces deux ports; cette communication eſt fréquentée, dans quelques occaſions, par les montagnards. Nous nous approchâmes de ce ravin, & nous confiant à notre commune connoiſſance des rochers, nous nous dirigeâmes, ſans détours, vers le ſommet de l'Eſpingo. Ce ſommet eſt, comme j'ai dit, partagé en trois Pics fort élevés, & ces Pics ſont rangés dans la direction de l'eſt à l'oueſt. C'eſt entre celui du milieu & celui du couchant, que nous devions paſſer. Rarement on s'y rend d'une maniere auſſi directe. Vers les hauteurs, cependant, nous trouvâmes, de diſtance en diſtance, des piles de pierres, élevées ſur les roches, par quelque contrebandier qui avoit ſongé à s'aſſurer des renſeignemens, dans un tems de brouillards, ou à ſe procurer des reconnoiſſances pour la nuit; & j'obſervai, avec un peu d'étonnement, que ces ſignaux étoient néceſſaires à mon guide même, pour choiſir les bandes de rochers qui fourniſſent des iſſues; ce qui eſt d'au-

tant plus remarquable, qu'il avoit travaillé longtemps à une mine de plomb, ſituée au ſommet du paſſage, & qu'il devoit connoître mieux que perſonne, des rochers qu'il avoit pratiqués tous les jours, pendant pluſieurs étés. Quoi qu'il en ſoit, cette montée nous occupa trois heures, ſans un inſtant de repos. Les mains agiſſoient ſouvent autant que les pieds, ſur les rochers, tantôt renverſés, tantôt enracinés, qui forment preſque la totalité de cette pente; mais je ne trouvai rien de réellement dangereux, que le toît de gazon d'un mur de roches, tout couvert de touffes aſſez épaiſſes d'une herbe ſéche & liſſe, & qui joignoit à une ſurface gliſſante comme la glace, une inclinaiſon ſi conſidérable, que ſans des crampons bien longs & bien aſſujettis, il auroit été impoſſible d'y répondre de ſa vie.

Il étoit midi lorſque nous atteignîmes une crête qui eſt immédiatement au-deſſous des Pics. Arrivé à cette hauteur, par des pentes trop eſcarpées, pour ſouffrir que les neiges s'y arrêtent, à peine avois-je ſongé que j'étois dans la région où elles ſont permanentes. Ce fut donc avec un mouvement de ſurpriſe, que je me vis au-deſſus d'un lac totalement glacé, tout environné de neiges que perçoient trois bandes de glaces, voiſines de ſa ſuperficie, & qui pa-

roiſſoient appartenir à un ſeul glacier, dont la ſurface ne ſe découvre peut-être jamais en entier, & qui paroît être, lui-même, le prolongement d'une très-grande bande de glace, que l'on voit, en même tems, dans les neiges de la pente oppoſée à celle où nous nous trouvions. Celle-ci s'étend au loin vers les montagnes du port de Clarbide, dont on voit les vallons couverts de neiges éternelles, à un aſpect où le ſoleil du midi devroit s'oppoſer plus efficacement à leur accumulation, & ces neiges tapiſſent preſque toutes les hauteurs qui ſe préſentent à la vue. C'étoit le plus beau déſert de ce genre, que j'euſſe trouvé dans les Pyrénées. La brêche de Roland, même, ne m'avoit rien préſenté de pareil, pour la grandeur des objets, & la fierté des formes, & ce qu'il y avoit d'inopiné dans l'apparition de cette vaſte région de neiges & de glace, méloit à l'impreſſion que ſa vue me faiſoit, une ſorte d'étonnement qui croiſſoit à meſure que j'en reconnoiſſois l'étendue.

On donne le nom de *Selh de la Baque*, au lieu où nous étions. Le lac glacé eſt déſigné par le même nom. Une mine de plomb, ſituée preſqu'au niveau de ſes eaux, le partage avec le lac & le rocher. Cette mine, vraiment riche, & dont l'exploitation a été entrepriſe ſur les

plus mauvais principes, eſt actuellement abandonnée (1).

L'ouragan qui nous avoit menacés depuis le matin, approchoit, & l'air de ces hauteurs étoit dans une agitation violente. Les nuées, emportées avec une extrême viteſſe, ſe briſoient contre les ſommets qui nous dominoient, & rouloient confuſément le long de la pente que nous avions montée. Le vent du ſud, froid comme la biſe, impétueux comme l'autan, ſouffloit par bourraſques. Nous étions tranſis de froid, & menacés d'être précipités par les raffales dont nous étions accueillis. Nous nous tapîmes à l'abri d'un gros bloc de granit, ſuſpendu ſur le lac glacé. C'étoit la température & l'image de la zone glaciale ou des vallons ſupérieurs des Alpes. Mon guide de Barèges n'avoit rien vu de pareil dans ſa patrie, rien éprouvé de ſemblable au mois d'août. Sa naïve ſurpriſe, & l'expreſſion ruſtique, mais forte, de ſon admiration, formoient, dans les réflexions que nous ſuggéroit notre ſituation, un intéreſſant épiſode.

---

(1) M. le Baron de Dietrich la décrit, p. 313. C'eſt un filon, dans le granit même, d'une galene maſſive à gros grains, donnant au-delà de 72 livres de plomb au quintal de mine grillée, & deux onces & demie d'argent au quintal de plomb.

*

Là, je retrouvai l'idée que m'avoient donnée les Alpes, des contrées polaires & de la rigueur de leurs hivers; & c'étoit au milieu de l'été. Que ne peut-on être, sur ces monts, témoin des brumes & des ouragans de décembre; construire, sur une pente assez rapide pour que les neiges ne puissent s'y accumuler, sous un rocher capable de résister au choc des lavanges, une demeure solide, chaude, bien approvisionnée, où un observateur pût être présent à ces révolutions, dont la nature a, jusqu'à ce jour, éloigné tout ce qui respire; être spectateur de ces phénomènes qui, depuis tant de siecles, n'ont point eu de témoins; soumettre à des calculs, assujettir à des mesures, les combats des élémens, la vîtesse des vents, la puissance des neiges déplacées, les convulsions de l'air & de la terre! Non, ses jours ne seroient point livrés à l'ennui. Que d'événemens se succéderoient, jusqu'à présent inconnus, inobservés, inouis! que de sensations & que d'idées nouvelles! Quel spectacle, une fois que les tempêtes de l'automne se seroient emparées de ces lieux, comme de leur domaine; que l'isard léger & la triste corneille, seuls habitans de leurs déserts, en auroient fui les hauteurs; qu'une neige fine & volage, entraînée de pentes en pentes, & volant de rochers en rochers, auroit englouti, sous ces flots capricieux,

leur

leur ſtérile étendue ; que les ſommets, environnés d'un nuage impénétrable aux rayons du jour, auroient diſparu pour long-temps aux regards des hommes !.. Que de combats, alors ! Que de tourbillons ! Quels funébres ſifflemens dans les airs ! Quels ſourds treſſaillemens dans les entrailles des monts !.. & quel ſilence, lorſque les cieux ne gronderoient plus ; lorſque l'hiver victorieux n'auroit plus de combats à livrer ; lorſque le ſoleil, pâliſſant dans la ſombre profondeur des cieux, ne reparoîtroit que pour jetter un regard oblique ſur ces ſommets glacés ; lorſque, dans la longue obſcurité des nuits, la lune ſembleroit s'en approcher, pour verſer, avec ſa lumiere, le froid perçant des régions éthérées, paſſant triſtement ſur leurs déſerts, comme ſur le tombeau de la nature, & ſympathiſant avec des lieux tranquilles de la paix de la mort !... Mais le ſoleil reprend ſa puiſſance. Aux approches de mai, régnant déjà ſur nos plaines, il vient ici pourſuivre l'hiver, dans ſes derniers retranchemens. Capricieux, pour lors, & le front voilé ſouvent de nuées légeres, il les diſſout en ces pluies douces, qui ont ouvert la terre aux influences du printemps... Bientôt il attaque les frimats, de toute la force de ſes rayons ; c'eſt du feu, que ſecoue ſa brillante chevelure ; l'air s'embrâſe, la terre ſe ranime ; chaque inſtant

voit disparoître des amas immenses des neiges de décembre... triomphe imparfait, & plus terrible, cependant, que celui des hivers mêmes!.. Pas un instant de silence & de repos; les lavanges roulent, bondissent de tous côtés, avec l'impétuosité des eaux, & le fracas de la foudre; les torrens, long-temps enchaînés, s'échappent & s'élancent de toutes parts; les rochers, fendus par les glaces, s'ébranlent, s'écroulent, ravagent les pentes, couvrent de débris les profondeurs, le monde semble se dissoudre.... & l'observateur téméraire, qui, tout à l'heure, interrogeoit en maître, la nature surprise au fond de son attelier, troublé, consterné, près du néant, quand elle fait un pas, ne croit plus à la solidité de sa demeure, doute du roc qui lui sert d'appui, tremble pour les monts même dont elle fait partie.

L'ouragan s'étoit un peu appaisé; & le froid que nous éprouvions, nous devenoit insupportable. Nous partîmes; & faisant le tour du lac, nous parcourûmes l'évasement de l'entonnoir qu'il remplit, pour trouver un rocher, le long duquel on descend dans la vallée de neige, où il est situé. Parvenu au fond de cette vallée, je me hâtai de prendre le chemin de ses glaces. Je trouvai les trois bandes qui avoisinent la surface du lac, totalement inaccessibles; mais je pus

atteindre aisément, & parcourir la bande supérieure. Il me parut évident que toutes ces bandes ensemble formoient un seul glacier fort étendu, qui, sans doute, ne se découvriroit pas en entier, cette année, où les neiges, tombées au printemps, en quantité inaccoutumée, avoient formé, dans ces monts, des amas que la chaleur de l'été avoit de la peine à dissoudre. La surface de la grande bande étoit absolument imbibée d'eau, là où elle n'étoit pas entiérement découverte, & la couche de neige, ainsi imbibée, étoit d'une telle épaisseur, & s'étendoit si loin, que le glacier n'a pu qu'en être notablement augmenté. En général, la situation de ce glacier est très-favorable à son extension. Il est dominé par des masses de neige très-considérables; l'inclinaison n'est pas assez forte, pour que les eaux de dissolution s'échappent avec facilité; & l'amas de glace, tranquillement assis sur une pente assez douce pour n'en point déterminer la descente, n'a point contracté de ces fentes qui sont toujours une conséquence du mouvement des glaciers, & qui accélérent l'évacuation des eaux. L'hiver doit donc en trouver beaucoup à glacer; & les rapides usurpations du glacier ne sont réprimées que par son aspect, qui, bien que septentrional, admet les rayons directs du soleil, même à son midi.

Le vent souffloit toujours avec force, & le

ciel ne s'éclairciſſoit point. Mon guide, qui ſavoit combien on court de riſques dans ces montagnes, pendant les mauvais tems, craignoit que la neige ne nous ſurprît ſur les hauteurs. Nous continuâmes donc notre route, laiſſant à notre droite deux vallons de neige, qui rejoignent les vallées ſupérieures du port de Clarbide, & nous montâmes juſqu'à une crête tranchante, qui forme le bord méridional du grand baſſin dont le lac glacé occupe une partie, & qui eſt beaucoup plus élevée que celle où nous avions été forcés de nous arrêter. C'eſt ici le point le plus haut du paſſage; l'on a devant ſoi un baſſin pareil à celui que l'on vient de traverſer, & qui déverſe en ſens oppoſé. Mais celui-ci n'a plus de lac; & l'on voit clairement que les eaux qu'il a contenues ſe ſont échappées au midi. Les limites de France devroient donc ſe trouver ici; & je ne ſais quelle conſidération les a reculées juſqu'au bord méridional du baſſin, qui forme là une crête, ſenſiblement moins élevée que celle où nous nous trouvions.

Quels degrés, que ceux par leſquels nous avions eſcaladé ces hauteurs! Ce n'eſt point, comme dans les avenues des tours de Marboré, une longue ſucceſſion de baſſins, peu élevés les uns au-deſſus des autres, qui multiplient les étages de

la montagne, au gré de la facilité que les torrens ont trouvée, à renverser des bandes de rochers, peu cohérentes & peu solides, pour adoucir l'inclinaison de leur cours. Ici, la roche la plus dure du globe, semble avoir refusé de s'ouvrir au choc des eaux. Sa pente originaire a maîtrisé leur marche; ses repos ont mesuré leur chûte; versées, à plein canal, de ce bassin, où le lac du *Selh de la Baque* lutte maintenant avec perte contre l'évaporation, sur celui de l'*Espingo*, que rempliſſoit, alors, un seul lac, bouillonnant sous cette effroyable cataracte, retombant de là, en une masse énorme, sur le lac de *Seculéjo*, qui franchiſſoit, avec impétuosité, sa digue actuelle, & creusoit le précipice de la vallée de Lasto; elles ne firent que trois pas pour descendre du réservoir supérieur jusqu'à ces amas inférieurs de matieres peu résistantes, d'où leur cours s'inclina vers le niveau commun, sans rencontrer d'obstacle qui ne cédât à leur furie. De quelle solidité fut doué le rocher qui, en imprimant à ses torrens une telle rapidité, put n'en être point ébranlé jusqu'à ses fondemens! Mais de quelles hauteurs doivent être descendus les sommets qui n'ont plus qu'un filet d'eau à fournir à ces vallées, à ces ravins, à ces abîmes, que creusa & remplit un déluge dont ils furent la source!

Tout eſt granit dans la région que nous parcourions. Cette roche, diſpoſée en maſſes énormes, ſur leſquelles les Pics, dont nous étions dominés, tous formés de feuillets pyramidaux, ſemblent accidentellement poſés, ſe diſtingue ici de toutes celles de même eſpece, par des criſtaux de *feld-ſpath*, dont la longueur va juſqu'à deux pouces & demi, & qui ſont confuſément ſemés dans toute ſa ſubſtance. Ces criſtaux, moins deſtructibles à l'air, que les autres compoſans du granit, s'y montrent en ſaillie, & rendent acceſſibles des rochers, ſur la pente deſquels le pied n'auroit pu trouver un appui. La maſſe de ce granit forme une calotte d'une très-grande étendue. Le port d'Oo la traverſe au point le plus élevé de ſa convexité, elle s'étend vers le val de Clarbide, & le port de ce nom, & s'enfonce ſous les amas de roches feuilletées, que parcourt le ſentier de la Pèz; d'où il arrive que, d'une part, le Go, ou la Pique de l'Arbouſt, en charie des fragmens, juſqu'aux environs de Bagnères de Luchon, où j'en ai remarqué, & que, de l'autre, le torrent de Clarbide en roule des blocs conſidérables, que la Neſte de Louron a portés juſqu'aux environs de Genos & de Viela, où je les ai retrouvés; en ſorte que les curieux pourront, déſormais, examiner cette roche remar-

quable, ſans s'expoſer aux fatigues & aux dangers inſéparables des voyages que l'on entreprendroit, pour la chercher dans les monts mêmes, dont elle conſtitue la maſſe (1).

Nous étions parvenus aux limites d'Eſpagne. Ici, nous n'avions plus de neige; mais j'en voyois de tous côtés. Les Pics, ſous leſquels j'avois paſſé, & que je laiſſois derriere moi, en étoient chargés dans les parties dont l'inclinaiſon en pouvoit ſouffrir l'accumulation. Un Pic très-remarquable, attiroit, ſur-tout, mes regards: c'eſt le *Spijole*, quelquefois appellé auſſi *Portillon*. Je le voyois au levant, au-delà des trois Pics de l'Eſpingo, & ſur la même ligne, portant au nord deux grandes bandes de glace.

Un autre baſſin ſe préſentoit à nous, & nous le traverſâmes. Il déverſe encore plus au midi. Son enceinte eſt renverſée, de ce côté, par les eaux qu'il a contenues, & forme, comme à la brêche de Roland, un vaſte croiſſant, dont les cornes, tournées vers l'Eſpagne, ſont accompagnées de deux beaux rochers, bien aigus, en maniere d'avant-corps. En face, je voyois un mont ſuperbe, ſéparé de nous par une large & profonde vallée, dont la direction eſt preſque

(1) M. le Baron de Dietrich décrit le granit du port d'Oo, p. 313.

parallele à celle de la chaîne. Ce mont eſt chargé de quatre belles *Sernelhes*, en amphithéâtre. C'eſt l'*Aſtos de Vénaſque*, & c'eſt au fond de la vallée qui nous en ſéparoit, que nous devions deſcendre; & ſi les degrés, par leſquels nous étions montés, étoient bruſques, ceux qui devoient nous amener au niveau des plaines d'Eſpagne, alloient nous le paroître encore bien davantage.

Juſqu'ici, nous avions été guidés par des piles de pierres, ſeules traces qu'un homme puiſſe laiſſer de ſon paſſage, & nous avions, charitablement, apporté notre tribut à chaque monceau. Mais bientôt, ces ſignaux nous manquerent, ou notre guide les manqua. Quoi qu'il en ſoit, ſon incertitude nous donna bien des peines, & nous expoſa à bien des dangers avant que nous la devinaſſions. Il tenoit la gauche, & la tenoit trop haut. Nous marchions obliquement, ſans monter ni deſcendre, avec un péril & une fatigue extrême, ſur la pente, extrêmement inclinée, des maſſes de granit qui forment le corps de la montagne, pente vraiment effrayante, où tantôt de légeres dépreſſions, & tantôt les petites éminences, formées par le *feld-ſpath*, aſſuroient ſeules notre marche, & d'où nous pouvions, à chaque inſtant, nous précipiter comme du haut d'un mur.

Mon guide de Barèges, l'honnête Simon, se douta, le premier, que des rochers, ainsi disposés, ne pouvoient être un passage, & faire partie d'un *Port*, & il profita du ravin le plus voisin, pour descendre directement vers les vallées que nous dominions. Il fut bientôt loin de nous; mais il n'eut pas marché une demi-heure, dans cette direction, qu'il se trouva en plus mauvaise situation que nous-mêmes. Je le vis contraint de descendre un rocher d'une roideur tout-à-fait effrayante. Je discernois ses incertitudes; je distinguois ses vaines tentatives; & je ne pouvois rien pour lui, que l'encourager à grands cris, qu'à peine il pouvoit entendre... Enfin, il arrive au bas du rocher, & je le crois hors de danger; mais quelle fut ma surprise, quand je le vis hésiter plus que jamais, & craindre de mettre le pied sur le vallon de neige qui s'ouvroit devant lui? J'attribuois son embarras à l'intervalle que j'observois entre cette neige & le rocher; c'étoit peut-être une profonde crevasse; peut-être les bords du tapis de neige menaçoient de s'écrouler dans des cavités dont il n'auroit pu se tirer.... Mon anxiété redoubloit à chaque instant. Elle fut extrême, quand je reconnus qu'il renonçoit totalement à cette issue. Alors, je le voyois tourner ses regards de tous côtés, examiner, gravir le fatal rocher,

descendre de nouveau, grimper encore.... Je frémissois.... Il me tira enfin de ces angoisses, à force de patience & d'adresse, & je n'appris pas sans surprise, que ce qui l'avoit effrayé, c'étoit la pente du vallon de neige. Cet homme est un des plus hardis montagnards des Pyrénées; & son Curé s'est fait, plus d'une fois, un cas de conscience de l'absoudre de la hardiesse de ses entreprises; mais, soit que j'aye mal jugé, de loin, de ce qui, de près, l'avoit intimidé, soit que les habitans de ces montagnes, moins familiarisés que ceux des Alpes, avec les neiges & les glaces, s'en exagerent les périls, je n'ai pu m'empêcher de joindre ce fait à ceux qui, d'ailleurs, m'ont déterminé à croire que c'est seulement dans les rochers qu'ils aiment à exercer leur agilité, & à déployer leur courage, & qu'ils sont accoutumés à regarder comme périlleuses, dans les neiges, des situations qui m'y paroissent indifférentes.

La malheureuse tentative de mon guide de Barèges, eut cet inconvénient, qu'elle donna de la confiance à celui d'Oo, qui, tout fier de l'erreur de l'autre, crut fermement tenir le bon chemin, parce que celui-là en avoit tenu un mauvais. Il nous impatientoit de ses airs d'importance, quand ce fut son tour d'être acculé;

& il n'y avoit pas moyen de dissimuler l'embarras où il se trouvoit, car il nous avoit menés, en toute assurance, au bord d'un précipice de cinq ou six cens pieds de profondeur, dont l'escarpement, nettement tranché, ne laissoit pas une ressource à l'adresse, & pas une excuse à l'ignorance.

Il falloit chercher un passage. Ce fut notre affaire. Le guide d'Oo n'étoit pas fort pour la découverte; & il eut si peu de succès dans une couple de tentatives qu'il fit, pour recouvrer la dignité de guide, dont il étoit si honteusement déchu, qu'il ne tarda pas à nous suivre humblement. Nous réussîmes à descendre, par une crevasse, le mur de rochers qui nous avoit arrêtés, mais bientôt nous en trouvâmes un second. Nouvelles incertitudes; nouvelles recherches; enfin, à force de le côtoyer & de l'essayer, quelques traces du passage de l'Izard, nous indiquerent le lieu où il étoit praticable, & nous le descendîmes encore. Mais aussi-tôt, nous vîmes que nous en avions un troisieme à franchir; & si notre courage augmentoit, à proportion de nos succès, notre impatience croissoit à mesure que l'orage s'approchoit de nous. Ce dernier escarpement nous coûta plusieurs vains essais, & nous donna beaucoup de peine. Ce fut un ruisseau, qui favorisa notre

descente, au moyen des creux que sa chûte avoit formés. Au bas de ce rocher, nous nous trouvâmes dans la sphère des connoissances du guide d'Oo, & il reprit les devants.

Nous étions là, dans la vallée de l'*Astos*; & quelque profonde que la longueur & la roïdeur de la descente nous la fissent paroître, ce n'en est pas moins la vallée la plus élevée de cette région; mais, tapissée d'une herbe épaisse & courte, & grotesquement ornée de sapins noueux, attachés aux rochers empilés qui l'enferment, elle repose un peu la vue, fatiguée du triste aspect des rochers nuds & des neiges, que l'on vient de traverser. C'est d'ici un étrange spectacle, que l'escarpement sans gradins & sans repos, que nous venions de descendre : il semble un mur énorme, couronné de tours; & c'est un grand & superbe objet, que cette chaîne de rochers aigus, presque verticalement élevés jusqu'aux nues, qui présentent matériellement aux yeux, les limites invariables de deux grands empires.

Le *Spijole*, vu de cette vallée, ne montre point ses glaces. C'est un Pic très-aigu & très-menaçant, dont la vallée même, est la base. De sa portion moyenne, tombe un torrent qui s'étend sur un rocher incliné, en une superbe nappe d'eau, & vient ensuite se confondre avec

un autre torrent, né dans la partie supérieure de la vallée de l'*Astos*. Ces deux torrens réunis, sont une des sources principales de l'*Essera* qui passe à Vénasque, & va grossir l'Ebre, des neiges fondues de cette haute région des Pyrénées; c'est au pied même du *Spijole*, que se fait leur rencontre, & là, ils passent sous un rocher qui n'a que la largeur qu'il faut, pour servir de pont. Ce pont, très-nécessaire ici, & dont la seule nature a fait les frais, est l'un des plus singuliers accidens de ce genre, que j'aie rencontré.

De-là, on descend rapidement dans des vallées plus basses, & toutes couvertes de forêts. Le torrent s'enfonce encore plus rapidement qu'on ne descend, & bientôt, il roule dans un précipice, toujours accompagné de sapins, de bouleaux & de hêtres, & tombant en superbes cataractes, dans les profondeurs qu'il s'est creusées.

L'orage nous atteignit ici. Il fut terrible, & nous ne trouvâmes point d'abri. Il fallut souffrir patiemment une de ces pluies, qui ne sont connues que dans les hautes montagnes, où les nuages, en contact avec ces grandes masses, & privés, tout-à-coup, de leur élasticité, par les sommets qui en absorbent la cause, tombent tout à la fois sur la terre, en torrens

d'eau. Cette pluie dura une heure; & lorſqu'elle ceſſa, nous avions atteint une vallée baſſe, preſque de niveau avec le torrent, dont quelques prairies bordoient le cours. Bientôt la vallée ſe reſſerra de nouveau, entre des rochers ſi hauts & ſi eſcarpés, qu'une avalanche qui étoit tombée, il y avoit cinq à ſix mois, dans leur intervalle, y réſiſtoit aux chaleurs de l'été, & barroit abſolument le chemin. Nous la paſſâmes; & à peu de diſtance, nous trouvâmes la vallée de Vénaſque, dont celle de l'Aſtos eſt une branche, & nous rencontrâmes l'*Eſſera*, proprement dite, qui s'accroît ici des eaux du torrent que nous venions de côtoyer. Tournant alors au ſud avec cette riviere, nous arrivâmes, après quatorze heures de marche, à Vénaſque, dont l'entrée eſt dominée par un vieux château, demeure d'un Officier qui a le titre de Gouverneur, & gardé par une couple de compagnies, mais dont l'aſpect me parut pittoreſque, bien plus que menaçant.

J'ai lu, dans de vieux traités de géographie, que Vénaſque eſt une grande & belle ville, bien fortifiée, riche & commerçante : c'eſt, au moins actuellement, le contraire de la vérité. Son aſpect eſt triſte, comme ſon ſite eſt ſauvage. Toute la vallée eſt couverte des décombres des monts voiſins, & ſes maiſons, mal bâties,

ont l'air d'appartenir à ces ruines. Le titre de Comté, eſt tout ce qui reſte à ſon diſtrict, de l'antique honneur d'avoir formé, à lui ſeul, le Royaume de *Ribagorça*, dont le Monarque pouvoit, dans les jours de ſa colere, mettre ſur pied une armée de quatre ou cinq cens hommes, & le diſputer d'imperceptibilité, avec ces Rois du Northumberland, qui jouirent quelque tems, de l'avantage de préſenter dans une ſeule province de l'Angleterre, plus de têtes couronnées, que l'Europe entiere n'en compte aujourd'hui.

Je n'oubliai pas que j'étois dans une petite ville d'Eſpagne. Je n'eus garde de chercher une auberge, & de vérifier ſi c'étoit à l'eſpece des *Funda*, des *Venta*, ou des *Poſada*, que je devois rapporter celle que je pourrois y trouver. J'allai demander l'hoſpitalité à l'*Alcade* qui ne pouvant me la donner, par des raiſons qu'il me déduiſit avec une franche & obligeante politeſſe, m'indiqua un bon marchand qui me recevroit bien. Il ne me trompa point, & je n'eus jamais un meilleur gîte, & de meilleurs hôtes. Deux beaux hommes, vêtus dans l'ancien coſtume Aragonois, & que je reconnus pour des gardes, vinrent y troubler un moment mon repos : j'en fis des amis; & quelques voiſins de différente eſpece, s'étant réunis à

mon hôte, nous fîmes table commune, moi & mes guides, avec lui & ſes amis; & ſervis par la maîtreſſe de la maiſon, & ſes filles, nous célébrâmes de ces ſaturnales, où n'aſſiſte guère que le voyageur à pied.

CHAPITRE X.

Le Port de Vénaſque. Vue de la Maladetta & de ſes Glaces. Bagnères de Luchon.

VÉNASQUE eſt le point de réunion de pluſieurs ports de la haute région que je décris. Du côté du couchant, un paſſage qui ſe trouve au bout du val de Clarbide, eſt appellé port de Vénaſque, parce qu'il conduit directement à cette ville. Le port d'Oo eſt le ſecond de ceux qui y deſcendent du couchant. Le port de la *Glere* eſt le troiſieme. Celui-ci eſt entre le port d'Oo & celui de Vénaſque, proprement dit, qui conduit de Vénaſque à Bagnères de Luchon, & enſuite à S. Beat, S. Bertrand, & S. Gaudens. Ce dernier, eſt le ſeul acceſſible pour les mulets. A l'eſt, eſt le port de la *Picade*, qui établit une communication aſſez commode, entre la vallée de Vénaſque & celle d'Aran.

Je

Je quittai Vénaſque, pour paſſer le port qui conduit à Bagnères, & remontant l'*Eſſera*, juſqu'au lieu où elle reçoit le torrent de la vallée d'Aſtos, je laiſſai, à gauche, le chemin que j'avois tenu en deſcendant la montagne d'Oo, & je continuai à me diriger au nord, juſqu'à l'entrée des montagnes de ſéparation. Le guide d'Oo nous conduiſoit encore, mais la nature du paſſage ne nous donnoit pas lieu de ſuſpecter, cette fois, ſes connoiſſances.

On monte d'abord par un ſentier qui ſerpente dans des vallées boiſées. Ces vallées s'ouvrent, bientôt, dans un petit baſſin de prairies très-arroſées, d'où l'on monte de nouveau. A gauche, on remarque une très-belle chûte d'eau, étendue en nappe ſur la pente unie de ſon rocher. Les chûtes d'eau prennent ordinairement cette forme, dans les vallées dont la direction approche, plus ou moins, de la direction des couches de la chaîne; car, dans ce cas, les eaux qui s'y précipitent, viennent en plus grande abondance, de la partie où s'éleve la crête de la chaîne, & gliſſent ſur la ſurface unie & inclinée, des bandes de rochers qui penchent vers cette crête, en s'appuyant contre ſes baſes. C'eſt ainſi que dans la vallée de l'*Aſtos*, j'avois vu tomber du *Spijole*, une pareille caſcade.

Après deux heures de marche, nous nous trouvâmes dans une vallée fort triſte & fort nue, dont les montagnes n'offroient que rochers eſcarpés & arides. Là, on me montra, à droite, une miſérable cabane, placée à une grande élévation, dans un lieu où jaillit une ſource d'eaux minérales. C'eſt ce qu'on appelle les Bains de Vénaſque. Ils ne ſont fréquentés que par les payſans des environs. Les rochers ſur leſquels ils ſont ſitués, appartiennent aux baſes d'une énorme maſſe de montagnes, qui forme, de ce côté, la crête des Pyrénées.

Environ trois quarts-d'heure après, nous laiſsâmes à notre gauche, les ruines de l'ancien Hoſpice Eſpagnol. Delà, je voyois en face, la montagne que nous avions à monter, & dont la baſe eſt formée, juſqu'à une grande hauteur, d'un rocher nud, de couleur blanche, nommé, à cauſe de cela, *Penna Blanca*, & ſur l'eſcarpement duquel on a tracé en zigzag un ſentier dont, à cette diſtance, je comptois dix-huit coudes. Peu de tems après, nous arrivâmes à l'Hoſpice nouveau.

Dans les paſſages fréquentés, & qui ſont praticables pour les bêtes de ſomme, il y a ici, comme en Suiſſe & en Italie, des Hoſpices appelés *Hôpitaux*. Dans les Alpes, il n'y en a communément qu'un à chaque paſſage, & il

eſt placé au plus haut de la montagne. Dans les Pyrénées, il y en a ordinairement deux, qui ſont ſitués au bas des deux montées.

L'Hoſpice de Vénaſque eſt une maſure conſtruite de grandes pierres plates, rangées par aſſiſes, ſans mortier qui les lie ; en ſorte que l'air ſe tamiſe librement à travers les murailles. Le feu eſt allumé au milieu, & la fumée s'échappe, non ſans circuler dans la maiſon, par une tourelle octogone, ſituée à la clef de la voûte, comme la lanterne d'un dôme, couverte exactement d'un toît, & percée latéralement d'autant de petites fenêtres, qu'elle a de pans. Une eſtrade de pierre, fort étroite, ou, pour mieux dire, un grand banc, régne au pourtour de la grande ſalle que renferment les quatre murs ; & c'eſt là qu'on ſe couche ou s'aſſeoit autour du feu, qui eſt ici néceſſaire en toute ſaiſon. Je trouvai, au reſte, cet Hoſpice fort bien approviſionné pour ſon uſage, qui eſt d'héberger les muletiers.

Le rocher blanc eſt peu éloigné de l'Hoſpice, & j'y arrivai bientôt. Il eſt formé d'une maſſe de marbre gris-clair veiné de blanc, fiſſile & même écailleux, dont les couches affectent une ſituation plus voiſine de la perpendiculaire que de l'horiſontale, & dont la ſubſtance paroît ſe diviſer en feuillets d'autant plus minces, que

l'on s'éleve davantage. Vers la partie ſupérieure du rocher, ſa pâte devient plus groſſiere, & le marbre ſe transforme en une pierre calcaire griſe. Le ſentier, taillé par les Eſpagnols ſur la pente eſcarpée de ce rocher, eſt aſſez commode pour les bêtes de ſomme.

A meſure que l'on monte la *Penna blanca*, on voit ſe déployer l'amas énorme des montagnes environnantes. Bientôt une cime, tout-à-fait majeſtueuſe, ſort du chaos de celles que l'on va laiſſer derriere ſoi. Du haut du rocher, enfin, on la voit dans toute ſa hauteur, couverte de neiges éternelles, ceinte de larges bandes de glace, & dominant tout ce qui l'entoure, avec une grande ſupériorité. C'eſt la *Maladetta*, montagne réputée inacceſſible, nommée comme le Mont-blanc, la *maudite*, parce qu'elle ne fournit point de pâturages au bétail des vallées voiſines, qui ſépare la vallée de Vénaſque, de celle d'Aran, c'eſt-à-dire, l'Aragon de la Catalogne, & qui devroit ſéparer la France de l'Eſpagne, ſi les traités n'avoient pas conſacré ici la plus grande exception que les oſcillations de ces deux peuples, aient apportée à la loi qui fait généralement coincider, dans cette chaîne, les limites naturelles & les limites ſociales. La ſituation, le volume, la hauteur, les glaces de ce mont, me firent, dès-lors, une trop vive

impreſſion, pour que je ne ſongeaſſe point à vérifier bientôt quels titres il avoit à la réputation d'inacceſſible ; mais le temps étoit trop incertain pour y penſer en ce moment, & je continuai ma route.

Du haut de la *Penna blanca*, je voyois devant moi, au nord-eſt, une gorge étroite & élevée, qui conduit dans la vallée d'Aran. C'eſt le port de la *Picade*. Nous laiſsâmes ce port à notre droite, & tournant vers la gauche, nous trouvâmes la crête tranchante de la montagne de ſéparation. Le rocher qui la forme, eſt fendu, & c'eſt par cette fente que le ſentier ſe dirige. Nous y trouvâmes un vent des plus violens, & des muletiers embarraſſés ; nous les ſecourûmes, & nous nous attendîmes les uns les autres, nonobſtant ce précepte cruel, fondé ſur l'expérience des dangers des ports, quand l'ouragan y règne; *que là le pere n'attend point ſon fils, & le fils n'attend point ſon pere*. Nous paſsâmes enſuite la fente, & je vis, ſur un éboulement rapide de débris qui ſe ſont écoulés par ſon ouverture, un ſentier dont le zigzag eſt ſi tourmenté, entre ſes parois d'abord reſſerrées, & enſuite divergentes, qu'il y forme, dans un court eſpace, vingt-cinq replis, dont les premiers n'ont guère que cinq ou ſix pas de long.

Je m'arrêtai un moment, à l'abri du vent,

ſous une roche, d'où je pouvois contempler ce ſingulier ſentier, & le baſſin vers lequel il deſcend. Nous étions iſolés, dans ce déſert, par le brouillard qui couvroit, de ce côté, toute la région inférieure, & nous entouroit comme d'une mer ſans bornes. Rien de ſi lugubre que ce ſite, ainſi détaché du reſte du monde; &, dans les diverſes fois où je l'ai paſſé, je n'ai plus retrouvé, entre le ciel & la terre, un accord auſſi favorable à ſa triſte décoration. Quatre lacs occupent le fond du baſſin. Le premier & le ſecond ſont au même niveau, & communiquent par un détroit. Le troiſieme eſt plus bas de quelques pieds, & reçoit les eaux des deux premiers, par un torrent de décharge. Le quatrieme paroît iſolé. Une roche conique, formant une petite iſle dans le premier; une pareille roche, dans le troiſieme; une autre, de figure quarrée, dans le ſecond; des bords découpés en petits golphes, en petits promontoires, offrent, dans la vue générale, des détails intéreſſans, qui augmentent les dimenſions de l'enſemble; & le dernier lac, s'étendant vers la ſeule ouverture que laiſſoient entre elles les hautes & triſtes montagnes qui enferment le baſſin, ſembloit ſe perdre dans l'Océan que figuroient les brouillards inférieurs.

De ce baſſin, on deſcend moins rapidement, par un zigzag plus développé, au bas duque

on trouve l'Hoſpice françois ſur une petite pelouſe verte, dans une ſombre vallée toute ombragée de hêtres.

Cet Hoſpice a une apparence plus raſſurante, que celui de Vénaſque. C'eſt, au moins, une maiſon que l'on voit. Les hoſpitaliers, placés dans une ſituation très-favorable à l'économie paſtorale, ont un grand troupeau; & l'habitation ſe trouve ainſi dans une condition plus voiſine de celle des habitations ordinaires. Une grande étable eſt réunie à la maiſon, dont elle forme la moitié. L'autre moitié eſt diviſée en une vaſte halle, chauffée par une cheminée conſidérable, & une laiterie, au-deſſus de laquelle on a pratiqué un grenier habitable. Je n'ai pas trouvé, au reſte, dans le ſéjour que j'y ai fait depuis, que cette heureuſe apparence annonçât des commodités plus réelles, & j'y ai regretté l'eſtrade de pierre de l'Hoſpice eſpagnol, la fumée qui y chaſſoit l'humidité de l'air, & le grand feu qui brûloit, au milieu, pour tout le monde.

Les eſpérances qu'inſpire la vue du troupeau, ne ſont pas moins trompées. Ici, comme dans toutes les vallées des Pyrénées, les plus propres à la confection des bons fromages, je n'ai rien trouvé qui reſſemblât à cet aliment agréable, ſain, facile à conſerver, aiſément tranſportable, que le lait fournit aux bergers des hautes Alpes de

la Suiſſe. Mais ce n'eſt pas dans les Pyrénées ſeulement, que j'ai eu des raiſons de m'étonner de la conſtance avec laquelle on a conſervé, pour la fabrication du fromage, des procédés dignes de la barbarie des premiers âges. Je n'en ai trouvé de moins groſſiers, que dans un bien petit nombre de lieux. L'Angleterre même, qui a perfectionné avec tant d'ardeur & de ſuccès, ſes pâturages & ſes troupeaux, ne m'a paru avoir, cependant, qu'un ſeul fromage bien fait, ſans conſidération des caprices du goût. Pour la France, elle en a peu qui ne repréſentent, dans ſa groſſiereté originaire, la dégoûtante nourriture de ſes premiers pâtres; & malheureuſement, la pareſſe des bergers, favoriſée par la fantaiſie du plus grand nombre des conſommateurs, réduira long-temps le produit de ſes pâturages les plus précieux, à des concrétions putrides, infectes, mal-ſaines, dignes de l'induſtrie d'un Nomade, & du palais d'un Tartare.

Les bois, qui environnent & avoiſinent l'Hoſpice, recélent des Ours: en général, ils ſont encore communs dans la partie des Pyrénées, où les forêts ne ſont pas détruites. Je n'ai point vu l'Ours de ces monts, comme celui des Alpes; mais je ſuis aſſuré que ſa férocité eſt incomparablement moindre. Son apparition n'eſt point, pour les communautés, un ſujet d'allarmes; on

le chaſſe ſans péril ; il fuit le feu ; il craint les chiens. Les bergers des Pyrénées n'ont nulle idée de ces ſanglans combats, que l'ours & le taureau ſe livrent dans les Alpes, avec un courage ſemblable, & une opiniâtreté pareille. Ils ne ſe cherchent point ici ; ils ne ſe provoquent point. Se redoutant d'autant plus qu'ils ſont moins redoutables, ce qu'ils ſentent en préſence l'un de l'autre, c'eſt leur propre foibleſſe & leur commune dégradation.

De l'Hoſpice, on deſcend vers Bagnères, le long d'une étroite vallée, uniformément ombragée d'arbres, & au fond de laquelle roule la Pique. Rien n'en varie la monotone décoration, juſqu'à un étranglement formé par un rocher, à travers lequel le torrent a eu peine à s'ouvrir l'entrée du baſſin de Bagnères. Une tour carrée, qui défendoit autrefois ce défilé, orne encore, de ſes maſures, la partie la plus élevée de ce rocher. C'eſt ce qu'on nomme *Caſtel-viel*, ou le vieux château.

A quelque diſtance de cette tour, & à la hauteur de Saint-Mammet, on trouve ſur la Pique, la manufacture de Saffre & d'Azur de M. le comte de Beuſt. C'eſt le premier établiſſement de ce genre, qui ait été formé en France. Il tiroit ſes Cobalts de la vallée de Giſtain en Aragon ; mais il paroît que l'adminiſtration eſpagnole

ſonge à les employer elle-même, & que ce ſera déſormais le Piémont qui alimentera cette manufacture, en attendant que la découverte, que M. le baron de Diétrich & M. le comte de Beuſt ont faite, dans les Pyrénées Françoiſes, de quelques mines de ce demi-métal, le lui fourniſſe en plus grande abondance.

D'ici, l'on voit le baſſin de Bagnères tout entier, & c'eſt, ſans contredit, un des plus remarquables des Pyrénées, tant par ſon étendue, que par ſa richeſſe. Des prairies ſuperbes, des champs fertiles, de gras pâturages, & d'épaiſſes forêts, ornent ſon ſol, nivellé par les eaux qui le couvrirent autrefois, & ſe montrent ſur la pente réguliere des montagnes qui l'enferment. De beaux villages ſont adoſſés à ces montagnes; de riantes habitations ſont ſemées ſur leurs hauteurs; & Bagnères, ſitué de maniere à ne rien perdre de ce charmant tableau, en forme lui-même un des objets les plus agréables. On le voit au fond de la plaine, près du lieu où la Pique & le Go uniſſent leurs eaux vives & bienfaiſantes, & d'où elles vont, confondues, arroſer une grande & riche vallée où l'œil s'égare, & au bout de laquelle la Neſte les reçoit, pour les entraîner dans la Garonne.

Les bains de Bagnères ſont ſéparés de la ville, par une belle allée d'arbres, & appuyés

contre les montagnes orientales. Les eaux en ſont très-chaudes. Elles font monter le thermomètre de Réaumur juſqu'à 52 ou 53 degrés. Du foie de ſoufre, du ſel de Glauber, du ſel marin, de l'alkali minéral libre, quelques atômes de bitume & de je ne ſais quelle matiere inſoluble, ſont les principes qu'on y a trouvés.

La route de Vénaſque à Bagnères, ne préſente pas moins diſtinctement que celle d'Oo à Vénaſque, les conſéquences de la différence d'inclinaiſon, qui paroît avoir régné, dès l'origine, entre la pente ſeptentrionale & la pente méridionale des Pyrénées. Les bandes longitudinales de monts, qui deſcendent graduellement de la crête de la chaîne juſqu'au niveau des plaines, ont formé, du côté du midi, des degrés plus bruſques; & les eaux, ſuſpendues ſur leurs étages, ont acquis, dans leur chûte, une impétuoſité proportionnée à l'eſcarpement de l'amphithéâtre. Bientôt les digues furent rompues. Leurs débris, en s'écroulant, firent, ſur la pente qu'ils parcouroient, des ravages d'autant plus affreux, qu'elle étoit plus rapide. La formation des vallées perpendiculaires à la direction de la chaîne, s'opéra dans le trouble & la confuſion. Preſque tous les lacs s'échapperent; bien des torrens diſparurent avec eux; & il ne reſta de leur tumultueuſe apparition, que des formes ébauchées, que des eſcar-

pemens ruineux, que de profonds précipices, que les traces ineffaçables d'une grande & précoce altération, & le triſte ſpectacle d'une vieilleſſe prématurée.

CHAPITRE XI.

Goitreux de la Vallée de Luchon. Hiſtoire des Cagots.

LORSQUE l'ingénieux obſervateur, à qui nous devons l'Eſſai ſur la Minéralogie des Pyrénées, parcourut la vallée de Luchon, il y fut frappé de la vue d'un grand nombre de perſonnes, affligées de goitres conſidérables, à la difformité deſquels ſe joint un air de ſtupidité, encore augmenté par une articulation peu diſtincte. Il remarqua dans ces êtres dégradés, un teint livide & baſané, une complexion foible, & une telle nonchalance, qu'ils ne paroiſſent, dit-il, avoir d'aptitude, que pour le repos. Décrire ces malheureux, c'eſt décrire des *Cretins*, & le Valais n'auroit plus en cela ſur la vallée de Luchon, que le triſte avantage du nombre de ces infirmes, & du degré de leur imbécillité.

Mais cette déplorable ſupériorité n'eſt pas

même de ſon côté. Ce n'eſt pas ſeulement dans la vallée de Luchon, où la mendicité plus commune, offre davantage en ſpectacle cette miſérable portion de l'humanité, c'eſt encore dans la vallée d'Aure, dans celle de Barèges, dans le Béarn & la Navarre, que, plus écartés des regards, ces Cretins préſentent, dans des lieux rarement fréquentés, l'affligeant exemple d'une dégradation, d'un aſſoupiſſement, d'une ſtupidité, que l'imbécillité des Cretins du Valais même, ne ſurpaſſe point, & qui enleve à celles de ces créatures infortunées, chez qui le mal eſt à ſon comble, les derniers reſtes de l'intelligence de l'homme, avec les dernieres traces de ſa figure.

Qui ne croiroit, en obſervant cette triſte conformité de condition, que les cauſes de dégradation ſont pareilles, & qu'expliquer le Cretiniſme des Alpes, c'eſt expliquer celui des Pyrénées ? Envain, cependant, on eſſayeroit ici l'application des mêmes ſyſtêmes, à l'obſervation du même fait. L'aſpect ſeptentrional des vallées où je les rencontre, des baſſins étendus, un ſol découvert, un air ſec & tempéré, des eaux vives & pures, tout conſpire à mettre ici les analogies en défaut. C'eſt au midi, que l'on trouve les Cretins du Valais, de la Savoie, du Piémont; c'étoit au midi,

c'étoit en Eſpagne, & au revers des neiges, que je devois trouver ceux des Pyrénées, dans ces vallées étroites, où les rayons du ſoleil, réfléchis, en tout ſens, par des rochers nuds, concentrent une chaleur étouffante, & tiennent ſuſpendus, dans l'air vicié, des fluides malfaiſans, qu'une expanſion extraordinaire rend capables de s'y diſſoudre ou de s'y ſoutenir. C'eſt encore dans ces vallées méridionales, où, comme dans les Alpes, les pentes ſont plus bruſques, les rochers plus eſcarpés, les montagnes dans un état de décrépitude plus ſenſible, que je devois trouver ces eaux qui lavent ces ardoiſes imparfaites, ces ſchiſtes en décompoſition, mis à nud, dont les particules calcaires, ſe diſſolvent, à l'aide de l'acide ſulfurique ou de l'acide carbonique, ou ſe ſuſpendent, à la faveur de leur ténuité, pour ne ſe dépoſer que dans les vaiſſeaux lymphatiques de l'homme réduit à les boire; & quoique cette derniere cauſe de crétiniſme exiſtât, probablement, dans quelqu'une des vallées ſeptentrionales, il s'en falloit tant, qu'elle pût me ſervir de regle générale d'explication, que dans la vallée de Luchon, *Bercugnas*, qu'arroſe le *Go*, a des goitreux, quand Bagnères, qu'il arroſe auſſi, n'en a point, & tandis que *Saint-Mammet*, qu'il n'arroſe pas, en a bien davantage.

Une reſſource me reſtoit, dans le ſyſtême qui fait correſpondre les degrés d'appeſantiſſement des habitans des Pyrénées, avec ceux de l'élévation de leurs vallées, & de l'éloignement où elles ſe trouvent de la mer, & qui regarde la ſtupidité de quelques goitreux de la vallée de Luchon, comme une conſéquence de la ſituation de cette vallée. Mais cette explication, quelque plauſible qu'elle me parût d'abord, & quelque vraiſemblance qu'elle prît dans la conſidération de l'agilité des Baſques, oppoſée à la peſanteur des habitans de la vallée de Luchon, perdoit beaucoup de ſa force, lorſque j'examinois les habitans du midi & de l'orient des Pyrénées, & n'en avoit aucune pour m'expliquer les Crétins du Béarn & de la Navarre. Habitué, d'ailleurs, par mon expérience & mes obſervations antérieures, à regarder la force & l'agilité comme le partage des habitans des montagnes élevées, & à reconnoître que la pareſſe, les infirmités, le cretiniſme n'affectoient point de hauteurs, j'étois forcé, non-ſeulement, de regarder le crétiniſme comme un accident indépendant de cette circonſtance, mais encore de conſidérer comme un appanage des races, plutôt que comme une production du ſol, les divers degrés de vivacité, de force & d'agilité qui me paroiſſent diſtinguer les peuples des Py-

rénées, dans un rapport plus régulier avec les mélanges de sang qui se firent dans leurs ancêtres, qu'avec l'élévation de leurs vallées au-dessus du niveau de la mer, & leur proximité de ses rives.

Mes observations ne m'apportoient donc aucune lumiere, & les personnes instruites que j'avois consultées, ne m'avoient pas résolu le problême d'une maniere qui me satisfît davantage; j'étois réduit à joindre un fait de plus, aux faits nombreux qui démontrent que la ressemblance des effets, n'est pas toujours un sûr indice de l'identité des causes, lorsque mon commerce habituel avec le peuple, changea pour moi la nature de la question, en m'apprenant que c'étoit dans la race infortunée des *Cagots*, que je trouvois les Cretins de la vallée de Luchon.

Ce fut avec une pudeur dont il me fut difficile de triompher, que les habitans de cette contrée m'avouerent que leurs vallées renfermoient un certain nombre de familles qui, de tems immémorial, étoient regardées comme faisant partie d'une race infâme & maudite; qu'on n'avoit jamais compté au nombre des citoyens ceux qui les composent; que par-tout ils étoient désarmés; & que nulle profession ne leur étoit permise, hormis celle de bûcheron ou de charpentier, qui en est devenue ignoble comme

eux,

eux, & dont ils tirent un de leurs noms, réputé injurieux parce qu'ils le portent, à l'égal de celui de *Cagots*, qui les a toujours distingués; que, charpentiers, ils sont obligés de marcher les premiers au feu; qu'esclaves, ils doivent rendre aux communautés tous les services réputés honteux; que la misere & les maladies sont leur constant appanage; que les goitres appartiennent ordinairement à leur race; que ce n'est pas seulement dans la vallée de Luchon, mais encore dans toutes les vallées du Comminges, de la Bigorre, du Béarn & des deux Navarres, que cette infirmité en affige un grand nombre; que leurs misérables habitations sont ordinairement reléguées dans des lieux écartés; & que si les francs habitans du pays ont maintenant un peu moins d'aversion pour ces infortunés, & si des mœurs plus douces tempèrent un peu la rigueur de leur ancienne condition, il n'y a encore entre les deux races, nul commerce & nulle alliance qui ne soit, dans les villages qui en sont témoins, un objet de scandale.

Je me trouvois donc au milieu de ce peuple esclave, dont l'origine se perd dans l'orageuse nuit des premiers siecles de notre monarchie. Je voyois cette caste rejettée, sur laquelle on a tant écrit, sans écarter les ténebres qui couvrent les motifs de sa proscription; qu'envain

on interrogeroit dans ſes propres foyers, où les traditions ont péri avec les droits & la dignité de l'homme ; & qui ne préſente à celui qui l'obſerve, que le muet monument des miſeres d'un âge qui ne nous a rien tranſmis que d'odieux ou de déplorable.

Quel fait plus digne d'exciter la curioſité de l'hiſtorien, & la pitié du philoſophe, que l'exiſtence de ce peuple malheureux, dont les triſtes rejettons, diſperſés le long de l'Océan, depuis le nord de la France juſqu'à ſon midi, preſque toujours déſignés par le même nom, ont été, par-tout, l'objet de la même averſion, & les victimes de la même inhumanité ? Dans les ſolitudes de la petite Bretagne, on les voit, dès les tems les plus reculés, traités avec barbarie. A peine, leur permet-on, dans un âge un peu plus civiliſé, de vaquer aux profeſſions de cordier & de tonnelier qu'ils avoient embraſſées. Le Parlement de Rennes eſt obligé d'intervenir pour leur faire accorder la ſépulture. On les trouve alors déſignés par le nom de *Cacous* & de *Caqueux*, & les Ducs de Bretagne avoient ordonné qu'ils ne paroîtroient point ſans une marque diſtinctive (1). Vers l'Aunis, on retrouve leurs pareils, cachés dans l'Ile de

(1) *Voy.* Bullet, Ducange, Gebelin.

Maillezais. La Rochelle eſt peuplée par ces *Coliberts* ou eſclaves (1). Ils reparoiſſent, ſous le nom de *Cahets*, en Guyenne & en Gaſcogne, réfugiés dans les marais, les lagunes & les landes long-tems inhabitables de ces contrées. Dans les deux Navarres, ils s'appellent quelquefois *Caffos*. C'eſt ainſi que les nomme l'ancien *For*, compilé vers 1074. On les découvre enfin dans les montagnes du Béarn, de la Bigorre, des quatre vallées, & du Comté de Comminges. Là, ce ſont ces *Cagots* ou *Capots* que, dans le onzieme ſiecle, je vois donner, léguer & vendre, comme eſclaves (2), réputés ici, comme par-tout, ladres & infects, n'entrant à l'égliſe que par une petite porte ſéparée, & y trouvant leur bénitier particulier, & leurs ſiéges à part (3); qu'en pluſieurs lieux, les prêtres ne vouloient point recevoir à la confeſſion; auxquels l'ancien *For* de Béarn croyoit faire grace, en prenant ſept témoins d'entr'eux, pour valoir un témoignage; qui furent, en

(1) Hiſt. d'Aunis, par M. Arcère.

(2) En Béarn, ſous Gaſton IIe, un Seigneur voulant ſe marier, & ayant beſoin du conſentement de quelques parens, leur fait préſent, entr'autres choſes, d'un *Cagot*.

(3) On retrouve encore ces portes dans pluſieurs égliſes. A Luz, on a muré celle qui avoit cet uſage.

1460, l'objet d'une réclamation des Etats de Béarn, voulant qu'il leur fût défendu de marcher pieds nuds, dans les rues, de peur d'infection, & qu'ils portaſſent ſur leurs habits leur ancienne marque diſtinctive : le pied d'oye ou de canard (1).

Les ſavans, le peuple, & ces malheureux même, ignorent également, & la ſource de tant de haine, & le tems qui la vit naître. Les conjectures des uns, les fables des autres, ont eu long-tems cela de commun, de remonter aux époques les plus obſcures de notre hiſtoire, & de faire intervenir les ravages de la lépre ; mais avant la tentative qu'a fait M. de Gebelin pour rendre raiſon de cette étonnante conformité de fortune & de nom, qui embraſſe des peuplades ſéparées par de ſi grandes diſtances, on n'avoit pas ſeulement ſongé à faire un rapprochement qui ſera, déſormais, la pierre de touche de tout ſyſtême par lequel on voudroit expliquer l'origine & le ſort d'une ſeule de ces peuplades.

En effet, les *Cagots* de toute la France ont une même origine. Un même événement les a tous confinés dans les lieux les plus reculés & les plus déſerts. Tel que ſoit celui qu'on en

(1) De Marca, hiſt. de Béarn, liv. 1, chap. 16.

accuſe, il faut qu'il rende raiſon de tout. Il peut être ou ſubit ou continu; mais il faut qu'il ſoit grand, d'une influence générale; il faut qu'il ait imprimé, à la fois, à la France entiere, les mêmes ſentimens de haine, marqué en même tems ces proſcrits du ſceau de la même réprobation, flétri leur race & toutes ſes ſubdiviſions, de l'opprobre d'un nom qui rappellât par-tout les mêmes idées d'horreur & de mépris.

On ne croira plus que ces malheureux doivent l'exiſtence à des lépreux bannis de la ſociété des hommes ſains : on a chaſſé & enfermé les lépreux, mais on ne les a ni vendus ni légués, ni donnés. Et quand il ſeroit vrai que les *Cacous* de Bretagne euſſent été des ladres blancs, du tems d'Ambroiſe Paré, il a pu décrire leur état, ſans avoir rien prouvé ſur leur origine.

On ne croira pas davantage qu'ils deſcendent des Gaulois, réduits à cet état d'aviliſſement par les barbares qui prirent ſur la terre la place des Romains. Quand on ne ſauroit pas que, ſous les Goths & ſous les Francs, la condition du Gaulois & du Romain même, n'eut aucun rapport avec cet état d'eſclavage & d'infamie; c'eſt de l'averſion qu'il faut expliquer, & non de la tyrannie; l'eſclave eſt foulé, mais le *Cagot* fut repouſſé; il

s'agit de mépris ou de vengeance, & non du despotisme d'un conquérant. La victoire qui termine le conflit de deux nations également féroces, aigries par une longue rivalité; l'invasion d'un barbare, punie par un autre barbare; la réaction de l'opprimé contre l'oppresseur, enfin désarmé; des combats acharnés, des déroutes désastreuses, & non des conquêtes: voilà les sources de haine & de fureur, d'où peuvent découler de pareilles miseres.

Mais où choisir, & à quoi s'arrêter, dans cinq siecles de massacres & de dispersions? Quel combat fut plus sanglant? Quelle nation fut plus malheureuse? Comment démêler les traces confondues, & du vainqueur & du vaincu?

L'Orient, le Septentrion & le Midi, vomissent tour-à-tour sur les Gaules, cent hordes différentes, toutes nées dans la haute Asie, mais subdivisées, modifiées, multipliées, dans leurs stations intermédiaires, & qui toutes ont oublié en chemin, leur commune origine & leur fraternité. De ces barbares, les derniers échappés à leur patrie orientale, sont les plus barbares. Ils repoussent ceux qui en sortirent avant eux, & ceux-ci tombent, à leur tour, sur les hordes qui les précèdent. Les Alains, les Suêves & les Vandales fuyent les Huns, les Goths & les Francs, &, arrêtés par l'Océan occidental, se

replient sur eux-mêmes, & ravagent les Gaules. Les Goths & les Francs arrivent sur leurs traces; les Huns les suivent de près, grossis des Hérules, d'autres Alains, & d'autres Suèves. Tout se confond dans ces Gaules, qui semblent n'offrir aucune issue. Les Saxons, qui s'étoient élevés plus au nord, s'y répandent par une autre route; d'autres Vandales surviennent de leur côté; les peuples de l'Allemanie, mélange plus confus encore du rebut de ces races confondues, se précipitent dans la tempête universelle; les combats, les dispersions, les alliances, les divisions, mêlent, séparent, anéantissent, reproduisent des races. On découvre, enfin, une issue vers l'Espagne: un torrent de furieux s'écoule entre les Pyrénées & la Méditerranée, & là, nouvelle confusion, nouveaux massacres, nouvelles dispersions, jusqu'à ce qu'il ait découvert le chemin de l'Afrique, où il retrouve les Romains, lutte d'abord avec avantage contre les restes de leur puissance, & s'endormoit sur les ruines de leur empire, quand un autre torrent d'orientaux se précipitoit par le midi sur l'occident. Le farouche Vandale, amolli par les plaisirs, les richesses & les arts, en est ébranlé; Bélisaire en profite, & le terrasse; tandis que les Maures, poursuivant leur chemin, renver-

ſent les Goths d'Eſpagne, & retombent de tout leur poids, ſur l'empire des Francs, qui les arrête.

Que de races proſcrites ! & de ces races, laquelle fut condamnée à porter, plus long-tems, les marques de ſa déjection ? A peine, à la lueur de ſes torches, diſtingue-t-on le vainqueur ; comment ſous des monceaux de cendres, retrouver les reſtes du vaincu ? La Caſte reprouvée, qui ſe réfugia dans les lieux écartés où nous la retrouvons, appartient-elle à ces trois cens mille morts, qui couvrirent, en 451, les plaines de Merry-ſur-Seine & d'Orléans, lorſque les Huns, groſſis d'un effroyable mélange de Herules, de Suêves, d'Alains, de Vandales & d'Oſtrogoths, furent détruits ou diſperſés par les Wiſigoths, les Gaulois-Romains & les Francs ? Deſcend-elle des Wiſigoths de Théodoric, défaits, douze ans après, à Orléans, par Aëtius & Childeric ? ou de ceux que diſperſa en 507, la mémorable bataille donnée à Vouglé près Poitiers, qui prépara la chûte du royaume de Toulouſe, & affermit ſur ſes fondemens le trône de Clovis ? Seroit-elle, enfin, le déplorable reſte de cette multitude de Sarrazins, que Charles-Martel tailla en pièces, dans le voiſinage de Tours ou de Poitiers ?... Le théâtre de ces grandes défaites, toujours voiſin du centre de la France

& de ſa partie occidentale, eſt, dans tous les cas, également propre à rendre raiſon des différentes directions que les vaincus ont priſes dans leur fuite; le nombre des combattans, rend concevable l'étendue de pays qu'ils couvrirent dans leur diſperſion; la part générale que la France prend à ces grands événemens, explique l'égalité de condition des proſcrits; mais les divers peuples qui partagent les diſgraces de ces combats, ne préſentent pas une égale diſpoſition à en éprouver des conſéquences ſemblables.

M. de Gebelin choiſit les Alains, & il indique le combat de 463, dans lequel ils ſe montrent alliés des Wiſigoths, & après lequel ils diſparoiſſent. On ne ſauroit nier que ce ſyſtême, très-propre à expliquer la marche de cette portion des Alains, diſtinguée par le nom de *Taïfaliens*, que M. Arcere retrouve, vers le onzieme ſiecle, dans les marais du pays d'Aunis, ne pût s'étendre avec vraiſemblance aux *Cacous* de Bretagne, peu éloignés des *Coliberts* de la Rochelle, & réfugiés chez des Gaulois; mais je ne crois pas poſſible d'expliquer par-là, l'origine des *Cagots* de Gaſcogne. Il ſeroit trop extraordinaire que les Alains, vaincus avec les Wiſigoths, & fuyant avec eux, ſe fuſſent vu réduits, dans le pays même de

leurs alliés, à la condition des plus vils esclaves.

On n'a pu soutenir long-tems, que c'étoit des Sarrazins. Des Arabes, livrés à eux-mêmes dans des lieux reculés, n'auroient-ils rien conservé de leur langage, de leur religion & de leurs mœurs?

Seroit-ce donc des Goths, comme certaines traditions s'obstinent à le maintenir, & comme l'a cru M. de Marca? J'avoue que nonobstant l'autorité de M. de Gebelin, je ne trouve nulle raison de m'écarter de ce sentiment, & qu'il se fortifie, pour moi, de bien des considérations que ce savant Prélat n'a point alléguées à l'appui de son opinion. Je ne croirai point avec lui, que le nom de ces infortunés dérive de *Caas Goths*, Chiens de Goths, car *Cacous* & *Cahets* n'en dériveroient point, & je ne m'embarrasserai point, si c'est en imitation du traitement fait aux Gabaonites, que les *Cagots* sont condamnés à la profession de bûcheron, car il n'y a pas besoin de recourir à une condamnation, pour expliquer pourquoi des malheureux, réfugiés dans d'épaisses forêts, y couperent des arbres; une mauvaise étymologie & une mauvaise citation de la Bible, sont la part du siecle où ce savant écrivit; mais je comprendrai fort bien que les Wisigoths, tous

ariens, ayant été, pour les Gaulois & les Francs orthodoxes, un objet de ſcandale & d'averſion, ont pû, dès le tems de Childeric premier, être nommés *Cagots*, *Cahets*, *Caffos*, c'eſt-à-dire, ſelon M. de Gebelin, ladres & infects, car on n'a pas attribué le parfum à la ſainteté, ſans réſerver l'infection à l'héréſie. Je comprendrai également que les Francs, qui ſervoient, par un motif religieux, l'ambition de Clovis, & jurerent, ſur leur barbe, d'exterminer cette race d'ariens, qui oppoſoit un trône à ſon trône, ont cruellement traité les *Cagots* que la bataille de Vouglé diſperſa, & que les habitans des bords de la Loire & de la Sevre, les repouſſerent, avec autant de mépris que de reſſentiment, vers les déſertes embouchures de ces rivieres. Je comprendrai de même, que lorſque le royaume des Wiſigoths s'anéantit devant les enfans de Clovis, tout ce qui, dans cette nation, s'étoit déjà avili par des alliances avec des filles de la glèbe, hors d'état de ſuivre les Goths guerriers & nobles, qui paſſoient en Eſpagne, deſcendit à l'état des vaincus de Vouglé, & que, nonobſtant la faveur que Clovis & ſes ſucceſſeurs firent aux Wiſigoths, comme aux Gaulois-Romains, de les laiſſer vivre ſous leurs loix, le même mépris confondit bientôt avec ces vaincus, des hom-

mes abandonnés par leur nation, comme par leurs vainqueurs, & déteſtés des Gaulois dont ils avoient perſécuté les Evêques. Il me paroîtra également probable, que la Septimanie, qui comprenoit le Rouſſillon & une bonne partie du Languedoc, n'eut pas ſes *Cagots*, parce que, poſſédée par les Rois Wiſigoths d'Eſpagne, long-tems encore après la deſtruction du royaume de Toulouſe, elle ne paſſa ſous la domination des François, que Catholique orthodoxe, la vraie religion étant devenue, par l'abjuration de Récarède, la religion des Goths. Je ne ſerai toutefois pas ſurpris que, dans cette foule de barbares devenus ſubalternes, & qui ſe fondoient peu-à-peu dans les Francs, les Vandales & les Goths, il ne s'en ſoit trouvé qui ayent partagé les infortunes des Wiſigoths, & que des Alains, des Suéves, des Hérules, des Huns, ayent groſſi de leur mélange la caſte proſcrite. Rien ne s'oppoſe donc à ce que les *Cahets* de Bordeaux ſoient des Alains, comme les *Coliberts* de l'Aunis : & ſi les os giganteſques, trouvés, à diverſes repriſes, dans la vallée de Barèges, ſont réellement, comme les ſquelettes déterrés près de Maillezais en Aunis, des dépouilles humaines, on aura des raiſons de croire que les Alains, auxquels Ammien Marcellin, & enſuite Sidoine Apollinaire, qui les

connoiſſoient bien, donnent une ſtature des plus élevées, ont habité ces monts comme les rives déſertes de l'Océan, dans ces tems où les Goths ſe trouverent proſcrits ſur la terre même où ils avoient regné.

Le refus des ſacremens de l'égliſe & de la ſépulture des Chrétiens, fut la ſuite naturelle du reſſentiment du Clergé long-tems perſécuté. On éloigna ces ariens des communautés, parce qu'ils étoient ſchiſmatiques, non parce qu'ils étoient lépreux. Ils devinrent lépreux, quand une dégénération ſucceſſive, appanage naturel d'une race vouée à la pauvreté, & qui ne pouvoit ſe mêler avec d'autres races, y eut naturaliſé les maladies héréditaires. Peu-à peu, ſans doute, ils acquieſcerent à la foi de l'égliſe; mais ils ne purent ſe régénérer. Ils ceſſerent d'être ariens, ſans ceſſer d'être lépreux, & ceſſerent d'être lépreux, ſans ceſſer d'être livrés à tous les maux qu'engendre la viciation du ſang & de la lymphe.

Le gouvernement féodal, qui devint celui des barbares, quand ils renchérirent de barbarie, ne ſe contentoit plus de partager la terre avec le cultivateur; il s'approprioit les perſonnes avec les poſſeſſions, & le *cagot* devint, dans la race des eſclaves, un eſclave de plus baſſe condition. En vain, les communes rentrerent dans les droits de l'homme; il n'eut pour ſa part que

l'ombre de la liberté, & demeura dans une dépendance d'autant plus misérable, que, dans le nombre de ses tyrans, il n'avoit plus un maître qui pourvût à ses besoins.

Telle est la destinée de cette nation qui renversa & fonda des empires, & sur les derniers rejettons de laquelle l'arianisme attira plus de vengeances, que le souvenir même de son usurpation. Le peuple entier des Goths, exterminé par les combats, ou fondu dans les habitans du pays, a disparu de la France & de l'Espagne. Cette caste proscrite est tout ce qui en reste; & ce sang corrompu est le seul qui ne soit pas mélangé. C'est sous des traits avilis par douze cents ans de miseres, que les derniers restes de la fierté gothique sont ensevelis. Un teint livide, des difformités, les stygmates de ces maladies que produit l'altération héréditaire des humeurs; voilà ce qui, seul, distingue la postérité d'un peuple de conquérans; voilà ce qui a tout effacé, hormis, peut-être, quelques traces d'une structure étrangere, que la dégradation de l'espece n'a pu entiérement détruire, parce qu'il est des traits caractérisliques, qui ne cédent qu'au mélange des races, & non à leurs infortunes.

J'ai vu de près quelques familles de ces malheureux. Elles se rapprochent insensiblement des villages dont elles étoient bannies. Les portes

latérales, par lesquelles ils entroient dans les églises, deviennent inutiles. Un peu de pitié se mêle enfin au mépris & à l'aversion qu'ils inspirent. J'ai rencontré, cependant, des retraites écartées, où ces infortunés craignent encore que le préjugé ne les insulte, & attendent que la compassion les visite. J'y ai trouvé les êtres les plus pauvres, peut-être, qu'il y ait sur la face de cette terre, que la folie des hommes a divisée avec tant d'inégalité entre ses possesseurs. J'y ai vu quelques créatures, que la société n'a pu faire aussi viles qu'elle l'a tenté. J'y ai trouvé des freres qui s'aimoient avec cette tendresse, qui est un besoin plus pressant chez les hommes isolés. J'y ai vu des femmes dont l'amour avoit quelque chose de soumis & de dévoué, qu'inspirent la foiblesse & le malheur. Je n'ai pu reconnoître sans terreur, dans le demi anéantissement de ces êtres de mon espece, l'effrayante puissance que l'homme a sur l'existence de l'homme; le cercle étroit de connoissances & de bonheur, dans lequel il peut confiner son semblable; la parcelle de sa perfectibilité à laquelle il peut le réduire; ce que devient une vie entiere, usée dans les chetives combinaisons qui ne tendent qu'à la conserver. Je repoussois avec horreur l'idée que l'homme entier subît de si dures loix. Ah! s'il existe un cœur

ſenſible & bon, où ſoit deſcendue cette affreuſe penſée; ſi, pénétré du ſombre effroi qu'elle inſpire, il jette ſur la terre un triſte regard; s'il compare l'homme à ſes actions, & ſa vie à ſon emploi; s'il s'indigne, en voyant devant quels objets de deſir & de crainte il ſe conſume; ce qu'il pourroit être, & ce qu'il eſt; ſelon quelles regles la ſociété l'enſeigne ou le trompe, le dirige & le juge; ce que ſa liberté, ſa volonté, ſon exiſtence ſont pour tant de conquérans, ſont pour tant de légiſlateurs; comment on lui meſure la terre, comment on lui compte les jours.... ſi, dans l'épouvante que lui cauſe tant de déſordre & de folie, il ne s'eſt pas ſenti au milieu des phantômes d'un ſommeil agité; s'il ne s'élance pas, pour calmer ſon effroi, vers un avenir où la violence & l'erreur n'auront plus de priſe, où celui qui fit des êtres ſenſibles, pour qu'ils jouiſſent de leur exiſtence, réſerve, au malheureux, à l'inſenſé, l'inviolable dépôt du bonheur qu'il dut goûter, de la vérité qu'il dut connoître.... ſi tant de miſeres ſont encore pour lui, ſans dédommagement, & ſi tant de tombeaux ſe ſont fermés ſans retour, ſur tant d'infortunés.... que je le plains, ce cœur ſenſible & bon, & quel deuil couvre, à ſes yeux, le monde!

CHAPITRE

CHAPITRE XII.

Voyage à la Maladetta. Ses Glaces. Une des Sources de la Garonne. Descente dans la Vallée d'Artigue-Telline.

J'AVOIS résolu de voir la *Maladetta*. Mes courses dans la partie la plus élevée des Pyrénées, l'examen de ses bases, la vue de sa forme & de ses glaces, m'avoient persuadé que je chercherois en vain, dans cette chaîne, un mont primitif, à la fois plus élevé, plus étendu, & qui dominât une plus grande masse de montagnes; en sorte que je considérois son sommet, comme un point presque unique, & d'où je distinguerois, le mieux qu'il fût possible, la relation des montagnes secondaires avec les primitives. Les rapports des gens du pays étoient très-propres à me confirmer dans mon opinion, & sa réputation d'inaccessibilité n'avoit pas de quoi m'effrayer. Elle n'a point de pâturages à la portée des troupeaux; l'Isard n'habite que sa région inférieure; les vallées voisines offrent des communications qui dispensent de s'élever sur ses rochers. Il se pouvoit donc fort bien qu'elle ne fût réputée inaccessible que parce que le

berger, le chaſſeur & le voyageur n'avoient eu nul intérêt à chercher ſi elle ne l'étoit point.

M'étant donc aſſuré d'un chaſſeur d'Iſard, qui en avoit pratiqué ſouvent la partie connue, & toujours accompagné de mon fidele Simon, de Barèges, je m'étois rendu à l'hoſpice de la vallée de Luchon, qui eſt l'habitation la plus voiſine de ce mont, & d'où, en partant de grand matin, je pouvois atteindre au moins ſes glaces, aſſez tôt pour être en état de regagner quelque gîte, aux approches de la nuit. Mais une forte pluie nous avoit ſurpris au fond de ces gorges, & nous étions confinés dans l'hoſpice, qui nous défendoit à peine des injures du temps. Des muletiers, qui portoient en Eſpagne des laines de France, s'y réfugierent avec nous; je leur abandonnai, à la nuit, le rez-de-chauſſée, où, ſur leurs ſacs de laine, rangés autour du feu, je les voyois l'objet de l'envie univerſelle. Ils étoient des riches ici, & moi j'étois un pauvre; car j'étois condamné à coucher par terre; & pour n'être pas dans la boue, je n'avois de reſſource que le grenier & ſon plancher; mais là, point de fenêtres, & la pluie traverſoit de tous côtés un toît mal-couvert, dont le vent ſoulevoit ou briſoit les ardoiſes, & qui, victime conſtante de ſa fureur, n'eſt jamais entier que par le beau temps.

Le matin, les muletiers ne pouvant paſſer le port, retournerent à leurs foyers, & je vis qu'il falloit attendre encore. Un orage inépuiſable enveloppoit les montagnes ; les torrens étoient gonflés, les paſſages impraticables. Comme on eſpere toujours, nous eſpérions voir arriver, vers midi, les muletiers d'Eſpagne, qui nous diroient que de leur côté le temps étoit moins mauvais.... Les muletiers ne venoient pas plus que le corbeau de Noë : déluge par-tout.

Il fallut paſſer une ſeconde nuit. Cette fois nous étions ſeuls. Point de muletiers ; point de bruit que celui de la tempête. Le grenier étoit inondé. Il fallut s'arranger autour du feu d'en bas, ſe coucher ſur la terre humide, la tête appuyée ſur un banc renverſé, & paſſer la nuit, troublés à tout inſtant par les coups de vent qui enfonçoient une porte & des volets mal-aſſurés, hantés par le bétail qui fuyoit ſon étable ſubmergée, & occupés, chacun à ſon tour, du ſoin de ranimer un feu qui étoit notre unique reſſource.

Vers la fin de la nuit, la pluie me parut avoir ceſſé. J'allai reconnoître l'état du ciel. Je vis le nuage déchiré ; le vent d'Eſpagne le chaſſoit avec une violence extrême, & de tems en tems, les étoiles ſe montroient entre ſes lambeaux. J'en conçus bonne eſpérance, & con-

vaincu que le midi se nettoyoit, je décidai mes guides à partir.

Quiconque n'a point pratiqué les montagnes du premier ordre, se formera difficilement une juste idée de ce qui dédommage des fatigues que l'on y éprouve, & des dangers que l'on y court. Il se figurera encore moins que ces fatigues même n'y sont pas sans plaisirs, & que ces dangers ont des charmes; & il ne pourra s'expliquer l'attrait qui y ramene sans cesse celui qui les connoît, s'il ne se rappelle que l'homme, par sa nature, aime à vaincre des obstacles; que son caractère le porte à chercher des périls, & sur-tout des aventures; que c'est une propriété des montagnes de contenir, dans le moindre espace, & de présenter, dans le moindre temps, les aspects de régions diverses, les phénomènes de climats différens; de rapprocher des événemens, que sépareroient de longs intervalles; d'alimenter avec profusion cette avidité de sentir & de connoître, passion primitive & inextinguible de l'homme, qui naît de sa perfectibilité, & la développe; passion plus grande que lui, qui embrasse plus qu'il ne peut saisir, devine plus qu'il ne peut comprendre, pressent plus qu'il ne peut prévoir, franchit sans cesse les bornes de sa fragile & courte existence, l'égare souvent sur le but de sa vie; mais, au

moins, l'endort sur ses miseres, & l'étourdit sur sa briéveté.

Lorsque je partis, le temps n'étoit rien moins qu'assuré. Le vent soufloit avec impétuosité, & le sommet du passage disparoissoit, à tous momens, dans les sombres nuages, qui traversoient rapidement les gorges élevées des montagnes.

Nous montâmes aussi promptement qu'il nous fut possible, impatiens de reconnoître, à la crête du port, si l'Espagne nous offriroit un ciel moins menaçant. Il nous fallut toutefois deux heures, pour atteindre cette crête, & nous reçûmes plusieurs à-verses, qui percerent nos vêtemens.

Arrivés aux limites, nous trouvâmes, en effet, un ciel plus favorable; & quoique le couchant fût encore chargé, & la *Maladetta* couverte d'un brouillard qui rampoit sur ses pentes, le soleil, déjà victorieux, promettoit de nettoyer l'horizon.

Nous descendîmes rapidement la *Penna blanca*, mépriſant les détours de son sentier, & nous livrant sur ses roches escarpées & ses glissans gazons, à l'appui de nos bâtons. Bientôt nous fûmes arrivés au fond du précipice qui la sépare de la *Maladetta*. C'est un étroit & triste vallon, qui descend vers l'hospice & la vallée de Vénasque, du haut d'une crête de séparation, qui se prolonge entre la *Maladetta* & les montagnes

françoises. Nous le traversâmes ; & parvenus aux bases mêmes de ce mont, nous y prîmes un moment de repos, & nous fîmes un très-frugal repas, qui acheva les modiques provisions dont nous avions vécu dans l'hospice.

En descendant la *Penna blanca*, j'avois observé la montagne, qui se dégageoit de ses brouillards, & j'étois persuadé que non-seulement j'en atteindrois aisément les glaces, mais encore que je pourrois, sans m'exposer à de grands dangers, arriver à son sommet, d'où, peut-être, je gagnerois les montagnes du port de *Viel*, pour aller coucher, soit en deçà, soit au-delà de ce port, dans l'une des vallées de la Catalogne, les plus voisines. Il falloit, au reste, songer à un asyle moins éloigné : la pluie pouvoit survenir, & nous arrêter au milieu de notre entreprise ; la nuit pouvoit nous surprendre, avant que nous fussions hors de ces déserts. Mon chasseur comptoit sur une cabane située près du lieu où nous nous reposions. Nous la visitâmes : mais deux animaux morts la rendoient inhabitable ; & quelques autres qui erroient à l'entour, & qui coururent à nous, dès qu'ils nous virent, nous firent présumer que le pâtre avoit péri. Il fut donc conclu que, si nous étions forcés de renoncer à descendre du sommet de la montagne au port de *Viel*, nous tournerions vers un vallon

dépendant de la vallée d'Aran, où mon guide connoiſſoit un hermitage qu'il regardoit comme l'habitation la plus voiſine; & que, ſi des accidens imprévus nous retenoient dans ces rochers, à l'approche de la nuit, nous tâcherions de regagner les arbres les moins éloignés, pour couper du bois, & nous défendre, au moins, par un bon feu, du froid que nous avions à redouter.

Alors, nous commençâmes à monter le premier degré de la montagne. Sa pente, aſſez rapide, préſentoit tantôt des amas de rochers, tantôt des gazons ombragés de pins noueux & peu élevés, mais d'une groſſeur conſidérable pour la haute ſituation où ils ſe trouvent; car j'en meſurai un qui n'avoit pas moins de ſeize pieds de tour. J'en ai vu enſuite de beaucoup plus gros encore, ſur la pente de la même montagne, du côté de la vallée d'Aran; mais nulle part, dans la partie des Pyrénées que j'ai parcourue, je n'ai rien trouvé de comparable aux pins énormes, auxquels on donne, dans les Alpes, le nom de *Wetterſchirm*, *abrite-orage* (1).

(1) Ces pins ſe trouvent toujours iſolés, dans les montagnes élevées. Moins remarquables par leur hauteur que par leur étendue, ils mettent un troupeau entier à l'abri de l'orage. Je n'ai point été à portée d'en obſerver aucun

Dans cette ascension, j'observai la continuation des couches de la *Penna blanca*. Je retrouvai son marbre & sa pierre calcaire grise, dans la même disposition. Il est évident que le vallon que je venois de traverser, est l'ouvrage d'un torrent, maintenant épuisé, qui a jadis creusé son lit dans ce marbre, & avant les ravages duquel les montagnes du port de Vénasque étoient adhérentes aux bases de la *Maladetta*, & en faisoient partie.

Comme la *Penna blanca* a été détachée du degré que je montois, & lui présente son escarpement, de même ce degré a été détaché du corps de la *Maladetta*, & lui présente le sien. Lorsque je fus parvenu à sa partie supérieure, je me vis au haut d'un rempart, d'où je dominois le dernier vallon qu'il y eût entre moi &

---

de près, & j'ignore à quelle espece ils appartiennent. Le pin est le seul arbre qui, dans les Alpes, acquiert ces dimensions giganteſques. Dans l'Etna, on sait que c'est le châtaignier qui se distingue par cette propriété. Brydone, vol. 1, lettre 6, donne les mesures des plus fameux arbres de cette espèce. Le *Castagno del galea*, a 76 pieds de tour. Le *Castagno della nave*, n'en a pas moins. Le célebre *Castagno di cento cavalli*, est actuellement dans le plus mauvais état, mais les ruines de son énorme tronc occupent un espace de 204 pieds de tour.

En Ecosse, l'if se distingue quelquefois par des dimensions considérables. L'if de *Fortingale*, décrit par Pennant, a 66 pieds de circonférence.

la montagne, & d'où je la voyois en face, dans toute ſon élévation & ſa majeſté, hériſſée de rochers, couverte de débris, environnée de neiges & de glaces, & ſillonnée de profonds ravins. Le plus affreux de ces ravins ſe montre vers ſa partie occidentale, dans le voiſinage du ſommet. Le vallon que je dominois, en eſt le prolongement, & le rempart ſur lequel je me trouvois, eſt celui d'une ceinture de rochers, qui deſcend du haut de la montagne, en ſe déroulant en ſpirale, renferme le ravin & le vallon, & s'ouvrant de plus en plus, va ſe perdre à l'orient, dans les rochers qui s'abaiſſent, par degrés, juſqu'aux vallées de la Garonne. Le ravin eſt d'une roideur effrayante. Il commence à perdre de ſon inclinaiſon, & à ſe revêtir de verdure, dans le lieu où nous allions deſcendre, & où nous deſcendîmes en effet, non ſans quelque peine, en nous gliſſant le long de l'eſcarpement qui nous avoit arrêtés.

Là, je reconnus que le ravin & le vallon ſont creuſés entre la roche primitive de la montagne & ſon enveloppe calcaire. Les débris de l'un & de l'autre ſe rencontrent dans ce commun réceptacle; & des quartiers conſidérables du marbre qui forme le rempart que nous venions de franchir, y ſont confondus avec des blocs de granit, dont la route eſt tracée par un énorme écrou-

lement de rochers de même espece, qui descend de la région des glaces jusqu'au fond du vallon.

C'est à travers ces rochers entassés, qu'il faut gagner la montagne. Ils fournissent seuls le moyen de traverser un torrent né à la tête du ravin, & qui fuit à travers ces débris, se divisant en mille petits ruisseaux, se dérobant souvent sous leur amas, & parcourant alors les cavités d'un sol tout formé de fragmens de la montagne, recouverts d'une couche de terre & de gazon, dont l'épaisseur atteste l'ancienneté de la révolution qui les entraîna dans ce précipice. On passe sans cesse le torrent, & on ne l'a point passé. Il se reproduit sans cesse, se perd de nouveau, & reparoît toujours, tantôt entier, tantôt subdivisé en une multitude de rameaux, qui semblent être autant de sources distinctes, & qui se réunissent dans une charmante prairie, pour former une petite riviere, seul reste du courant terrible, dont l'ancienne fureur fendit ici la montagne. Là, il roule à fleur de terre, & repliant en tout sens son cours tortueux, se divisant en plusieurs bras, qui se fuient, se cherchent, se confondent, se séparent sans cesse, il se joue, il ne veut point quitter ces lieux cachés & tranquilles, dont la nature a défendu l'approche aux troupeaux, ces lieux qu'elle a pris sous sa garde, & qu'elle envi-

ronne des plus menaçans boulevards, dont elle ait jamais défendu un asyle consacré aux innocens ébats de ces animaux libres & timides, pour qui elle étend des tapis de verdure, dans ses solitudes les plus secrettes, qui n'attendent rien que d'elle, & qui fuient, de déserts en déserts, l'ennemi de toute indépendance.

Que ne peut-il vivre ici, où nulle main ne pése encore, l'homme paisible, qui ne veut pas plus subjuguer ses freres, qu'en être subjugué! Soumis seulement à celui qui régne sur les déserts comme sur les empires, que ne peut-il y fuir les orages de la société, & ne courber sa tête que sous ceux de la nature; n'avoir à redouter que des vents, des eaux, & des rochers; ne connoître, comme l'Izard léger, d'ennemis que ceux qui en veulent à la vie, & d'angoisses que celles de la mort!... Mais hélas, vain souhait! où l'homme fuira-t-il l'homme? Esclave de son espece, le maître de la terre est condamné à gémir souvent d'en être la premiere créature.

Nous gravissions lentement les blocs entassés, qui nous avoient ouvert le passage du torrent, & qui nous conduisoient à la région des glaces. Elevés déjà bien au-dessus du vallon que nous avions traversé, nous ne distinguions plus, autour de nous, que ravins arides, & rochers noircis par le temps: les neiges étoient suspendues

ſur nos têtes, & la verdure, les fleurs & les ruiſſeaux étoient bien loin de notre penſée, lorſqu'une petite plateforme, toute entourée des menaçantes ruines qui l'ont reſpectée, me préſenta le riant ſpectacle d'un petit lac, dont les bords, tapiſſés du gazon le plus frais, ſont ombragés par une touffe de pins de la plus petite ſtature. C'eſt le dernier refuge de la végétation, & le plus ſecret des réduits ; l'univers diſparoît, au moment qu'on y entre ; il ſemble l'unique reſte d'un monde enſeveli ſous ſes propres débris.

De là nous continuâmes à monter de blocs en blocs, & la nature n'offroit plus rien qui reposât la vue. Au couchant, ſe déployoit, ſous une forme impoſante, la grande ceinture de rochers que j'ai décrite, hériſſée & tranchante dans ſa partie ſupérieure, moins haute & moins âpre dans ſa partie moyenne. Je voyois encore au-deſſous de moi le lieu où l'affreux ravin qu'elle renferme, adouciſſant avec elle la roideur de ſa pente, commençe à ſe couvrir d'herbe ; mais il me falloit déjà plonger mes regards au fond d'un précipice, pour ſuivre les contours de ſon vallon, & les méandres de ſa riviere.

Dans cette aſcenſion, nous nous ſéparâmes, & chacun chercha ſon chemin, en ſe dirigeant vers une grande fente du glacier, qui nous ſervoit de point de ralliement. J'étois le ſeul des

trois, qu'une volonté perſonnelle conduisît à ces hauteurs; je devois atteindre le premier, notre but commun, & en effet, j'y attendis quelque tems, mes guides. Simon parut bientôt; mais il m'apprit que le chaſſeur avoit été forcé de s'arrêter, fort incommodé des vertiges & des maux de cœur que l'air des montagnes occaſionne en certaines circonſtances, & qu'il étoit impoſſible de le mener plus haut. Cela dérangeoit mon projet; mais il falloit moins ſonger à en regretter le ſacrifice, que s'occuper de tirer parti de la ſituation.

Le glacier, au pied duquel je me trouvois, étoit une épaiſſe & vaſte calotte de glace, traverſée de grandes crevaſſes toutes dirigées du haut en bas. L'une des crevaſſes les plus larges s'ouvroit devant moi, & verſoit, ſur la pente de la montagne, les eaux qui ſe raſſembloient dans ſes cavités. J'y entrai, & j'y fis entrer mon fidele Simon, dont l'étonnement ne peut s'exprimer. Cette ouverture avoit environ quarante pieds de hauteur, ce qui étoit ici l'épaiſſeur du glacier, dont je pouvois ainſi obſerver toutes les couches. Quelques bandes, voiſines de ſa ſurface ſupérieure, étoient formées de neiges rapprochées par les chaleurs du jour, agglutinées par le froid de la nuit, réunies en maſſe glaciale déjà très-compacte, & dont la

lente dissolution abreuvoit & consolidoit les glaces plus avancées, qui se trouvoient au-dessous. La densité de celles-ci étoit très-considérable, & elle augmentoit graduellement jusqu'aux couches inférieures, où la glace avoit une solidité & une transparence qui ne le cédoient en rien à celles des glaces les plus parfaites que j'aie vues dans les Alpes.

Je ne restai dans ces froides cavités, que le peu de temps qu'il falloit pour casser & observer des glaces des différentes couches. Cela fait, je ne songeai plus qu'à monter au sommet de la montagne, avec le compagnon qui me restoit; mais obligé de chausser mes crampons, je vis qu'il n'avoit point les siens; le chasseur en étoit chargé. Les aller chercher nous faisoit perdre une heure; & s'en passer étoit impossible. Je ne lui permis point de tenter de me suivre, & il demeura au bord de la région des glaces, assis sur une roche, & renonçant avec peine à voir les hauteurs que j'allois parcourir; car cet homme a une ame ardente & un sentiment extraordinaire des grandes choses.

Je partis donc seul, après avoir assez examiné la forme de la montagne, & la disposition des neiges, la situation des rochers, & la direction des pentes, pour être sûr de retrouver mon chemin, en cas que les nuages, qui passoient

ſur ma tête avec une extrême vîteſſe, & qui m'enveloppoient quelquefois, vinſſent à s'accumuler ſubitement ſur la montagne.

Il fallut d'abord côtoyer, de très-près, le glacier que je venois d'examiner. Enſuite il fallut en monter une partie. Je l'évitai tant qu'il me fut poſſible, parce que ſa pente eſt rapide, & que la glace étoit aſſez dure pour que je ne puſſe y enfoncer mes crampons qu'à grands coups de pied. Ces glaces avoient, d'ailleurs, cet inconvénient, que mon paſſage ne pouvoit y laiſſer des traces auſſi faciles à démêler, en cas d'obſcurité, que celles que j'imprimois ſur la neige.

Au-deſſus de ce glacier, & à quelque diſtance, j'en trouvai un moindre. Il étoit en partie noyé ſous les neiges. Je fus contraint d'en traverſer une extrémité. Sa pente étoit encore plus inclinée que celle du premier, mais moins que celle du troiſieme, que je rencontrai beaucoup plus haut, & qui eſt le dernier glacier viſible de cette région. Sur celui-ci j'étois comme ſur un toît, & la vue du précipice y étoit des plus allarmantes. Mais, lorſque j'atteignis les neiges qui le dominent, ma ſituation fut encore plus mauvaiſe; car les neiges ſont d'autant plus mobiles, qu'elles ſe trouvent dans une région plus élevée; & quand l'inclinaiſon eſt conſidérable, les dangers de l'éboulement ſont extrêmes. Le péril, au reſte,

ne fut pas de longue durée. A meſure que je m'élevois, la pente s'adouciſſoit; & je reconnus bientôt que l'eſcarpement perpendiculaire d'une créte de rochers, qui ſe préſentoit à moi, étoit le dernier obſtacle qu'il y eût à vaincre. Ces rochers me parurent faciles, mais effrayans à monter. L'œil ne ſe repoſe nulle part. On ne voit, ſous ſes pieds, que pentes rapides, qui plongent dans des précipices affreux. La terre ſembloit fuir ſous moi, & je m'enfonçois dans les orages d'un ciel courroucé. Une même nuit confondoit, au midi, l'air & la terre, & les nuages de cette région, long-tems retenus par la montagne qui, depuis le matin, avoit ſéparé les ténébres de la lumiere, combattoient pour franchir ſon ſommet & envahir le ſeptentrion. Tantôt ils ſe ſoulevoient du fond des vallées, comme une mer gonflée par les ſecrettes convulſions de l'abyme; tantôt ils rouloient du haut de l'atmoſphère, & formoient, ſur ma tête, d'immenſes tourbillons. A tous momens, je les voyois échapper à leur barriere, m'envelopper d'une épaiſſe fumée, & bondir avec le vent impétueux, qui les entraînoit ſur les pentes que je venois de parcourir.

J'étois, ſelon mon eſtime, au ſommet de la montagne, ou à peu de diſtance; mais dans l'impoſſibilité d'aller plus avant, & de vérifier ma ſituation,

ſituation, privé, par les nuages qui arrivoient du midi & qui raſoient la cîme, de la vue de la région méridionale & orientale, & ne pouvant promener mes regards que ſur les monts accumulés au nord & au couchant. Je m'arrêtai donc, & me mettant, ſous les rochers, à l'abri de l'agitation des airs, je demeurai quelque tems aſſis, au milieu du conflit des deux parties de l'atmoſphère, que ſéparoit la montagne. Là, ſeul, dans un lieu que le pied de l'homme n'a jamais foulé; parvenu à cette hauteur qui me rappelloit celle des Alpes, & le tems où je les parcourois; en face du ciel, que, du haut de leurs ſommets, je n'avois vu que ſerein, & qui m'a ſi rarement ſouri à la cîme des Pyrénées; dans ce lugubre ſilence, interrompu de loin en loin par le vent qui paſſe dans les cieux, comme nous ſur la terre, ma penſée ſe livroit aux ſouvenirs du paſſé. Il me ſembloit le dominer comme le monde, & mon ame, reſſerrée par le profond ſentiment des ravages du tems, ne trouvoit que ruines en moi, comme autour de moi.

De quelque côté que je tournaſſe la vue, rien d'entier, rien que les ſiecles n'aient ébranlé, pas une forme que le tems n'ait altérée, pas un lieu dont il n'ait changé l'aſpect & l'uſage; par-tout un monde nouveau né des débris de l'ancien monde. Mais combien, de la hauteur

où je me trouvois, ces renverſemens étoient différens du déſordre! A meſure qu'en m'élevant j'avois vu deſcendre les monts qui m'environnoient, les fauſſes apparences s'évanouiſſoient; où l'on ne voit qu'entaſſemens, je voyois des diſtributions; tout ſe claſſoit; & l'ordre prenoit la place de la confuſion. C'eſt ainſi que, hors des événemens, l'ame iſolée & tranquille en débrouille aiſément le chaos. Tout étoit pour elle haſard & accident, auſſi long-temps qu'elle y fut plongée; les cauſes lui ont échappé, au milieu du tumulte des effets; & elle n'a pu voir que fortuités, dans les fécondes conſéquences de leur enchaînement.

Les montagnes du port de Vénaſque étoient maintenant rangées dans la baſe de la *Maladetta*. Les formidables rochers, qui enferment, au ſud-eſt, la vallée, où eſt ſitué l'hoſpice eſpagnol, appartenoient à ſa ceinture calcaire; rien de ce que je voyois, n'avoit été originairement diſtinct de cette montagne; tout ſe penchoit vers elle avec ce reſpect, qu'un peintre des Alpes (1) a ſi poétiquement attribué aux Aiguilles qui environnent le Mont-Blanc; tout s'appuyoit ſur elle, excepté la montagne d'Oo, qui ſe montroit au nord-oueſt, indépendante, & environnée, de

(1) M. Bourrit.

même, des monts que les siecles & leurs révolutions ont séparés de sa masse respectable.

A cet aspect, le chaos des monts se démêle, & je vois ce que je n'avois jamais conçu, ce que nulle description ne peut rendre sensible, autant qu'un seul regard, jetté du haut d'un mont du premier ordre, sur ceux qui l'environnent; ce qui, au sommet du *Cramont*, saisit tout-à-coup l'esprit de M. de Saussure, & lui commanda, en quelque sorte, une opinion que le tems & ses observations ont modifiée pour lui, mais qui porte sur des bases inébranlables (1); ce qui renfermera désormais les variétés des hypothèses, dans le cercle étroit que tracent des faits incontestables; ce que je ne puis décrire, sans tenter de l'expliquer; & ce que j'explique moins que je ne l'expose, selon le sentiment irrésistible que ce spectacle m'inspiroit.

Je vois des montagnes centrales, qui régissent tout ce qui les environne. Seules, elles se soutiennent par elles-mêmes, & appuyent, sur leurs propres fondemens, le faisceau vertical de leurs bandes constituantes. Les escarpemens, tournés vers elles, les couches secondaires, dont ces escarpemens trahissent la disposition, fléchies autour d'elles, inclinées de leur côté, écartées

(1) Vol. II, §. 919.

d'elles par des vallons qui deſſinent leurs contours ; tout me force de remplir, ſelon un plan que toutes ces directions révélent, des lacunes qui indiquent les altérations qu'il a ſubies ; je rappelle ſur la cîme & ſur le flanc de ces monts, la partie de leurs couches, dont les fragmens ſont actuellement épars ſur la face de nos continens, & dans les profondeurs de la mer ; je comble les précipices ; je remplis les intervalles ; je fais diſparoître les ravages du tems ; je ne vois plus qu'un mont unique, où l'on voit un groupe de monts, & à la place d'une chaîne de ſommités confuſément entaſſées, un petit nombre de Pics aigus, élevés ſur une baſe énorme. Je crois voir comment la chaîne étoit originairement compoſée d'autant de pyramides de granit, qu'il devoit exiſter de monts principaux ; comment les dépôts quaſi-granitiques & de plus en plus argilleux, comment les ſédimens calcaires plus ou moins homogènes, ſe coucherent ſur la pente de ces pyramides, tantôt diſtincts, tantôt alternes, tantôt confondus, tous plus épais dans leur partie inférieure, & s'aminciſſant à meſure qu'ils s'élevoient, tellement que l'inclinaiſon de ces couches paraſites, d'abord maîtriſée par la ſituation, preſque verticale, des rochers primitifs, s'approcha, d'autant plus, de la diſpoſition horiſon-

tale, qu'elles s'éloignerent davantage de leurs baſes ; comment cette enveloppe, tendant à former, autour des monts principaux, des cercles concentriques, fut troublée, dans cette tendance, par leur proximité, les premiers feuillets ayant à peine embraſſé le demi-contour de l'un d'eux, qu'ils ſe replioient pour embraſſer le demi-contour du mont voiſin ; comment, enfin, les feuillets ſuperpoſés à ceux-ci, adouciſſoient, d'autant plus vîte, la courbure de ces ſinuoſités, que la matiere qui les formoit, ſe repoſoit & s'accumuloit davantage dans les concavités que dans les convexités, en ſorte que bientôt elles perdirent leurs ſerpentemens, devinrent paralleles entr'elles, & affecterent uniformément la direction générale de la chaîne. Ainſi, dans ces ſchiſtes, dont les lames embraſſent des noyaux de quartz, on voit ces lames ſe courber d'abord autour du quartz, & peu à peu reprendre une diſpoſition parallele aux couches du ſchiſte ; ainſi, encore, un arbre partagé dans le ſens de ſa longueur, préſente, à l'inſertion de ſes rameaux, les ſinuoſités des fibres ligneuſes qui les embraſſent, d'autant plus adoucies, qu'elles s'éloignent davantage de cette inſertion, & bientôt ramenées à la direction commune des fibres qui compoſent le faiſceau dont elles font partie.

Tels ſont les monts primitifs, & tel eſt leur revêtement, ſi des cauſes de deſtruction n'ont point jetté déjà du déſordre dans le travail des mers. Leurs cîmes gardent de grandes diſtances, & s'élevent iſolées, au-deſſus d'une baſe qui leur eſt devenue commune. Les plus hauts ſont au centre, enveloppés des couches adventives les plus étendues. Une dégradation réguliere, dans la hauteur & le volume, comme dans la pureté & l'élaboration des matieres, caractériſe les différens étages, tant des pyramides primitives, que de l'amas ſecondaire, depuis les ſommités ſuprêmes, juſqu'aux rochers qui s'enfoncent, au loin, ſous les couches des terres que la nature a rejettées du travail des montagnes, juſqu'à ces dépôts horiſontaux, qui formeront, lorſque l'Océan les aura abandonnés, le ſol de nos plaines, & que les fleuves, nés alors, couvriront de nouveaux dépôts.

L'arrangement des couches ſe fût-il fait, au reſte, dans le plus profond repos de la nature, déjà de nombreuſes variétés modifieroient la régularité du plan général. Les monts primordiaux n'ont point été favoriſés tous également. Le travail qui les forma voiſins, n'a point départi à tous la même étendue & les mêmes développemens. Chacun a dû faire, à la ſociété qui les raſſembloit, quelques-uns de ces ſacri-

fices que toute proximité exige. Des formes contraintes ſont le partage du plus grand nombre. Les baſes ſe ſont contre-carrées, repouſſées, confondues; & l'enveloppe ſecondaire, tourmentée entr'elles, a ſouffert des flexions ſouvent bizarres, & deſtinées à varier à l'infini les formes futures... Mais que dis-je ? les irrégularités ont déjà fait place à des altérations. Déjà le travail de la mer a été troublé par les agitations du globe. Le déſordre des accidens ſe montre, de toutes parts, au milieu de l'ordre qui caractériſe l'ouvrage des cauſes conſtantes. Des ſecouſſes ont interrompu l'uniforme continuité des travaux. Des débris & de tumultueuſes aggrégations troublent la régularité de l'édifice. De grands changemens ſe ſont opérés, & dans les moyens & dans les matériaux. D'importantes époques ont marqué cette longue ſuite de ſiecles, & imprimé leur ſceau ſur cette ſucceſſion de dépôts tranquilles & d'accumulations irrégulieres. Hier, cette mer étoit déſerte; aujourd'hui, je la vois peuplée. Des plantes, des coquilles viennent ſe mêler aux dernieres terres qu'elle a chariées. Les événemens ſe rapprochent de nous, mais ils n'en ſont que plus étranges; les témoins ſe multiplient, mais leurs témoignages deviennent plus compliqués; tout parle, mais de cette diſtance, d'où l'on n'entend pas encore; l'in-

certitude augmente ; l'obſcurité redouble... & la mer diſparoît.

Que ſont devenues ces vagues, qui rouloient au-deſſus des monts ſecondaires, au-deſſus de ces monts, élevés, alors, de tout ce dont ils ſe ſont depuis abaiſſés ? Pourquoi s'eſt-elle enfuie cette mer immenſe, & où s'eſt-elle cachée ?.... Impérieuſe & accablante évidence, déſeſpoir de tant d'hypotheſes ! contentons-nous de te reconnoître, ſi nous ne pouvons t'expliquer, & qu'une fois de plus, on ſoit obligé d'admettre, à force de preuves, ce qu'on ne peut établir, à force de raiſonnemens.

Deſcendu, déſormais, au pied des monts dont il ſe joua long-tems, l'élément qui les façonna, y voit à regret expirer la fureur de ſes flots. Envain ils élevent juſqu'aux cieux des rochers qui ſe ſont maintenus au milieu des tempêtes de l'ancienne mer, l'eau s'éleve en ſombres nuages, & va, ſur l'aîle des vents, aſſaillir leurs ſommets. Là, c'eſt un ennemi qui ſe reproduit ſous toutes les formes. Condenſée en neige, elle s'attache à la roche la plus dure; elle l'imbibe lentement, pendant les dégels; elle en écarte les parties, en ſe congelant dans les moindres fiſſures; elle prépare de loin de terribles écroulemens, en diviſant, parcelle à parcelle & feuille à feuille, des couches étroite-

ment cimentées entr'elles, & que nul agent naturel ne pouvoit séparer, si ce n'est celui qui les avoit unies. Plus bas, dépouillant tout déguisement, elle s'accumule rapidement dans toutes les cavités; elle les comble; elle déverse de tous côtés, en longs & furieux torrens; elle en force les digues; & armée de ces débris, attaquant tout ce qui résiste, avec les forces réunies du poids & de la projection de ces masses, bondissant de degrés en degrés, & renversant tout ce qui s'oppose à son passage, elle s'ouvre la route directe des plaines, qu'elle jonche de ruines, & rapporte à l'abîme, affamé de ces dépouilles, des flots qui en sont surchargés.

Alors, la destruction semble ne plus connoître de bornes, & le colosse entier des monts en est ébranlé. Tout est divisé. Des vallons, creusés, autour des monts, parallélement à leur convexité, prolongés, plus loin, parallélement à la chaîne, ont été la conséquence de la foible adhésion qui regne entre les couches de diverse nature. Les escarpemens de ces longs canaux se sont tournés vers la montagne centrale, parce que l'inclinaison des couches a opposé par-tout leur tranchant, à l'action des eaux, mais le volume & l'impétuosité des torrens forçoient ces remparts, à mesure qu'ils

ſe formoient, & privant les monts de l'avantage de diriger, au moins, des ravages qu'ils ne pouvoient modérer, ils triomphoient du ſeul genre de réſiſtance, dont leurs rochers fuſſent capables, & coupoient la direction des ravins qui s'ouvroient dans la longueur de la chaîne, par des ravins plus profonds encore & plus affreux. Dès-lors plus de formes primitives, & plus rien de régulier. Plus d'union entre les couches de diverſe nature ; plus de continuité dans celles de même eſpèce ; plus de ſoutien commun ; plus de direction conſtante. Les maſſes principales, excavées & diviſées en tout ſens, montrent vingt monts ſéparés, dans le revêtement unique d'un mont primitif, & le ſommet dominateur, frappé le premier, comme l'eſt, dans une tempête univerſelle, tout ce qui s'éleve hors des rangs, conſerve à peine quelque ſupériorité ſur les amas récens qui l'environnent.

Cependant, les vallées ſont creuſées, & les eaux ſe partagent. Le bouleverſement général eſt ſubdiviſé en travaux particuliers, & les grands phénomenes ont diſparu avec les grandes formes. L'homme, répandu ſur la terre abandonnée par l'Océan, s'approche des monts que lui ouvre la nature, & devient témoin des efforts qu'elle fait pour les ſoumettre à ſa do-

mination. Déjà elle y tempère la force démésurée de ſes moyens, mais c'eſt encore le théâtre des grands mouvemens & des grandes révolutions, & des cauſes de deſtruction, dont l'activité ne dort jamais, ne ceſſent de les faire deſcendre de leur hauteur orgueilleuſe, vers cette hauteur modeſte, d'où ils ne deſcendront plus.

Telle eſt actuellement la condition des hauteurs qui dominent le globe. Le tems, qui effleure d'un vol léger le reſte de la terre, imprime ici de profonds veſtiges de ſon paſſage ; & tandis qu'ailleurs, il nous diſſimule la rapidité de ſa courſe, en nous entraînant nous-mêmes plus vîte que la plupart des objets qui nous environnent, dans les montagnes, il nous déploie ce que cette vîteſſe a d'effrayant, en ébranlant, ſous nos yeux, un édifice qui paroiſſoit inébranlable à notre foibleſſe, & en changeant, en notre préſence, des formes que, de loin, nous étions accoutumés à regarder comme éternelles. Dans les plaines, à peine une année entiere a le droit d'avertir qu'elle ſe plonge dans l'abîme du paſſé. Le tems ſemble s'arrêter quand il donne l'exiſtence, quand il la développe, quand il la ſoutient ; on n'apprend qu'il paſſe, que lorſqu'on le voit détruire ſon ouvrage. Ce n'eſt point le printems, couronné de

ſes fleurs, ce n'eſt point l'automne, prodigue de ſes fruits, ce n'eſt point la brillante ſucceſſion des beaux jours, qui nous rappellent que les ſaiſons s'enfuient. Le triſte ſentiment de leur inſtabilité nous pénètre, pour la premiere fois, quand la feuille tombe, quand l'arbre ſe deſſeche, quand les jours s'abrégent, quand la nature en deuil ferme le cercle de ſes reproductions. Dans ces rochers, au contraire, dans ces monts que ceignent les frimats d'un éternel hiver, rien ne diſtrait de la contemplation des ravages du tems. Le fatal clepſydre, dénué de fleurs, s'écoule avec une rapidité uniforme. Chaque inſtant marque ſur eux ſon paſſage; chaque minute leur porte un coup ſenſible; la neige les ruine ſans relâche; le torrent les déchire ſans ceſſe; leurs débris s'écroulent ſans intervalle. Inſenſibles au printems, & fideles à leur unique tendance, périr eſt leur ſeule affaire, & leur front, qui ne diſſimule rien de la puiſſance des ans, ne parle aux yeux que de mort, quand le reſte de la nature ſemble enivré des illuſions de la vie.

Les neiges, ſur leſquelles je me trouvois, étoient légeres & telles que je ne ſaurois ſuppoſer qu'elles renfermaſſent aucune glace; &, en effet, il ſuffiſoit de regarder autour de moi & à mes pieds, pour me convaincre que j'étois à la

hauteur du ſommet de la montagne d'Oo, & des Pics les plus élevés de la chaîne ; que j'atteignois le terme de la région où ſe forment, dans les Pyrénées, les glaces, & que je touchois celle, où les dégels ſont trop peu ſenſibles, pour que la ſuſpenſion des gelées puiſſe y avoir des effets perceptibles.

Mes comparaiſons ne pouvoient s'étendre aux montagnes méridionales. J'attendois en vain que le ciel ſe dégageât. J'étois préciſément dans la région des nuages. Le brouillard étoit continu derriere moi, & ſi je diſtinguois les objets placés au nord & à l'oueſt, c'eſt que ce brouillard, en franchiſſant le ſommet de ma montagne, ſe diviſoit en pelotons rapidement emportés, & entre leſquels ma vue trouvoit toujours un paſſage. Je ne pus donc reconnoître les montagnes de la région orientale, où il peut s'en trouver d'élevées, aux ſources de la *Noguera*, & je ne pus comparer à la *Maladetta* une montagne fort haute & chargée de glaces, qui domine la vallée d'Aran, comme la *Maladetta* domine celles de Vénaſque & de Luchon. Entre ces deux monts, il y a peu d'intervalle ; & de Vénaſque on parvient aiſément dans les précipices qui les ſéparent. J'ai de fortes raiſons de croire qu'ils ne furent point originairement diſtincts, & qu'une autre montagne, placée plus à l'eſt, & dont l'eſcarpement

m'a paru tourné vers eux, leur appartenoit auſſi. L'opinion populaire confond également ces divers ſommets, dans la dénomination de *Montagnes maudites*, & les montagnes que traverſe le port de Viel, en ſont évidemment un appendice calcaire, qui correſpond parfaitement, pour la ſituation & la relation, aux monts du port de Vénaſque.

Le jour avançoit. Il falloit ſonger à raſſembler mes guides, & à regagner une contrée habitable. Je deſcendis donc, appuyé ſur mon bâton, à la maniere des montagnards des Alpes & des Pyrénées, & je gliſſai avec une extrême vîteſſe, juſqu'au lieu où m'attendoit mon guide de Barèges. L'éboulement de la neige me fit faire, à ſa vue, une chûte, qui m'entraîna l'eſpace de vingt-cinq ou trente pas vers le précipice; il en conçut quelque allarme; mais je me relevai ſur mon bâton, &, ſans m'arrêter, je me rendis maître de ma direction.

Le regret de ce brave homme étoit extrême. La grandeur & la nouveauté des objets qu'il avoit ſous les yeux, lui faiſoit concevoir ce qu'il perdoit à ne m'avoir pu ſuivre; & le mépris qu'il témoignoit pour tout ce qui lui avoit paru auparavant digne de la curioſité d'un montagnard, ne laiſſoit aucun doute ſur la ſupériorité de ce qu'il venoit de voir.

Nous descendîmes ensemble, dans une direction fort différente de celle que nous avions tenue en montant ; car nous suivions la branche orientale de la crête de rochers, que j'avois trouvée au sommet de la montagne, & qui en descend obliquement de part & d'autre. De tems en tems, nous appellions le chasseur, qui parut enfin au-dessous de nous, & nous fit signe de tourner de plus en plus vers l'orient. Il avançoit horisontalement ; nous descendions toujours ; & nous l'atteignîmes dans un vallon élevé, qu'en montant nous avions laissé bien loin à notre gauche. Ce vallon est tapissé d'une belle verdure, & un torrent le parcourt avec plus de vîtesse que de fureur. La direction du torrent me causa quelque surprise ; car il venoit à nous, au lieu de fuir devant nous, comme je m'y attendois, d'après sa situation qui me le faisoit confondre avec celui que nous avions passé le matin. Mais j'apperçus bientôt qu'il descendoit d'une autre partie de la montagne, savoir, d'un ravin qui la sépare de la *Malhetta*, & d'une troisieme montagne, que je voyois en même tems, & dont le sommet, totalement couvert de neiges, me sembloit d'autant plus élevé, qu'alors je ne pouvois lui comparer celui de la *Maladetta*, caché par la projection des rochers de sa base. Cette montagne, qu'un écartement momentané des

nuages, laiſſoit voir en entier, me fit regretter vivement de n'avoir pas plus de tems à donner à mon voyage. Jamais je ne vis rien d'auſſi ſingulier. Sa maſſe, coupée à pic du côté de la *Maladetta* & de la *Malhetta*, ſemble penchée vers elles. Son ſommet eſt des plus aiguiſés, & la pente oppoſée à ſon eſcarpement, moins rapide, & parfaitement réguliere, eſt chargée d'une épaiſſe couche de neige, qui me préſentoit ſa tranche, creuſée de douze cavernes contigues, dont les voûtes, exactement ſemi-circulaires, ſembloient autant d'arches deſtinées à la ſoutenir. Cette Aiguille appartient ſi évidemment à la *Maladetta*, que les gens du pays ne paroiſſent pas la diſtinguer par un autre nom.

La riviere du vallon fait un coude, & nous nous en ſéparâmes, pour deſcendre un rocher de marbre blanc dont la pente a quelque choſe d'effrayant, parce qu'elle ſe dirige vers un précipice dont on ne diſtingue pas encore la nature. Ce marbre eſt le même qui ſe reproduit par-tout, à l'entour de la *Maladetta*; celui de la *Penna blanca*, qui par-tout découvert, creuſé, ruiné, offre, à chaque pas, les reſtes d'une des grandes enveloppes de la montagne.

Au bas de ce rocher, je me trouvai ſur les bords d'un baſſin ovale, creuſé à plus de 80 pieds de profondeur, dans une maſſe vive de rocher

calcaire

calcaire, qui semble disposée en grandes couches horisontales, & dont les assises supérieures, taillées de la maniere la plus fiere, & couronnées de pins noueux & tortus, avancent en saillie sur le fond du précipice. C'est dans ce bassin, qui n'a qu'une ouverture vers l'orient, que se rendent toutes les eaux qui découlent de cette face des Montagnes maudites. Une riviere que produit leur union, coule légérement sur la prairie que nous avions traversée en différens sens, & que nous allions retrouver encore, & descend vers ce cirque, en formant une belle cascade qui interrompt, pour la premiere fois, la rapide égalité de son cours. Arrivée dans son enceinte, elle en fait le tour, cherchant en vain une issue, que lui refusent ses murs, se replie sur elle-même, & revenant vers son entrée, s'arrête tout-à-coup sur un gouffre, depuis maints siecles comblé de ses eaux, & s'y endort.

De là, je voyois, en même tems que la perte du torrent, une partie de ses sources & une partie de son cours. Je voyois se réunir, dans la prairie, deux torrens pareils en volume. L'un descendoit des neiges d'un haut vallon, voisin du sommet où j'étois parvenu, & qui le sépare d'un sommet plus voisin du port de Viel. L'autre, né d'un vallon moins désolé, rouloit en longues cataractes, jusqu'au niveau de la prairie, laissant

derriere lui de belles touffes de pins, placées ſur des îles de rochers. Tous ces torrens, & celui que j'avois paſſé le matin, ſont autant de ſources de la Garonne. Le goufre qui les abſorbe, les rend à la vallée d'*Artigue Telline*, où le lieu de leur ſortie eſt réputé l'une des ſources de ce fleuve; &, en effet, la Garonne d'*Artigue Telline* ſe réunit bientôt à celle de Viel, formée déjà, en grande partie, des torrens nés au revers des Montagnes maudites, & dans les monts ſecondaires de leur immédiate dépendance, en ſorte que la Garonne, en ſortant de la vallée d'Aran, doit à ces montagnes, juſqu'à préſent peu connues, la plus grande partie de ſes eaux.

Je remarquai, à côté du cirque, une caverne creuſée en puits, & dont le fond, toujours rempli de neiges, forme ici une glaciere naturelle. Ce qui me rendit cette caverne plus remarquable, c'eſt qu'elle annonce, dans la roche où le cirque eſt creuſé, une diſpoſition de couches toute différente de l'horiſontale; & qu'ainſi que M. de Sauſſure l'a obſervé tant de fois dans les Alpes, j'eus lieu de reconnoître qu'il n'y a rien de moins concluant que cette diviſion des rochers, en aſſiſes paralleles à l'horizon, pour déterminer la véritable ſituation de leurs couches originaires.

Nous fîmes le tour du cirque; & arrivés au

point opposé, nous dirigeâmes notre marche, en face, vers les montagnes orientales, laissant à notre droite & la prairie & sa riviere, & de gros rognons du granit fondamental de la *Maladetta*. A gauche, s'élevoit un long mur de schistes calcaires en ruines, au-dessous duquel on distingue le marbre & la pierre calcaire grise, supportés par le granit. Le marbre se montre aussi à droite, au-dessus du granit, mais à peine hors de terre. L'inclinaison du plan, vers la *Maladetta*, est ici de la plus grande évidence. Le sol que je foulois, étoit calcaire, & sa qualité caverneuse se trahissoit à chaque pas. Tantôt c'étoit des eaux que j'entendois rouler sous mes pieds, tantôt c'étoit de profonds soupiraux que je rencontrois; ces soupiraux éventent ou de longues & tortueuses cavités, naturelles à ce rocher, ou des crevasses accidentelles, comblées par d'énormes fragmens du même rocher, fragmens caverneux en petit, comme la masse entiere est caverneuse en grand, & dont les bisarres surfaces, ne se touchant que par quelques points, laissent entre elles d'innombrables interstices. Cette veine de rochers, dont les moindres débris portent des marques de la disposition cellulaire du tout, traceroit extérieurement, à quiconque voudroit la suivre dans toute sa longueur, la route souterraine de la Garonne.

D'ici, nous nous élevâmes un peu vers les rochers qui formoient, au fond, l'enceinte de ces déſerts, & que ſurmonte un Pic d'une forme âpre & belle, nommé le *Toro*. Arrivés près de ſa baſe, nous eûmes à gravir quelques toiſes de la roche cellulaire de cette région. C'eſt une échelle de rochers qui n'a rien de difficile pour un homme, mais une pareille échelle offre un ſentier ſi différent de ceux, où des quadrupedes d'un certain volume peuvent exercer leur adreſſe, que mon guide auroit cru me taire une merveille du pays, s'il avoit manqué de m'apprendre que les vaches de Vénaſque ſont accoutumées à la paſſer. C'eſt dès leur enfance, & ſur les traces de leurs meres, qu'elles apprennent à tenter cette périlleuſe aventure, & il en réſulte pour elles tant de gloire, qu'il me fut aiſé de comprendre, que ſi mon guide n'avoit pas ſenti l'amour-propre de montagnard, l'emporter ſur l'amour-propre national, il auroit eu quelque peine à rendre un ſi honorable témoignage à des vaches Eſpagnoles.

Au-deſſus de ce rocher, on trouve, en tournant à gauche, une crête qui eſt le point le plus élevé de la vallée de Vénaſque, & d'où l'on va deſcendre vers celle d'Aran. Ici donc, on quitte l'Aragon, & l'on entre dans les dépendances de la Catalogne.

Un des premiers objets que l'on remarque en descendant, c'est un grand & beau lac, dominé, à droite, par un Pic de la forme la plus fiere, nommé le *Pomeron*. Le lac en prend le nom. Il se décharge dans un lac plus petit, dont les eaux fuient à travers des schistes amoncelés, & se dérobent bientôt à la vue, pour ne reparoître que bien loin de-là, sous la forme d'un torrent qui tombe dans la vallée inférieure. Ces lacs, leur bassin, les rochers nuds, & les débris qui les accompagnent, composent ensemble un des plus tristes payſages que j'aye rencontré.

Le brouillard qui m'avoit environné, au sommet de la *Maladetta*, étoit descendu peu-à-peu au niveau de cette gorge. Tout-à-coup les monts disparurent, & à peine le lac s'offrit-il deux instans, en entier, à notre vue. La brume voloit avec une telle rapidité, que le premier moment où il se découvrit, fut trop court pour que j'eusse le tems d'attirer les regards de mes guides, sur le singulier spectacle qui frappoit les miens. Le nuage s'ouvroit & se fermoit avec une promptitude égale. Tantôt c'étoit le sommet d'un Pic, tantôt c'étoit le fond d'une vallée, que l'on entrevoyoit à travers ses déchiremens. Il ne s'arrêta qu'une fois. Alors, il couvroit toute la contrée que nous

traverſions, & nous montroit, par une ouverture circulaire, la riche & fertile pente des monts de la vallée d'Aran, dorée par le ſoleil, & d'une couleur vraiment céleſte. Cette apparition, qui avoit quelque choſe de magique, dura environ une minute, & fut la derniere. Les nues ſe rejoignirent, & s'accumulant ſur nous, couvrirent notre route d'une obſcurité allarmante. Nous nous diſcernions à peine l'un l'autre. Le monde finiſſoit à quatre pas de nous, & nous marchions ſur ſes débris. Une pente rapide, qui deverſoit, à droite, dans le lac dont l'apparition nous avoit avertis du danger que nous pouvions courir ſur ſes bords, & qui plongeoit, en même-tems, devant nous, dans les profondes vallées que nous avions entrevues à travers les nuages; un ſol, où les ruines des montagnes voiſines entaſſées, pêle-mêle, nous préſentoient confondus les rochers de leurs cîmes, de leurs flancs & de leurs entrailles; tout concouroit à rendre la précipitation périlleuſe, quand une obſcurité qui redoubloit ſans ceſſe, pouvoit rendre la lenteur funeſte.

Le chaſſeur qui nous conduiſoit, connoiſſoit parfaitement le paſſage. Il marchoit en avant, & nous dirigeoit de la voix, car, à tous momens, on ceſſoit de ſe voir l'un l'autre, & moi ſur-tout, je reſtois ſouvent en arriere, de

quelques pas : l'amas de débris que nous parcourions, me frappoit par un mêlange si extraordinaire de roches feuilletées de toute espece, que je ne pouvois m'empêcher d'en briser de tems en tems quelqu'une. Combien je regrettois d'être privé de la vue des monts qui couvrent ce ravin de leurs ruines, & de ne pouvoir observer la disposition générale des couches, dont je foulois les fragmens !..... Mais c'étoit autant de gagné pour la sûreté de la marche. Dans une route où l'on ne sauroit faire un faux-pas qui ne soit funeste, il est heureux que le sol attire toute l'attention.

Cette dangereuse descente nous amena sur un pâturage, & l'épais brouillard qui nous avoit enveloppés, moins prompt que nous à se dégager du labyrinthe de ces gorges supérieures, demeura suspendu sur nos têtes.

En passant tout-à-coup de la nuit au jour, nous avions, en même-tems, passé de la plus sauvage à la plus riante nature. Toutes les pentes, ou couvertes d'herbe, ou ombragées de forêts, descendoient rapidement vers les vallées inférieures, que je voyois se rencontrer sous mes yeux, & porter tour-à-tour à la grande vallée qui naît de leur union, le torrent qui concourt à en former le fleuve. Le soleil, descendu vers son couchant, y trouvoit

peu de nuages. Il éclairoit un vaſte horiſon, tout formé de ſommets émouſſés, livrés déformais à l'homme & aux animaux qu'il s'eſt ſoumis, & qui, s'abaiſſant graduellement vers les plaines, ſembloient y mourir, comme les hautes vagues de l'océan contre un rivage éloigné.

Le joli Roſier ſans épines (1) couvroit preſque toute la pente que nous parcourions. Ses petites roſes, agréablement variées dans leurs nuances, en teignoient la verte étendue, & l'air en étoit encore parfumé, long-tems après que nous avions ceſſé de les fouler. Jamais je n'ai vu ſur les montagnes une végétation auſſi vigoureuſe. Les plantes ſemblent ſe diſputer le terrein. Les fragmens du marbre qui forme les rochers dont ce pâturage eſt dominé, ne peuvent rouler ſur ſon penchant ſans y être arrêtés par des touffes d'herbes & d'arbuſtes. A peine en repos, la végétation s'en empare, les recouvre, les enlace en tout ſens, & de délicieux aromates croiſſent à leur pied, défendus des vents, du froid & des eaux.

Le pied nous manquoit, à tous momens, ou dans les creux du terrein, que l'herbe dérobe à la vue, ou ſur l'épais limon végétal, qui enduit

(1) *Roſa Alpina* L.

les débris de rochers dont le sol est semé ; & ce ne fut pas sans avoir fait quelques chûtes, auxquelles la nature du terrein contribuoit autant que la promptitude de notre marche, que nous atteignîmes des forêts qui se montroient, depuis long-tems, au-dessous de nous.

La terre vierge des déserts dont l'homme n'a pas encore violé la solitude, ne sauroit avoir un plus beau vêtement que ces forêts. La hauteur démesurée des arbres, le luxe de leur feuillage, la grosseur des vieux troncs à moitié détruits, & tout couverts d'une mousse épaisse, l'entrelacement de mille plantes grimpantes, la force de celles qui cherchent, à leurs pieds, un abri contre l'air & la lumiere, tout annonce une nature bien prompte à réparer les injures que l'homme lui fait, puisque ce n'est point la nature qui ne lui fut pas encore livrée.

Nous traversâmes rapidement ces forêts ; &, sur la terre humectée & grasse, les faux-pas se multiplioient à proportion qu'ils devenoient moins dangereux ; l'on auroit eu peine à reconnoître, à notre démarche, des gens éprouvés dans les plus mauvais pas des montagnes.

Nous arrivions dans la vallée d'*Artigue Telline*. Cette vallée est étroite, & couverte des mêmes forêts. Le torrent du lac de *Pomeron*, dégagé enfin de ses amas de schistes, prend une

forme digne de ſon origine, & roule de caſcades en caſcades, juſqu'au fond de la vallée. Nous ſuivions ſon cours; mais il s'enfonçoit bruſquement dans le lit qu'il s'eſt creuſé, lorſqu'au niveau de notre ſentier, je vis une caverne vomir le torrent que j'avois vu s'enfoncer dans le goufre de la *Maladetta*. Il n'a rien perdu dans ſon voyage ſouterrain. Ses eaux, jailliſſant du ſein de la terre, en un double torrent, ſe réuniſſent bientôt, & forment une longue cataracte, que l'on voit rouler entre les arbres, juſqu'au fond du précipice. Le plus beau fleuve des Pyrénées ne pouvoit avoir des ſources marquées par de plus beaux accidens.

Depuis le lieu qui voit renaître la Garonne, nous marchâmes, preſque de plain-pied, ne deſcendant qu'inſenſiblement, par un chemin tracé, & par conſéquent facile, toujours ſuſpendu ſur le précipice où roule la Garonne, & ombragé de ces forêts qui couvrent toutes les pentes de la vallée. Bientôt nous rencontrâmes quelques cabanes entourées de pâturages, enſuite de petits champs couverts d'aſſez beaux grains, & enfin l'hermitage que mon guide avoit marqué pour terme de notre pénible courſe.

L'hermite étoit abſent; mais une maiſon attenante à l'hermitage fut notre refuge. Il étoit temps d'arriver. Les nuages étoient deſcendus

des montagnes, &, une fois détachés des sommets, ils avoient repris la vîteſſe que le vent leur imprimoit. A peine étions-nous à couvert, que tout rentra dans la nuit, & que l'orage creva avec ce fracas que la foudre & les eaux ne font entendre que dans le ſonore labyrinthe de ces profondes vallées.

Tibulle, qui eſt, je crois, une autorité en fait de volupté, ſavoit fort bien ce que le ſifflement des vents & le bruit de la pluie, entendus à couvert, ajoutent au charme du repos & aux délices de certaines ſituations (1). Il s'en falloit de beaucoup que mon bonheur fût accompagné de tout ce qui concouroit à celui du plus aimable des Romains; mais du moins il n'y manquoit rien du côté de la tempête, de la fatigue & de l'abſtinence de la journée, & des privations qu'il avoit fallu endurer dans l'hoſpice; & comme il eſt juſte que les jouiſſances d'un pauvre coureur de montagnes, ſe compoſent d'élémens plus ſimples que celles de l'amant de Délie, il me ſuffit, cette fois, pour goûter la volupté qu'il peint avec tant de graces, d'entendre les éclats du tonnerre, & le fracas des cataractes, dans une

(1) Quam juvat immites ventos audire cubantem,
Et dominam tenero continuiſſe ſinu;
Aut gelidas hibernus aquas quùm fuderit auſter
Securum ſomnos, imbre juvante, ſequi! *Lib. I, El.* 1.

maiſon fermée, & au coin d'un bon feu, occupé avec mes guides, de notre ſouper ruſtique, prêts à déployer, ſur une couple de plats, où s'exerçoient, à l'envi, nos connoiſſances dans l'art de la cuiſine, une faim qu'auroient enviée les gourmands de Rome, & cauſant paiſiblement avec de bons payſans, riches, heureux, hoſpitaliers, qui, à notre priere, nous ouvrirent enſuite leur grenier à foin, dans lequel je paſſai une de ces nuits calmes, qu'accorde ſi aiſément la bonne nature, à celui qui, ſe rapprochant des hommes ſimples avec de ſimples deſirs, ſe trouve dans cette heureuſe ſituation, où, libre de craintes & de ſoins, il peut acheter le repos par la fatigue du corps, & ne pas l'éloigner par celle de l'eſprit.

CHAPITRE XIII.

Vallée d'Aran, & Port de Viel. Portillon.

LA vallée d'*Artigue Telline*, toujours étroite & couverte de bois, deſcend plus rapidement, après l'hermitage, vers celle d'Aran. Bientôt, on atteint le niveau du torrent qui occupe la plus grande partie de ſon fond; mais le penchant de ſes montagnes, parſemé d'habitations

de plus en plus nombreuſes, dont les environs cultivés, interrompent, par des prairies & des champs, la continuité des forêts, forme un des plus charmans tableaux que l'on puiſſe imaginer.

Le chemin que l'on parcourt eſt, au reſte, comme tous les chemins de la partie moyenne de ces monts, une ſorte de canal, toujours noyé par les eaux deſtinées à l'arroſement des prairies. C'eſt dans ce chemin que les prairies ſupérieures ſe déchargent de celles qui les ont humectées, & c'eſt par ce chemin qu'elles côtoyent les prairies inférieures, toujours prêtes à y deſcendre au gré de leurs propriétaires. Ainſi l'irrigation, déjà pratiquée, ici, moins induſtrieuſement que dans les Alpes, rend encore les routes preſque impraticables, faute d'un petit canal creuſé à côté, pour recueillir & tranſporter les eaux. C'eſt, en conſéquence, un travail aſſez pénible pour le piéton, que celui d'éviter ces courans d'eau; & il lui faut autant de ſoupleſſe que d'habitude des routes de cette eſpece, pour en parcourir des lieues entieres, en s'élançant de pierre en pierre, comme le font les agiles habitans du pays.

Dans la meilleure partie des Alpes Suiſſes, les eaux ſont, pour le berger, un objet de toute autre conſidération. Il n'en perd pas le moindre

filet. Non-seulement, il en débarrasse ses chemins, en les rassemblant dans des canaux, mais il sait les porter dans des lieux où le berger des Pyrénées n'a jamais imaginé qu'elles puissent parvenir. Tel rocher, dont la surface ne se couvriroit jamais que d'un maigre pâturage, souvent même inaccessible au bétail, s'enrichit de belles prairies. Au défaut des eaux locales, que la nature ne lui a point accordées, on voit de longs tuyaux de sapin, suspendus le long des escarpemens qui l'avoisinent, au moyen de crochets de fer, ou de fiches de bois, enfoncés dans les interstices du rocher, y porter les ruisseaux des monts voisins, & devenir eux-mêmes le sentier de celui qui cultive cette surface isolée, & qui enleve les foins qu'il y fait croître, en les rassemblant en petites meules fortement attachées, qu'il précipite au fond des vallées adjacentes, d'où il peut les transporter dans son habitation.

Un beau village, placé dans une situation sauvage, mais superbe, se trouve à l'embouchure de la vallée d'*Artigue Telline*. Là, on passe la Garonne, sur le premier pont de pierre qui joigne ses rives, & l'on promene sa vue sur le beau bassin de la vallée d'Aran, où le bourg de Viel est placé. Les deux Garonnes suivent ici le sort des deux vallées. Pareilles, à-peu-près,

en volume & en rapidité, comme ſemblables d'origine, elles y confondent leurs eaux, & dès-lors c'eſt déjà un fleuve que l'on voit. Il participe encore à la fougue des torrens, parce qu'il eſt encore voiſin de ſa ſource, & ſes flots impétueux grondent contre les rochers que, dans la fureur de ſes débordemens, il entraîne annuellement avec lui. Cependant, il ſert déjà l'homme, & ſe ſoumet à tranſporter les bois que l'on coupe ſur le penchant des montagnes voiſines. La vallée retentit ſans ceſſe du choc de ces troncs, heurtés, avec violence, contre les écueils de ſon cours. C'eſt ainſi qu'il deſcend vers Saint-Beat, au-deſſous duquel il reçoit la Pique de Luchon, & enſuite à Montrejeau, d'où, groſſi de la Neſte, il paſſe ſous Saint-Gaudens, ville délicieuſement ſituée & que j'ai conſidérée comme la clef de cette haute partie des Pyrénées, reçoit les eaux du Conſerans & du Comté de Foix, avant d'effectuer à Toulouſe la jonction des deux mers, & déſormais ſe courbant vers l'océan, & abandonnant au Gave les eaux de toute la partie occidentale des Pyrénées, groſſi de celles des montagnes du Languedoc & de l'Auvergne, toujours accompagné des plus délicieuſes contrées de notre beau royaume, chargé à Bordeaux de nombreux vaiſſeaux, & des richeſſes

d'un commerce immenſe, il s'avance majeſtueuſement vers la mer, dont il partage déjà les mouvemens, & à peine contenu par un lit dont la largeur excede deux lieues, il eſt lui-même une mer qui rencontre la mer, ſur les ruines d'une vaſte ceinture de rochers, impuiſſant obſtacle oppoſé à cette rencontre. Là, s'éleve du ſein des eaux, la Tour du Cordouan, ce Phare célebre, témoin de tant de naufrages que ſes feux ne peuvent écarter des écueils qui l'environnent, & qui m'éclaira pendant une orageuſe nuit, porté par une légere barque de pilote, tandis que le terrible vent d'oueſt, ſecondé par la marée de l'équinoxe, & roulant des vagues arrivées avec lui des côtes de l'Amérique, ſoulevoit les eaux juſqu'aux étages ſupérieurs de la tour, & que, vers les paſſes, le canon de détreſſe retentiſſoit de loin en loin, au milieu du fracas de la mer, & de ces lugubres gémiſſemens des flots tournoyans entre les rochers, qui furent, pour les anciens, les aboyemens des chiens de Scylla.

Si, de la jonction de la vallée d'*Artigue Telline* à la branche principale de celle d'Aran, on remonte juſqu'à Viel, on trouve ce bourg dans un baſſin riche & fertile, que traverſe la Garonne, dont la ſource la plus éloignée eſt dans les montagnes du port de *Peyre-blanque*, ſituées au levant,

levant, & dont la crête sépare cette source de celle de la *Noguera Pallaresa*. Une autre source du même fleuve est dans le port de Viel même, dont la vallée s'éleve au sud, & reçoit les eaux d'une partie des Montagnes maudites. Et comme les sources de la *Noguera* naissent toutes, au revers de celles de la Garonne, c'est la *Noguera Ribagorçana* que l'on trouve à l'opposite de celle-ci. Le marbre de la *Penna Blanca*, le marbre qui ceint, de toutes parts, les Montagnes maudites, reparoît au port de Viel, en masses considérables; & le granit, que roulent ici les torrens, appartient aux énormes rochers primitifs contre lesquels il s'appuye. Rien ne m'a donné à croire que, dans la vallée d'Aran, il y ait aucun sommet de l'importance de celui de la *Maladetta*, & j'ai lieu de penser que ce mont domine avec assez de supériorité, tous ceux dont les eaux concourent à former la Garonne, pour être regardé comme le terme du rang le plus élevé de la chaîne.

J'ai représenté la chaîne des Pyrénées, comme formée de diverses bandes de montagnes, dont les plus voisines de la plaine sont les moins élevées, & qui se rehaussent, par degrés, jusqu'à la crête de la chaîne. C'est ici le lieu de donner à cette observation générale, toute la précision dont elle est susceptible.

Pour prendre donc une idée juſte de ces bandes, qui ne ſont rien moins que continues, il faut ſe figurer chaque montagne primordiale, formant, avec les débris des couches ſecondaires qui s'appuient ſur elle, un chaînon de la grande chaîne, en ſorte que, dans l'état actuel de diviſion des montagnes, elle compoſe, avec ſes dépendantes, une véritable petite chaîne plus ou moins parallele à la chaîne générale, & telle que la montagne primitive en eſt ordinairement le point le plus élevé, & que les montagnes ſecondaires qui lui appartiennent, deſcendent, en mourant, dans la direction univerſelle des couches & des rangs. Il réſulte de cette diſpoſition, que la chaîne eſt compoſée de bandes beaucoup plus courtes qu'elle, & qui s'entrelacent de maniere que chacune va ſe perdre entre deux autres, au moins, & que chaque rang de la chaîne, depuis le plus voiſin de la plaine, juſqu'au plus élevé, étant formé de ces chaînons entrelacés, la crête des Pyrénées & de tout autre amas de montagnes, décrit une courbe repliée en tout ſens, où la ligne de démarcation ſaute d'un chaînon à un autre, & du rang qui finit à celui qui s'éleve.

Ces ſerpentemens, au reſte, ne ſauroient, dans une chaîne ſenſiblement plus eſcarpée d'un côté que de l'autre, ſe porter des deux

côtés, ſans des conſéquences différentes. La crête des monts eſt deſſinée par la ſucceſſion des ſommets les plus voiſins en ſituation, & les plus prochains en élévation; & la partie ſeptentrionale, deſcendant plus inſenſiblement vers les plaines, que la partie méridionale, offrira preſque tous les remplacemens aux lacunes du cordon ſupérieur. On ne manquera donc pas de prévoir que la crête des Pyrénées doit être plus communément formée de ſommets élevés, quand elle fléchit au midi, que lorſqu'elle ſe détourne au nord. On s'attendra également à trouver les maſſes granitiques plus conſidérables dans les inflexions méridionales, les accumulations calcaires plus communes dans les inflexions ſeptentrionales; &, dans le paſſage d'un chaînon à l'autre, on verra de quoi ſe rendre raiſon de l'alternative des montagnes granitiques & des montagnes calcaires, qui ſe ſuccedent à la crête des Pyrénées, alternative ſinguliere, vu l'énorme élévation de ces dernieres; & l'on ne s'étonnera point de voir cette crête formée de marbre, depuis Vignemale juſqu'au Mont-perdu, de granit entre ce mont & le port de Bielſa, de matieres ſecondaires ici, & de granit plus loin; le granit diſparoître encore au port de la Pèz, & reparoître à celui de Clarbide & d'Oo; le marbre lui ſuccéder

au port de Vénaſque, & l'énorme maſſe de granit de la *Maladetta*, ſéparer les marbres de ce port, de ceux du Port de Viel. Chacune de ces îles de granit eſt un chaînon diſtinct, qui forme, avec ſes acceſſoires, une petite chaîne ſéparée, & la nature leur a imprimé le caractère de leur indépendance reſpective, en diſtinguant le granit à bandes ſaillantes de la région de montagnes qui s'éleve entre les tours de Marboré & le port de Bielſa, du granit à grands criſtaux de feld-ſpath, qui fait la baſe des monts de Clarbide & d'Oo, & celui-ci du granit ſimple de la *Maladetta*.

On ne peut ſe diſſimuler, au reſte, que le Marboré paroît faire exception à pluſieurs des regles qui m'ont ſemblé pouvoir être établies. Mais dans quelles conſidérations générales le Marboré ne ſe préſente-t-il pas comme une exception? Non-ſeulement il ſe montre, quoique calcaire, au plus haut rang d'une des inflexions les plus méridionales, mais ce n'eſt point comme dépendant d'un mont primordial qu'il y forme la crête de la chaîne; on ne voit point à quelle maſſe il peut ſe rapporter, dans quelle claſſe il peut ſe ranger. Conſtamment en oppoſition avec tout ce qui l'environne, il porte aux nues des couches qui paroiſſent horiſontales, dans la région même où toutes les

couches ſont redreſſées, & affecte, en même-tems que la forme des montagnes les plus diſtantes du centre des monts, une élévation qui, peut-être, ne ſe rencontre plus à la crête même. Etranger à tout, il ſemble être un ouvrage à part; on croiroit que les Pyrénées étoient achevées lorſqu'il fut fait. Les monts calcaires à couches redreſſées, au milieu deſquels il eſt placé, furent appuyés avant lui ſur les monts de granit, que l'on voit s'enfoncer ſous eux; & ce mont ſingulier, dont les couches inférieures m'ont paru participer à l'inclinaiſon du ſol ſur lequel il a été dépoſé, & dont les aſſiſes reprennent, à meſure qu'elles s'élevent au-deſſus de cet appui, la ſituation d'un dépôt tranquille (1), donneroit à croire, autant par cette ſtructure, que par ſa ſubſtance, qu'il eſt le produit de matieres calcaires antérieures, rediſſoutes & de nouveau dépoſées, & ainſi, la plus grande maſſe, peut-être, qui ſe trouve dans les Pyrénées, ſeroit un accident, & les hauteurs les plus conſidérables de cette chaîne ſe rencontreroient dans un amas tertiaire.

Après le port de Viel, & les ſources principales de la Garonne & de la *Noguera*, la crête

(1) Voy. ci-deſſus, chap. VI.

des Pyrénées ſubit la plus conſidérable flexion, dont la chaîne offre l'exemple. Le haut rang des monts ſupérieurs expire, & il faut rétrograder beaucoup vers le nord, pour trouver un rang de montagnes moins élevées, qui ſont le prolongement d'une bande inférieure de rochers primitifs, & qui deviennent, dans le Conſerans, les limites des deux royaumes. Le *Mont-Vallier*, voiſin de la ſoudure des deux rangs, paroît être le plus haut ſommet de ce cordon, qui s'abaiſſe rapidement, enſuite; mais la chaîne, après avoir ſouffert cet abaiſſement, l'eſpace d'environ trente mille toiſes, ſe releve dans le comté de Foix, en ſe repliant au midi, & formant, en quelque ſorte, une nouvelle chaîne, qui jette de fortes branches vers le Languedoc, regagne, dans la partie occidentale du Rouſſillon, la plus grande hauteur qu'elle puiſſe acquérir, à cette proximité de la mer. Les montagnes qui avoiſinent le *Col de la Perche* & les ſources de la *Segre*, pourroient bien être, comme on le croit, le degré le plus élevé de cette partie des Pyrénées; mais, à moins qu'il n'y ait, dans la multiplicité des branches qui coïncident vers ce point, des cauſes de rehauſſement de la crête, que je ne puis juger que ſur les lieux, leur hauteur ne ſauroit égaler, à beaucoup près, celle des monts du centre, puiſque le Canigou, qui n'eſt qu'au

ſecond degré, n'a que 1441 toiſes, tandis que le Pic du midi de Bigorre, placé ſeulement au troiſieme degré, l'excéde en hauteur, de 60 toiſes.

Je ne puis m'empêcher, au reſte, en conſidérant cet enſemble, de regarder les Pyrénées comme compoſées de deux chaînes principales. L'une commence dans le voiſinage de l'Océan, & ſe termine à la *Maladetta*; l'autre lui ſuccede ici, & ſe prolonge juſqu'à la Méditerranée. Les directions de toutes deux ſont paralleles entre elles. Les plus grandes hauteurs de l'une & de l'autre ſont plus voiſines de leur extrémité orientale que de l'extrémité oppoſée, & la premiere de ces deux chaînes, étant la plus méridionale, eſt auſſi celle qui atteint la plus grande élévation.

La vallée d'Aran, ſe trouvant au verſant de France, fut marquée par la nature, pour lui appartenir; mais la bizarrerie de ſa ſituation, entre une chaîne qui commence, & une chaîne qui finit, n'a pas laiſſé, ſans doute, que d'affoiblir ce qu'il y a d'impérieux dans les diſtributions naturelles plus nettement tracées. Quoi qu'il en ſoit, ce fut en 1192, qu'un mariage la réunit au royaume d'Aragon. Actuellement elle fait partie de la Catalogne; mais ſes habitans ont conſervé, avec leurs voiſins françois, beaucoup de relations & beaucoup de reſſemblance. Leur langage même s'en reſſent, & demeure mêlé d'une portion

de roman françois assez considérable, pour qu'il diffère essentiellement de l'espagnol.

Diverses communications sont ouvertes entre la vallée d'Aran & celle de Luchon, qui sont sœurs d'origine, puisqu'elles confondent immédiatement leurs eaux. La plus haute de ces communications est celle par laquelle je rentrai dans la vallée de Luchon. Elle se trouve un peu au-dessus de *Bososte*, & au nord des ruines du château de *Castel-Leon*, que nous prîmes sur les Espagnols, pendant la guerre de la succession. C'est ce qu'on nomme le *Portillon*. On s'y éleve par un sentier, que fréquentent les bêtes de somme, & l'on rencontre un rocher, d'où l'on jouit d'une superbe vue. On domine alors la plus belle partie de la vallée d'Aran, & l'on a *Bososte* à ses pieds. De là je parcourois des yeux les montagnes méridionales, & en songeant que, jusqu'au pied du Portillon, j'avois toujours descendu, je ne pouvois considérer sans étonnement, l'énorme étendue des bases de la *Maladetta*, qui contiennent, d'une part, tous les rochers qui descendent vers la ville de Vénasque, & tout le port de Viel, qui, de l'autre, comprennent encore la vallée d'Aran & ses dépendances, jusqu'à Bososte, & enfin celle de Luchon jusqu'à Bagnères ; ce qui forme un cercle d'environ quinze mille toises de diamètre.

Les limites d'Eſpagne ſe trouvent au ſommet du *Portillon*, qui eſt peu élevé. Cette montagne, cependant, a une baſe granitique très-apparente; & il paroît que c'eſt le rang auquel elle appartient, qui, après avoir occaſionné, dans la vallée d'Aran, un étranglement, acquiert de l'autre côté la ſupériorité, & y devient la crête des Pyrénées, en devenant la chaîne qui ſe ſubſtitue à celle qui expire après la *Maladetta*.

La deſcente du Portillon eſt aſſez rapide, pour qu'il ait été néceſſaire d'y tracer un ſentier ſerpentant. Ce ſentier, au reſte, n'a pas coûté un ſeul arbre, une ſeule pierre, au ravin qu'il parcourt, & il pourroit bien être le réſultat de l'adreſſe des mulets, plutôt que celui de l'induſtrie des hommes.

Au bas de cette deſcente, on trouve les charmantes prairies de Saint-Mammet, reſſerrées dans un vallon étroit, entre des montagnes couvertes d'épaiſſes forêts de hêtres & de chênes. Les rochers même, qui hériſſent çà & là leur pente, ſont chargés d'arbres, & revêtus de verdure. On ne peut ſe figurer un ſite plus agreſte, une ſolitude plus tranquille. La *Burbe*, qui naît dans le Portillon, parcourt ici des pentes dont l'inclinaiſon hâte le cours des eaux, & ne l'irrite pas. Vive & douce comme la Pique, à laquelle elle va ſe réunir, elle arroſe ces

prairies, ſans jamais les ravager; & même quand un gonflement paſſager la répand ſur ſes rivages, bien loin d'en détruire la verdure, elle donne à l'herbe une vigueur nouvelle, ſemblable, en ceci, à la Pique, à la Neſte, à l'Adour, à la plupart des rivieres des Pyrénées, & bien différente de celles des Alpes, dont les alluvions, preſque toujours funeſtes, lors même qu'elles n'entraînent point, ſur les prairies, d'épaiſſes couches de cailloux & de gravier, ne manquent guère d'y dépoſer un limon qui les ſtériliſe, ſi elles n'ont point été épurées par quelqu'un de ces lacs que la nature ſemble avoir multipliés dans ces montagnes, à proportion de l'abondance des matieres de cette eſpèce, dont leurs torrens ſont infeſtés. Un obſervateur, dans l'opinion duquel mes obſervations me donnent une nouvelle confiance, me paroît avoir trouvé la véritable raiſon de cette différence, lorſqu'ayant vu que les débris des montagnes ſchiſteuſes ſont ceux que les eaux roulent le plus communément, parce que c'eſt dans ces montagnes que ſe font les éboulemens les plus fréquens & les plus conſidérables, il a reconnu enſuite que les ſchiſtes des Pyrénées ſont, en général, bien plus durs que ceux des Alpes, & bien moins ſuſceptibles de tomber en décompoſition; qu'il exiſte en Suiſſe peu d'ardoiſieres, & que les ardoiſes y ſont

ordinairement d'une mauvaise qualité ; que les ardoises se trouvent, au contraire, en quantité dans les Pyrénées, & sont excellentes ; que, dans celles-ci, les cristallisations & les veines quartzeuses abondent, que dans celles-là on ne trouve que des cristallisations & des veines spathiques ; que la terre calcaire y est donc mêlée à grandes doses, qu'elle en hâte la destruction, qu'elle se délaie aisément dans les eaux qui les lavent, & que les torrens, qui charient ces particules crétacées, sont ceux qui déposent sur leurs bords un limon stérile (1).

La Burbe rencontre la Pique, un peu au dessus de la tour de Castel-viel. Vers le lieu où s'opere cette rencontre, je montai à droite, sur le penchant des montagnes, jusqu'au sommet d'un rocher, d'où je revis avec plaisir les cîmes

(1) Je tire cette belle observation d'une note qui m'a déja fourni celle que j'ai placée dans la lettre 23 de M. Coxe, vol. 2, pag. 92, & qui fait partie d'une suite d'observations intéressantes, dont j'espere enrichir ce qui me reste à dire sur la Suisse, observations presque toutes dirigées sur des objets d'utilité, & dans lesquelles se distingue sans cesse l'esprit qu'a porté dans ses loisirs, comme dans ses travaux, un ami des hommes & des sciences, que celles-ci auroient souvent regretté de n'avoir point occupé tout entier, si les sciences savoient envier à la chose publique la possession d'un sage.

blanchies de la montagne d'Oo, & les glaces qu'elles préſentent preſqu'à l'orient. De là, je regagnai la Tour, & enſuite la vallée de Bagnères, d'où je fis quelques courſes, que les orages rendirent pénibles, & peu fructueuſes, & où je termine cette eſquiſſe de la partie centrale des Pyrénées, pour paſſer à l'examen des phénomènes généraux, que préſentent la hauteur de ces monts, leur relation avec les Alpes, leur ſituation, & leurs mines, conſidérés dans leur influence ſur la zone glaciale, dans la part qu'ils prennent au deſſin primitif du continent, & dans leur rapport avec les peuples qui les habitent.

Fin de la premiere Partie.

OBSERVATIONS
FAITES
DANS LES PYRÉNÉES,
POUR SERVIR DE SUITE
A DES OBSERVATIONS
SUR LES ALPES.

CHAPITRE XIV.

Les Pyrénées, considérées, relativement aux Alpes, dans l'étendue de leurs Glaces. Observations sur l'extension des Glaciers, & le terme qu'elle doit avoir.

CONTRARIÉ, dans les Pyrénées, par les caprices d'une saison mal assurée ; assailli, au milieu de l'été, par les ouragans de l'automne; seul & privé des moyens d'observer, qui dépendent des instrumens; j'ai eu à vaincre tous les obstacles

qui peuvent se réunir contre un voyage d'observation, & je n'ai pu me proposer d'autre but que celui que l'on peut atteindre à l'aide des seules ressources qui n'abandonnent en aucune circonstance & en aucun lieu, quiconque n'est point étranger à la nature, & prend plaisir à la contempler.

Dans le cours de ce pénible voyage, marqué par plus d'une tentative infructueuse, dont j'ai dû supprimer le récit, quelques circonstances favorables, il est vrai, sont venues à mon secours, & je suis parvenu à établir des faits nouveaux, peut-être, relativement à la hauteur des Pyrénées, & aux phénomenes qui l'accompagnent. Je mets au nombre de ces circonstances le hasard qui dirigea vers les lieux où je faisois mes premieres observations, un nivellement dont j'ai rendu compte. Ainsi, en même-tems que je découvrois, dans la haute région des Pyrénées, des glaciers de l'existence desquels je tirois des inductions en faveur des mesures prises antérieurement par M. Flamichon, dans le Béarn & la Bigorre, & adoptées par l'auteur de l'Essai sur la Minéralogie de ces monts, les travaux de MM. Reboul & Vidal fixoient, d'une maniere plus précise, la hauteur des sommets principaux, & faisoient irrévocablement descendre le Canigou & le

Pic du midi, du rang qu'ils avoient usurpé, à la place qui leur appartient.

Encouragé par le succès de ma premiere tentative, & me fiant d'autant plus à l'habitude que j'ai acquise, d'estimer les hauteurs par l'état des neiges, comparé à la situation des monts, à l'inclinaison & à l'aspect des pentes, que ces jugemens étoient éclairés par des observations faites dans des lieux, où des opérations avoient pu les rectifier, j'ai parcouru le haut cordon de montagnes, dont les savans que je viens de citer, observoient une extrêmité, & à l'autre extrémité duquel, j'ai tracé la route, jusqu'à présent ignorée, d'une montagne plus accessible que le Marboré, quoique réputée inaccessible, & non moins importante que lui par sa position, sa hauteur, sa nature & ses connexions. Ainsi, je me suis assuré que la plus grande élévation à laquelle les Pyrénées paroissent atteindre, se soutient, l'espace d'environ quarante mille toises, à compter de Vignemale, jusqu'à la Maladetta, & il n'est plus douteux que ces monts, qui paroissoient inférieurs aux Alpes de mille toises, au moins, ne le sont réellement que de six cens toises, au plus, en faisant même entrer dans la comparaison, les hauteurs presque disproportionnées du *Schreckhorn*, & du Mont-blanc.

Décrire les phénomenes qui accompagnent une élévation de dix-ſept à dix-huit cens toiſes, qui ſe prolonge ſur un cinquiéme de la longueur de la chaîne, & ſe répete, peut-être, à peu de choſe près, dans ſa partie orientale, c'eſt multiplier les analogies qui regnent entre les Pyrénées & les Alpes, en même-tems que circonſcrire les différences dans un cercle mieux déterminé. De ces analogies & de ces différences, les plus apparentes ſe ſont donc préſentées naturellement, dans le détail de mon voyage; mais il me reſte à examiner celles que l'on ne peut conclure d'une maniere auſſi directe; & comme c'eſt particulierement dans l'étendue des neiges & des glaces, que ſe manifeſtent les premieres conſéquences de la diverſité de hauteur, en ſorte que les neiges, obſervées avec attention, dans les monts qui parviennent à la région où elles ſont permanentes, peuvent devenir un indice certain de l'élévation abſolue de ces monts, il me ſera d'autant plus permis de traiter ce ſujet, & d'ajouter quelques réflexions à celles que j'ai préſentées, en décrivant les glaciers des Alpes, que, juſqu'à préſent, on n'a comparé ces glaciers à nuls autres, & qu'il eſt intéreſſant d'examiner, en établiſſant les degrés d'influence de chacune des cauſes qui concourent à former des glaciers, comment une différence

férence d'élévation de six cens toises, combinée avec une latitude plus méridionale de trois degrés & demi, exerce, sur l'étendue des glaces des Pyrénées, une puissance qui sembleroit disproportionnée avec la force réunie de ces deux causes de diminution, si l'on se contentoit de remarquer que la Zone glaciale des Alpes, haute de treize cens toises, au moins, se réduit ici à trois cens toises, au plus.

Il est évident que dans les montagnes, les neiges ne peuvent se transformer en glace, que là, où il y a des dégels, à la fois assez longs pour imbiber d'eau la masse entiere des neiges qui s'y trouvent soumises, & pas assez longs pour épuiser absolument leur résistance. Il ne suffira donc pas, pour concevoir une bande de l'atmosphere, où ces conditions soient réunies, d'imaginer une hauteur où le refroidissement graduel de ces bandes opérera des gelées assez fortes; il faudra, de plus, y faire coïncider celle où l'atmosphere, encore sensible à la succession des saisons, admet des dégels capables de fournir des eaux fluides à l'action de ces gelées. Cette bande sera placée, à une élévation quelconque, entre la région où les dégels l'emportent sur les gelées, & celle où les gelées sont trop peu suspendues pour ne pas être réputées éternelles.

L'air des couches ſupérieures de l'atmoſphere paroît ſi peu propre ou ſi peu diſpoſé à ſubir des changemens conſidérables de température, qu'il eſt difficile de ſuppoſer que cette bande, où des neiges peuvent ſe transformer en glaces permanentes, ait beaucoup d'épaiſſeur, indépendamment de la préſence des hauteurs terreſtres, & que ce ne ſoit pas ces appendices du globe qui étendent ſon influence, & prolongent, dans une région où le froid peut remplir une des conditions de la formation des glaces, l'aptitude à reſſentir l'effet des ſaiſons, qui remplit l'autre condition.

Conſidérée donc ſans égard à l'influence de ces hauteurs, cette couche doit être fort étroite, voiſine de la ſurface de la terre, de l'atmoſphere immédiate de laquelle il paroît qu'elle fait partie, parfaitement réguliere, enfin, & fondue imperceptiblement & uniformément dans les deux couches entre leſquelles elle eſt placée. Nous n'avons, au reſte, aucune donnée ſur ſa ſituation préciſe & ſur ſon étendue. Les diverſes hypotheſes employées pour expliquer le refroidiſſement graduel des couches de l'atmoſphere, ne ſuffiſent point pour donner la formule de ce décroiſſement; & quant aux obſervations faites ſur la pente des montagnes & à leur ſommet, elles fourniſſent des réſultats

que la préſence immédiate de la terre modifie d'une maniere trop accidentelle & trop indéterminée, pour que l'on en puiſſe déduire les degrés de ſenſibilité de l'air aux ſaiſons, eû égard au ſeul réfroidiſſement général ; & les faits déciſifs nous manqueront, ſans doute, juſqu'à ce que le vol de l'aëroſtat, mieux dirigé ou mieux employé, ait ſecondé l'obſervation de ces bandes de l'atmoſphere, où les monts ne vont point troubler le décroiſſement régulier de l'influence de la terre.

Conſidérée, au contraire, relativement aux monts ſur leſquels elle ſe rend ſenſible, cette couche doit être obſervée ſous des rapports bien différens. La préſence de leurs hauteurs a tout changé ou modifié. Se ſoumettant, à un point difficile à fixer, la température de la région où elles s'élevent, elles y alterent la régularité du réfroidiſſement ; elles y apportent des aſpects inégalement propres à en éprouver les effets, des ſaiſons plus diſtinctes, & qui en varient plus perceptiblement les conſéquences ; elles troublent, par des exhalaiſons, des abſorptions, des combinaiſons de fluides, l'obéiſſance preſque paſſive de l'air, au froid des régions ſupérieures. Il y a déſormais des expoſitions méridionales, où les rayons du ſoleil, trouvant des corps plus denſes, & diſpoſés à recevoir, conſerver, tranſ-

mettre ce mouvement, qui, imprimé à la chaleur latente, la transforme en chaleur ſenſible, ne ſouffrent point que les neiges s'y accumulent. Il y a un été, pendant la durée duquel cet aſtre, rencontrant, dans le vague de l'air indifférent à ſon pouvoir, des îles terreſtres plus ſenſibles à la longueur de ſa préſence & à l'effuſion directe de ſa lumiere, ſecondé, dans ſon action, par leur chaleur propre, par les fermentations, les diſſolutions, les productions de fluides, qui ont lieu dans leur atmoſphere partielle, opere des dégels dans la région des gelées éternelles. Il y a enfin des réflexions locales de ſes rayons, entre des ſommets voiſins, des interceptions accidentelles entre quelques autres; il y a des lieux livrés à des cauſes irrégulieres de froid & de chaud; & les conſéquences générales de la hauteur ſe combinent ſi intimement avec les conſéquences particulieres du climat, de l'aſpect, des lieux, des accidens, que ce ſeroit uniquement dans la région la plus élevée, dans les couches de l'atmoſphere, où aucun dégel ſenſible ne pourroit être effectué par aucun concours de circonſtances, que des ſommets d'une élévation telle que nous n'en connoiſſons pas, porteroient des neiges indifférentes aux ardeurs du midi & à la ſucceſſion des ſaiſons.

Pour obſerver la Zone glaciale dans les montagnes, il faut donc écarter ce que les accidens y apportent d'irrégularité, chercher les pentes ſeptentrionales, ſouſtraire, de ſon étendue, les extenſions locales, & la réduire à ce qui eſt évidemment le produit de la température générale, déterminée par la hauteur des monts, combinée avec le climat où ils ſe trouvent.

Quant à ſa ſituation, on ne la cherchera point ailleurs que dans la région des neiges permanentes; car l'on comprend qu'il ne ſauroit ſe former des glaces éternelles, au-deſſous de ſa liſiere inférieure, puiſque cette liſiere eſt le lieu où les dégels commencent à l'emporter ſur la réſiſtance des neiges. C'eſt dans la partie des Andes qui correſpond à l'équateur, que l'on a obſervé, pour la premiere fois, cette liſiere inférieure; & quoique les ſavans, auxquels nous devons cette obſervation, ne paroiſſent point avoir été bien ſéveres à écarter, des faits généraux, le réſultat des accidens, & n'aient probablement pas ſongé à diſtinguer les uſurpations de la Zone froide, de ſon empire légitime, j'ai trouvé peu d'inconvénient à adopter ſans reſtriction la ſuppoſition que, dans ce lieu, ſes limites inférieures ſont élevées de deux mille quatre cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer; car il eſt à préſumer que ces uſurpations

n'existent point dans les Andes, puisqu'il est certain qu'elles ont fort peu de glace, & que les glaces seules peuvent se prolonger & se maintenir dans une zone plus tempérée. D'ailleurs, en appliquant aux Alpes les conséquences de cette supposition, elles m'ont paru s'accorder, jusqu'à un degré suffisant de justesse, avec les phénomenes que présentent les glaces de ces monts. En effet, partant de cette donnée, & considérant que la latitude de 80 degrés paroît être celle où la région des neiges éternelles rencontre la surface de la terre, j'ai placé à onze cens toises environ, au-dessus du niveau de la mer, le lieu où ses limites inférieures coupent la hauteur des Alpes, & non-seulement j'y ai trouvé le terme inférieur de la région des neiges, mais encore le terme inférieur de la région où il se forme des glaces; car ayant considéré à part les glaces supérieures, celles qui sont nées dans le lieu même où elles se trouvent, par le concours des deux circonstances nécessaires à leur formation, je les ai distinguées de ces glaciers qui descendent au-dessous du lieu de leur naissance, & infestent des vallées où les neiges permanentes ne s'étendent jamais; qui sont devenus étrangers à la Zone glaciale, autant qu'à la région des neiges; qui n'appartiennent à l'une & l'autre, que comme

des prolongemens accidentels ; & qui n'étant pas nés où ils ſont, y ſubſiſtent moins qu'ils ne s'y renouvellent, par les renforts que leur envoient les amas ſupérieurs.

Les limites ſupérieures de cette région, où il ſe forme des glaces parfaites, n'ont point été obſervées au Pérou, puiſqu'on n'a pas même fait mention qu'il y en exiſtât ; mais ces limites n'ont pu l'être nulle part, dans le ſtrict ſens de la définition. Il n'eſt point de hauteur connue, où la préſence de la terre ne porte ſon influence, où la génération des météores ne la favoriſe, où il ne ſe produiſe momentanément de la chaleur ſenſible, dans la recompoſition de l'eau de certains nuages. Bien loin que le ſommet des Andes, qui ne s'éleve que de huit cens toiſes dans la région des neiges permanentes, atteigne celle où les gelées ne ſont jamais ſuſpendues, le Mont-Blanc même, qui s'y éleve de 1350 toiſes, ne l'atteint pas. Une légere croûte de glace verniſſe la neige de ſa cîme ; &, à 450 toiſes plus bas, un guide de M. de Sauſſure alloit chercher de l'eau dans une crévaſſe (1). Mais ſi l'on ne peut déterminer une

(1) Voyez dans le Journal de Paris, 31 août, 1er, 4 & 5 ſeptembre 1787, la relation du fameux voyage de M. de Sauſſure au ſommet du Mont-Blanc, dans les pre-

hauteur où les dégels soient tout-à-fait nuls, du moins on peut remarquer celle où les glaces ne sont produites qu'en si petite quantité, qu'elles cessent absolument de former des amas. C'est dans les Alpes qu'il est à propos de la chercher, puisque de toutes les montagnes connues, elles sont celles qui s'élevent le plus dans la région des neiges permanentes; &, en effet, elle y est très-observable, & je crois pouvoir la fixer à dix-huit cens toises, en sorte que la largeur totale de la Zone des glaces y est de sept cens toises, indépendamment des extensions inférieures, particulieres à cette chaîne.

Ce seroit donc, si la hauteur relative des chaînes n'apportoit point de diversité dans l'étendue de cette Zone, ce seroit entre douze cens & dix-neuf cens toises, que nous la devrions trouver, à une latitude plus méridionale de trois degrés & demi, en sorte que les Pyrénées devroient être couvertes de glaces, depuis la hauteur de douze cens toises, jusqu'à leurs sommets les plus élevés, & que de longues extensions de cette masse glaciale devroient

---

miers jours du mois d'août de cette année; voyage sur les conséquences duquel tous ceux qui savent ce que la géologie doit déjà à ce savant, fondent tant d'espérances.

ſe prolonger dans les vallées inférieures. Mais ici, ſix cens toiſes d'infériorité vont tout changer.

En effet, s'il eſt vrai que la préſence des monts influe ſur la température des couches ſupérieures de l'atmoſphere, cette action eſt néceſſairement en raiſon des maſſes & des hauteurs; & tandis que la chaîne qui s'éleve le plus dans ces couches ſupérieures, recueille & accumule une quantité de neige proportionnelle à l'étendue plus grande de la ſurface qui la reçoit & la conſerve, l'action des dégels s'accroît comme cette étendue & comme l'influence des maſſes ſur la température de l'air ambiant. Or, dans les Alpes, il exiſte des ſommets qui s'élevent à treize cens toiſes au-deſſus de la liſiere inférieure des neiges permanentes; & les plus hauts monts des Pyrénées la dominent de ſix cens toiſes au plus. Dans les Alpes, donc, d'inépuiſables réſervoirs de neige, des dégels qui s'exercent ſur des ſuperficies immenſes, des maſſes d'eau conſidérables, livrées à l'action des gelées, des lavanges toujours prêtes à ſecourir ſubitement les amas inférieurs, qui céderoient à la température du lieu où ils ſont deſcendus, tout concourt à favoriſer, à maintenir les uſurpations de la région glaciale, ſur la région qui l'avoiſine, & de longs appendices de ſes glaces s'y ſoutiennent, en équilibre,

entre la chaleur qui les attaque, & les neiges qui les défendent. Dans les Pyrénées, au contraire, nulle uſurpation, nulle extenſion n'eſt poſſible. Les hauteurs ſont moins chargées de neiges; une chaleur plus active régne dans les profondeurs; l'influence du climat ſe rallie aux conſéquences de l'infériorité; & les modiques ſecours du réſervoir ſupérieur diſparoiſſent devant la température dévorante des vallées baſſes. Bien loin que la région des glaces puiſſe reculer ſes limites aux dépens de la région tempérée, celle-ci attaque, dans leur patrie même, celles que n'alimentent point les neiges les plus étendues de la chaîne; & comme le mont dont la cîme s'éleve de cinq à ſix cens toiſes au-deſſus de la région tempérée, ne ſauroit fournir à l'extenſion de ſes glaces vers les vallées inférieures, celui qui ne la domine que de deux cens toiſes, voit ſes glaces & ſes neiges même, abandonner leur propre domaine, & fuir ſon ſommet.

La partie ſupérieure de la zone où il peut ſe former des glaces, n'eſt pas moins ſoumiſe, dans les Pyrénées, aux conſéquences de l'infériorité des hauteurs. Les dégels ſont diminués dans la proportion des volumes, & leur briéveté n'eſt point compenſée par l'étendue des ſurfaces ſur leſquelles ils s'exercent. Une légere croûte de

glace tient donc, dans le haut de cette zone, la place qu'occuperoit un glacier, ſi la montagne avoit quelques cens toiſes d'élévation de plus; & la hauteur de ſept cens toiſes, que les glaciers occupent dans les Alpes, indépendamment de ſix à ſept cens toiſes d'extenſion, ſe réduit ici à trois cens toiſes au plus, dans les montagnes du premier ordre.

Il ſuit de ces obſervations, que, dans toute chaîne qui s'éleve à la région des neiges, les limites inférieures de la zone où ſe forment les glaces ſeront fixées par le climat, & coïncideront avec les limites inférieures des neiges permanentes; & que l'étendue que cette même zone pourra prendre, tant en gagnant ſur la haute région, qu'en uſurpant ſur la région tempérée, ſera proportionnelle à la quantité dont les ſommets s'élevent dans la région des neiges. Ainſi : *de la hauteur qu'atteint la crête d'une chaîne, de ſa latitude moyenne, & de l'étendue de ſa zone glaciale, deux choſes étant données, on en peut conclure la troiſieme.*

Dans une même chaîne, les différens monts qui la compoſent, ſuivent celles de ces loix qui ont la hauteur pour objet; en ſorte que, ſur chacun d'eux, la liſiere inférieure des neiges permanentes ſe retire vers le ſommet, à proportion que le ſommet s'abaiſſe, & que les deux

liſieres de la zone de glace ſe rapprochant l'une de l'autre, à meſure que le ſommet s'abaiſſe & que la neige ſe retire, la glace diſparoît long-temps avant que la neige ait diſparu. Et quant à l'influence du climat, dont les diverſités ſont nulles ici, elle ſe trouve remplacée, dans la formule, par l'influence de la ſituation relativement aux monts du centre d'élévation de la chaîne, dans leſquels ſe trouvent raſſemblées toutes les cauſes conſervatrices du froid & productrices des glaces : hauteur des cîmes, volume des monts, étendue des ſurfaces, accumulation des neiges ; d'où il réſulte que de deux monts pareils en élévation, le plus voiſin de ce point central eſt comme plus élevé en latitude. Si donc on diviſe mentalement une chaine, dans quelque ſens que ce ſoit, en bandes ou rangs paralleles, qui s'élevent par degrés juſqu'aux monts du centre, on comprend que : *dans une chaîne connue, ſi d'un mont donné l'on connoit deux de ces trois circonſtances : ſa hauteur, l'étendue de ſes neiges ou de ſes glaces, & la place qu'il occupe dans les rangs de la chaîne, la troiſieme en eſt une conſéquence néceſſaire.*

Ainſi, & conformément à la premiere regle, les Alpes, dont les ſommets s'élevent juſqu'à treize cens toiſes dans la région des neiges permanentes, fourniſſent de l'aliment à une zone

de glace de sept cens toises de largeur originaire, prolongée actuellement une fois autant au-dessous de ses limites inférieures, tandis que les Pyrénées, bien loin d'avoir de ces extensions, voient leur zone glaciale réduite à trois cens toises de hauteur. Ainsi, encore, c'est en vain que l'élévation des Andes surpasse, de près de huit cens toises, celle des Alpes, le plus haut de leurs monts, le *Chimboraço*, pénetre de la même quantité, au plus, dans la région des neiges : cette chaîne ne sauroit donc avoir, sous l'équateur, des glaciers qui excédent en étendue ceux des Pyrénées ; les prolongemens de ses frimats sont nuls ; & leur lisiere inférieure a pu être observée sans que des prolongemens accidentels en imposent sur sa véritable situation (1).

---

(1) Le Mont-Blanc est élevé d'environ 2450 toises, & domine ainsi de 1350 toises la région tempérée, puisque la lisiere inférieure des neiges permanentes, est placée, dans les Alpes, à 1100 toises. Le Chimboraço est élevé d'environ 3220 toises, mais la lisiere inférieure des neiges permanentes est placée, sous l'équateur, à 2400 toises, ainsi, il ne la domine que de 820 toises. Les Académiciens qui l'ont observée, ne nous parlent point de glaces qu'ils aient vues dans les Andes, ce qui suffit pour prouver la vérité de ma proposition, quant à leur peu d'étendue, & ce qui ne la contredit point, en ce qu'elle suppose

Ainſi, & conformément à la ſeconde regle, les glaciers du Mont-blanc & du *Schreckhorn* viennent défier le ſoleil qui mûrit les moiſſons, parce que ces monts ſont à la crête des Alpes; tandis que les glaciers du canton de Glarus, placés, relativement à cette crête, dans des monts du troiſieme rang, demeurent ſuſpendus à des hauteurs ſouvent inacceſſibles.

Ainſi, en prenant de même la crête des Pyrénées, pour lieu de comparaiſon des rangs de cette chaîne, & ſuppoſant les rangs paralleles à ſa direction; la Maladetta, la montagne d'Oo, le Mont perdu, Vignemale, qui forment cette crête, ont des glaces à douze cens toiſes d'élévation, quand le Pic du midi de Bigorre, moins élevé & placé ſur la liſiere de la chaine, n'a preſque point de neiges à quinze cens toiſes; quand le Pic du midi de Béarn, qui n'eſt pas plus haut, en conſerve parce qu'il eſt au premier rang; quand enfin le Canigou, ſenſiblement

---

qu'il y en a, puiſque des glaces qui n'excedent point en volume celles des Pyrénées, peuvent être dérobées à des obſervateurs qui ne les cherchent point, par différentes circonſtances aiſées à préſumer, & que leur volume même, peut être conſidérablement diminué par des cauſes particulieres à la chaine des Andes, qui eſt, comme l'on ſait, formée, en partie, de volcans actuellement brûlans.

moins élevé que l'un & l'autre, en conserve aussi, parce qu'il est au second (1).

En voyant l'influence de l'infériorité des montagnes sur l'étendue de la zone de glace ; en reconnoissant que celle-ci diminue avec plus de rapidité que celle-là n'augmente, & que si les Alpes s'abaissoient de six ou sept cens toises, cette zone perdroit mille ou douze cens toises de hauteur ; en se rappelant enfin que les montagnes se détruisent incessamment, doit-on craindre encore qu'un déluge de frimats nés dans la haute région, couvre un jour nos plaines, & que la mer de glace des Alpes fasse le tour du globe, comme le fit l'ancien océan ?

La question semble résolue par cela seul, que les sommets s'abaissent indubitablement, & que

(1) Il seroit superflu que j'entrasse dans le détail de la maniere dont on doit considérer & diviser les chaînes simples & composées, pour leur appliquer mes formules & leurs conséquences. Quant à la théorie, ce que j'ai dit suffit pour donner une idée nette de la condition des neiges & des glaces, relativement aux hauteurs, aux latitudes & aux situations. Quant à la pratique, celui qui aime les montagnes & les connoît, saura bien, s'il est transporté, comme moi, au milieu d'une chaîne, qui lui est inconnue, dénué de tout instrument, tirer de mes propositions quelque équivalent à ce qui lui manque, &, peut-être même, y trouver telle ressource que les instrumens ne lui fourniroient point.

cependant les glaces paroiſſent augmenter. On ne voit même nul motif d'eſpérer que cet ordre de choſes change, puiſqu'on doit préſumer, d'une part, que le tems des grands bouleverſemens étant paſſé, les hauteurs s'abaiſſeront déſormais avec moins de vîteſſe, &, de l'autre, que le froid qui cauſe l'augmentation des glaces, étant ſans ceſſe accru par leur augmentation même, ces glaces s'accumuleront dorénavant avec plus de promptitude. Bien loin même de s'étonner que l'abaiſſement des hauteurs ne mette point obſtacle à cet accroiſſement, on en trouvera la raiſon dans ce fait, que les monts qui ſont le plus chargés de neige & de glace, ſont préciſément ceux qui doivent s'abaiſſer le moins, puiſque, placés au centre des chaînes, & formés ordinairement de la roche primitive, ils ne ſe défendent pas moins contre les cauſes intérieures de deſtruction, par la ſolidité de leur ſubſtance, qu'ils ne ſe défendent contre les cauſes extérieures de dégradation, par l'épaiſſe couche de neiges qu'ils ont revêtue.

Cependant l'examen des phénomenes ne tarde point à inſpirer le doute. On voit, dans les Alpes, les glaces ſupérieures envahir tout-à-coup une des vallées qui s'ouvrent devant elles, &, cette iſſue une fois occupée, s'arrêter à quelque point de la pente qu'elles pourroient parcourir

courir en entier. Dans ces extensions, qui forment les glaciers les plus connus des voyageurs, les parties supérieures marchent sans cesse avec une vîtesse considérable, & viennent successivement se fondre dans le lieu où l'extension s'est arrêtée; & la marche du glacier, tour-à-tour progressive & rétrograde, n'est plus qu'un mouvement d'oscillation, dont il ne résulte point d'accroissement sensible. Dès-lors, on croit appercevoir que les extensions des glaces reconnoissent des bornes dans la température des vallées inférieures; on voit, au moins, se ralentir extrêmement cette effrayante tendance, que, tout-à-l'heure, rien ne devoit réprimer; & l'on presseent que si la cause de l'accroissement des glaces n'est point croissante elle-même, il se pourroit que les extensions des glaciers qui se mettent en équilibre avec ses effets, soumissent la masse entiere à ce même équilibre, & ne pussent jamais passer le terme que cette loi leur marqueroit. De nouvelles questions remplacent donc celle qui paroissoit résolue; & il s'agit de savoir comment opère la cause qui conserve des neiges & des glaces au sommet des Alpes & des Pyrénées.

Lorsque j'ai traité des glaces & des glaciers des Alpes, de leur formation, de leur marche, de l'extension des amas supérieurs, des oscilla-

tions de leurs prolongemens, j'ai trouvé l'explication de toutes les circonſtances de ce grand phénomene dans un principe unique, dans l'effet continuellement répété de la cauſe quelconque, qui a conſervé, ſur les hauteurs, une partie des neiges du premier hiver, en dépit des chaleurs du premier été (1); car, dès-lors qu'il exiſte, au ſommet des monts, une telle proportion entre la quantité des neiges qui y tombent & la quantité qu'il s'en évapore & s'en diſſout, que les cauſes qui concourent à les en débarraſſer, ne peuvent l'emporter ſur celles qui conſpirent à les en ſurcharger, l'accroiſſement de la croûte glaciale eſt décidé par la répétition annuelle du même réſultat, & cet accroiſſement doit augmenter de vîteſſe, à meſure que l'accumulation des neiges & des glaces augmente le froid dans la région où elle a lieu. Si donc je n'ai point établi que cette ſimple répétition annuelle du même réſultat, eſt l'unique cauſe de l'accroiſſement ou de la multiplication des glaciers de la Suiſſe, au moins, j'ai prouvé qu'elle ſuffit pour opérer l'un & l'autre; & n'ayant eu alors qu'à déterminer comment l'amas de glaces s'étend, ſans égard à la queſtion, s'il s'étendra toujours, je n'ai pas eu beſoin d'examiner ſi cette cauſe,

(1) Coxe, vol. 2, pag. 112, au texte, & dans la note 13;

qui a conſervé une portion des neiges du premier hiver, en dépit des chaleurs du premier été, eſt, elle-même, ou n'eſt pas croiſſante comme ſes effets.

Si la terre a une chaleur communiquée, qu'elle perd inceſſamment, & ſi le froid des ſommets eſt occaſionné par la déperdition plus rapide du feu interne, à laquelle leur iſolement les expoſe, alors la terre ſe refroidit, & la cauſe de l'augmentation des glaces, eſt croiſſante. Mais comment devons-nous concevoir un refroidiſſement de cette eſpece ? Eſt-ce à la maniere d'un corps artificiellement échauffé, & qui ſe refroidit dans l'atmoſphère de la terre, que la terre elle-même peut ſe refroidir ? eſt-ce en partageant ſa chaleur avec les eſpaces qu'elle parcourt, qu'il lui eſt poſſible de la perdre, ſi la chaleur ſenſible eſt l'impreſſion que fait, dans un de ſes états, une matiere diſtincte, douée d'affinités, par conſéquent obéiſſante à l'attraction, & retenue autour de la terre par les loix de la peſanteur ; ſi cette matiere, entrant comme compoſant dans toutes les ſubſtances du globe, mais ſur-tout compagne fidele de tous les fluides, étroitement unie à celui qui nourrit le feu & la vie, & ſouvent liée à la lumiere, à ce brillant élément qui ſemble à notre imagination l'intermédiaire entre la matiere & l'eſ-

prit, & qui ne dédaigne point de s'associer à nos grossiers composés, soumise de même à cette circulation, à ces métamorphoses, à cette succession d'esclavage & de liberté, de mouvement & de repos, qui forme la condition de tous les composans de la terre, elle se dégage & se combine sans cesse, tantôt chaleur latente, tantôt chaleur sensible, & passant tour-à-tour de l'un de ces états à l'autre, suivant les loix éternelles qui paroissent maintenir en équilibre les sommes des destructions & des recompositions? Si donc c'est un élément enchaîné dans le séjour des combinaisons & des dissolutions, de l'organisme & de la vie, étranger aux régions où ces modes & ces circonstances de l'être sont étrangers; si c'est en raison & de son poids & de ses affinités, qu'il est plus abondant & plus en mouvement à la surface de la terre, plus rare & plus en repos dans les couches supérieures de l'atmosphère, & que les causes nombreuses qui le dégagent & l'agitent, causes dont les rayons du soleil sont une, le rendent plus sensible dans les plaines qu'au sommet des montagnes; si, enfin, la chaleur qui réside dans la croûte de la terre, est le résultat moyen des quantités de chaleur sensible qui s'y dégagent dans les travaux de la nature, & si elle ne peut en commercer qu'avec son atmosphère qui ne peut pas

plus la perdre dans les espaces célestes, que s'y perdre elle-même; si, en un mot, la chimie ne s'est pas liguée avec la physique expérimentale & spéculative, avec l'observation & le calcul, avec le poids & les mesures, pour nous abuser; si, au moins, il est certain que *toutes les variations de chaleur, soit réelles, soit apparentes, qu'éprouve un système de corps, en changeant d'état, se reproduisent en ordre inverse, lorsque le système revient à son premier état* (1); & si, pour imaginer le refroidissement de la terre, il faut recourir à la supposition que nous sommes dans la période du *changement d'état*; que les compositions l'emportent sur les décompositions; que le nombre des phénomènes où il se produit de la chaleur, diminue; que le nombre des composés où la chaleur devient inerte, augmente; que les causes qui la dégagent & la mettent en mouvement, s'exercent sur de moindres quantités?... Dans ce cas, bien qu'il soit possible, à quelques égards, de lier cette nouvelle maniere de considérer le refroidissement de la terre, au système dont il est la base, au moins la comparaison établie entre un corps accidentellement échauffé, qui se refroidit

(1) Principe posé par MM. Lavoisier & de la Place. Elémens de Chimie de M. de Fourcroy, tom. 1, p. 123.

dans l'atmosphère de la terre, & la terre même, qui se refroidit dans les espaces qu'elle parcourt, ne peut plus subsister ; & les données que cette comparaison fournissoit, relativement à la gradation du refroidissement, manquent au calcul. Or, de telles modifications apportées à l'hypothèse ont, relativement à son ensemble, de telles conséquences, que pour que nous tentions de rétablir la concordance entre elle & les vérités physiques, il faut que l'impossibilité d'expliquer les faits proposés à son appui, sans son intervention, soit bien évidente & bien reconnue.

Il faut, dis-je, que l'état de la croûte de la terre atteste exclusivement la liquéfaction du globe & sa vitrification ; il faut que les os d'éléphans & de rhinocéros, trouvés dans les pays septentrionaux, prouvent incontestablement qu'ils y ont vécu, dans un temps où ces contrées jouissoient d'une température plus chaude ; il faut enfin que l'extension des glaces des pôles & des montagnes, ne puisse être expliquée que par une cause croissante de froid. Et si une de ces preuves échappe à l'hypothèse, bien que cette défection, ainsi que je l'ai observé ailleurs (1), ne suffise point pour lui porter atteinte, il faut

(1) Coxe, vol. 2, p. 109, note 6.

que les preuves qui lui reſtent, redoublent de force & d'autorité. Mais l'état de la croûte du globe, bien loin d'être un témoin irréprochable de la fuſion du globe, eſt, pour les géologiſtes qui en ont le mieux obſervé la roche primitive, l'ouvage des eaux (1); mais l'exiſtence des os d'éléphans dans les contrées ſeptentrionales, paroît, à d'autres, être accompagnée de circonſtances qui les rangent dans le nombre des dépôts des eaux (2); & les explications propoſées à cet égard, fuſſent-elles inſuffiſantes, le ſont-elles moins que celles que l'on tireroit du refroidiſſement de la terre, ſi ce refroidiſſement demeure hypothétique? & ne demeure-t-il pas hypothétique, ſi tous les faits relatifs à l'accroiſſement des glaces, ſont parfaitement expliqués par l'effet continuellement répété d'une cauſe uniforme de froid?

Et certes ils ſont ſi parfaitement expliqués par cette cauſe, qu'elle ſeule les explique, & que le refroidiſſement de la terre, dont ils devoient être la preuve, ne les explique pas. C'eſt l'extenſion, non des glaces, mais des neiges, c'eſt l'abaiſſement de cette ligne qui

(1) La formation du granit, expliquée par M. de Sauſſure.

(2) M. de Luc, 5e volume, 2e partie.

marque, sur toutes les montagnes de la terre, le lieu où commence l'empire du froid, c'est l'accroissement de ces glaciers inférieurs qui nous semblent stationaires, qu'il falloit à cette hypothese, qu'elle devoit appeller en témoignage, qu'elle expliquoit seule; & si la Zone des neiges permanentes, sans cesse confondue avec la Zone des glaces, si les usurpations de ces dernieres, sans cesse confondues avec leur domaine légitime, n'avoient pas été une source inépuisable d'équivoque; si l'illustre auteur qui conçut ce grand système d'explication, avoit été informé du véritable état des phénomenes; jamais il n'auroit cru le refroidissement de la terre capable d'expliquer des extensions de glace, que l'extension des neiges n'accompagne pas (1).

(1) Je ne touche qu'en tremblant à l'œuvre du génie; & ce n'est pas le moindre sacrifice que j'aye jamais fait, à ce que je crois la vérité, que d'opposer mes opinions aux opinions du grand homme, par qui, tous tant que nous sommes, nous raisonnons bien ou mal, d'histoire naturelle & de géologie. Mais c'est à M. de Buffon, voyageant lui-même dans les glaciers, que j'en appelle de M. de Buffon, les jugeant sur les relations d'autrui; & si quelque chose m'enhardit, c'est de lui avoir oui dire, que la maniere dont j'avois présenté, dans mes Observations sur les glaciers des Alpes, ce grand phénomene, avoit apporté du changement dans la maniere dont il les considéroit auparavant.

Non, les glaciers ne ſont point, pour les êtres vivans, un ſigne de deſtruction; & l'obſervateur attentif n'y voit que le moyen de la nature, pour ſoumettre les neiges amoncelées ſur les ſommets, à des pertes qui compenſent leur accroiſſement. Dans les ſombres précipices des monts, & ſur leurs pentes élevées, au centre de ces chaînes dont l'intérieur ne communique par aucun de ſes points avec les régions de la terre & les couches de l'atmoſphere, où prévaut l'influence du printems & de l'été, les ſiecles avoient accumulé les monumens des victoires de l'hiver. Rien ne put s'oppoſer à cet entaſſement des neiges, tant que les monts limitrophes des vallées inférieures, les continrent dans ces lieux où elles n'étoient ſoumiſes à aucune des pertes qu'une température plus douce leur fait éprouver. Mais à peine elles atteignirent une ouverture, qu'elles s'y précipiterent à grands flots, prirent la forme de glace, en entrant dans la région des dégels, & vinrent ſe réſoudre en eau, dans celle des complettes diſſolutions. Dans celle-ci, on voit un terme d'extenſion que pluſieurs glaciers paroiſſent avoir atteint, un terme *vers lequel tous les autres glaciers doivent tendre avec plus ou moins de célérité, plus ou moins de ſuc-*

cès (1), un lieu où l'équilibre, qui s'établit entre les accroiſſemens & les pertes, poſe, aux uſurpations de chacun des glaciers en particulier, des bornes que l'on ne ſauroit concevoir qu'il franchiſſe.

Ce fut donc au moment où les neiges accumulées commencerent à communiquer avec la région tempérée, que la période de leur accroiſſement finit, & que la naiſſance des glaciers à marche progreſſive, ouvrit la période où elles commencerent à décroître, en commençant à s'étendre; période, au terme de laquelle on conçoit un tems où les cauſes de diminution parviendront à balancer toutes celles d'augmentation, où le retour périodique des années de température pareille, fermera le cycle de toutes les variations, avec celui de toutes les combinaiſons poſſibles de froid & de chaud.

Et qu'y a-t-il de plus propre à rapprocher le moment de l'équilibre, que l'abaiſſement des hauteurs? Agiſſant tantôt directement, tantôt indirectement, cet abaiſſement, qui ſembloit ne rien pouvoir contre l'extenſion future des glaces, peut tout quand même il ne peut que multiplier les iſſues. Dans les Pyrénées, ce

(1) Principe poſé dans mes Obſervations ſur les glaciers des Alpes. Coxe, tom. 2, p. 112.

n'eſt point par des moyens obliques qu'il s'oppoſe à leurs uſurpations. Les glaces y ſont iſolées; la face ſeptentrionale de ces monts eſt chargée ſeule, de neiges permanentes; en vain ce revêtement s'oppoſe à la dégradation des ſommets; les pentes méridionales ſont nues & eſcarpées; leurs rochers ſe minent par le pied; leur chûte enlevera tôt ou tard aux glaces, & leurs réſervoirs ſupérieurs & tous leurs accroiſſements; & peu de ces amas ſont deſtinés à parvenir à l'équilibre, par la voie détournée des glaciers progreſſifs.

Dans les Alpes, la marche de la nature eſt plus détournée, mais elle n'en eſt pas moins sûre, & l'abaiſſement des hauteurs n'entre pas moins dans le nombre de ſes moyens. On a vu comment cette mer de neiges & de glaces, qui environne & iſole les ſommets, qui s'accroît dans une rapide proportion, & ſemble devoir engloutir tout ce qui s'oppoſe à ſon extenſion, peut cependant reconnoître, dans chacune de ſes parties, des bornes qu'elle ne ſauroit franchir, puiſque chaque iſſue qui ſe préſente, arrête le gonflement dans toute l'étendue qui lui répond, & que cette portion de l'amas étant alors réduite à lutter, à forces égales, avec la température des vallées dont elle a trouvé la route, toutes les chances du combat varient à peine de quel-

ques toises, le lieu où le glacier rend à leur fluidité les eaux que le froid des régions supérieures avoit long-tems enchaînées. Que craindrions-nous donc encore ? L'enceinte de la mer de glace ne s'ouvre-t-elle pas de toutes parts? Ne s'écroulent-ils pas de tous côtés, ces rochers dont la résistance accroissoit, tous les jours, le danger d'un débordement que la région tempérée peut seule arrêter & circonscrire? Ils ont trop combattu ; c'est au gonflement de la mer de glace, resserrée dans un cercle trop étroit, qu'il faut s'en prendre de la perte des hautes vallées qui se trouvent actuellement sur sa route. Elles doivent toutes fournir de nouvelles issues à de nouvelles extensions. Il faut que de nouveaux glaciers s'en emparent; destinés à épuiser chacun une portion de ce déluge, ce n'est qu'en l'étendant qu'ils peuvent borner son empire. Mais le jour approche où les issues, libres de toutes parts, absorberont si promptement cet amas qui fut l'ouvrage des siecles, que les accroissemens annuels ne suffiront plus aux canaux qui les épuiseront ; que la perte des vallées qui doivent être sacrifiées à la sûreté des plaines, sera compensée par le dégorgement de celles que les seules conséquences de l'engorgement avoient enlevées à la végétation; & que ceux des glaciers inférieurs qui augmentent

encore, parce qu'il faut que l'issue qu'ils offrent à la mer de glace supplée aux issues qui sont à ouvrir, se retireront sensiblement vers les hauteurs dont ils sont descendus. Dès-lors la mer de glace est fixée. Tout ce qu'elle peut couvrir est couvert. Envain le monde s'ouvre devant elle; où sont les nouvelles causes d'accroissement qui fourniront à de nouvelles extensions? Pas un lieu où rien résiste. Nul amoncellement possible, que celui qui résulte uniquement du défaut de fluidité. Elle se gonfle jusqu'à ce point, d'où il faut qu'elle commence à couler; sa lave s'ébranle, se traîne sur les pentes: & les glaciers avancent quelques pas. Elle est dégorgée: & les glaciers reculent autant qu'ils avoient avancé. Ainsi, elle imprime à tous ses bords ce mouvement d'oscillation, ce flux & ce reflux que l'habitant des Alpes observe déjà superstitieusement, au pied de ces glaciers inférieurs, qui ont atteint le terme de leur extension; & la sûreté de tout ce qui environne alors cette mer, résulte de n'avoir plus d'obstacles à lui opposer. Que ses flots glacés roulent vers toutes les ouvertures.... Vaine menace! C'est le torrent qui se précipite du haut des monts sur une profonde vallée.... & se dissipe en vapeurs. Un tapis de fleurs marque, à la mer de glace, un rivage qu'elle ne

franchira point. La moiſſon du laboureur flotte en sûreté ſur ſes bords ; & la cabane du berger ne redoutera plus ſon voiſinage. Les fureurs de l'océan ne ſont pas mieux contenues, par des rives doucement inclinées & qui ſemblent ne lui oppoſer aucune réſiſtance, quand ſes vagues, qui ébranlent les rochers les plus fermes, & qui ballottent, comme le léger canot du ſauvage, le vaiſſeau chargé d'une légion entourée de ſes batteries & de ſes remparts, viennent mourir ſur un ſable mobile où elles ébranlent à peine la frêle coquille qu'elles ont apportée.

Telle eſt la puiſſance de l'équilibre. Telle eſt cette force qui ne ſe fait jamais ſentir, & qui eſt invincible ; que le moindre choc fait chanceler, & que rien ne peut dompter ; qui ſoutient le monde & qui maintiendra ſes formes, quand les bouleverſemens auront ceſſé ; quand les combats auront tout mis à ſa place ; quand les glaces auront fait la paix avec la végétation, les montagnes avec leurs vallées, les rivieres avec les plaines, les mers avec leurs rivages ; quand les pouvoirs ſeront balancés, les domaines circonſcrits, les tendances réglées, les limites poſées. . . Admirable fin de la nature ! harmonie des élémens ! que la conſidération des tems où ta loi doit régner, nous conſole, quand nous voyons, ſur la terre, les forces mal d'accord,

rendre la foible humanité victime de leurs querelles ! Qu'elle nous console, puisque ces combats doivent cesser, puisque l'homme doit jouir enfin du calme de sa demeure ! Heureux tems ! si lui même n'est pas soumis à l'ordre plus tard que la terre ; s'il a marché d'un pas égal avec elle ; si les peuples, perfectionnés de même, se sont enfin rangés dans l'ordre de leur valeur, en renonçant au fol espoir de se ranger dans l'ordre de leurs prétentions ; si, dans le cours de leurs funestes conflicts, ils ont appris que les secousses qui agitent leur habitation, que ces bouleversemens préparés par de sourdes causes de destruction, que ces orages nés d'un calme trompeur, ont des suites moins déplorables que leurs guerres féroces & leurs perfides traités ; si les sociétés, gouvernées par les loix de l'harmonie & de l'équité, voient les extrêmes de la hauteur & de l'abaissement rapprochés par la juste proportion des degrés intermédiaires ; si ce qui est élevé, ne domine plus que pour donner au bien ce mouvement doux, que le cours des eaux doit à des pentes régulieres ; si les chefs des états, si ces êtres privilégiés qui recueillent les tributs de la terre, comme les monts en condensent les vapeurs, ne la dévastent jamais avec ce qui dût être la source de sa fertilité ; si leur front n'a plus d'orages,

leur approche plus de précipices !.. & pourquoi me refuser cette espérance ? La terre & l'homme ne furent-ils pas faits l'un pour l'autre ? Tout ne dut-il pas être violent & démesuré dans le premier âge de tous deux ? Et comment la nature, qui ne cesse de tendre à l'harmonie, oublieroit-elle de préparer, avec les beaux jours de la terre, des hommes dignes de respirer un air plus pur, de cultiver des champs plus fertiles, & d'associer le spectacle de la sagesse & du bonheur à celui de l'universelle paix (1) ?

(1) Lorsque j'écrivis mes Observations sur les glaciers des Alpes, je ne connoissois que par la voie des Journaux, les lettres de M. de Luc sur la terre & sur l'homme ; &, sur la foi d'un Journal, j'exposai mal son opinion, relativement au froid qui regne sur les hautes montagnes. On juge donc que ce n'est pas sans plaisir, qu'après avoir établi alors que l'extension des glaciers, vers des vallées tempérées, ne prouvoit point le refroidissement de la terre (Tom. 2, pag. 108), & que ces rameaux étoient à-peu-près immobiles, parce qu'ils étoient parvenus au terme où tendent tous les glaciers supérieurs, dont l'accroissement est indubitable (p. 112) ; on conçoit, dis-je, que ce n'est pas sans plaisir que je me suis vu appuyé de l'autorité de cet observateur. Je voudrois bien m'en appuyer encore, lorsque j'établis qu'à moins que la terre ne se refroidisse, ce qui ne résulte pas des faits, il faut que l'extension des glaciers reconnoisse un terme que l'on peut déjà présager ; mais je ne trouve point que

CHAPITRE

CHAPITRE XV.

Les Pyrénées considérées, relativement aux Alpes, dans leur accessibilité & dans l'influence de leurs hauteurs sur la vie végétale & la vie animale.

JE viens de considérer les Pyrénées & les Alpes, dans les conséquences les plus apparentes de la différence des hauteurs & des climats. Cette différence, comme l'on verra, n'est point

ce savant ait articulé cette proposition, quoique je la voie découler de tous ses principes sur la conservation des montagnes, la perfection future des formes de la terre, &c. & qu'il lui fournisse sur-tout de solides bases, 1°. dans cette considération que les glaciers sont autant de canaux qui épuisent l'amas supérieur, & 2°. que la cause du froid des montagnes est une donnée que rien n'indique croissante; & en effet, à ce dernier égard, je réparerai l'erreur que j'ai commise, lorsque j'exposai son opinion sur le froid des montagnes (vol. 2 p. 103 & 104, & not. 5), en renvoyant à son ouvrage même, à ses *Lettres physiques & morales sur la terre & sur l'homme, tom. 5, part. 2, pag. 529 & suiv.* où l'on verra qu'avant les étonnantes découvertes de la Chimie moderne, il a cru que *les rayons du soleil ne sont point chauds, & qu'ils ne sont cause de la chaleur, que par le pouvoir de mettre*

ſtérile en conſidérations. Elle influe directement ſur leur acceſſibilité reſpective, & paroît modifier de même, l'état particulier où ſe trouvent la vie végétale & la vie animale ſur les hauteurs du globe.

Quiconque a obſervé ce que l'on emploie de tems à gravir les montagnes du centre des Alpes, ne ſauroit reconnoître ſans ſurpriſe la facilité que l'on trouve dans les Pyrénées, à parvenir à une élévation conſidérable. On m'a vu, dans l'eſpace d'une journée, monter de l'hoſpice de Bagnères au ſommet de la Maladetta, & deſcendre à l'hermitage d'Artigue Telline. Les autres courſes que j'ai faites dans la partie la plus élevée de ces monts, ne ſont pas des

---

en action une cauſe réſidente dans notre globe & ſon atmoſphere, qui eſt ainſi la cauſe immédiate de la chaleur, & qu'il s'eſt déclaré pour un fluide calorifique élaſtique & peſant, par conſéquent plus condenſé à la ſurface de la terre, & plus rare dans les couches ſupérieures de l'atmoſphere.

Quant à ſon opinion ſur la régularité des formes futures, la conſervation des montagnes, & en un mot, ce que les travaux de la nature indiquent du bien qu'elle veut aux générations *à venir*, j'ai eu trop de plaiſir à y appliquer ce que j'ai vu dans les Alpes & dans les Pyrénées, pour ne pas citer comme un tréſor d'obſervations & de faits, la 4e partie, tom. 2e du même ouvrage.

exemples moins remarquables du peu de tems que l'on emploie à en atteindre la cîme ; & bien que des marcheurs moins exercés entrepriſſent probablement ſans ſuccès des voyages de cette eſpèce, il n'en eſt pas moins vrai que je n'aurois pu réuſſir, dans les Alpes, à parvenir auſſi promptement à des hauteurs égales ; & pour ne citer que des montagnes bien connues, j'obſerverai que le Canigou & le Pic du midi de Bigorre ſont ſi acceſſibles, que, dans un jour, les perſonnes les moins capables de ſupporter les fatigues des montagnes, atteignent leur ſommet & en deſcendent, tandis que le Buet, élevé ſeulement de ſoixante toiſes de plus que ce dernier, a été long-tems, dans les Alpes, la plus grande hauteur à laquelle ſoient parvenus des obſervateurs enflammés de l'amour des ſciences.

L'âpreté des rochers n'entre pour rien dans cette différence ; car ceux des Pyrénées ne ſont aſſurément pas moins eſcarpés que ceux des Alpes ; &, toutes choſes égales d'ailleurs, on en trouve d'autant plus à gravir, que les neiges, moins étendues, livrent plus de ſurfaces à la dégradation que cauſent, dans les roches les plus dures, le contact de l'air & les injures du tems. Mais les rochers ſont le théâtre où l'agilité du montagnard aime à s'exercer.

Quand la tête eſt bonne, la marche y eſt affermie par les aſpérités dont ils ſont hériſſés. La ſituation redreſſée des couches des hautes montagnes, y diſpoſe preſque toujours des rampes de degrés, étroits, ſans doute, mais ſi multipliés & tellement étagés, que l'œil a toujours le choix, le pied toujours un ſoutien, la main toujours un appui.

Je l'ai dit : la raiſon de l'acceſſibilité comparative des Pyrénées, eſt toute entiere dans le peu d'étendue de leurs amas de neiges & de glaces. Les neiges de ces monts participent bien à la perfidie de celles des Alpes. Tantôt dures & gliſſantes, tantôt molles & promptes à s'effondrer, tantôt légeres & s'éboulant au gré des pentes & du vent, cachant quelquefois, ſous des ſurfaces trompeuſes, le piege de leurs crévaſſes, elles ont des dangers réels pour le voyageur. Mais le péril diminue ici comme les eſpaces & comme le tems employé à les parcourir. Quant aux glaces, toutes ſemblables aux glaces ſupérieures des Alpes, elles n'y prennent jamais la forme des glaciers hériſſés, fendus, que l'on trouve dans les vallées inférieures, & ne ſont dangereuſes qu'en proportion de leur inclinaiſon. Ordinairement même, elles ſont évitables, & toujours, les crampons aux pieds, & la hache à la main, on peut s'y frayer

un paſſage. Combien les glaces des Alpes oppoſent des obſtacles plus difficiles à ſurmonter ! Non-ſeulement, en ſe prolongeant à une diſtance conſidérable de leur région natale, elles s'emparent de toutes les avenues des monts, & défendent de plus loin l'approche des ſommités ; mais la fureur des torrens qui en naiſſent, ravage, à un point inconcevable, les lieux où elles ne ſauroient deſcendre. A peine on eſt élevé de cinq ou ſix cens toiſes au-deſſus du niveau de la mer, que les déſerts & les dangers commencent. Et dût-on compter pour rien ce que l'étendue de ces déſerts ajoute au nombre de ces dangers, les glaciers ſeuls, hériſſés en tout ſens, crevaſſés de même, & ſe reproduiſant par-tout, forment un danger à part, inconnu dans les Pyrénées. Il faut ſonder pas à pas ſa route, éviter, ſe détourner ; il faut ſe traîner lentement ſur des pentes, que, dans les Pyrénées, on peut rapidement parcourir (1).

(1) Je ne citerai point mes propres voyages dans les Alpes, quand j'ai ſous les yeux celui de M. de Sauſſure au Mont-blanc, voyage qui efface tous ceux que l'on a faits juſqu'ici dans les montagnes, par les conſéquences qu'il doit avoir pour l'hiſtoire de la terre. On voit ce ſavant, le ſecond jour, mettre trois heures à faire un quart de lieue, à cauſe du paſſage difficile du glacier de la côte. *Journal de Paris*, 31 *Août* 1787.

Il me suffit de savoir que les Andes ne sauroient avoir, sous l'équateur, des glaciers de quelque volume, pour comprendre comment, à quinze cens toises au-dessus du niveau de la mer, on y trouve une ville & de riches campagnes. Si leurs sommets ne sont pas moins accessibles que ceux des Pyrénées, c'est qu'à l'égard de la région des neiges permanentes, ils se trouvent dans la même condition ; & tant d'autres causes dépendantes de cette seule cause, ou étroitement liées avec elle, concourent à conserver, dans un état florissant, des vallées qui se trouvent à neuf cens toises au-dessous de la ligne inférieure des neiges permanentes, qu'avoir recours, pour expliquer cet état, à la supposition qu'elles sont sorties du fond des eaux, plus tard que celles des Alpes, c'est, il me semble, mettre bien gratuitement l'océan dans des positions bien extraordinaires (1).

On conçoit que la condition du chasseur d'isard est bien moins fâcheuse que celle du chasseur de chamois ; & je n'ai point oui dire que dans les Pyrénées la passion de cette périlleuse

(1) La ville de Quito est située dans une belle & fertile vallée des Andes, à 1500 toises au-dessus du niveau de la mer, & à 1700 au-dessous du sommet de Chimboraço, qui a 3220 toises, & s'éleve de 820 dans la région des neiges.

chaſſe eût ſes victimes. De même que les approches des monts ſont moins difficiles, les hauteurs moins conſidérables, les neiges moins étendues; de même, les froids de la nuit ſont moins rigoureux, les ouragans moins longs, les brouillards moins opiniâtres; &, dans le cas où le chaſſeur eſt ſurpris par le mauvais tems, combien de dangers & de fatigues lui ſont épargnés par cela ſeul, que les déſerts ſont plus bornés & les habitations plus voiſines? D'ailleurs, je ne crois pas que l'iſard ſoit capable d'autant de réſiſtance que le chamois. Senſiblement plus foible, il aime moins les rochers eſcarpés; il s'éleve plus rarement dans les neiges ſupérieures; &, ſans doute, il participe à ce manque de courage qui me paroît caractériſer les animaux des Pyrénées, quand je les compare à ceux des Alpes.

Par une biſarrerie ſinguliere, au reſte, ſi les Alpes ont plus de dangers pour celui qui les parcourt, les Pyrénées oppoſent plus d'obſtacles à celui qui ne fait que les traverſer. Auſſi-tôt que l'on s'éloigne des deux mers, on trouve la chaîne fermée; car à peine oſe-t-on qualifier de paſſages, des ſentiers mal tracés, où l'homme n'a rien fait pour mettre à profit les indications de la nature. L'inſouciance des deux peuples, ſur ces communications intermédiaires, fait le plus ſingulier contraſte avec la perſévérance

qu'ont montré les habitans des Alpes, quand il s'eſt agi d'ouvrir, en dépit de la nature elle-même, celles qui facilitent leur commerce intérieur & extérieur. Ainſi, le montagnard des Pyrénées, plein de feu, d'activité & de génie, mais accoutumé, par les longues inimitiés qui ont régné entre les deux royaumes, à ne déployer que dans l'art de nuire à ſes voiſins, le courage & l'adreſſe dont il eſt doué, n'a vu, dans ſes monts, que des défilés & des remparts, & n'en a pu prendre encore, après ſoixante-dix ans de paix, une idée différente; quand celui des Alpes, ſoumettant les ſiens à la communication fraternelle de peuples qu'un même intérêt anime, a voulu qu'ils cédent, comme les tyrans, à l'alliance que contractoient des hommes libres (1).

(1) Le beſoin ne crée rien, quoi qu'on en diſe; & c'eſt celui dont la ſituation eſt bonne, qui tend le plus fortement vers une ſituation meilleure. Les Pyrénées n'auroient pas encore un chemin que l'on pût citer, ſi l'adminiſtration n'étoit venue, malgré leurs habitans, à leur ſecours. On doit mettre au premier rang des intendans, qui ſe ſont occupés de l'important objet des communications, M. de la Bauve & M. d'Etigny. Le chemin de Pierreſitte à Luz eſt du premier. Le ſecond s'eſt diſtingué bien plus encore, & il eſt peu de parties de la Bigorre & du Béarn, où il n'ait porté une main créatrice. Mais, pour tout ami des hommes, quel autre objet ſeroient ces ouvrages, s'ils étoient dus à la force intrinſeque, & à la

Mais, de la considération des divers degrés d'accessibilité de ces monts, passons à celle de l'influence qu'exerce, sur la vie végétale & sur la vie animale, cette hauteur où une autre atmosphère les environne, où elles doivent éprouver, selon leur aptitude à en ressentir les effets, ceux de sa raréfaction, de son refroidissement, & de la diversité des combinaisons de ses parties constituantes.

On a observé, il y a long-tems, que les montagnes, prises de la base au sommet, présentoient une disposition de la végétation, pareille à celle que montre la surface de la terre, prise du lieu où sont situées ces montagnes jusqu'au pôle; que les arbres ne passoient point la partie moyenne de cette échelle; que, plus haut, il n'y avoit que des arbustes; & que les mousses occupoient les deux extrêmes: car elles seules peuvent vivre dans l'éternel été de la zone torride & l'éternel hiver des contrées polaires.

S'il en est ainsi, j'en dois conclure que la région des neiges permanentes, représentant, pour chaque montagne, cette latitude voisine du pôle, où la chaleur de l'été s'épuise à convertir des neiges en glaces, le terme supérieur

---

propre volonté des peuples pour lesquels ils ont été faits!

de l'échelle de la végétation se trouve, par tout, non à une hauteur fixe au-dessus du niveau de la mer, mais à une hauteur déterminée au-dessous de la région des neiges.

Mais, comme les degrés de cette échelle sont accompagnés, dans les monts, du raccourcissement de la colonne d'air, & sur la surface de la terre, des progrès de l'obliquité des rayons du soleil, on ne sauroit disconvenir qu'il n'entre, dans la comparaison que je viens d'exposer, des différences qui doivent la réduire à la valeur d'une simple ressemblance, à moins que ce raccourcissement de la colonne d'air & cette obliquité des rayons du soleil n'aient nulle influence sur les résultats ; ce qui peut bien être à l'égard de la matiere morte, qui obéit moins perceptiblement à certaines impressions ; mais ce qui ne sauroit être supposé relativement à la végétation, que son organisme rend plus capable d'éprouver la puissance des données de la nature ; & encore moins relativement aux animaux qui ont des sens pour la saisir dans un plus grand nombre de ses parties.

Cependant, en ce qui concerne les végétaux, on ne sauroit disconvenir que l'influence de la rareté de l'air ne soit, à leur égard, fort petite ; puisque si, réguliérement parlant, & sans s'arrêter aux exceptions, la végétation cesse

vers onze cens toiſes, dans la partie centrale des Alpes, &, dans la partie correſpondante des Pyrénées, à une hauteur à-peu-près pareille, elle ne ceſſe, dans les Andes, qu'à 2300 toiſes, élévation où l'on y trouve encore des bruyeres. Or, bien que l'on pourroit obſerver que, dans ces monts, les arbriſſeaux ne ſe montrent qu'à 450 toiſes au-deſſous des neiges permanentes, & que, dans les Alpes ainſi que dans les Pyrénées, on les trouve déjà vers 300 toiſes au-deſſous de ce terme de la végétation, & qu'il ſembleroit que la diminution de denſité de l'air pourroit être, dans le premier cas, la cauſe de l'abaiſſement de la zone des arbriſſeaux, relativement à la région des neiges; cette différence peut provenir de tant de cauſes incidentes, elle eſt ſur-tout ſi dépendante du lieu où ſe fait l'obſervation, que l'on eſt ſuffiſamment autoriſé à tirer des faits la conſéquence générale, que *la diſpoſition des végétaux, ſur le penchant des montagnes, obéit principalement à la température de leurs différentes zones.*

Ne nous en étonnons point. Les végétaux ſont enfans des ſaiſons. Ils doivent accompagner la terre, à toutes les hauteurs où elle en porte l'empire. Ils ne doivent ceſſer d'exiſter qu'à celle où l'influence des montagnes, prête à expirer dans la froide impaſſibilité des régions ſupé-

rieures, n'obtient plus, ſur les neiges qu'elles y recueillent, d'autre victoire que de leur faire ſubir des dégels qui les transforment en glace. Si la raréfaction graduelle de l'atmoſphère agit ſur eux, ce ſera probablement dans la diſtribution des eſpeces, & en cela même il ſera difficile de déterminer la part qu'elle y prend, abſtraction faite des ſaiſons & de la nature du ſol. Abandonnons donc des circonſtances acceſſoires, qui n'influent pas diſtinctement ſur les phénomènes généraux; & de même que nous avons vu tout ce que la zone glaciale préſente de faits principaux, dans la conſidération unique de la hauteur où la température de la terre céde à celle des eſpaces qu'elle parcourt, nous trouverons, dans cette unique conſidération, tout ce que la zone végétale préſente de faits relatifs à la hauteur des monts.

Ainſi, nous verrons la végétation porter le dernier degré de ſon échelle, aux limites inférieures de la zone de glace. Mépriſant les accroiſſemens accidentels de cette zone, qui ſe prolongent eux-mêmes au mépris des ſaiſons, elle s'élevera dans les Alpes, entre les glaciers inférieurs, juſqu'à ſon empire légitime, & ne perdra point, en préſence de ces glaciers, un ſeul de ſes échelons. Plus hardie encore ſur la liſiere des chaînes, elle s'emparera, ſans con-

ſidération de l'élévation relative au niveau de la mer, de toutes les ſurfaces que les cauſes locales de chaud ont ſouſtraites à la domination des frimats éternels. Et, pour déterminer les limites reſpectives de ces deux empires rivaux, il faut faire abſtraction, à la crête & au nord, des uſurpations de l'un : à la liſiere & au midi, des uſurpations de l'autre.

En quelque lieu, au reſte, que ſe faſſe leur rencontre, un eſpace aride, théâtre de la guerre de l'hiver & de l'été, des fleurs & des frimats, que les neiges couvrent trop long-temps pour que la végétation puiſſe s'y établir, où le chaud a encore aſſez de puiſſance pour régner quelques inſtans, préſente une terre neutre aux combats de deux puiſſances dont l'inimitié eſt implacable.

Immédiatement au-deſſous, & à la ſuite des mouſſes, un certain nombre de plantes parfaites, d'un caractère particulier, farouches, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, & volontaires, qui ne ſe plaiſent que ſur les hauteurs, qu'aucun traitement ne peut apprivoiſer, qu'aucun ſoin ne peut naturaliſer ailleurs, forment l'avant-garde de la végétation. On les nomme *Alpeſtres*, parce qu'elles ſont en force ſur les hautes Alpes, & que les hautes Alpes ont donné leur nom à toutes les hauteurs qui leur reſſemblent. Par-

tout, elles se présentent les premieres aux insultes des frimats. Les neiges mêmes qui subsistent les deux tiers de l'année, ne les effraient pas. Elles sortent toutes fleuries des frimats que le mois de juin fait disparoître. Elles profitent de tous les accidens des lieux & des saisons. D'elles procèdent toutes les entreprises de la végétation sur la zone glaciale. C'est dans leur famille qu'il faut ranger le *Carnillet mouſſier*, que j'ai vu au sommet du Pic du midi, & que M. de Sauſſure a trouvé sur la pente du Mont-blanc, à 1780 toises de hauteur absolue. C'est dans la même division qu'il faut placer la charmante Gentiane, que j'ai rencontrée au centre même des Pyrénées, à la plus grande hauteur où je sois monté : cette *Gentiane dentée*, qui n'a besoin que de quelques jours sereins, entre la fuite des neiges & leur retour, pour ouvrir sa jolie fleur dont la couleur est l'azur foncé du ciel qui la voit épanouir. Dans ces lieux, où la végétation devroit expirer, ces plantes ont profité de quelques climats particuliers qui interrompent la succession des climats généraux, & dont la température est moins réglée par la situation relative, que par des causes accidentelles de chaud. Là, ces fleurs solitaires, séparées de nos prés par tant de déserts, & de nos étés par tant de frimats, ne sont pas pour cela hors

de la portée du papillon. Cette fragile créature, cette espece de fleur vivante, qu'un souffle du zéphir met, dans les airs, à deux doigts du naufrage, qui n'effleure pas la rose, sans compromettre le duvet de ses petites ailes, le papillon a, dans sa race, des aventuriers qui franchissent les précipices dont les monts du premier ordre sont environnés, qui, dans leur vol errant, s'élevent de proche en proche, à ces régions de l'atmosphère, d'où il tonne sur nos têtes, & où l'aigle même tente rarement de diriger son vol; & ces lieux privilégiés, où l'éternel hiver est suspendu, ont des papillons & des fleurs, de même que les îles d'Hyeres & l'île d'Ormus peuvent, par des circonstances de leur situation, nourrir des plantes & des animaux qui ne se plaisent ordinairement qu'à une latitude plus voisine de l'équateur.

Ce n'est qu'après ces especes hardies & indomptables, que se montrent les arbrisseaux. Le *Rhododendron* est à la tête, placé à trois cens ou trois cens cinquante toises au-dessous de la région des neiges, c'est-à-dire, dans les Alpes, vers huit cens toises de hauteur: dans les Pyrénées, à cent toises de plus. Ici, les postes deviennent constans; le corps d'armée approche; il ne se livre point aux entreprises hasardeuses.

Les arbres suivent de près. L'If & sur-tout

le *Pin Cembro* les dévancent. Ils craignent de s'élever. Noueux & courbés, ils se roidissent contre les ouragans de la haute région. L'un oppose à la fureur du vent, la fermeté de ses fibres: l'autre l'élude par la rareté de son feuillage. La race entiere des arbres résineux se montre à leur suite. Le *Pin sauvage*, aux formes bisarres, & qui différe de lui-même, à chacun de ses âges, s'associe au Sapin. Tous deux d'une hauteur prodigieuse, & serrant des rangs qui s'affermissent mutuellement, l'un & l'autre presque dépourvus de racines, & s'accommodant d'un sol sans profondeur, s'attachent aux rochers nus, & vivent à leur surface. Au-dessous d'eux, les dispositions changent. Le peuple des végétaux montagnards finit; celui des végétaux de la plaine se présente à son tour. Sur les hauteurs, la nature avoit placé ceux qui n'ont besoin, pour vivre, que de l'eau & de la lumiere; qui tirent de l'air même la meilleure partie de leur subsistance; & qui fixent sur le sol, en forme de terre végétale, les élémens les plus fugitifs de la nature, devenus solides dans leurs vaisseaux, & déposés avec leurs dépouilles. Plus bas, elle a multiplié ces végétaux dévorans, qui se gorgent des sucs de la terre, & qui rendent à l'air bien plus qu'ils n'y puisent. Sage nature!... elle n'a pas disposé autrement les

êtres

êtres vivans, & l'on reconnoît les classes primitives de l'homme à cette distribution. Ainsi, dans son plan, dans ce plan aussi admirable par sa simplicité que par son étendue, tout est analogie, tout se répete sous toutes les formes possibles.

Mais, les relations vont se multiplier ; & si j'ai bien choisi, dans les phénomènes de la hauteur des montagnes, celui qui se soumet tous les autres, nous devons voir l'homme en reconnoître l'influence. Le caractère de la vérité est la fécondité & la simplicité des conséquences.

C'est une chose connue & souvent éprouvée, que l'air des montagnes du premier ordre est aussi destructif de l'économie animale, que celui des montagnes inférieures lui est favorable. Nombre de personnes ont été griévement incommodées au sommet des Alpes. Dans les Pyrénées, les mêmes accidens se reproduisent ; & nous avons déjà vu M. de Candale éprouver, dans son expédition au Pic du midi de Pau, des vertiges & de l'engourdissement (1). Les symptômes de ces incommodités se déclarent à des hauteurs très-diverses. Ils sont eux-mêmes très-variés & d'une nature tout-à-fait singuliere. Une débilité extrême du corps & de l'esprit, l'assoupissement, la léthargie, les vomissemens, les an-

(1) Voy. ci-dessus, chap. II, pag. 13.

goiſſes nerveuſes, les vertiges, ſont les plus communs. D'autres fois, on ne reſſent nulle douleur, mais la peau du viſage devient livide & flaſque comme une veſſie détendue; les yeux ſont fixes; les doigts ſont ſecs & allongés comme des fuſeaux. Tout le monde n'eſt pas également affecté de ces incommodités. Pluſieurs perſonnes ne reſſentent rien, à des hauteurs où d'autres ſouffrent beaucoup. Rien, en un mot, de conſtant dans les effets; & pour ce qui eſt de la cauſe, les uns ont cru la trouver dans la ſimple fatigue, quand d'autres l'ont vue uniquement dans la raréfaction de l'air.

Quant aux premiers, il eſt ſingulier de voir à quel point le Buet ſemble les démentir. Il eſt élevé de 1560 toiſes au-deſſus du niveau de la mer. C'eſt un glacier, & l'accès en eſt prodigieuſement difficile & fatigant. Or, on y voit M. Bourrit s'engourdir & perdre connoiſſance, parce qu'il étoit immobile. On y voit, une autre fois, ſon guide dans le même état, pour être demeuré quelque tems ſans mouvement. Enfin, l'on y voit toujours ces incommodités être prévenues par l'agitation, par une converſation animée, par des ſentimens vifs, par une occupation intéreſſante (1).

(1) Voy. Deſcript. des Alpes Pennines & Rhétiennes, tom. II, pag. 92 & ſuiv.

Il eſt certain, cependant, qu'une fatigue trop violente ne développe pas moins ces incommodités, qu'un repos trop abſolu ; mais, alors, les ſymptômes ſont différens, & l'on s'apperçoit aiſément que s'il eſt une cauſe générale qui agit dans tous les cas, il eſt pluſieurs cauſes incidentes qui modifient les effets de la premiere, ſelon les circonſtances & les lieux. Je ne puis citer ma propre expérience ; car aucune des hauteurs où je ſuis parvenu, ſoit dans les Alpes, ſoit dans les Pyrénées, ne m'a rien fait éprouver de pareil. Je n'en ſuis pas ſurpris : M. de Sauſſure n'a éprouvé lui-même quelques-unes de ces incommodités, qu'en montant au ſommet du Mont-blanc, c'eſt-à-dire, à une élévation, où, avant ce voyage, il n'étoit jamais parvenu, & que je n'ai jamais atteint. Mais j'ai eu occaſion d'obſerver dans d'autres, combien la fatigue hâte l'apparition des ſymptômes de mal-aiſe, dus à l'état des couches ſupérieures de l'atmoſphère. Le chaſſeur qui me guidoit à la Maladetta, reſſentit des angoiſſes, à une hauteur où jamais peut-être il n'avoit rien ſenti de pareil. Il ſe portoit fort bien, en commençant à monter ; nous avions vécu fort ſobrement à l'hoſpice ; & rien ne pouvoit déterminer les vertiges & les maux de cœur dont il ſe plaignoit, que la rapidité de notre aſcenſion. Deux per-

ſonnes qui monterent deux fois avec moi au Pic du midi de Bigorre, y furent très-incommodées la premiere fois, & s'y trouverent fort bien la ſeconde, ſans autre raiſon de cette différence, que la promptitude de notre marche ou ſa lenteur. Une de ces deux perſonnes même avoit éprouvé, à plus de deux cens toiſes au-deſſous de la cîme, cette ſoif brûlante, ces maux de cœur inſoutenables, cet aſſoupiſſement involontaire, que l'on ne reſſent ordinairement qu'à des hauteurs bien plus conſidérables, & qu'elle ne reſſentit point à la cîme même, la ſeconde fois. M. de Sauſſure, qui a parfaitement démontré que ces incommodités, ſi différentes, à pluſieurs égards, de celles que cauſe la ſimple fatigue, ont une autre origine, & qui a même reconnu, dans les Alpes, que c'étoit à une hauteur qui paroît fixée pour chaque homme par ſon tempérament, qu'on devenoit ſuſceptible d'en être affecté, ne prouve pas moins à quel point elles ſont modifiées par le mouvement ou le repos. Mais, en même-tems, on ne ſauroit douter que ce ne ſoit l'état de l'air qui détermine le moment où la fatigue a de pareilles conſéquences, puiſqu'à une certaine élévation, le plus long repos ne ſauroit rendre la faculté de faire de grands efforts, faculté que l'on ne retrouve que plus bas, & après avoir ajouté à la fatigue

de monter, la fatigue de descendre. Bien des personnes qui ont atteint, sans incommodité, la cîme du Pic du midi, peuvent être du nombre de celles à qui de pareilles hauteurs causent, en certains cas, de très-fortes angoisses, & n'imaginent pas dans quel état elles y auroient été, si, par exemple, au lieu d'y trouver le repos, elles y avoient trouvé la nécessité de se mouvoir avec quelque force & quelque continuité.

Quoi qu'il en soit, ces incommodités ne paroissent point s'être jamais manifestées au-dessous de mille toises d'élévation absolue, & ceux qui les attribuent à la seule raréfaction de l'air, ont le droit de s'appuyer de ce fait. Mais aussi, nulle personne connue, nul montagnard, n'en a été exempt en Europe au-dessus de deux mille toises : M. de Saussure a été fortement incommodé, non-seulement au sommet du Mont-blanc, le baromètre y étant à 16 pouces 1 ligne ; mais à 456 toises au-dessous, le baromètre n'y étant qu'à 17 pouces 11 lignes ; & il l'avoit été, quatre-vingt-quinze toises plus bas (1). Or les Académiciens envoyés au Pérou, sont parvenus, eux & leur suite, sans nulle incommodité quelconque, au sommet du *Pinchinca*, où le ba-

(1) Voy. Journal de Paris, lieu cité.

romètre ne se soutenoit qu'à 16 pouces, & au sommet du *Coraçon*, où il descendit 2 lignes plus bas : le premier, inférieur de vingt toises seulement au Mont-blanc, l'autre plus élevé de la même quantité. Et, ce n'est pas tout : ils ont habité vingt-quatre jours, à une petite distance au-dessous du *Pinchinca*.

Quelque pouvoir que nous devions donc attribuer à la raréfaction de l'air, pouvoir que M. de Saussure a reconnu, dans son ascension au Mont-blanc, à des caracteres qui ne sont point équivoques, les Académiciens n'en ayant point éprouvé au Pérou les mêmes effets à la même hauteur, il faut ajouter à cette donnée, une autre donnée qui embrasse l'universalité des phénomenes. Et, en effet, quand je songe que la fréquence de la respiration, dont ce savant se plaint, n'est mentionnée, en aucune maniere, par les savans qui ont gravi au sommet du *Coraçon*, & quand je considere que cette fréquence, provenant directement de ce que la nourriture propre au poumon est rare, & que le besoin d'en reprendre se renouvelle souvent, ne provient qu'indirectement de ce que l'air lui-même est raréfié, puisque ce n'est pas l'air tout entier, mais une seule de ses portions qui le nourrit, & que cette portion peut diminuer de quantité, suivant des loix différentes de celles

que l'air observe dans sa raréfaction ; je conçois aisément que les effets constans de la raréfaction de l'air sur l'économie animale, doivent être modifiés par les effets inconstans de sa composition, & qu'il faut amener dans l'explication des incommodités singulieres que l'on éprouve sur quelques montagnes, les diverses proportions qu'affectent, à différentes hauteurs, dans différens tems, en différens lieux, les ingrédiens du mixte que nous respirons, proportions qui influent immédiatement sur l'organe qui le digere, & par lui sur le sang, sur la chaleur vitale, sur tous les organes, & sur la disposition générale à ressentir les effets même de la raréfaction de l'air. Or l'air vital, le *gaz oxygène*, celui qui forme seul notre aliment, & qui seul entretient la combustion comme la vie, est, dans les composans de l'air, l'un des plus lourds & des moins capables de se soutenir dans les régions supérieures, &, pour ne citer, à l'appui des expériences chimiques & de la théorie, qu'une observation relative aux Pyrénées, je rappellerai qu'on a trouvé moindre d'un quart la quantité que l'air en contient au sommet du Pic du midi (1). Il se présente donc une nouvelle donnée à faire entrer dans l'explication générale du

(1) Voyez ci-dessus, ch. VII, pag. 122.

phénomene, & j'entrevois déjà qu'elle pourra bien n'avoir pas une conduite auſſi uniforme que la raréfaction de l'air. Mais quand enfin j'ajoute à ces conſidérations & à ces réflexions celles-ci, que l'air vital paroît être, pour la plus grande partie, le produit de la décompoſition de l'eau par les organes des végétaux, une nouvelle lumiere m'éclaire, & tous les caprices du phénomene me ſemblent expliqués. D'une part, la hauteur où l'exiſtence ceſſera d'être facile, ſera celle où l'air vital ceſſe de former un tiers de l'air atmoſphérique. De l'autre, cette hauteur, conſidérée en général, ſera placée au-deſſus du terme le plus élevé de la végétation, de toute la quantité dont l'air vital peut s'élever en une doſe ſuffiſante pour rendre l'air reſpirable. Conſidérée en particulier, cette hauteur obéira d'abord aux anomalies que j'ai obſervées dans les extenſions & les pertes de la zone de glace, aux victoires & aux défaites de l'armée végétale. Elle obéira enſuite aux ſaiſons; car, en hiver, tandis que les créatures reſpirantes uſeront les proviſions d'air vital que les trois ſaiſons de la végétation leur ont préparé, & que les rayons du ſoleil n'en développeront qu'une petite quantité dans le produit de l'évaporation des neiges, les hautes régions s'en dépouilleront en faveur des couches in-

férieures de l'atmoſphere. Enfin, elle variera ſelon les lieux, par mille accidens que l'on ne peut décrire en détail, & dont les courans d'air & les aſpects ſont les principaux : l'air vital porté d'un ſommet livré à la végétation, à un ſommet qui en eſt dénué, retardera, ſur ce dernier, l'inſtant où ſon atmoſphere n'eſt plus reſpirable ; & cette atmoſphere ceſſera d'être reſpirable, preſque au milieu de la végétation, ſur un mont qui partage ſes vivifiantes effluves avec des monts arides qui l'environnent ; mais, toutes choſes égales d'ailleurs, & tous accidens compenſés, l'air demeurera reſpirable quelque peu plus haut dans les Pyrénées que dans les Alpes, & les Académiciens qui monterent le *Coraçon*, ne s'y trouvant qu'à cent toiſes au-deſſus de la végétation, purent n'éprouver en aucune maniere les incommodités que ſouffrit M. de Sauſſure, depuis huit cens juſqu'à treize cens toiſes au-deſſus de ſes limites générales.

Ainſi, nous ſommes rappellés encore une fois à l'objet de nos conſidérations précédentes, au phénomene unique, d'où découlent les phénomenes les plus apparens des montagnes élevées. La hauteur où l'homme ceſſe d'exiſter commodément, eſt celle où finit l'empire des ſaiſons, où commence celui du froid conſtant ; & les hauteurs accidentelles ſont variées à la fois par

les accidens ſimples & faciles à énumérer, que ſubit la zone glaciale : par les accidens plus compoſés & plus nombreux, que ſubit la zone végétale : & enfin, par les accidens infiniment compliqués & preſque innombrables, que la vie animale apporte dans l'univers, avec ſon aptitude à en modifier les effets.... Sublime unité du plan de l'univers ! A peine on t'apperçoit, que ſaiſi de reſpect, & preſque d'épouvante, te décrire ſemble une profanation, & que t'admirer eſt le ſeul pouvoir qui nous reſte !

Rempli de l'idée des ſecours mutuels que ſe prêtent toutes les parties de l'univers, idée que la ſimple contemplation de la nature démontre au ſentiment, qui douteroit encore qu'il n'y ait entre chacun de nous & ce qui l'entoure, entre l'homme & les hommes, entre eux & tout ce qui exiſte avec eux, un commerce d'émanations plus ou moins favorable aux êtres qui y participent ; que l'air des hauteurs moyennes n'acquiere, par le tribut que lui portent des végétaux d'élite, des animaux ſains, une terre vierge, ouverte par la culture aux influences d'une atmoſphere que rien ne corrompt, cette heureuſe combinaiſon de fluides qui le rend le plus propre à la reſpiration ; que tel être n'y ſoit placé pour vivre de ce que tel autre écarte ; pour abſorber du fluide commun,

ou bien y remplacer, ce qui nuit aux uns & ce qu'il faut aux autres; & que le meilleur air ne ſoit celui où ces échanges ſont ainſi maintenus dans la meilleure proportion reſpective?

Toute la terre ſe partage avec plus ou moins d'égalité ce mêlange vivifiant des effluves des trois regnes. Le ſoufle des vents opere les mêlanges, & tranſporte ſans ceſſe, d'un hémiſphere à l'autre, les émanations de ſa ſurface. L'air doux & pur de l'Arabie heureuſe va ranimer la caravane qui traverſe lentement l'aride étendue du déſert; & le vaiſſeau, qui fend ſolitaire les mers lointaines, eſt viſité par le ſoufle vivifiant qui a effleuré les champs de la patrie.

Mais ces échanges, que les diſtances horiſontales les plus conſidérables ne bornent point, ne peuvent s'opérer entre la ſurface de la terre & ces hauteurs où, dans un air plus rare, les fluides conſtituans s'embraſſent moins fortement, & ſe livrent réciproquement à l'action des diverſes peſanteurs. De la région ſupérieure à la région inférieure, ce n'eſt plus ce commerce dont l'égalité faiſoit la baſe, & dont les êtres vivans étoient l'objet. Les mélanges & les décompoſitions dont le ſommet des monts eſt témoin, ont un autre but & d'autres cauſes. Là doit ſe faire la ſéparation des fluides qui ſe ſont

confondus à la ſurface de la terre. D'autres combinaiſons remplacent celles qui ſont détruites. Il s'agit de la formation & de la diſſolution des nuages. Il s'agit du régime des ſaiſons & de la diſpenſation de l'abondance & de la ſtérilité ; & c'eſt par des météores, que les deux régions ſe manifeſtent l'une à l'autre.

Les lieux où s'operent ces grands travaux, ne ſauroient être long-temps le ſéjour de l'homme. Il y eſt iſolé ; il y eſt ſéparé de tout ce qui accompagne & ſoutient ici bas ſon exiſtence. Il s'y trouve comme hors du monde, & au moment de le perdre de vue. L'air qu'il y reſpire, eſt aride & dénué des émanations de la terre habitée. Envain l'oreille ſe recueille : le bruit de notre demeure expire dans le ſilence univerſel. L'œil, celui de nos organes qui obéit le mieux à la promptitude de l'eſprit, ne le guide plus dans ſon vol, & s'arrête ſans ſe repoſer ſur une terre inhabitable & inhabitée. Bien que le corps ne ſouffre point, il a beſoin de tranquillité. Ses forces, que la fatigue avoit épuiſées, lui ſont rendues ; mais elles diſparoîtroient bien vîte, s'il falloit les exercer. Une ſorte de pareſſe, une langueur douce & pleine de charmes, eſt encore le ſeul indice de ſon affaiſſement ; mais cet affaiſſement augmente rapidement dans une région qui ſouffre avec peine ce qui eſt vivant & ſenſible ; &,

cependant, il y a entre les organes & les penſées une telle diſproportion de forces; la vivacité des perceptions eſt telle ; les ſenſations ſont ſi exquiſes; l'imagination acquiert tant de promptitude; l'eſprit prend un eſſor ſi élevé, & les objets qui l'occupent, le ſaiſiſſent, l'entraînent, ſont ſi différens de ceux de ce monde, que l'ame ſemble ſe rendre indépendante de ſa priſon, & trouver dans la mort des ſens, un avant-goût de l'immortalité.

CHAPITRE XVI.

Les Pyrénées considérées, relativement aux Alpes, dans leur enchaînement mutuel, & dans la part qu'elles prennent ensemble au dessin de notre continent.

ON ne sauroit faire un pas dans les Pyrénées, sans rencontrer des objets de comparaison entre elles & les Alpes, & j'ai tâché de faire appercevoir les plus sensibles. Présenter ces rapports, c'est lier de plus en plus les deux chaînes ensemble, puisque, sans égard même aux similitudes d'organisation, de hauteur & d'aspects, que nous avons déjà observées entre elles, nous voyons qu'elles ont été considérées comme une seule & même chaîne, par l'homme de génie, qui, prompt à saisir dans les œuvres de la nature, tout ce qu'elles pouvoient avoir de commun ou de comparable, a pu se passer, quelquefois, pour contempler dans leur ensemble ses desseins les plus vastes, de l'observation même de leurs traits particuliers (1).

Mais s'il suffit, pour réunir, en une seule,

(1) Epoques de la nature, seconde Epoque.

ces deux fameuſes chaînes, de les voir placées dans une ſituation pareille, formées de la même roche, ſe chercher & s'embraſſer par les monts intermédiaires ; combien leur étroite relation ne préſage-t-elle pas d'intéreſſantes conſéquences, lorſque l'on obſerve dans leurs bandes, une direction à-peu-près pareille, dans leurs monts, une ſtructure ſemblable ; quand on voit devenir communes entre elles des diſpoſitions que l'on croyoit particulieres à chacune ?

En effet, ſi M. de Sauſſure a obſervé que les Alpes offrent, au nord, des pentes plus douces, au midi, des eſcarpemens plus bruſques ; les Pyrénées nous ont diſtinctement préſenté quelque choſe de ſemblable dans leur partie centrale, où l'on ne ſauroit nier que les pentes ſeptentrionales ne deſcendent plus réguliérement vers les plaines, puiſque nous y avons trouvé nombre de réſervoirs d'eau, dont les pareils ont échappé aux pentes méridionales, par la rupture des digues qui les tenoient ſuſpendus ; & puiſque j'y ai obſervé généralement que la crête dominoit, avec plus de ſupériorité, les monts qui ſe trouvent au nord, que ceux qui ſont au midi ; en ſorte que, nonobſtant l'étendue que la chaîne prend en Eſpagne, en conſéquence de la diſpoſition montueuſe de cette région, & de l'embranchement de diverſes chaînes qui

viennent s'y attacher, nonobſtant l'élévation du ſol de *Hueſca* & de *Jaca*, relativement à celui de Lourde & de Saint-Bertrand, il m'a paru certain que les pentes oppoſées au midi ſont ordinairement plus rapides, & que l'on deſcend en Eſpagne par degrés plus bruſques; ce qui me paroît ne ſouffrir exception que dans ces points de la chaîne où l'on voit quelque chaîne incidente ſe ſouder à ſes chaînons méridionaux, comme il arrive en Navarre, vers les montagnes d'*Aralar* : en Aragon, entre *Jaca* & *Hueſca* : & en Catalogne, du côté de la *Conque de Tremps* (1).

Ce n'eſt pas tout : & cette inégalité d'inclinaiſon ſe répete dans ces deux chaînes, priſes du centre d'élévation aux deux extrémités, de ſorte que les monts les plus hauts ſe trouvent bien plus voiſins de l'une de ces extrémités

(1) Il eſt à remarquer que dans les lieux où les pentes Eſpagnoles deviennent plus douces, on y retrouve auſſi les lacs qui manquent aux pentes eſcarpées; ce qui prouve que ce n'eſt pas ſeulement à la moindre quantité de neige qui ſe conſerve au midi, qu'il faut attribuer l'épuiſement de ces lacs; objection, au reſte, que l'on ne feroit, que ſi l'on n'avoit pas obſervé, au penchant méridional de l'*Eſpingo*, du *Spijole*, du port de Vénaſque, de celui de la Picade, &c. que c'eſt bien réellement au renverſement des digues méridionales que la diſparition des lacs eſt due.

que

que de l'autre. Les Pyrénées affectent cette disposition, d'une maniere bien remarquable. Le premier rang s'éleve des bords de l'Océan, par degrés réguliérement étagés, & ayant atteint sa plus grande hauteur, s'abaisse tout-à-coup vers la vallée d'Aran. Ici, le second rang s'y substitue, s'éleve de même jusqu'en Roussillon, & s'abaisse aussi brusquement devant la Méditerranée. Il est aisé de s'assurer que les Alpes suivent la même loi; qu'elles forment, à l'orient, des degrés bien plus doux; & qu'étant parvenues, en Valais & en Savoie, à cette prodigieuse élévation dont le Mont-blanc est le terme, elles perdent subitement, devant le Rhône, la hauteur qu'elles avoient lentement acquise. Dans l'une & l'autre chaîne, l'extrémité qui subit ce prompt abaissement, s'ouvre en un certain nombre de chaînons divergens, qui forment un éventail; &, ce qu'il y a de plus singulier, l'une oppose à l'autre cette extrémité.

Or, s'il y a quelque chose de satisfaisant à trouver dans les deux chaînes, prises du nord au midi, des pentes pareillement disposées relativement aux mêmes aspects, le renversement de cette disposition dans les mêmes chaînes, prises du levant au couchant, a de quoi surprendre. Lions donc l'un & l'autre fait,

à la considération des deux chaînes dans leur mutuelle relation ; & embrassons d'un même coup-d'œil, cette grande & importante partie du dessin primitif de notre hémisphère.

M. de Buffon, réunissant les principales chaînes de l'Europe & de l'Asie, en forme une seule qui commence au fond de l'Espagne, gagne les Pyrénées, s'étend en France par l'Auvergne & le Vivarais, passe par les Alpes, en Allemagne, en Grece, en Crimée, atteint le Caucase, le Taurus, l'Imaüs, qui environnent la Perse, Cachemire & le Mogol au nord jusqu'au Thibet, d'où elle s'étend dans la Tartarie chinoise, & arrive vis-à-vis la terre d'Yeço (1).

Cette longue chaîne est composée de chaînes plus petites, de même que chaque chaîne est composée de chaînons ; & comme j'ai représenté ces chaînons presque paralleles entr'eux, dans leur entrelacement, je trouve que les chaînes sont à-peu-près paralleles entr'elles, dans leur développement ; ce qui provient, dans l'un & l'autre cas, du peu de divergence des embranchemens, & se rend particuliérement sensible au midi de l'Europe ; en sorte que c'est entre les chaînes de l'Espagne, que

(1) Seconde Epoque.

ce paralléliſme eſt le plus remarquable; qu'il ſubſiſte encore entre la direction des Alpes & celle des Pyrénées; diminue promptement dans les chaînes conſtituantes de celles-là; & qu'à meſure que l'on s'éleve au nord, les embranchemens paroiſſent devenir de plus en plus divergens, les chaînes s'éloigner totalement du paralléliſme, & la ſtructure des monts éprouver des changemens qui correſpondent, peut-être, à ceux qu'éprouve leur diſpoſition.

La plupart des fleuves qui naiſſent dans ces chaînes, ſont dirigés par les intervalles qui les ſéparent, & que l'on doit regarder comme autant de vallées primitives, puiſqu'elles ſont deſſinées par des rochers primitifs. C'eſt même le cours des eaux qui ſupplée ſouvent à ce que leur direction, oblitérée par les travaux poſtérieurs de la mer, par le dépériſſement actuel des roches primordiales, par le comblement des profondeurs, auroit d'incertain. L'Ebre marque celle qui régne entre les Pyrénées & une chaîne qui s'y embranche dans les Aſturies. Les autres fleuves de l'Eſpagne tracent de ſemblables vallées, côtoient de ſemblables chaînes, tombent parallélement à l'Ebre dans l'une ou l'autre mer. En France, le Gave & la Garonne, après s'être frayé, dans les Pyrénées, la route perpendiculaire à la direction de la chaîne que

ſuivent les torrens, ſe rallentiſſent, ſubiſſent la loi des grandes vallées primordiales, & ſe courbent pour tomber dans l'océan parallélement à la chaîne. Le Pô ſuit, entre les Alpes & les racines de l'Appenin, le chemin que lui tracent les degrés par leſquels la premiere de ces chaînes deſcend dans la Méditerranée. Le Danube eſt dirigé de même, par les échelons de la même chaîne qui deſcendent vers l'Océan ſeptentrional. Mais le Rhin & le Rhône, contenus dans la même direction, au ſein des Alpes proprement dites, profitent, à l'iſſue de ces monts, de la ceſſation ſubite & ſimultanée de pluſieurs chaînons qui ne ſont pas immédiatement remplacés, & cédent à l'inclinaiſon du continent, en échappant à celle de leurs vallées; tandis que la Loire, dirigée à ſa naiſſance par la même lacune qui dirige le Rhône vers ſon embouchure, reprend dans ſon long cours, la direction que le Rhône a quittée. Plus au nord, la divergence des embranchemens multiplie les irrégularités, & une ſeule circonſtance différente ſuffit pour changer l'aſpect de la terre.

Comme chacune des chaînes particulieres qui compoſent la grande chaîne, a une crête qui en eſt la ligne la plus élevée, celle où ſe ſéparent les eaux qui deſcendent en ſens oppoſé; & comme cette crête eſt tracée par la ſucceſſion

des ſommets les plus hauts & des vallées les plus élevées ; de même pluſieurs de ces chaînes, conſidérées comme réunies, ont une crête commune, qui opére entre les eaux une ſéparation plus générale, & partage, par exemple, celles qui appartiennent à l'une des mers intérieures, de celles qui appartiennent à une autre mer intérieure ou à l'Océan. Cette crête eſt formée de la ſucceſſion des ſommets les plus hauts & des vallées les plus élevées de ce diſtrict, & en paſſant d'une chaîne à une autre, elle ne parcourt qu'une portion de chacune des crêtes particulieres. Enfin, la chaîne univerſelle a une crête univerſelle, deſſinée par tout ce qu'il y a de plus haut dans les chaînes compoſantes, & dans les grandes vallées primitives intermédiaires. Celle-là effectue la plus générale diviſion des eaux ; elle les partage, dans toute l'étendue qu'elle parcourt, entre le nord & le midi. Cette crête, au reſte, cette arrête du continent, n'eſt point unique dans le nôtre. L'exiſtence des mers intérieures la force à ſe diviſer en Aſie. Là, ſa branche ſupérieure partage les eaux entre l'Océan ſeptentrional & les mers intérieures, & la branche inférieure les partage entre les mers intérieures & l'Océan méridional. Celle-ci, au reſte, pourroit avoir ſes racines en Afrique, & n'eſt point de mon

ſujet ; & je ne conſidérerai l'autre que dans ſon rapport avec les Alpes & les Pyrénées.

Celles des chaînes qui prennent le nom d'Alpes, & qui acquierent en Suiſſe, en Piémont & en Savoie, la hauteur qui fixe, depuis long-temps, l'attention des naturaliſtes, ont leur origine dans les hauteurs qui dominent le Boſphore, & ſe remplaçant immédiatement l'une l'autre, s'avancent ſans interruption vers nous. On peut les conſidérer, dans leur étroit enchaînement, comme une chaîne unique ; & on la voit, dès ce fameux détroit, deſtinée à partager les eaux entre la mer Noire & la Méditerranée. Côtoyant de très-près le golphe Adriatique, elle s'éleve ſenſiblement en Dalmatie, commence à ſe hériſſer dans la Carniole, côtoie la Carinthie, & entre, par l'évêché de Brixen, en Tirol, où elle ſe rallie avec une chaîne deſcendue de l'Autriche par l'évêché de Saltzbourg & la Haute-Styrie. Sa hauteur s'en accroît, & au midi d'Inſpruck, elle porte déjà des glaces éternelles. J'ignore s'il y en a dans le *Brenner*, où cet accroiſſement ſe rend déjà remarquable, mais le *Groſſ-Werner*, qui le ſuit de près, en eſt chargé. Ici, nous allons obſerver ces chaînes & leurs crêtes, avec encore plus d'attention : car nous ſommes dans les Alpes, proprement dites.

Le chaînon qui traverſe le Tirol, expire aux bords de l'Inn, riviere qui naît dans les Griſons & tombe dans le Danube, c'eſt-à-dire, dans la mer Noire. Mais la crête ſe repliant au midi, paſſe à un chaînon plus méridional, dont les branches couvrent le pays des Griſons, & dont la crête particuliere devient la crête générale. Elle ſépare ici les Griſons, de l'Evêché de Trente & de la Valteline. Ses ſommets principaux ſont le *Braulio* aux ſources de l'Adda, la *Bernina*, le *Set* & la *Moloya*, vers leſquels ſe trouvent les ſources de l'Inn, enfin le *Splugi* & l'*Adula*, voiſins des ſources du Rhin. Là, ce rang expire dans un rang plus ſeptentrional, & la chaîne reçoit l'embranchement de la crête du continent, de cette arrête qui, depuis les bords de l'Océan ſeptentrional, a ſéparé les eaux qui s'y rendent, de celles qui coulent vers les mers intérieures; qui, tantôt marquée par des bandes de rochers primitifs, tantôt par des amas ſecondaires qui les couvrent ou les ſéparent, ſouvent par un ſimple exhauſſement du continent, formant, entre les ſources du Volga, de l'Elbe, du Danube, & le cours du Rhin, de biſarres ſerpentemens, vient pour la premiere fois ennoblir la chaîne des Alpes de ſa réunion, & les élever à la dignité de crête du continent.

C'eſt aux ſources du Rhin que s'opere cette

jonction ; & comme un fleuve s'accroît de toutes ſes rivieres qui s'y rendent, les Alpes ſe rehauſſent de toutes les chaînes qui s'y raſſemblent. La maſſe des monts *Adules* à qui l'*Adula* donne ſon nom, & dont le Saint-Gothard fait partie, commence ce nouvel ordre de choſes, & ſemble, en même-tems, le fermer. Comme ſi c'étoit pour les Alpes, au centre même de leur élévation, une trop forte tâche, que de partager ici les eaux entre l'Océan & la Méditerranée ; comme ſi c'étoit pour notre hémiſphere une trop grande élévation, que celle qui réſulteroit de la coincidence de tant de chaînes confondues en une ſeule ; la maſſe des Alpes ſe fend à la *Fourque*, en deux branches qui pourroient ſe diſputer l'honneur d'être la crête de ces monts, & qui ſe partagent, avec harmonie, l'emploi de diviſer les eaux du nord & du midi. Elles ſont peu divergentes. Le Valais les ſépare ; & le Rhône, né dans le lieu même de leur ſéparation, groſſi des eaux de toutes deux, & que l'on ne ſauroit attribuer à l'une plutôt qu'à l'autre, parcourt leur intervalle, & ne leur échappe que par une iſſue dérobée. La plus ſeptentrionale de ces deux branches verſe dans le Rhin, ſes nombreux torrens. On y diſtingue d'abord, vers les ſources de l'Aar, le *Grimſel* dont la hauteur eſt fameuſe, le *Wet-*

terhorn encore plus élevé, le *Schreckhorn* qui ne connoît d'autre ſupérieur que le Mont-blanc; mais cette hauteur s'abaiſſe dans le *Gemmi*, encore plus dans le *Gelten*, & finit par expirer devant le lac de Geneve. Le ſecond rang eſt au midi. Il alimente le Pô. On y voit, dès le lieu de ſa ſéparation, des monts célebres : le *Latifer*, le *Simplon*, le *Sylvio*, le *Neinda*; fiers ſommets, bientôt ſurpaſſés par le *Mont-Roſa* qui les ſuit, & qui, placé vis-à-vis le *Schreckhorn* dont il eſt le rival, ne le cede comme lui qu'au Mont-blanc. Après lui, les monts ne ſouffrent pas l'abaiſſement qui ſuit le *Schreckhorn*. Le grand *Saint-Bernard* & le mont *Velan* n'humilient un peu leurs cîmes, que parce qu'il eſt inutile d'être grand, ſi près du Mont-blanc; & la chaîne ſe repliant vers la branche ſeptentrionale, ſe termine par ce fameux dominateur des monts de l'ancien monde, qui ſemble ſe placer entre les deux branches pour les régir toutes deux, & en face duquel le *Schreckhorn* & le *Mont-Roſa*, inférieurs à lui de la même quantité, & ſymmétriquement diſpoſés à la même diſtance, dominent l'une & l'autre, comme ſes lieutenans.

S'il s'agiſſoit, entre les deux chaînes, de maintenir la ſupériorité d'élévation des baſes, qui eſt celle dont dépend la ſéparation des

eaux, le rang méridional, placé au-dessous du Rhône, & qui lui livre passage, s'énorgueilliroit envain du Mont-blanc, & ne sauroit contester l'avantage au rang septentrional. Mais toutes les prétentions sont balancées dans cette division, & rien ne trouble l'harmonie avec laquelle on voit les deux chaînes concourir à l'œuvre générale. Elles sont la crête, toutes deux à la fois, s'il s'agit de la hauteur & des phénomenes qui en dépendent. A peine écartées par l'étroite vallée qui les sépare, & bientôt réunies au Mont-blanc, puisque l'issue accidentelle qu'elles fournissent au Rhône, n'est point, dans la continuité de la masse, une lacune de quelque importance, on ne sauroit exclure l'une des deux, lorsque l'on considere, dans les Alpes, leur centre d'élévation; & quant à leurs fonctions séparées, si la branche septentrionale est spécialement destinée à prolonger sur la Suisse & la France l'arrête du continent, la branche méridionale a reçu l'emploi d'y prolonger la crête de la chaîne.

Cette derniere, favorable au Rhône qui est à moitié son ouvrage, abaisse brusquement en Dauphiné tous ses chaînons, pour le laisser passer, & en releve quelques-uns dans le Vivarais, pour propager sur la France & l'Espagne l'empire des Alpes; tandis que la premiere s'enfonçant quelque tems sous des amas calcaires, leur

tranſmet la tâche de partager les eaux entre l'Océan & la Méditerranée. Ces deux mers ſont plus voiſines ; le continent a moins de largeur ; un ſeul rang de monts ſuffit actuellement pour opérer ce partage. Le premier remplacement du cordon ſeptentrional eſt le Jura, le plus long des monts calcaires connus. Celui-ci ſe ſubſtitue d'autres amas de même ſorte, ſoutenus & coupés de diſtance en diſtance par des rangs de rochers primitifs, dont les matieres ſecondaires rempliſſent les lacunes, ou comblent les intervalles, ſelon les loix que la diſpoſition de ces rochers a impoſées au travail des mers. La crête du continent parvenue ainſi dans le Montbelliard, entre l'Alſace & la Franche-Comté, profitant en chemin de tous les chaînons primordiaux qu'elle rencontre dans ces contrées montueuſes, ſe replie en arriere, entre les ſources de la Mozelle & de la Saone, gagne Langres, où M. de Buffon l'a obſervée, Dijon, Autun, & continuant à deſcendre entre les cours à la fois paralleles & oppoſés de la Loire & du Rhône, va trouver dans le Forèz & le Vivarais les extenſions du rang méridional qu'elle a quitté au lac de Geneve, & réunit encore une fois l'arrête du continent à la crête des Alpes.

C'étoit, comme je l'ai dit, au rang méridional, à celui du Mont-Blanc, qu'il apparte-

noit de prolonger le haut rang de ces monts, & de maintenir la supériorité de la roche primitive sur les accumulations postérieures. Un de ses chaînons principaux se replie en arriere; il descend vers la Méditerranée, & l'Appenin s'en empare. D'autres s'écartent en différens sens. Le rang du Mont-Cenis pénetre dans le Briançonnois & le Grésivaudan, mais il s'abaisse promptement : c'est une branche du chaînon dont je viens de tracer la route. D'autres branches se prolongent de même, & s'abaissent de même dans les districts d'Embrun & de Gap, & jusques dans le Comté Venaissin. Toutes ces branches se replient, s'écartent, expirent devant le Rhône; mais plusieurs se relevent au-delà. Leurs monts, bouleversés en Vivarais & en Auvergne, par les feux qui brûlerent autrefois dans leurs entrailles, s'étendent encore dans le Limosin, le Rouergue, le Poitou, & y rempliſſent, relativement au partage des eaux, des offices secondaires; tandis que l'arrête du continent, réunie, entre le Vivarais & le Velay, à d'autres chaînons qui se relevent de l'abaissement qu'ils ont subi dans le Dauphiné, passe vers les sources de la Loire, de l'Allier & du Lot, traverse le Languedoc après les Cévennes, gagne la montagne Noire, où le bassin de Saint-Ferréol fournit au Canal des eaux qu'il partage entre les

deux mers, & tournant droit au midi, va joindre les Pyrénées dans le Capſir, vers Puyvalador, entre le Comté de Foix & le Rouſſillon.

La crête des Pyrénées devient alors le lieu de ſéparation des eaux de l'Océan & de la Méditerranée, juſqu'en Navarre où s'embranchent les montagnes d'*Aralar*, qui prolongent la chaîne vers la Biſcaye & le royaume des Aſturies, & ſe ſubſtituent aux Pyrénées proprement dites, dans l'emploi de diviſer les eaux. Aux ſources de l'Ebre enfin, la crête du continent ſe courbe en arriere, & paſſant d'une chaîne à l'autre, deſcend perpendiculairement à la direction de ces chaînes, coupe, en ſerpentant, les deux Caſtilles, ſépare le royaume de Murcie de l'Andalouſie, arrive dans le royaume de Grenade, ſe replie au couchant, & ſerrant de près la Méditerranée, termine à Gibraltar la longue & vaſte enceinte qui commence au Boſphore.

Au midi de la Méditerranée, le même ſpectacle ſe préſente. Il ſemble voir les chaînes des Alpes & des Pyrénées, après être deſcendues dans ſon ſein, ſe relever en Afrique, & former le mont Atlas. Celui-ci naît au détroit de Gibraltar, côtoie la Méditerranée juſque vers l'Egypte où d'autres chaînes le remplacent, reculent dans l'Abyſſinie juſqu'aux ſources du Nil, s'approchent de la mer Rouge, & s'arrê-

tent au détroit de Babel-Mandel. Là elles ſont remplacées par de nouvelles chaînes qui côtoient le bord oriental de cette mer, ſe prolongent tout le long de l'Arabie, & vont en Syrie ſe fondre dans le Liban, en ſéparant la Méditerranée du golphe Perſique & du cours de l'Euphrate, ſe replient vers l'Aſie mineure, profitent des hauteurs du Taurus, & atteignent enfin le Boſphore où les Alpes leur ſuccédent.

Il exiſte donc un vaſte baſſin qui appartient excluſivement à la Méditerranée, quoiqu'elle n'en rempliſſe qu'une partie, & dont l'enceinte eſt tracée par des monts primitifs, aux enchaînemens deſquels ſont ſoumis les amas ſecondaires qui en rempliſſent les lacunes. Les Alpes & les Pyrénées concourent à l'exiſtence de ce grand baſſin; & l'on ne doit donc pas s'étonner de trouver une étroite relation entre ces monts & lui; de reconnoître que les Alpes ſont ſi particuliérement deſtinées à le border & à le ceindre, que c'eſt toujours dans leurs branches méridionales que nous avons trouvé, avant le Tirol comme après le Valais, le plus de conſtance à maintenir leur hauteur; que les Pyrénées ſont ſi fideles à la même convenance, que c'eſt auſſi dans les chaînons méridionaux que nous avons trouvé les grandes élévations; & que là même, où l'une & l'autre chaîne eſt la

plus haute, elle forme immédiatement les bords de ce grand baſſin. On ſeroit donc fondé à croire que c'eſt relativement au lit de cette mer, & non aux aſpects ſolaires, que les pentes ſont plus eſcarpées au midi ; & cette conjecture prendra un nouveau degré de probabilité, quand on remarquera que cette diſpoſition paroît moins ſenſible & plus troublée dans les Pyrénées, du côté deſquelles le retréciſſement de la mer annonce une moindre profondeur, & explique ce qu'il y a de plus doux dans les pentes qui lui ſont oppoſées ; on ſera même tenté de ſuppoſer, en examinant le cours des eaux de l'Afrique & de l'Aſie, que le mont Atlas a ſes eſcarpemens les plus roides au nord, & le mont Liban au couchant ; mais ce qui paroîtra imprimer à ma conjecture le ſceau de la vérité, c'eſt que les eſcarpemens latéraux des Alpes & des Pyrénées, ces eſcarpemens qu'elles s'oppoſent l'une à l'autre, vont actuellement rentrer dans la même diſpoſition ; car, ſi ce grand baſſin a pu être rempli, quand le Boſphore, le détroit de Gibraltar & celui de Babel-Mandel étoient encore fermés ; s'il l'a été en effet, dans les tems où M. de Buffon voit les deux mers frapper à la fois les montagnes de Langres, que j'ai repréſentées comme une partie de l'enceinte de la Méditerranée, & en creuſer

les ravins & les vallées (1); alors l'extrémité du rang des Pyrénées qui expire ſubitement devant la vallée d'Aran, celle qui s'eſcarpe en Rouſſillon vers la Méditerranée, celle, enfin, des Alpes, où l'on voit la chaîne deſcendue bruſquement de la hauteur du Mont-blanc, éparpiller ſes chaînons devant le lit du Rhône, étoient toutes trois en dedans de l'enceinte que rempliſſoit cette mer, & formoient trois promontoires plus ou moins ſaillans. A cet aſpect, l'oppoſition diſparoît; tout ce qu'il y a de commun dans tous ces eſcarpemens, ſe raſſemble ſous un ſeul point de vue; ceux du midi, ceux du levant & du couchant, tous ſont relatifs à la Méditerranée, & dirigés vers elle; & cette grande dépreſſion de la terre, quittant le caractère d'accident, primordiale comme ces monts ſont primordiaux, devient inconteſtablement une partie du premier deſſin de notre hémiſpère.

Mais quel eſt ce plan primordial qui lie les hauteurs ſourcilleuſes des Alpes & des Pyrénées, encore dénuées de leur revêtement ſecondaire, avec les profondeurs de la Méditerranée, libres encore des débris que les fleuves y ont dépoſé? Quel eſt le travail qui donna cette

(1) Epoques de la Nature. Quatrieme Epoque.

baſe

baſe aux travaux de la mer ? Quel agent l'opéra ? Eſt-ce ſous les eaux d'un déluge univerſel ; eſt-ce dans le feu d'un incendie général, que ces boſſes & ces dépreſſions, ces monts & ces abymes ont été deſſinés ? Tant de régularité eſt-elle due à des bouleverſemens ? tant d'irrégularités ſont-elles dues à des travaux conſtans ? Eſt-il néceſſaire de rapprocher ce travail de la naiſſance du monde ? Ne ſauroit-on concevoir un intervalle entre l'un & l'autre ? Eſt-il primitif, en un mot, comme il eſt antérieur, ce travail dont tous les réſultats ne nous montrent que des compoſés d'autres compoſés, où ces ſubſtances que nous regardons comme élémentaires, faute d'en pouvoir ſimplifier la combinaiſon, ſont déjà mélangées, confondues, & ne préſentent que des aggrégations plus ou moins tumultueuſes d'un monde dont les formes ont diſparu ?

Long-tems, au reſte, ces rochers que nous appellons primitifs furent regardés comme tels à la rigueur, & parurent le réſervoir immenſe de la terre unique, de la terre par excellence. Alors, on les crut le réſultat du premier effort du monde naiſſant ; on ne vit entr'eux & les rochers évidemment formés par les eaux, qu'une énorme lacune ; & l'on attribua ce travail à un agent qui ceſſa d'agir, après l'avoir conſommé. La

liquéfaction du globe, & le bourſouflement de ſa ſurface conſolidée plutôt que le centre, furent le grand événement & le grand accident auxquels on crut devoir les chaînes de monts qui ſont formées de granit. On regarda leur ſubſtance comme vitrifiée, parce qu'elle étoit vitreuſe & vitreſcible ; on les ſuppoſa confuſément entaſſées, parce qu'on n'avoit point encore obſervé leur organiſation ; & bornant la hauteur des antiques alluvions de l'océan à celle où l'on trouve des dépouilles des animaux marins, il parut douteux que leurs cîmes euſſent été couvertes de ſes eaux.

Cependant, l'obſervation recueilloit en ſilence quelques faits, où le génie n'avoit trouvé que des conjectures. En même tems qu'elle démêloit, dans la ſtructure des monts de cette eſpèce, les traces d'une organiſation réguliere, l'analyſe découvroit, dans leurs parties conſtituantes, la préſence de ces mêmes terres que l'on avoit long-tems conſidérées comme ſecondaires. L'argile, que l'on faiſoit naître des débris de la roche primitive, tourmentés par le mouvement des eaux, la terre calcaire, dont on avoit attribué la formation aux êtres vivans, ſe trouvoient au nombre des ſubſtances conſtituantes de la roche primitive elle-même. La magnéſie, dont les mers ſont le vaſte réſervoir, s'y montroit

auſſi (1). Sa maſſe entiere étoit compoſée de criſtaux ou réguliers ou irréguliers, tels que l'eau ſeule peut les former; des couches, des lames, des priſmes ſe montroient dans leur aggrégation... Auſſi-tôt on vit l'ancien océan remplacer l'incendie de la terre, pour former ces monts qui ne ſont plus primordiaux que relativement à l'époque de leur naiſſance, & quant aux amas dont ils forment par-tout & la baſe & l'appui.

Quoi, les eaux ont couvert le ſommet des Alpes & des Pyrénées! D'où eſt venu cet effroyable déluge? où ſe ſont retirés ces flots?... Arrêtons notre imagination prête à s'épouvanter: il s'agit de faits & de monumens; que les conſéquences du témoignage n'altérent pas la foi due aux témoins. En vain nous croirions éluder la difficulté, en rabaiſſant à la hauteur de

(1) L'argile eſt pour un quinzieme dans le quartz, pour un ſeptieme dans le feld-ſpath, pour un tiers dans le mica. La terre calcaire n'eſt dans le quartz que pour un centieme, mais enfin elle y eſt; & le ſchorl, que l'on retrouve de toutes parts dans les granits, en contient depuis un vingtieme juſqu'à un centieme. Quant à la magnéſie, elle forme un douzieme du feld-ſpath, & un cinquieme du mica. Le fer ſe trouve auſſi dans les roches primitives, quelquefois dans le quartz, ordinairement dans le mica, & toujours dans le ſchorl.

ces montagnes qui recélent des débris des végétaux & des animaux, celle que la mer a pu acquérir. C'en eſt déjà plus que nous n'en ſaurions expliquer par toutes les ſituations poſſibles de nos mers actuelles ; & puiſque l'on ne conteſte point que l'eau ait dépoſé toutes les matieres argilleuſes & calcaires qui forment des montagnes à couches, ſoit qu'elles renferment ou ne renferment point des débris de végétaux & d'animaux marins, jettons un regard ſur Vignemale, ſur le Marboré, ſur ce Mont-perdu dont les marbres dominent peut-être le granit des monts primordiaux les plus élevés de la chaîne ; rappellons-nous les montagnes calcaires des Andes, où l'on trouve des coquilles à deux mille toiſes d'élévation abſolue ; concevons ces montagnes telles qu'elles furent, avant que leurs débris euſſent couvert de vaſtes plaines, & comblé des précipices ; & reconnoiſſons combien peu l'on gagneroit à diſputer quelques cens toiſes de hauteur au déluge qui les couvrit.

Mais une difficulté plus réelle ſe préſente dans la diſpoſition des parties dont les montagnes de granit ſont compoſées. Rien, dans leur forme & leur ſituation, ne rappelle l'idée d'un dépôt de l'eau. On ne voit, dans ces montagnes, que des faiſceaux de bandes verticale-

ment ſituées, & ſucceſſivement amincies de la baſe au ſommet. Or, l'eau qui ne dépoſe qu'horiſontalement, ne peut former des dépôts inclinés que ſur des ſuperficies déjà inclinées. Suppoſera-t-on que ces bandes furent horiſontalement dépoſées, & que l'effort des feux ſouterrains les a redreſſées ? Ce redreſſement ſuffit-il pour rendre raiſon de leur forme, comme il rendroit raiſon de leur ſituation ? Ou bien peut-on croire que des montagnes auſſi bien organiſées pour être debout, ont été formées dans cette poſition par la criſtalliſation qui a fait tous les fraix de la figure & de la diſtribution de leurs parties intérieures ?

Attendons les faits ; attendons que ce ſavant qui le premier attira nos regards ſur l'organiſation des montagnes primordiales, nous ait développé le magnifique enſemble de leur enchaînement, tel qu'il le vit du haut du Mont-blanc, lorſqu'arrivé à ſon ſommet, & jouiſſant d'un ſpectacle dont la ſeule idée tranſporte tout ami des montagnes, mais dont nul autre ne fut plus digne de jouir, il dominoit enfin *ces cîmes majeſtueuſes, ces redoutables aiguilles, dont les baſes même avoient été pour lui d'un accès ſi difficile & ſi dangereux, lorſqu'il ſaiſiſſoit leurs rapports, leurs liaiſons, leur ſtructure, & qu'un ſeul regard levoit des doutes que*

des années de travail n'avoient pu éclaircir (1).

Il suffit, au reste, que les roches primitives aient été formées par cristallisation dans le sein de la mer, pour que la théorie puisse rendre raison de la continuité de travail qu'annonce, dans les montagnes, l'étroite liaison des amas de différente espece, & l'imperceptible passage du primitif au secondaire. Une seule alluvion a pu tout faire. Il semble voir s'opérer dans la même mer toutes les séparations comme tous les mêlanges, avant la naissance des végétaux & des animaux, comme après leur création. Tout ce que nous voyons, étoit ou dissous ou suspendu dans cette mer sans bornes. La tendance à cristalliser, combinée avec la pesanteur, alloit déterminer & la forme & l'ordre des matieres déposées; & les terres, se classant au gré de l'une & de l'autre, alloient se démêler en formant successivement des amas où elles domineroient chacune à leur tour, & que sépareroient toutes les combinaisons qui pouvoient rendre le passage de l'un à l'autre insensible. A quelque cause que les eaux dussent la puissance dissolvante qu'elles avoient alors, soit qu'une chaleur excessive, soit que la présence de quel-

(1) Voyage de M. de Saussure au Mont-blanc. *Journal de Paris*, 1er *septembre* 1787.

que acide, les eût surchargées des substances qu'elles devoient déposer, cette puissance diminuoit graduellement avec sa cause (1). Les matieres les moins dissolubles, les plus suspensibles, les plus simples, & dont les molécules se recherchent avec le plus d'ardeur, formerent les premieres concrétions, & prirent la premiere place. Nous ignorons, & nous ignorerons toujours de quelle nature furent ces premiers dépôts; ils sont trop profondément enfoncés sous les dépôts qui leur ont succédé. Le granit simple, celui de trois substances, où le *mica* seul est coloré par un peu de fer, est pour nous le plus ancien ouvrage de la mer. Il forma la croûte du globe, en affectant dans sa disposition générale, comme dans ses parties constituantes, une cristallisation plus ou moins réguliere. Alors, la terre put être dessinée; les hauteurs & les profondeurs purent être déterminées; les chaînes purent être entrelacées, prolongées, embranchées, suivant des loix où la cristallisation, favorisée ou troublée par des

(1) Kirwan, qui admet que le granit a été formé par cristallisation, croit que l'évaporation d'une partie des eaux dans l'atmosphere, & la retraite successive du restant, a suffi pour que les différentes terres, auparavant dissoutes & suspendues, fussent disposées à se figer. Voy. ses *Elémens de Minéralogie, traduits par M. Gebelin*, p. 382.

accidens dont nous pouvons difficilement nous former une idée, eut peut-être encore quelque part. Là, les matieres furent abondantes; ici, elles étoient plus rares. La mer, obéiſſant à la force centrifuge, plus profonde de ſix ou ſept lieues à l'équateur qu'aux poles, y forma les plus grandes maſſes, & des chaînes plus étroitement embranchées. Le diſſolvant & les ſubſtances diſſoutes manquerent au nord; les monts furent moins hauts & moins liés entr'eux; les chaînes furent plus divergentes; & la ſtructure intime de ces élévations put ſe reſſentir de l'influence des cauſes défavorables qui préſidoient à leur formation.

Après le granit, l'argile, ſurchargée de parties ſiliceuſes qu'elle enveloppoit & qui lui donnoient de la tendance à criſtalliſer, la terre calcaire, ſans mêlange de dépouilles organiques, & qui tendoit peut-être auſſi à prendre des formes régulieres, ſe dépoſerent tour-à-tour ſur des baſes de granit; & cependant des concrétions plus mêlangées, des granits moins ſimples & plus colorés, des marbres moins purs, des ſchiſtes de diverſes compoſitions, ſe formerent entre ces amas, & au-deſſous. Le premier plan étoit deſſiné; le granit étoit amaſſé en énormes pyramides formées de faiſceaux de bandes verticales; les ſchiſtes primordiaux étoient appuyés

contre ces pyramides, en feuillets contournés, roulés, tourmentés peut-être par une tendance incertaine à criſtalliſer, combattue par la peſanteur, la viſcoſité, & l'obéiſſance aux courans de la mer; les marbres de premiere formation étoient couchés ſur les amas de l'une & l'autre eſpece, non ſans avoir retenu quelque choſe des formes que prennent, en certain cas, les matieres calcaires régulierement criſtalliſées; & ces diſpoſitions, plus ſenſibles au centre des monts, ſe perdoient, en s'en éloignant, dans la forme générale des couches ſimplement aquiformes. Déjà même cet immenſe édifice avoit ſouffert des altérations; des maſſes entieres s'étoient affaiſſées; des couches s'étoient enfoncées, courbées, redreſſées; des crevaſſes avoient interrompu la continuité des roches; des débris déjà diſperſés, accumulés, confondus, & déjà agglutinés de nouveau, avoient formé des concrétions ſecondaires, des couches entieres de granit à bandes, de porphyres, de poudingues, de grès, de brêches, dont les amas avoient étendu le domaine des monts aux dépens de leur élévation; la mer ne dépoſoit plus, elle ne faiſoit que rouler & braſſer les débris de ſes anciens dépôts; lorſqu'après de longues agitations vinrent des ſiecles de calme; lorſque des continens enfin découverts, & des mers enfin

peuplées, mélerent, pour la premiere fois, les dépouilles du regne végétal & du regne animal, au limon dont les couches s'étendoient au pied des accumulations antérieures; lorſque les marbres ſe remplirent de coquilles, les argiles de fougeres, les gypſes d'oſſemens; lorſque des monts entiers furent formés de ces triſtes ruines des générations qui tombent les unes ſur les autres, pour rendre au réſervoir commun les élémens que leur organiſme y puiſe ſans ceſſe, & ſur-tout ces terres que la vie végétale & la vie animale y trouverent diſtinctes, qui exiſtoient auparavant dans la nature ſous leur forme ſpécifique, & que l'Océan avoit, dès les premiers tems, reçues & claſſées dans ſes profondeurs.

Trois époques principales marquent le travail continu qui nous livra la terre dans l'état où elle eſt : celle où le globe fut couvert d'une mer profonde & ſans bornes, chargée des ſubſtances qui devoient former les enveloppes extérieures de ce globe : celle où des dépouilles organiques vinrent ſe mêler aux dépôts des eaux : celle enfin où le fond de mer que nous habitons fut tiré de ces gouffres. D'où vinrent ces eaux, doit-on demander ? Où demeurerent ces plantes terreſtres, & quand naquirent ces animaux marins ? Où s'eſt enfui ce déluge ?

A la premiere tentative que je fais pour me figurer des événemens auſſi différens de ceux qui ſe répetent ſous nos yeux, égaré dans une immenſité déſerte, placé entre des monumens dont les caractères paroiſſent indéchifrables, environné de la nuit du chaos, je retrouve la brillante hypotheſe de l'incandeſcence de notre planete (1), non pas entourée d'un impoſant appareil de démonſtrations, puiſque les monts primitifs n'en ſont plus ni les témoins ni l'ouvrage, puiſque le renflement du globe à l'équateur peut être l'effet d'une autre eſpece de fluidité que celle qui réſulte de la fuſion, mais revêtue de tout l'éclat que pouvoit lui communiquer le plus beau génie qui ait été appellé à peindre la nature, mais comme une révélation indépendante des témoins, des traditions, des monumens & des preuves. L'eſprit, fatigué du tourment de l'incertitude, s'en empare; vain d'embraſſer d'un coup-d'œil tout ce qui exiſte, & de ne s'arrêter que devant le néant, de n'avoir à demander qu'un ſoleil & des comètes, pour lancer dans l'eſpace un ſyſtême planétaire entier, de lier la forme actuelle du globe à ſa création même, & de ne rien voir d'obſcur entre deux, il s'applaudit du noble effort qui recule le mo-

(1) Epoques de la Nature.

ment où il demeure effrayé de l'importance des premieres données qu'il eſt forcé d'admettre ſans les interroger, & de ſuppoſer ſans les comprendre; & la poſſeſſion mentale de quelques périodes antérieures à celles dont nous ſommes contemporains, lui paroiſſant une conquête conſidérable faite ſur l'étendue incommenſurable du paſſé, l'amuſe de l'idée d'être infiniment plus voiſin de l'origine des choſes, pour s'être éloigné un peu de leur état actuel. Avec cette hypotheſe rien ne m'étonne. Un globe embrâſé repouſſe de ſa ſurface, & relegue dans ſon atmoſphere, l'Océan réduit en vapeurs. La chaleur de ce globe diminue un peu, & l'Océan retombe, bouillant, ſur ſa face encore brûlante. S'il ne m'eſt plus permis de croire que le granit ſe ſoit formé avant cette chûte des eaux, au moins je conçois facilement dans une mer dont la température eſt portée à ce degré de chaleur que le poids énorme d'une atmoſphere ſurchargée de fluides peſans concentre dans ſon ſein, la faculté de tenir en diſſolution les ſubſtances qui doivent former la croûte du globe, & dont nos montagnes ne ſeront que d'imperceptibles exhauſſemens (1). La criſtalli-

(1) Les plus hautes montagnes de la terre alterent ſi peu ſa ſphéricité, qu'elles ne ſont relativement à elle que

ſation & la précipitation des terres eſt une ſuite néceſſaire de ſon refroidiſſement ; & l'enveloppe vitrifiée, bourſoufflée, & caverneuſe du globe, va me fournir une retraite aux eaux, quand il ſera néceſſaire qu'elles ſoient contenues dans le baſſin que lui préparent les dépreſſions de la ſurface qu'elles couvrent. Ainſi demeure encore preſqu'entiere la belle hypotheſe du pere des Géologiſtes modernes, hypothèſe qui peut ſe paſſer, ſans en être eſſentiellement altérée, de la ſuppoſition que le granit eſt antérieur à la préſence des eaux, & qui s'environne, dans ſes défectuoſités mêmes, du reſpect dû aux conceptions les plus ſublimes.

Mais une autre hypothèſe s'éleve & veut que je me défie (1). Celui qui me la propoſe, plus timide, a craint d'étendre au-delà de ſes bornes le champ où l'obſervation peut s'exercer ; plus ſévere, il n'a rien voulu ſe diſſimuler de la foibleſſe de l'intelligence humaine, lorſqu'il s'agit de concevoir des faits d'un certain ordre ; plus ſcrupuleux, il a écarté avec ſoin tous les témoins dont le témoignage lui paroiſſoit obſcur ou ambigu. Demeurant, de propos

---

comme des élévations d'un huitieme de ligne, ſur un globe de deux pieds de diametre.

(1) Lettres phyſiques & morales de M. de Luc.

délibéré, en deçà des limites que l'autre hypothèse a franchies, il n'a pas cru faire éprouver à nos connoissances un déchet sensible, en sacrifiant les périodes antérieures à celle où la mer consomma ses derniers travaux. Il perd dans le passé tout ce qui flattoit notre orgueil; mais que ne gagne-t-il pas dans l'avenir? & quelle idée que celle d'un monde qui se perfectionne sans cesse, pour l'homme qui plus impatient encore des bornes qu'il trouve dans le futur que de celles qu'il rencontre dans le passé, n'est point consolé par un avenir de quatre-vingt mille ans, de l'importune idée d'un monde qui se refroidit & tend incessamment à bannir de sa surface la nature vivante? Ce n'est point pour remplacer le système dont il attaque les principes, mais pour se délivrer de leurs conséquences, qu'il combat la supposition de la liquéfaction du globe par le feu. En vain il voit sept ou huit cens cometes circuler autour du soleil: il ne peut croire que leur gravitation cause, dans les parties de cet astre, la moindre pression, le moindre frottement, la moindre chaleur, puisque l'effet de deux attractions opposées doit être, au contraire, d'alleger la pression des molécules qui s'y trouvent soumises. Il ne souffre pas davantage que le choc oblique d'une comete ait à tel point

déplacé le ſoleil même, que les parties de ſa maſſe projettées au dehors, aient pu décrire autour de lui des orbites auſſi peu excentriques. Après avoir conteſté & la liquéfaction du ſoleil & la maniere dont les planètes en ſont nées, il examine notre globe, & ne voit rien de *vitrifié* dans les matieres *vitrifiables* qu'il préſente. Sa chaleur ne lui paroît pas expliquée par le ſyſtême relatif à ſa naiſſance ; & rien dans l'état de ſa ſurface ne prouve qu'elle ait été jamais plus grande. La mer n'a donc pas pu couvrir le globe à la maniere dont le ſuppoſe l'hypothèſe du refroidiſſement. La préſence de cette mer immenſe eſt une donnée primitive qui n'eſt point encore expliquée ; les cavernes qui l'ont peu-à-peu abſorbée, en ſont une autre ; & la premiere queſtion que nous nous ſommes faite, demeure ſans réponſe qui ne ſoit conteſtée.

Mais une époque plus voiſine & plus intéreſſante approche. Les végétaux terreſtres ſont nés : car les ardoiſes, en ſe deſſechant, ont conſervé l'impreſſion fidele autant qu'ineffaçable de plantes qui ont vécu ſur la terre ſéche, avant d'être entraînées dans le ſein de la mer, & de ſe mêler au limon qu'elle dépoſoit. Il y a des animaux marins : car les ardoiſes ont conſervé auſſi le moule de quelques poiſſons, & des multitudes innombrables de coquillages

font partie de la pâte de certains rochers calcaires ou sablonneux, jusqu'à deux mille toises de hauteur au-dessus de son niveau actuel. La mer se peuploit donc, à mesure qu'elle perdoit le pouvoir de tenir les terres en suspension; & en même tems qu'elle se peuploit, il se découvroit des terres. Elle s'abaissoit donc. Nulle hypothèse ne le contredira; c'est le fait. Elle trouvoit la route de quelques cavités souterraines qui s'ouvroient sous elle. Toutes les hypothèses l'accorderont encore; car c'est une conséquence à-peu-près directe de ce fait, & il est difficile d'imaginer autrement cette retraite des eaux. Mais ce qui ne se décidera point avec autant de facilité, c'est le tems où ces eaux se retiroient, & la situation des terres qui se découvroient.

Si l'on admettoit la liquéfaction du globe, & si l'on croyoit que l'état caverneux de son enveloppe fût une conséquence de sa consolidation, tout seroit expliqué. La mer se retiroit, de toutes parts, dans les cavités dont les voûtes s'écrouloient sous son poids; les cîmes de nos monts, les grandes élévations du globe, découvertes les premieres & ramenées les premieres, par le refroidissement, à cette température que peut souffrir la nature sensible, se peuplent de végétaux & d'animaux, en même tems

tems que la mer se remplit de poissons. Les eaux achevent de se retirer ; les grands quadrupédes naissent dans le voisinage de notre pôle, où ils ont laissé leurs dépouilles, en témoignage du séjour qu'ils y ont fait avant que le refroidissement croissant de la terre les ait chassés des contrées septentrionales vers l'équateur. Il y a plus de quinze mille ans que cette émigration a commencé ; & la terre, se refroidissant toujours & se desséchant sans cesse, perdra la derniere goutte des eaux qui la submergerent, avec la derniere étincelle du feu qui l'embrasa.

Il n'en est point ainsi pour celui qui a rejetté la supposition de l'incandescence du globe & de son refroidissement ; qui n'a vu sur la surface de la terre que l'ouvrage des eaux ; qui ne voit dans le fond de mer que nous habitons, que le témoignage de sa prompte & récente retraite ; pour qui nos rivages actuels ne sont pas plus nouveaux que la cime de nos montagnes, & concourent avec les plus fieres hauteurs du globe, à rendre témoignage d'une révolution peu ancienne qui les mit en même tems à sec ; qui ne trouve aucune raison de croire que depuis quatre mille ans l'océan ait ou diminué de volume ou changé de place ; qui n'apperçoit dans l'allongement de certaines

côtes, que l'accumulation des dépôts des fleuves ſur des bas fonds ; qui reconnoît à l'état de ces dépôts les plus anciens, que la mer n'a point baiſſé ; & qui prouve, en oppoſant ceux de l'occident à ceux de l'orient, qu'elle ne ſe tranſporte point d'un lieu en un autre ; qui ne diſtingue, enfin, dans le monde entier, qu'une tendance conſtante à perfectionner ſes formes, & à paſſer des convulſions de ſa naiſſance à un repos durable (1). Pour lui, les travaux que les eaux devoient faire ſans témoins, étoient terminés, & leur ſurface s'étoit abaiſſée au point de découvrir des continens placés au-deſſus des gouffres qu'elle comble actuellement, & aſſez élevés pour que le ſommet ſeul de nos montagnes formât quelques iſles dans la vaſte mer qui les environnoit. Des voûtes briſées, des cavités ouvertes, avoient procuré aux eaux l'écoulement d'où réſultoit ce premier abaiſſement. Mais, de ces cavités, les plus grandes, de ces voûtes, les plus fragiles, ſupportoient ce continent antérieur. Là, naquirent & ſe propagerent les premiers êtres ſenſibles ; là, furent répandus

(1) Voy. le ſyſtême entier de M. de Luc dans ſes lettres ſur la terre & ſur l'homme, & particulierement dans la ſeconde partie du cinquieme volume, où ſe trouvent les réſumés & les concluſions.

avec profusion l'organisme & la vie, tandis que les eaux devenues propres à nourrir aussi l'un & l'autre, recevoient dans leur sein les espèces qui leur appartiennent. De-là, furent entraînés par les fleuves, dans le fond de mer que nous habitons, les ossemens de l'éléphant, du rhinocéros, de l'hyppopotame; les végétaux, depuis les arbres jusqu'à la fougère; & cependant, l'homme né sur ce haut continent, vivoit sans crainte au-dessus des abîmes qui l'alloient engloutir... Déjà le trouble est dans les entrailles de la terre, des feux s'y allument par la fermentation, ses profondes cavités mugissent, & un sinistre frémissement se propage sur toute la circonférence du globe... Le tems des concrétions & des compositions est passé; celui des destructions approche; tout ce que les mers devoient assembler, déposer, associer, amasser, est assemblé, déposé, associé, amassé; les terres découvertes ont fait leur legs aux terres qui vont se découvrir; tout est à son terme, à son comble; le moment est arrivé d'ensevelir les œuvres de la lumiere, & de manifester celles des ténebres.... Une commotion générale en avertit l'abime; les terres supérieures s'ébranlent, s'écroulent, & la mer absorbée avec leurs ruines, dans des gouffres épouvantables, abandonne nos terres, maintenues au milieu de

l'horrible cataſtrophe qui les met au jour.

O profondeur des tems ! que les voix qui s'élevent de ton ſein, ſont douteuſes & diverſement entendues ! ... Pour quiconque n'a pas fait, entre les hypothèſes, un choix éclairé par de longues études & de longues obſervations, que reſte-t-il de conſenti & d'indubitable, hors les faits principaux qui ont ſuggéré des queſtions qu'il eſt ſi difficile de réſoudre ; hors le long ſéjour de la mer qui forma la croûte du globe, & qui ſe retira dans ſes cavités, après avoir mêlé à ſes derniers travaux les premieres productions des eaux dépurées & des terres deſſéchées ?

Arrêtons-nous devant cette mer dont M. de Luc a ſi bien éclairé les derniers travaux, dont M. de Buffon n'avoit pas aſſez étendu l'empire, à qui M. de Sauſſure rend enfin les monts primitifs. Depuis que le granit eſt ſon ouvrage, le monde n'a plus de témoins des faits antérieurs à ſon regne, qui ne ſoient enſevelis ſous ſes premiers dépôts. Un abîme ſans fond, l'abîme du paſſé a pour jamais englouti & les périodes que la nature a fermées en ouvrant celle dont nous ſommes contemporains, & l'influence que ces périodes eurent ſur celle-ci, & les ſtructures auxquelles appartenoient les matieres qu'elle dépoſa ſur le noyau de la terre

Ainſi, cherchant en vain à ſortir du cercle des connoiſſances qui nous étoient livrées, nous ſommes laborieuſement revenus à ce point au-delà duquel l'antiquité ne voyoit rien, à ce vieux Océan que les premiers philoſophes regardoient comme l'origine des choſes & le pere de la nature.

Contentons-nous de ce qui les ſatisfit. Il ſe pourroit que ce qu'il y eut avant cette période & ce qu'il y aura après, n'appartînt ni aux ſens ni à l'eſprit de l'homme qui ne reçut d'intelligence & de ſenſibilité que pour les choſes qui coexiſtent avec lui. Il ſuffit que les faits ſoient d'un autre ordre que ceux qui ſe répetent ſous nos yeux, pour être à jamais hors de la portée de notre entendement. Condamnés à ne connoître l'univers que dans ſon rapport avec nos organes, rien n'exiſte pour nous que ce dont nous avons vu des exemples; & nos conjectures, tournant ſans ceſſe dans le cercle étroit de l'analogie, s'arrêtent devant des faits inobſervés & inouis, comme devant le néant. Et quelle choſe a jamais commencé ou fini devant nous? Réduits à la connoiſſance des formes & des changemens de formes, nous n'avons jamais vu & conçu que des combinaiſons & des diſperſions, c'eſt-à-dire, des apparitions & des diſparitions. Notre être même ne nous eſt ſen-

ſible & connu que par ſes apparences ; & nous ne ſavons rien de nous, que ce que nous voyons ou ſentons en nous ou dans les autres ; de ſorte que, faute d'organes intermédiaires, notre intérieur eſt inconnu à nos ſens, & qu'il ne ſauroit trouver le chemin de notre penſée ; que nous ſommes ſi étrangers à tout ce qui, en nous-mêmes, n'eſt pas forme & apparence viſible & palpable à nos ſens, que nous ſommes réduits à devoir aux impreſſions qui nous ſont faites par les objets extérieurs, le ſentiment de notre propre exiſtence ; & que nul de nous ne ſauroit jamais qu'il eſt né & qu'il mourra, s'il ne voyoit naître & mourir ſes pareils. Un petit nombre de rapports de la coexiſtence, eſt donc tout ce qui peut être à notre portée. Des abîmes que nous ne ſonderons jamais, ſont autour de nous & en nous. De là ſortent, & là retombent des apparences fugitives où nous cherchons en vain des cauſes & des effets, puiſque nous ne ſaurions les pourſuivre au-delà d'un changement de formes ; là, ſe montre dans une ténébreuſe profondeur, le champ immenſe que peupleroit de conjectures, s'il étoit livré à lui-même, l'eſprit qui s'occupe des modes d'exiſtence qui ne tombent pas ſous nos ſens ; & l'univers où nous ſommes, réduit, dans ſon étendue, à celle qu'embraſſent nos organes, dans ſa ſub-

ſtance, à un groupe d'apparitions, dans ſa durée, à celle de leurs formes, fut, pour d'anciens philoſophes, un problême ſi difficile à réſoudre, une circonſtance de l'être ſi incompréhenſible, qu'ils ne purent s'en former l'idée qu'en imaginant le tranſport des choſes réelles & infinies, de l'éternité dans le tems, & de l'immenſité dans le lieu, en ſorte que le viſible ne leur parut plus que viſion, & qu'ils ne trouverent dans le monde ſenſible qu'une grande allégorie de celui qui ne l'eſt pas (1).

(1) Salluſte le philoſophe fut nettement de cette opinion, mais elle ne lui étoit point perſonnelle, & avoit ſes racines dans la plus profonde antiquité, où elle joua des rôles bien différens & quelquefois bien bizarres. Platon qui ſe moque des Orphiques, n'en étoit, au fond, guère moins atteint qu'eux. Pythagore étoit certainement au nombre de ſes ſectateurs. Les Pyrrhoniens, bien entendu, n'enſeignoient pas autre choſe; les Gnoſtiques n'ont vu que cela dans la doctrine des anciens ſages; les Eſſéniens & les *Allégoriſtes*, l'ont entée ſur le Judaïſme & le Chriſtianiſme; les Thalmudiſtes avoient beau ne pas s'entendre, ils étoient dépoſitaires de la même tradition, revêtue de toutes les allégories qu'elle-même avoit enfantées; & elle fut le fondement de toute eſpece de *cabale*.

CHAPITRE XVII.

Les Pyrénées considérées relativement aux Alpes, dans la différence que leurs Mines & leur situation géographique ont apportée dans la condition de leurs habitans.

LES montagnes, dans un tems probablement voisin de leur naissance, éprouverent des secousses dont l'effet fut universel, & dont nulle chaîne ne fut exempte. Ces secousses paroissent avoir eu lieu sous les eaux. Des feux accompagnés d'explosions en ont sans doute été la cause, & les déchiremens qui se firent en cette occasion, se remplirent presque aussi-tôt des métaux que nous allons chercher dans leurs entrailles.

Cette opinion est la plus vraisemblable. Il seroit difficile, en effet, de ne pas considérer les filons comme autant de crévasses, comblées de matieres, les unes totalement étrangeres à la substance de la montagne, & qui sont les métaux ou du moins la partie métallisante; les autres, composées de cette substance même, filtrée & déposée par les eaux, & qui forment la Gangue. Ainsi, l'on ne sauroit douter que

l'infiltration des eaux ambiantes, ſes dépôts, les criſtalliſations qu'elle favoriſe, n'aient concouru avec des fuſions & des ſublimations cauſées par un feu ſouterrain, pour former le minerai de ces cavités tortueuſes qui ſuivent dans leurs directions, leurs embranchemens, leurs ſubdiviſions, toutes les formes & les caprices du déchirement.

Quelqu'éloignés même que ſoient de nous ces grands événemens, les deux cauſes qui ſe réuniſſent pour former des mines, n'ont pas encore tellement ceſſé d'agir, que des circonſtances favorables ne préſentent encore des occaſions de les prendre ſur le fait. On a remarqué qu'il ſe forme du fer & du cuivre dans des mines que l'on avoit épuiſées de ces métaux. On trouve au fond de ces cavités abandonnées, d'anciens outils incruſtés du minéral qui les avoit remplies. Des vapeurs minéraliſantes & chaudes opérent, au rapport de M. Eller, ces incruſtations; & M. de Buffon les a ſuppoſées d'après ce ſavant. Les Pyrénées ont offert pluſieurs fois le même phénomène; il s'eſt reproduit dans le *Harz*; & les mines de plomb exploitées en Angleterre, par les Romains, ont fourni de pareils monumens de la continuité d'action de ces exhalaiſons métalliques qui paroiſſent avoir confié, dès l'origine, aux cavités de nos mon-

tagnes, une portion des tréſors que recélent les entrailles de la terre.

On diſtingue de ces mines à filons, que l'on peut regarder comme primitives, les mines à couches, qui ſont évidemment diſpoſées ainſi par les eaux qui ont charié des parties métalliques enlevées aux mines primitives. L'exiſtence de ces mines concourt avec l'état de la gangue des principales mines à filons, avec les brêches métalliques & les dépôts de tout genre dont on trouve ces cavités remplies, à donner un haut degré de vraiſemblance à l'opinion que les montagnes étoient ſous l'eau, quand les crevaſſes ſe firent, & quand les vapeurs métalliques ſe fixerent dans les matieres adventives, dont l'eau, tantôt librement introduite, tantôt lentement infiltrée, les avoit comblées.

Il faut, au reſte, que les mines ſoient encore long-tems obſervées; il faut que l'étude des roches y accompagne long-tems celle des métaux, avant que nos opinions puiſſent être fondées ſur une baſe bien ſolide. Juſqu'à ces derniers tems, ce n'eſt point dans ſes rapports avec la Coſmologie, que l'on a obſervé ce phénomène; & conſidérée même d'une maniere iſolée, la ſcience des mineurs touche à peine au moment d'être une bonne doctrine. Depuis ces âges anciens dont nous ſavons peu de

chose, sinon que les mines étoient exploitées avec intelligence, & les métaux travaillés avec adresse, nous ne voyons point faire à la science des progrès perceptibles. Ce fut le besoin, guidé par je ne sais quel instinct, secondé par je ne sais quels hasards, qui ouvrit les premieres mines. La cupidité s'en empara bien vîte, &, presque aussitôt, ce qu'il y a d'irrégulier, de bizarre, d'éventuel, dans la direction des filons, a donné à l'étude de cet accident la tournure superstitieuse qui caractérise toujours les idées de l'homme, lorsqu'elles portent sur des objets où l'enchaînement des causes & des effets, prend la forme du hasard. Dans le moyen âge, où les superstitions de l'Orient s'étoient entées sur les superstitions de l'Occident, on chercha les mines comme la cabale cherche des trésors; & tandis que l'art de tourner les métaux à notre usage, faisoit les progrès les plus rapides, on ne rassembloit, sous le nom de science des mines, que des observations puériles, des indices imaginaires, & des pratiques mystérieuses.

Nous atteignons donc à peine le bel âge de cette science, qui a si vîte mis l'homme en possession des métaux, que dans l'obscurité des tems les plus reculés, nous les voyons traités presque tous aussi bien que nous le pouvons

faire, & qui a marché ſi lentement à la perfection, que nonobſtant trente ſiecles de tradition non interrompue, il y a peu d'années que nous n'en ſavions guère plus que les Tyriens n'en avoient appris aux habitans de l'Eſpagne.

Toutes les ſciences, tous les arts préſentent le même ſpectacle. Leurs élémens ne ſont, pour l'eſpece humaine, qu'un jeu de ſon enfance; mais un degré de perfection réelle à leur ajouter, eſt un effort pour ſa maturité. Il ſemble voir une main divine doter l'homme en le créant: lui tendre le premier arc, lui treſſer le premier filet, lui creuſer le premier canot, lui délier la langue & lui faire bégayer les premiers mots, lui montrer le feu dans le caillou, le fer dans ſa mine: données primitives d'une nature ſi compliquée, d'un effet ſi inattendu, que les hommes pourroient ſuccéder aux hommes juſqu'à la fin des ſiecles, avant d'en avoir inventé ou deviné la moindre choſe; &, enſuite, cette main ſe retirer, & l'homme, pourvu de tout ce qui lui eſt néceſſaire, en conſerver la poſſeſſion par tradition, l'uſage par imitation, épuiſer des ſiecles à connoître mieux, ce que dans un inſtant il a connu ſuffiſamment, & des générations nombreuſes ſe conſumer devant les circonſtances de la ſcience dont l'enſemble fut la conquête d'une ſeule.

Si nous en jugeons d'après le passé, nous devons croire que nous ajouterons peu de chose aux connoissances primitives que l'antiquité nous a transmises sur les métaux. Quelques découvertes que nous fassions, il est douteux que ce que nous transmettrons à notre postérité, puisse entrer en comparaison avec ce que nos peres nous ont transmis. Cela se bornera peut-être à un métal, à un demi-métal nouveau, qui pourra bien rentrer ensuite dans les variétés ou les mélanges des métaux anciens. Le nécessaire est entre nos mains; mais c'est dans ces accessoires qui sont le luxe des connoissances humaines, dans les conjectures sur les causes occasionnelles & sur les causes finales, que nous avons de grands progrès à faire. Observer les mines dans leur rapport avec les montagnes & avec la terre; fixer l'époque de leur naissance; en déterminer les circonstances générales & particulieres; apprécier les agens; distinguer, dans la formation des métaux & dans leurs diversités, ce qui appartient à l'action différemment modifiée de ces agens, & ce qui appartient aux différences spécifiques ou aux doses des élémens mis en œuvre: voilà des objets sans nombre qui peuvent nous occuper. Chaque succès sera une portion du superflu que l'humanité ajoute sans cesse au nécessaire; c'est dans ce sens que la science va

s'étendre, & s'atténuer en s'étendant. Ce ſont des feuilles que nous allons ajouter aux branches de ce grand arbre, des fibres que nous allons ajouter à ſes racines, juſqu'à ce que (ſi toutefois le futur doit reſſembler au paſſé, ſi la terre & l'homme, plus voiſins du repos, ont néanmoins de grandes ſecouſſes à reſſentir encore), juſqu'à ce qu'une commotion phyſique ou morale, un déluge, l'affaiſſement de quelque portion de la croute du globe, bien moins peut-être, la frénéſie d'un conquérant, & l'extravagance d'un peuple qui obéit à ſon délire, ramenent ces âges de calamités où l'homme perd tout ce qu'il devoit à ſa civiliſation, & le réduiſent encore une fois à ſa *légitime*, à ces ſimples notions qui ſont l'inſtinct de ſon eſpece, & ſur leſquelles, dans les périodes de calme & de bonheur, il bâtit le fragile édifice de ſes connoiſſances ſecondaires. Ainſi vient l'hiver, qui dépouille le regne végétal de ſa parure annuelle; mais il reſte des tiges & des ſemences ſur leſquelles l'hiver ne peut rien, & qui reproduiſent tout ce qui a diſparu.

Depuis que l'on commence à obſerver les mines dans leur rapport avec la terre, on a cru reconnoître que certains métaux affectoient certaines roches, certaines latitudes, certaines hauteurs, on a obſervé que les uns étoient

plus ſouvent en groupe, d'autres plus ordinairement en veines, quelques-uns plus communément en couches; que pluſieurs ſe trouvoient toujours enſemble; que d'autres ſe fuyoient conſtamment; que le fer ſeul, le plus utile & le plus commun de tous, ne connoiſſoit ni lieux ni ſituations, & que, le premier dont l'homme ait eu beſoin, il eſt preſque par-tout à ſa portée (1). Admirable dans ſes rapports apparens

(1) Il y a quelques lieux où le cuivre a été connu avant le fer. Ceci a eu lieu dans l'Amérique méridionale, ſoit que le fer y manque, ſoit qu'il n'ait pas été immédiatement à la portée des habitans du pays, ou que l'apparence de ſes mines ne ſoit pas celle qui éveille l'inſtinct de l'homme. De même en Angleterre, les naturels du pays connoiſſoient l'étain & le plomb avant le fer. Du tems de Céſar, le fer y étoit ſi rare que l'on en faiſoit des pieces de monnoie. Les Romains ont inſtruit les Bretons; & du tems de Strabon, les mines de ce métal y étoient en grand produit. J'ai tant de peine à imaginer comment l'homme peut avoir deviné les métaux, que pour reculer, au moins, la difficulté, je ſerois preſque tenté d'apporter ces deux exemples en preuve, que les Américains & les Bretons ne connoiſſoient, les uns le cuivre, les autres le plomb & l'étain, que par une tradition dont l'origine étoit dans des peuples marchands de l'antiquité, qui alloient chercher ces métaux chez eux, & n'y cherchoient pas le fer. Cette conjecture me paroît un fait, en ce qui concerne les Bretons, ainſi qu'on le verra tout à l'heure.

avec la terre, une de ſes mines en affecte les pôles, & en imite l'attraction. Contemporain de toutes ſes époques, & aſſocié à toutes les révolutions de ſa ſurface, il ſe trouve dans les roches les plus anciennes du globe, comme dans les plus modernes. Il ſe dépoſe peut-être le premier dans les eaux du vieux Océan, & quelques-unes de ſes particules y demeurent plus long-temps ſuſpendues, pour teindre le *mica* & le *ſchorl* des premiers granits; il fermente ſous ces vaſtes rochers, nourrit les tempêtes qui grondent dans les entrailles de la terre, leur échappe, liquéfié, & ſe fige dans les baſaltes de ſes premiers volcans. Il ſe retrouve encore dans les ſeconds travaux de la mer, ſe dépoſe en couches, en groupes, en maſſes, avec les argiles & les terres calcaires. Il eſt par-tout; les *gemmes* l'ont aſſocié à leur tranſparence, & lui doivent leurs couleurs : le verd de l'émeraude, le feu du rubis, l'azur du ſaphir, l'or de la topaſe, le pourpre de l'améthyſte, l'iris de l'opale, ſont les brillans caprices de ce caméléon des métaux. La nature vivante feroit jalouſe, mais elle s'en empare, & l'éclat des minéraux eſt effacé. C'eſt lui qui teint la riante verdure où ſe repoſe l'œil ébloui de l'étincelante lumiere des cieux; c'eſt encore lui qui l'émaille de toutes les nuances des fleurs; c'eſt

à

à lui que le paon doit la ſplendeur de ſon plumage ; le papillon, la bigarrure de ſes aîles ; la roſe, ſon incarnat ; un teint virginal, ſes roſes. Toujours prêt à prendre la forme & la couleur de tous les métaux, à peine y a-t-il une apparence ſous laquelle on ne puiſſe le ſuppoſer caché. La Platine n'eſt pas encore, à cet égard, purgée de tout ſoupçon ; la *plombagine* & la *ſydérite* ſe ſont rangées dans le nombre de ſes déguiſemens.... Que dis-je ? On le croiroit le métal unique, à force de le voir le métal univerſel. Entre les mains de l'homme, il eſt encore une fois ce qu'il fut dans celles de la nature : un puiſſant inſtrument de ſon économie & de ſes déſordres. Il trace les ſillons, & les baigne de ſang ; il défend la maiſon du citoyen, il en viole l'aſyle ; il ſert Brutus, & l'aſſaſſin d'Henri quatre..... Mais ne l'accuſons pas, quand il ſe prête aux excès de la malheureuſe humanité : l'airain & le bronze ne ſont-ils pas venus prendre au milieu de nos légions, la place qu'ils occupoient dans les foyers de nos peres ? Qu'eſt-ce que l'homme n'a point aſſocié, quand il lui a plu, à ſa folie comme à ſa ſageſſe ? L'eau, le feu, tout ce qu'il y a de plus ſalutaire & de plus terrible, n'eſt-il pas devenu complice de ſes crimes, lorſqu'il a voulu faire, des dons de la nature, la ſource de ſes miſeres ?.... Car

l'homme eſt, dans le monde, une ſeconde nature, & chaque choſe dut avoir pour lui comme pour elle une double fin, en ſorte qu'ils puiſſent l'un & l'autre varier & les plans & les uſages : la nature ſans choiſir ; l'homme, en choiſiſſant.

Quelque univerſelle que ſoit la préſence du fer, on ſent qu'il n'eſt pas répandu par-tout en maſſes également conſidérables ; & l'on a cru reconnoître que c'étoit dans les régions ſeptentrionales qu'il abondoit particulierement. Il paroît, au reſte, que l'on s'eſt trop preſſé de généraliſer les obſervations de ce genre, & que les Pyrénées n'ont pas plus été conſultées à ſon égard, qu'à l'égard des autres métaux, lorſqu'en les claſſant relativement aux climats & aux élévations, on a attribué l'or & l'argent aux contrées les plus chaudes & aux montagnes les plus hautes, le fer & le cuivre aux pays les plus froids & aux montagnes médiocres, le plomb & l'étain aux pays tempérés & aux montagnes les plus baſſes. Dans les Pyrénées, en effet, on ne connoît d'or que celui que l'on recueille en paillettes dans l'*Arriege* & quelques autres ruiſſeaux aurifères qui, tous, deſcendent des monts dont l'élévation eſt la plus modérée. L'argent affectionne bien les plus hauts monts de la chaîne, mais ce n'eſt que lorſqu'il eſt uni au plomb, que j'ai toujours vu occuper

ici les hauteurs les plus considérables ; & lorsqu'il est mêlé au cuivre, il ne craint point de descendre dans les monts d'élévation moyenne. Le cuivre abonde dans les Pyrénées, en dépit de la loi qui le relegue vers le pôle. Dès le tems de César, les mines de ce métal qui se trouvent dans le voisinage de l'Océan étoient fameuses, & quant au fer, il s'y trouve en si grande quantité, que ces montagnes de fer que l'on croyoit un phénomene particulier aux régions les plus septentrionales du monde, se retrouvent dans plusieurs parties de la chaîne. Dès le tems de Pline, ce dernier fait étoit connu. Ce pere des Naturalistes admire une montagne pareille qui existoit chez les Cantabres, à peu de distance de la mer, c'est-à-dire, dans le prolongement des Pyrénées vers la Galice, ce que je rapporte aux environs des sources de l'Ebre, & à ces monts, appellés *Montes de Europa*, dont le principal chaînon sépare la Biscaye des Asturies de Santillane (1). Mais ce qui vaut mieux actuellement que l'autorité de Pline, c'est la belle observation

(1) *Metallorum omnium, vena ferri largissima est. Cantabriæ maritimæ parte, quam Oceanus alluit, mons præruptè altus, incredibile dictu, totus ex eâ materia est*, Lib. 34, cap. 15.

faite récemment par M. le Baron de Dietrich ; qui compte plus de vingt monts ou masses de ce genre, dans les Pyrénées proprement dites (1).

La vûe générale que j'ai prise des Pyrénées me persuade que c'est aux deux extrémités de la chaîne que le fer est répandu avec le plus de profusion ; que c'est au centre & dans les montagnes les plus élevées, que le plomb domine en quantité les autres métaux ; & que le cuivre occupe les espaces intermédiaires. Quant à l'argent, toujours mélé avec le plomb ou avec le cuivre, il paroît affectionner davantage le premier, & en suivre plus volontiers le sort. Les découvertes faites jusqu'à présent dans les Pyrénées confirment cet apperçu ; & comme aucune vue générale ne vaut une bonne suite d'observations de détail, je ne saurois lui donner plus de poids qu'en l'appuyant du relevé que j'ai fait du nombre des mines de chaque espece, dont la nature & la situation ont été déterminées par le savant que je viens de citer (2). Quant à l'or, il ne se trouve que dans

(1) Description des gîtes de Minerai des Pyrénées, pag. 202.

(2) En rapprochant les résultats des tableaux que M. le Baron de Dietrich a joints à sa description des gîtes de

le Comté de Foix, où M. de Dietrich compte douze ruisseaux aurifères, & dans le Conserans où il en trouve deux; le cobalt, dont il indique deux mines dans le Comté de Comminges, & une dans la Bigorre, & qui abonde en Aragon, dans la vallée de Giſtain, semble préférer la partie centrale des monts; & le zinc qui suit à-peu-près le plomb, se montre dans des situations pareilles. On ne peut rien dire encore de l'étain. A peine quelques apparences légeres font espérer que l'on en pourra trouver. Cependant, je suis persuadé que les Romains en tiroient des monts que je considere comme le prolongement des Pyrénées vers la Galice &

Minerai des Pyrénées, je trouve que les mines sont distribuées comme il suit, quant au nombre, aux especes & aux situations:

	Argent contenu dans d'autres mines.	*Mines de cuivre.*	*Mines de fer & pyrites martiales.*	*Mines de plomb.*
Comté de Foix...	3 mines...	4 mines...	27 + 5 = 32..	2
Conserans.....	4.....	18.....	9 + 4 = 13..	16
Comminges.....	10.....	16.....	9 + 7 = 16..	18
Bigorre.....	13.....	9.....	5 + 8 = 13..	45
Béarn.....	7.....	25.....	10 + 3 = 13..	16
Navarre, Labourd, Soule, Landes...	6.....	26.....	19 + 2 = 21..	2

M. le Baron de Dietrich m'a dit, en outre, avoir remarqué dans le Rouſſillon, une grande abondance de fer.

le Cap Finiſterre. Le *Plumbum Album* de Pline eſt certainement de l'étain, & on le trouvoit en Galice & en Luſitanie, comme en Angleterre ; pendant quelque tems même cela induiſit les Romains en erreur, car, avant que le préteur *Publius Craſſus* eut éventé la route que tenoient les Phéniciens pour ſe rendre aux îles *Caſſitérides*, ces îles paſſerent preſque pour fabuleuſes, & l'étain que cette nation mettoit dans le commerce, fut réputé provenir uniquement de la Luſitanie & de la Galice. Quant au *Stannum* de Pline, qui ſe trouvoit par-tout, il y a grande apparence que c'eſt le zinc, & j'ai d'autant plus de raiſon de le croire, que je vois une continuité de tradition dans les écrits des anciens Minéralogiſtes, qui indiquent de l'étain dans tous les lieux où M. le Baron de Dietrich a trouvé de la *Blende*.

Il ſeroit intéreſſant de connoître ſi les Alpes préſentent la même diſtribution de métaux ; mais ne hâtons pas le moment où l'on pourra étudier ces monts ſous cet aſpect. Quelles que ſoient les lumieres dont notre ſiecle ſe vante, il n'eſt pas encore aſſez sûr que les mines n'y feroient ni oppreſſeurs ni eſclaves.

Heureuſes les Alpes, de n'avoir pas été ſur le chemin d'une nation civiliſée & commerçante, quand les ſciences, le luxe & la dépra-

vation régnoient excluſivement en Aſie ; quand Tyr & Sydon envoyoient leurs navigateurs ſubjuguer, dépouiller & corrompre les ſauvages de l'Heſpérie, comme, vingt-cinq ſiecles après, les peuples policés de l'Heſpérie ont envoyé, dans la même direction, égorger, voler & dépraver les ſauvages de l'Amérique ! Etrange & inexplicable analogie ! c'eſt de l'orient à l'occident qu'ont toujours marché, comme les jours & les nuits, les peuples civiliſés & les peuples barbares, les ſciences & l'ignorance, les lumieres & les ténebres, & les fléaux qui accompagnent les unes & les autres. Que l'humanité eſt bornée dans ſes déterminations ! Quiconque planeroit au-deſſus d'elle, la verroit tourner ſans ceſſe dans le même cercle ; & les imperceptibles variétés, dont la phyſionomie des peuples & des ſiecles ſe compoſe, diſparoîtroient dans l'uniformité générale des réſultats.

Il paroît que les Phéniciens côtoyerent l'Eſpagne, quelque tems avant d'y pénétrer. Leurs premiers établiſſemens, faits aux environs du détroit de Gibraltar, annoncent ou l'habitude ou le projet de le paſſer. De ces établiſſemens, Cadix eſt probablement le plus ancien. De là, ils faiſoient ces voyages lointains, dont ils déroboient ſi ſoigneuſement la connoiſſance au reſte du monde civiliſé, pourvus, ſans doute,

de la bouſſole, de l'uſage de laquelle ils ont dû faire myſtere, & que nous ne pourrions ſouppçonner qu'ils aient poſſédé, ſi, d'une part, la grandeur de leurs entrepriſes n'en ſuppoſoit pas le ſecours, & ſi, de l'autre, l'*Os d'Orus*, dont le nom déſignoit, chez les Egyptiens, l'aiman dans ſon rapport avec le pôle dont *Orus* étoit l'emblême, ne paroiſſoit pas être cette même bouſſole que les Egyptiens avoient reçue ſous le ſceau du ſecret, & peut-être avec les formes de l'initiation, lorſque huit ſiecles avant notre ère, ſous le regne de *Nechao* fils de *Pſammétique*, ils ſortirent pour la premiere fois de leurs frontieres, monterent pour la premiere fois un vaiſſeau, & ſe ſoumettant à l'éducation maritime des Phéniciens, firent avec eux un voyage dont la durée fut de trois ans. Il faudroit connoître mieux les objets de commerce excluſif que les Phéniciens rapportoient en Aſie, pour retrouver la trace des importantes expéditions qu'ils faiſoient de Cadix. C'eſt une tentative heureuſe des Romains qui a conſtaté que l'étain dont Cadix étoit l'entrepôt, venoit de la Bretagne, & qui nous apprend que les fameuſes îles *Caſſitérides* ſont celles de *Silley* (1). Mais les Romains n'ont pas toujours eu les

(1) *Pennant's Tour in Wales*, p. 60. Strabon, lib. 3.

mêmes indices & les mêmes succès, & l'on ignorera peut-être toujours ce que faisoient les Phéniciens dans l'Amérique, où il est probable qu'ils ont pénétré. Ces forts antiques que *Carver* a retrouvés sous l'herbe, dans le continent de l'Amérique septentrionale (1), & dont l'existence a été nouvellement constatée, attestent le séjour d'un peuple policé. Des ouvrages d'or, des caractères, des hyérogliphes, le monument trouvé en 1768 sur un rocher de *Dighton*, à quarante ou cinquante mille au-dessus de Boston, & rapporté par M. de Gebelin, doivent faire présumer que ce peuple fut celui de Tyr (2). On le retrouve, d'ailleurs, à chaque pas, sur les côtes d'Afrique & d'Asie; & ici son séjour a été sans doute de bien plus longue durée. Les ruines trouvées de nos jours sur les îles *Comore*, dans le canal de Mozambique; la langue des Malais qui est tout Phénicien; ces instrumens que *Gama* trouve plus parfaits que les siens, chez des habitans de l'Afrique orientale qui voyoient les Européens pour la premiere fois; la boussole,

(1) *Travels through the interior parts of north America, in the years 1766, 1767, and 1768.*

(2) J'ai vu le dessin original de ce monument, tracé par un Huron un peu instruit, mais bien éloigné du degré d'instruction qui auroit pu rendre son dessin suspect.

également plus parfaite, employée alors sur la mer Rouge & dans celle des Indes, retrouvée encore chez les Chinois qui l'avoient reçue & non pas inventée, puisqu'ils en ignoroient l'usage ; l'état civil & la langue de l'île de *Mélinde* & d'une île voisine de *Mombaze*, sur la côte de Zanguebar, quand les Portugais y abordèrent pour la premiere fois ; tout rappelle à ces fameux navigateurs ; & à peine peut-on résister à l'opinion de M. de Gebelin, lorsqu'il établit que les *Erembes* d'Homère sont les Espagnols, & lorsqu'il nous montre, en conséquence, Ménélas voyageant autour de l'Afrique, au lieu de se perdre ridiculement, pendant dix ans, dans le bassin de la Méditerranée qu'il devoit connoître en grande partie, & sur les côtes de laquelle les scholiastes des siecles intermédiaires l'ont impitoyablement égaré, à force d'interprétations, parce qu'ils ne pouvoient soupçonner dans les anciens, des connoissances dont ils avoient perdu la tradition (1).

Quoi qu'il en soit, les Phéniciens ne négligerent pas l'Espagne. Ses mines les attirerent peu-à-peu dans ses terres. Les Sidoniens bâtirent *Sidonie*, aujourd'hui *Medina Sidonia* ; & les montagnes de l'intérieur furent fouillées

(1) Monde primitif, tom. VIII, &c.

dans tous les sens. On sait combien ces navigateurs en rapporterent de richesses. Les historiens nous parlent de monceaux d'or & d'argent; mais les Pyrénées n'y avoient rien fourni & ces monts étoient encore tranquilles.

C'étoit alors, au reste, que l'orient faisoit un grand pas vers l'occident. L'espèce humaine avoit reçu, par quelque cause qui se perd dans la nuit des tems fabuleux, un choc qui la mettoit dans une agitation violente, & l'Asie en feu alloit voir ses vieux empires s'écrouler les uns sur les autres. Les Gaulois se répandoient au midi, par une suite, peut-être, de l'ébranlement que causoient, dans l'occident, les orientaux qui s'y portoient en foule. Tout se déplaçoit, tout se mêloit depuis plusieurs siecles; des colonies s'établissoient par-tout; Rome venoit de naître; la Grece comptoit ses premieres olympiades; Carthage étoit fondée; la Méditerranée étoit sillonnée de vaisseaux errans ou fugitifs; ses côtes étoient infestées d'aventuriers; quand, de proche en proche, les Asiatiques & les Grecs trouverent le chemin des Gaules & de l'Espagne, quand les Rhodiens s'établirent au pied même des Pyrénées, quand les Phocéens remonterent l'Ebre, & pénétrerent dans l'intérieur des terres qu'il arrose, quand, enfin, les Phéniciens de Cadix

allarmés, appellerent au ſecours de la puiſſance défaillante de la mere patrie, les Carthaginois qui peu-à-peu s'emparerent d'un pays que les peuples marchands commençoient à ſe diſputer.

Quiconque a lu l'hiſtoire de l'Amérique & de l'Inde, peut ſe former une juſte idée de ces Aſiatiques & de ces Africains, jaloux les uns des autres, & mêlant les naturels du pays dans leurs ſanglantes querelles; mais bientôt elles eurent un terme. Le regne de l'orient étoit paſſé; le royaume de Tyr expiroit; Ninive n'étoit plus; la fameuſe Babylone venoit de diſparoître; l'Egypte qui, en ouvrant ſa myſtérieuſe enceinte, & livrant ſes habitans à la communication des étrangers, avoit perdu ſes avantages, au lieu de partager ceux du reſte des nations, l'Egypte ceſſoit d'être vénérée ſans commencer à être redoutable. Il n'y avoit plus que Carthage & Rome qui puſſent ſe diſputer le monde; & pendant deux ſiecles, l'Eſpagne ne connut plus de maîtres que les Africains.

C'eſt alors que naquirent Carthagène & Barcelone, & que le mouvement général s'approcha des Pyrénées. Juſque-là il paroît certain qu'elles n'avoient point reſſenti directement la commotion qui ébranloit tout l'univers connu. Ce n'étoit que par des ſuites fort éloignées de l'agitation des peuples, que des bandes de Celtes avoient

passé ces monts, & s'étoient établies sur les bords de l'Ebre. Cette émigration, qui s'étoit faite par l'extrémité orientale des Pyrénées, avoit peu intéressé le centre ; & ce n'étoit, d'ailleurs, qu'un transport d'hommes de la même race que leurs habitans, & qui parloient le même langage. Depuis la fondation de Barcelone même, il est douteux que les Carthaginois aient eu des établissemens bien voisins des Pyrénées. On voit Annibal commencer sa mémorable expédition par vaincre la résistance des peuples qui se trouvoient entre Carthagène & ces monts. Tel est, au moins, le récit de Polybe & l'opinion de Rollin (1). L'Espagne méridionale avoit seule subi le joug ; on ne parloit Phénicien que chez les Bastules ; & si les Carthaginois, qui avoient, comme les Tyriens, les sources de leurs richesses dans les montagnes de l'intérieur & du midi, tiroient aussi des métaux des Pyrénées, ce n'étoit encore que par la traite & par échange, comme nous nous procurons les pelleteries du Canada. Ce sentiment est appuyé de celui de Diodore de Sicile. On ne sauroit disconvenir, au reste, que si cette traite a eu lieu, la tranquillité de l'intérieur des Pyrénées n'ait pu être, au moins indirectement, altérée.

(1) Polyb. lib. 1 & lib. 3. Rollin, tom. premier, p. 246.

Elle l'a même été plus qu'on ne penſe, ſi leurs habitans ne connoiſſoient point, avant l'arrivée des étrangers, l'uſage & la valeur des métaux; car non-ſeulement les Romains les trouverent plus habiles que ne devoient être des bergers, à recueillir les paillettes d'or de leurs torrens, & à exploiter leurs mines de cuivre; mais dès les tems les plus reculés, leurs armes étoient de fer, & leurs ornemens d'or; & ſi la traite qu'ils faiſoient avec les Carthaginois, put leur enſeigner à chercher les métaux, il fallut une communication plus intime avec un peuple civiliſé pour leur en apprendre l'emploi. Les Aſiatiques-Grecs établis entre l'Ebre & les Pyrénées, en furent aſſez voiſins pour leur rendre de bonne heure ce funeſte ſervice; & je ne ſais, mais dès le tems d'Annibal, je vois dans la poſture des peuples qu'il domptoit, quelque choſe qui trahit l'influence de l'Aſie; & je crains que la paix de leurs hautes vallées n'ait été troublée long-tems avant que les triſtes viciſſitudes qu'elles ont ſubies, aient été la matiere de l'hiſtoire.

Mais l'approche des Romains va diſſiper toutes les ténébres, & changer toutes les relations. Ils avoient porté ſur l'Heſpérie un regard jaloux, & s'y étoient ménagé des alliés. Annibal, né capable de fixer le ſort du monde,

Annibal étoit né trop tard pour Carthage, & le plus grand homme qui ait peut-être jamais exiſté, dans l'ordre de ceux qui font le malheur des peuples, céda moins à des rivaux à peine dignes de lui, qu'à l'étonnante fortune de Rome. Carthage, née au ſein des lumieres de l'Aſie, avoit vieilli de bonne heure; & il eſt, dans la vie des peuples, un âge de décrépitude, où les plus grands efforts demeurent ſans effet, & les moindres fautes ſans reſſource.

Le ſort de la ſeconde guerre punique acheva de déterminer celui de l'Eſpagne; & ſes conſéquences entraînerent celui des Gaules. Heureuſes, encore une fois, les Alpes, de ce que l'ignorance des Romains ne ſavoit chercher de l'or que ſur les pas des Carthaginois! Ils remonterent aux ſources où leurs rivaux puiſoient une partie des richeſſes qui les avoient ſi long-tems rendu redoutables. Bientôt ils atteignirent les Pyrénées même, & les aborderent par les Gaules auſſi-tôt que par l'Ibérie. Les Romains ſavoient non-ſeulement vaincre, mais ſubjuguer. Ils s'aſſocioient les vaincus; ils partageoient avec eux la propriété & la culture des terres; ils attachoient ainſi leur domination au fonds autant qu'aux produits; & ils recueillirent par eux-mêmes ce que les Carthaginois n'avoient recueilli que par échange ou par

contributions. Alors on vit toutes les nations de l'Eſpagne recevoir ſucceſſivement la loi; la langue latine remplacer non-ſeulement le Phénicien, parlé auparavant dans le voiſinage des comptoirs de Tyr & de Carthage, mais encore le langage indigène; la religion des Romains & leurs mœurs faire de l'Eſpagne & des Gaules méridionales, une ſeconde Italie; des académies fleurir au pied même des Pyrénées; Hueſca réputé le ſéjour de la politeſſe; les bains de Bigorre & de Comminges viſités par les vainqueurs du monde; & le centre de ces monts devenu auſſi latin que s'il étoit enfermé par les murs de Rome.

A cette époque, les mines des Pyrénées ceſſerent d'être fouillées par des hommes libres, & l'on y vit deſcendre ces malheureux eſclaves ſur qui Diodore de Sicile attire notre impuiſſante pitié, & dans leſquels il a peint d'avance la race infortunée des Indiens enfouis dans le Potoſi. Dans ces monts, en effet, nous rencontrons par-tout les traces de leurs travaux; mais comme les métaux précieux n'étoient point le but de ces travaux, ce n'eſt point là que l'on peut juger des profondes connoiſſances que les Romains avoient acquiſes dans l'art du mineur; ce n'eſt point là que l'on retrouve les veſtiges de ces ſavans procédés dont Pline nous

a conſervé le détail, & que ſurpaſſent peu ceux que nous employons aujourd'hui ; ce n'eſt point là qu'au défaut de la poudre dont nous uſons pour faire éclater les rochers, ils appliquoient le feu & le vinaigre d'une maniere qui nous eſt inconnue; que maîtres, comme nous le ſommes, des eaux qui noyent les travaux inférieurs, ils les épuiſoient à l'aide de ces belles machines hydrauliques dont Diodore fait honneur au génie d'Archiméde, & auxquelles il attribue tant de puiſſance qu'il ſemble voir ces fameuſes pompes dont nous empruntons le ſecours dans nos exploitations modernes, & qui ſont portées, dans le *Harz*, à un tel degré de perfection, que le mineur peut déſormais pourſuivre ſon filon juſqu'à quatorze cens pieds au-deſſous de tous les écoulemens naturels. Ce n'eſt point dans les Pyrénées, non plus, qu'on a vu les Romains attaquer les montagnes avec une force de géant, pour en extraire tout l'or qu'elles pouvoient renfermer ; les excaver dans tous les ſens, & les ſoutenir en l'air ſur des piliers ; les renverſer, en renverſant à la fois tous ces appuis factices ; amener des torrens pour leſſiver ces décombres, & forcer ces eaux à venir dépoſer le métal qu'elles charrioient, dans de larges puits creuſés à cet effet : ouvrage qui ne put être conçu que par cet étonnant peuple, & qui rappelle

juſtement à Pline les entrepriſes d'Encelade & de Briarée (1).

Nous avons imité les Romains ; & ſans doute par la même raiſon, ce n'eſt point dans les Pyrénées que nous avons mis en uſage les grandes reſſources de l'art des mineurs. Hormis les mines de cuivre de *Baygorri*, & celles de fer du comté de Foix, nous n'y avons pas un établiſſement qui ſe reſſente ſeulement de la routine qu'une tradition non interrompue auroit dû conſerver chez les habitans des Pyrénées. Mais, quand nous mettrions en valeur tout ce que ces monts nous offrent actuellement de gîtes de minéraux, il y auroit encore ſi peu de proportion entre le produit de nos fouilles & les richeſſes que les anciens tiroient de l'Eſpagne, que ce n'eſt pas aſſez, pour rendre raiſon de cette différence, de réunir la ſuppoſition de l'épuiſement des meilleures mines, à celle de l'énorme diminution de valeur que les métaux précieux ont éprouvée depuis la découverte de l'Amérique, & qu'il faut ſe rappeller auſſi que les ſources les plus abondantes de ces richeſſes ſe trouvoient, non dans les Pyrénées proprement dites, mais dans les montagnes qui tiennent à leur partie occidentale ou méridio-

(1) Pline, liv. 33, chap. 3.

nale, & à celles qui en ſont totalement détachées & s'élevent au centre de l'Eſpagne : aux montagnes de *Hueſca* dont Tite-Live nous vante le produit ; à celles des Aſturies, de la Galice & de la Luſitanie, où Pline nous apprend que l'on recueilloit une quantité d'or prodigieuſe ; à celles enfin qui ſe trouvent au-delà de l'Ebre, à la hauteur de Carthagène & dans le voiſinage de Seville, qui ont fourni des tréſors à la cupidité des anciens, & que les Eſpagnols, gorgés de l'or du Pérou, n'ont plus aucune raiſon de fouiller.

Mais un nouvel ordre de choſes ſe prépare.

L'orient, en envoyant à nos contrées les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs & les Romains, lui avoit payé ſon tribut de lumieres ; c'étoit le tour des ténébres. Des hordes tout-à-fait ſauvages, chaſſées de la haute Aſie par quelque révolution qui ne nous eſt pas connue, avançoient lentement vers l'occident, le ſeptentrion & le midi, s'arrêtant de diſtance en diſtance, s'accroiſſant & ſe ſubdiviſant à meſure, ſe pouſſant les unes les autres, déplaçant par leur choc les naturels des pays où elles paſſoient, devenues peu-à-peu des multitudes que le fer & le feu ne pouvoient plus épuiſer, transformées dans leurs diverſes ſtations & par leurs divers mélanges, en peuples aſſez différens pour

que leur rencontre fût une horrible confusion, & formant ainsi, dans des régions inconnues, & d'élémens presque imperceptibles, l'orage effroyable qui alloit crever sur Rome. Il n'étoit plus tems de le conjurer, lorsqu'il gronda pour la premiere fois; lorsque ces hordes, s'approchant enfin des limites de l'Empire, lui apprirent qu'il existoit des Gêtes, des Huns, des Goths, des Vandales, des Hérules, des Gépides, des Francs, des Lombards ... & que seroit devenu le monde policé devant ce débordement de barbares! que seroient devenus les loix & les droits des nations! où se seroient reposées les sciences, filles de l'ordre & de la paix, si, en touchant l'empire Romain, quelques-unes de leurs hordes n'avoient pas perdu un peu de leur férocité; si Rome, en recevant leurs fers, ne leur avoit pas donné une religion & des loix; s'ils n'avoient pas dû à un commencement de civilisation, l'ambition de mettre les arts au nombre de leurs conquêtes?

Tout devoit céder : la virginité des hautes Alpes fut cette fois violée; mais, heureuses encore, en subissant le joug du vainqueur, elles ne furent point livrées au barbare dont la cupidité s'étoit aiguisée à l'aspect des richesses & du luxe des Romains; & les retraites qu'elles ouvrirent à de nouveaux hôtes,

excitant l'amour des troupeaux, au lieu de la soif de l'or, ne furent pas le théâtre du carnage, de l'oppression & de l'esclavage. Les Vandales occuperent ces monts ; & quelque barbares qu'ils fussent, plus civilisés encore que les habitans des hautes Alpes, ils leur donnerent leur langage & leurs mœurs ; & la race du conquérant se mêla sans effort à celle du vaincu.

Dans les Pyrénées, au contraire, le barbare subissoit l'ascendant de Rome, en renversant son empire. Rien ne changea, quoique tout fût changé. Le même sol vit seulement d'autres oppresseurs & d'autres opprimés ; & le Goth sembla ne s'être mis à la place du Romain, que pour prolonger sur ces monts l'empire des loix, des usages, du langage de Rome.... *Quand mon imagination & mon courage avoient toute leur fougue*, disoit le premier des rois de cette nation, Ataulphe fondateur du royaume de Toulouse, *j'ai souhaité avec passion d'éteindre le nom Romain, & de lui substituer le nom des Goths. . . . Mais après avoir fait réflexion que mes Goths étoient d'un caractère trop dur & trop violent, pour s'accoutumer à porter le joug des loix civiles, . . . j'ai senti que mon salut & ma gloire consistoient à employer leurs armes à rétablir & même augmenter l'empire*

Romain. Dès que je ne saurois venir à bout d'en changer la constitution, je veux en être le restaurateur, & que l'avenir me célébre en cette qualité (1).

Remarquable influence des lieux sur des hommes encore neufs ! Par la même raison que les Vandales étoient forcés, dans les Alpes, de devenir libres, les Goths étoient forcés, dans les Pyrénées, de devenir Romains. En vain ceux-là avoient soumis à leur langage les hommes auxquels ils s'associoient, ils s'étoient vus soumis à leurs coutumes. L'Helvétie n'en fut pas moins divisée en *Cantons* indépendans, comme au tems de César ; & les descendans de ces barbares, devenus républicains, sont ces mêmes *Suisses* qui, autour du lac de Lucerne, restaurerent la liberté que leurs ancêtres avoient reçue des *Helvétiens*. En vain, au contraire, les Wisigoths étoient venus dans les Gaules renverser l'empire de Rome ; ils étoient forcés de prolonger au-delà de sa durée le despotisme des Césars & l'orgueil du Sénat. C'est encore Auguste, ce sont encore les Peres conf-

(1) Paul Orose tenoit ce discours d'un homme grave qui l'avoit ouï de la bouche d'Ataulphe. Voy. *hist. liv. 7, chap. 29*, cité par *l'Art de vérifier les Dates*, à la Chronologie historique des Rois Wisigoths.

cripts qui ombragent & protegent le trône de Théodoric, quand Sidoine Appollinaire trouve à Bordeaux ce barbare devenu l'objet des respects du monde. *Depuis deux mois*, dit ce Gaulois célébre, *je suis à Bordeaux, où je n'ai pu avoir encore qu'une audience de Théodoric; mais s'il me donne si peu de tems, c'est qu'il ne lui en reste pas beaucoup à lui-même, au milieu des occupations que lui donne l'univers. On voit ici les Saxons & les Sicambres qui s'y rendent en foule, pour recevoir ses ordres. On voit se promener dans cette ville les Hérules qui habitent à l'autre extrémité de l'Océan. Les Bourguignons fléchissent le genou devant lui, pour qu'il leur permette de vivre en paix. Les Ostrogoths, fiers de sa protection, prennent des forces, pressent les Huns leurs voisins, & achetent le droit de se révolter contre eux, par les hommages qu'ils rendent aux Wisigoths. Les Romains eux-mêmes attendent de lui leur salut; & si l'on entend gronder quelque orage dans le nord, c'est la protection de Théodoric que l'on implore contre les bandes Scytiques. C'est la Garonne qui défend le foible Tigre. Le Parthe lui-même, le fier Arsacide sollicite, achete son alliance. Il oublie ici qu'il est parent du soleil & des étoiles, & joue le rôle d'un mortel ordinaire, lorsque, effrayé des prépa-*

ratifs qui se font sur le Bosphore, il s'attend, à chaque instant, d'être forcé derriere les bords escarpés de l'Euphrate (1).... Telle fut l'ancienne fortune des Goths; tels furent les ancêtres des malheureux *Cagots*. Il falloit que tous les contrastes fussent épuisés; & tandis que le fier Démocrate du canton de Schwitz s'honore jusqu'à nos jours de descendre du Vandale, les derniers restes du peuple d'Ataulphe & de Théodoric, oubliant leur antique gloire, n'ont pour partage que l'opprobre & les miseres de l'esclavage.

J'ignore s'il existe de bons documens, relativement à l'état des mines des Pyrénées, dans cet âge. Quant aux monumens, ils sont douteux, & il me paroît difficile de distinguer de l'ouvrage des Romains, celui des barbares qui travailloient sur leurs traces. Cependant c'est peut-être à ces derniers qu'il faut attribuer les travaux les moins parfaits & les plus superficiels; ceux où l'on reconnoît moins la hardiesse Romaine, secondée par le génie d'Archiméde, que l'esprit de désordre & de dévastation d'un conquérant mal civilisé; & je serois porté à

(1) Lib. VIII, cap. 2. Théodoric étoit cinquieme successeur d'Ataulphe. *Art de vérifier les Dates*, nouvelle édition, *loc. cit.*

croire qu'une grande partie des anciens travaux que nous retrouvons dans ces monts, annoncent les entrepriſes mal conçues de la cupidité à demi éclairée de ces barbares. Ils durent, d'ailleurs, mettre d'autant plus de déſordre & d'inconſtance dans les tentatives qu'ils faiſoient pour acquérir les métaux précieux par le travail, que le pillage en avoit rendu la poſſeſſion plus vulgaire. Il n'y eut peut-être que les mines de fer & de cuivre qui fuſſent exploitées avec ſuite, dans cet âge de fer & d'airain ; & tandis que tout l'or & l'argent ouvré qui ſe trouvoit répandu en Eſpagne & dans les Gaules, étoit venu groſſir les tréſors des conquérans, l'anéantiſſement de toute eſpèce de commerce, en rendoit la circulation impoſſible, & le remplacement ſuperflu. Auſſi voyons-nous que c'étoit moins la matiere que le travail qui étoit l'objet de l'avarice de ces barbares, pour qui un vaſe d'or ou d'argent étoit l'occaſion d'une guerre & le ſceau d'une paix, en même tems que le fils d'Ataulphe étoit enterré dans un cercueil d'argent, & que la Princeſſe *Galaſuinte*, deſtinée à épouſer Chilpéric, Roi de Soiſſons, étoit envoyée de Tolede à Rouen, dans un char du même métal (1).

(1) Le Poëte Fortunat la vit paſſer dans ce brillant & maſſif équipage, qui avoit la forme d'une groſſe tour ronde.

Faſte groſſier des peuples chez leſquels le goût ne préſide point encore à l'emploi des richeſſes, orgueil des hommes où ſimples ou barbares, à qui le luxe ne ſied point encore! Ainſi le Duc de Carliſle, ſous le regne de Jacques premier, crut ne pouvoir ſe montrer, dans une ſolemnité, d'une maniere plus éclatante, qu'en habit d'argent laminé; & auſſi lourd imitateur qu'inventeur malheureux, penſa être le rival de Cléopâtre, en faiſant manger à ſes convives une tarte d'ambre gris, de muſc & de perles fines (1). Ainſi, un Roi d'Afrique s'imagina être pour des Européens un objet d'admiration & de reſpect, en paroiſſant à leurs yeux, ſaupoudré, de la tête aux pieds, de poudre d'or. Ainſi un payſan de North-Hollande ou de Friſe, marque chaque pas qu'il fait vers la fortune, en changeant un des boutons de cuivre qui garniſſent ſon groſſier habit, en un bouton d'or maſſif.

Poſt aliquas urbes pictavas attigit arces
Regali pompâ prætereundo viam.
Hanc ego nempè novus conſpexi prætereuntem,
Molliter argenti turre rotante vehi. Liv. VI, carm. 7.

Si la qualité de poëte du narrateur pouvoit jetter quelque doute ſur l'exactitude de ſa deſcription, ſa qualité d'Evêque & de Saint canoniſé doit inſpirer de la confiance.

(1) Voy. *Wilſon* & *Lloyd*, cités par Pennant, *Tour in Scotland*, 1772, *part. II*, p. 85, 86.

Cependant, les tems s'obſcurciſſoient de plus en plus. L'influence de Rome ſur les barbares, diminuoit avec ſon ancien éclat. Les Francs changeoient, par leur apparition, la politique des Gaules; une rivalité funeſte s'étoit élevée entr'eux & les Goths, & ces deux grands peuples, heurtés l'un contre l'autre, & perdant de vue le foyer de lumieres qui avoit auparavant fixé leurs regards, travailloient à l'envi, à ſe priver des avantages fugitifs d'une civiliſation prématurée. Les arts vont en dépériſſant; les ſciences s'enfuient; les lettres réfugiées dans les cloîtres, doivent leur ſalut à l'obſcurité & à l'oubli; une ſombre nuit couvre les monumens: une nuit orageuſe où brillent comme de lugubres éclairs les regnes fameux de Clovis & de Charlemagne; les mêlanges des races deviennent de plus en plus confus & déſaſtreux. Le peuple indigène des Pyrénées, déjà croiſé de Romain, mêlé depuis d'Alain, de Sueve, de Goth, & enſuite de Franc, s'altere peut-être encore à l'arrivée des Sarraſins. Une ſeule portion de ce peuple ſe conſerve pure, au milieu de tant de confuſions, & ſe montre indomptée au milieu de tant de défaites: c'eſt le peuple des *Vaccées*, connu ſous ce nom par Pline l'ancien, que Strabon appelle *Vaſcons*, dont la poſtérité exiſte dans les Biſcayens & les Baſques, qui ont, de

tout tems, habité les deux Navarres, que l'on retrouve dans le pays de Soule & la terre de Labourd, qui pénétrèrent de bonne heure dans le Béarn, & à la domination momentanée desquels, une partie des peuples de l'Aquitaine doit le nom de *Gascons*. Leur patrie paroît être entre les Pyrénées & les sources de l'Ebre. Inconnus aux Phéniciens & aux Carthaginois qui ne franchirent point ce fleuve, échappant aux Romains, qui, dans leur maniere d'en parler, montrent assez qu'ils tentoient de dissimuler les bornes que leur toute-puissance reconnoissoit en Espagne, toujours mobiles, passant & repassant les Pyrénées, se cantonnant, au besoin, dans les parties les plus rudes de leurs montagnes, ou les plus stériles des rivages adjacens, à la fois bergers & guerriers, mal contenus par la forteresse de *Lapurdum*, aujourd'hui Bayonne, que les Romains avoient opposée aux incursions qu'ils faisoient dans la Novempopulanie, ils ne furent fideles qu'aux malheureux, demeurerent les compagnons de Sertorius poursuivi par la haine de Sylla, & de Pompée luttant contre l'ambition de César. Lorsque l'Empire Romain s'ébranla, ils surent résister aux Sueves qui ravagerent leur pays & ne le soumirent pas, ne céderent pas davantage aux Wisigoths, arrêterent le cours des conquêtes de Clovis & de ses enfans, & rendi-

rent vaines toutes les tentatives que les Maures firent sur leur liberté. Lorsqu'enfin ils se partagerent entre les deux empires qui se formoient des deux côtés des Pyrénées, demeurant purs de tout mêlange, ils garderent plus ou moins leurs mœurs & leur langage, & nous ont conservé le type précieux du peuple indigène de ces contrées. Tout le reste est altéré : l'élégance & la vivacité du Gaulois & de l'Ibère, plus ou moins modifiées par la gravité du Romain & la grossiereté du barbare, décroissent comme décroît la pureté des races. A peine un peu de sang indigène coule encore dans les veines de l'habitant de la Bigorre; & l'on chercheroit envain à estimer les doses de sang étranger qui sont confondues dans les habitans du Comté de Comminges, dont les ancêtres étoient, dès le tems de Sertorius & de Pompée, un mêlange confus d'hommes de toute espece. Le haut Aragon n'est habité que de Romains, de Goths & de Maures; la Catalogne annonce par son nom (1) le mêlange du Goth & de l'Alain, mélange ajouté à celui des Asiatiques & des Africains; &, en un mot, le caractere primitif ne reparoît plus du centre des Pyrénées jusqu'à la Méditerranée, dans ces vallées, soit septentrionales soit mé-

(1) *Goth-Alaunia.*

ridionales, de tout tems habitées par les étrangers, & que l'on peut regarder comme le grand chemin de tous les peuples, tant barbares que civilisés, qui se disputoient l'Espagne & les Gaules.

Je ne crois pas qu'on puisse assigner une autre origine à la dissemblance des peuples qui habitent actuellement les Pyrénées, & autrement expliquer l'appesantissement des uns & la vivacité des autres. L'observation réfléchie des mœurs, du caractère, de la stature, de la physionomie, du langage de chacun de ces peuples, réunie à celle des situations où ils se trouvent, & jointe à l'étude de leur histoire, fournira des faits bien importans & bien décisifs à quiconque veut s'assurer combien l'on a exagéré le pouvoir des climats sur les hommes. Pour moi, j'ai vu le Vandale à côté du Saxon, le Saxon à côté du Calédonien, le Hun à côté du Vandale & du Saxon, le Romain au milieu des Helvétiens, le Lombard à côté de l'un & de l'autre. J'ai vu que l'habitant du canton de Schwitz ressembloit plus au Suédois, qu'à celui des montagnes de Lucerne, & que l'Ecossois de l'ouest ressembloit moins à l'Anglois qu'au Basque. J'ai vu que dans ces pays où le régime féodal prévient le mélange des races du vainqueur & du vaincu, le noble est différent du peuple au milieu du-

quel il habite. J'ai vu que, depuis quinze siecles, le même climat n'a point rapproché des races différentes, que des climats divers n'ont point séparé des races pareilles. J'ai pensé que ces faits pouvoient être universels, quand j'ai réfléchi à tous ceux de même espéce que nous présentent & l'ancien & le nouveau monde, dans ces lieux où les hordes, les tribus, les nations ne se confondent point; quand j'ai considéré quelles différences subsistent dans l'Inde entre les races, entre les castes dont les principes religieux ou civils proscrivent le mélange; tout ce que les terres compriſes entre la Méditerranée, la mer Rouge, le golphe Persique, le pont Euxin, la mer Caspienne, centre des grandes révolutions de notre hémisphère, apportent d'exemples de la distinction des races; ce que l'on peut tirer d'inductions de l'observation comparée, de l'Arabe, de l'Abissin & du Copte; du Copte, du Grec & du Musulman; du Turc Hun & du Coraischite; du Nomade des tentes de Kedar & du Chaldéen & de l'Assirien & du Phénicien; ce que l'on apprend en opposant l'une à l'autre les races d'Edom, d'Ismaël & de Jacob; ce que prouve enfin la nation Juive, conservant dans tout l'univers sa physionomie Asiatique, parlant la plupart des langues avec les inflexions de l'Arabe. J'ai cru enfin, ou du moins j'ai été

tenté de croire que les races étoient, dans l'hiſtoire de l'homme, une donnée primitive; que les climats n'ont eu ſur elles, depuis les tems hiſtoriques, que des effets peu ſenſibles, en comparaiſon de ceux du mélange, & que ces mélanges ont créé les races intermédiaires; que peu de celles qui exiſtent aujourd'hui ſont pures; qu'aucune peut-être n'eſt primitive; mais que celle qui peuploit l'occident de l'Europe, étoit une des plus anciennes. Son langage fut parfaitement ſimple & radical; ſon caractère fut bien déterminé, bien tranché, & différent de tous les caractères nationaux que l'hiſtoire ancienne de l'Aſie & de l'Europe orientale nous a mis à portée de juger. La Grece ſeule partagea ce caractère, avec les différences qu'y apporterent des mélanges plus ou moins heureux; & quiconque a trouvé dans les anciens monumens des peuples, & dans la comparaiſon de leurs langages, des raiſons de regarder les *Pélaſges* comme freres des Gaulois, & Celtes d'origine, auroit tiré des mœurs des Athéniens, un argument qui en dit au ſentiment autant que ſes ſavantes recherches en diſent à la raiſon. Qu'avoit à faire l'orient de ſouiller un ſi beau ſang du mélange de celui de ſes Tartares? En voyant ce qui nous en reſte, à peine je pardonne à l'orgueilleuſe Rome d'y avoir mélé le ſien; &

l'Aſie

l'Asie nous eût-elle envoyé les plus fameux de ses peuples, leur sombre génie convenoit-il aux enfans de Japet ? Civilisés sans douceur, éclairés sans goût, savans sans clarté, le plus sublime effort de leur imagination, à la fois fougueuse & mélancolique, fut l'art d'ensevelir les sciences sous les grossieres allégories d'une religion qui auroit épouvanté Rome elle-même, si l'aimable Grece n'en avoit su adoucir les images. Une seule des races de l'Asie pouvoit nous consoler de ses violences par les charmes de son caractère ; mais elle n'étoit pas destinée à prévaloir, & les enfans d'Ismaël ne parurent en Espagne que pour nous laisser la chevalerie, & le souvenir enchanteur des beaux regnes de Séville & de Cordoue. C'étoit au rebut des races de l'Asie, à ses Scythes, à ses hordes septentrionales, que nous devions être associés. Que nous ont apporté ces barbares ? Composés d'élémens plus grossiers, la civilisation même leur alloit mal ; & leurs idées sociales, mélange hétérogène de connoissances mal digérées, & d'ignorance mal détruite, déplorables conceptions où la barbarie & la férocité s'environnent de formes & de droits, ont sans cesse élevé entre nous & notre tendance à la civilisation, le lourd & ténébreux phantôme de leurs préjugés. C'étoit fait des Gaulois & des Celtes. Tout ce qu'il

y a de doux, de riant & d'aimable, disparoissoit sans retour, si, dans notre heureuse patrie, le caractère indigène, plus rebelle à l'influence des étrangers, n'en avoit triomphé par quelques nobles efforts.

Basques aimables ! vous seuls, vous n'avez point à lutter contre la grossiereté du barbare. Elle ne pénétra point chez vous ; & votre heureux naturel répand sur le dernier d'entre vous cette élégance & cette urbanité, que nos meilleurs esprits ne doivent qu'à des situations favorables, & à ce rang où l'essor du caractere national est secondé par la culture. Heureux descendans des légitimes possesseurs de l'Occident, conservez-nous précieusement le pur sang de nos peres, ce sang qui vous a été transmis sans altération par ces familles dont la simplicité ne brigue point les honneurs des cités, & les dignités des cours. Vous auriez envain triomphé de Rome & de l'Asie, si vous ne saviez point opposer à la corruption, le courage que vous avez opposé aux armes des conquérans. C'est fait de vous, si vous cessez de vous estimer plus que tout ce qui vous environne ; si vos chefs, en dédaignant d'habiter parmi vous, viennent à vous persuader qu'il est ailleurs quelque chose digne de vos desirs & de votre imitation. C'est fait de vous, si vous exposez aux mélanges cet

heureux caractere que n'ont altéré ni les tems, ni les lieux, ni même les exemples ; il faudra que nous vous regrettions ; & que de nobleſſe & de généroſité, que de graces & de goût ſeront perdus pour la terre, du moment où vous n'y ſerez plus !

Mais que dis-je, & pourquoi déſeſpérerois-je de vous ? Les Calédoniens, vos malheureux freres, ne triomphent-ils pas, & de la dure loi d'un vainqueur irrité, & du dédain même des chefs de leurs généreuſes tribus ? Seriez-vous moins fideles qu'eux à votre ſang, quand vos chefs, bien différens de ces Seigneurs de l'Ecoſſe dont l'oreille s'offenſe des chants antiques du *Barde* héréditaire, & qui ne daignent point comprendre la langue qu'Oſſian a parlée, quand vos chefs vous honorent & vous aiment, quand vous nous voyez émus à l'aſpect de vos mœurs, quand tout vous apprend à vous eſtimer vous-mêmes ? Ah ! plaiſez-vous dans vos coutumes, dans votre langue, dans vos vêtemens ; le croiriez-vous ? l'amour de la patrie & les vertus civiles tiennent ſouvent à de pareils attachemens, & l'on n'aime pas ſon pays autrement que les chants de ſa nourrice & les habitudes de ſon enfance. Et quels tems vous furent jamais plus propices ? On dit, on aſſure que la deſtinée des Gaules l'emporte. Victorieuſe enfin, elle

va régénérer la France. On croit que les champs & les troupeaux vont rentrer en grace; que le peuple va connoître ſon importance & ſa dignité; que les grands auront beſoin, pour ſe croire tels, des ſuffrages & du reſpect de la nation. La république des Gaules va renaître à l'abri d'une autorité douce & conſentie; il y aura mieux déſormais qu'un état & des ſujets: une patrie & des citoyens.... Eſpérance des bons François, ne ſoyez point vaine! Que la deſtinée des Gaules triomphe! Qu'elle éteigne les dernieres fermentations de ce levain d'orgueil & de diſcorde que les barbares avoient jetté dans notre ſein; & que la plus brillante des nations, devenue la plus ſage & la plus heureuſe, ſoit l'amour & l'admiration de la terre, après en avoir été l'envie!

FIN.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

VUE générale des Pyrénées, page 1

CHAPITRE II.

Tarbes, Pau, Lourdes. Bains de Cauteretz, de Saint-Sauveur & de Barèges, 9
Pic du midi de Pau ou d'Ossau, 12
Eaux bonnes & Eaux chaudes de la vallée d'Ossau, 14
Eaux de Barèges, Saint-Sauveur, & Cauterèts, 22

CHAPITRE III.

Environs de Barèges, Tourmalet, vallée de Campan, 22
Economie pastorale, 27
Vallée de Campan, & cours de l'Adour, 30, 31

CHAPITRE IV.

Le Pic du midi de Bigorre, 35

CHAPITRE V.

Gavarnie, ſa Vallée, ſa Caſcade & ſon Pont de Neige. Le Marboré & ſes Glaces, 54

Formation des Vallées ſecondaires ou tranſverſales, 57

Contrebandiers, 80

Lavanges, 82

CHAPITRE VI.

La Brêche de Roland & ſes Glaces, 90

Contrebandiers, ibid.

Différence d'inclinaiſon entre les deux pentes des Pyrénées, 102

CHAPITRE VII.

Nivellement du Pic du midi de Bigorre, 117

Hauteur de pluſieurs Montagnes remarquables des Pyrénées, 126

CHAPITRE VIII.

Partie des Pyrénées, compriſe entre la Bigorre & la vallée de la Garonne. Pays des quatre Vallées. Ports de Bielſa, de la Pèz, de Clarbide. Vallée de Larbouſt, 131

Marbrieres de Campan & de Sarrancolin, 135

Pic d'Arbizon, 136

Vallée d'Aure, ibid.

Hiſtoire de Jean V, Comte d'Armagnac, 138

Vallée de Louron, Ports de la Pèz & de Clarbide, 151

Vallée de Larbouſt, 160

CHAPITRE IX.

Le Port d'Oo & ſes Glaces. Vue des Glaces du Spijole & de l'Aſtos de Vénaſque, 163

CHAPITRE X.

Le Port de Vénaſque. Vue de la Maladetta & de ſes Glaces. Bagnères de Luchon, 192

Différence d'inclinaiſon entre les deux pentes des Pyrénées, 203

CHAPITRE XI.

Goitreux de la vallée de Luchon. Hiſtoire des Cagots, 204

CHAPITRE XII.

Voyage à la Maladetta. Ses Glaces. Une des ſources de la Garonne. Deſcente dans la Vallée d'Artigue-Telline, 225

Formation & diſpoſition des Montagnes Secondaires, 243

CHAPITRE XIII.

Vallée d'Aran, & Port de Viel. Portillon, 268

DEUXIEME PARTIE.

CHAPITRE XIV.

Les Pyrénées conſidérées, relativement aux Alpes, dans l'étendue de leurs Glaces, 285

Obſervations ſur l'extenſion des Glaces, & ſur le terme qu'elle doit avoir, 303

CHAPITRE XV.

Les Pyrénées considérées, relativement aux Alpes, dans leur accessibilité, & dans l'influence de leurs hauteurs, sur la vie végétale & sur la vie animale, 321

Considérations sur l'accessibilité des Pyrénées, 322

Considérations sur l'échelle végétale, 329

Considérations sur l'élévation où l'homme cesse d'exister commodément, 337

CHAPITRE XVI.

Les Pyrénées considérées, relativement aux Alpes, dans leur enchaînement mutuel, & dans la part qu'elles prennent ensemble au dessin de notre continent, 350

Considérations sur les montagnes primitives, 368

CHAPITRE XVII.

Les Pyrénées considérées, relativement aux Alpes, dans la différence que leurs mines & leur situation géographique ont apportée dans la condition de leurs habitans, 392

Considérations sur la formation des mines, ibid.

Observations sur la situation que les métaux affectent, 398

Quelle fut l'influence des Phéniciens & des Carthaginois sur les Pyrénées, 407

Les Romains en subjuguent les habitans, & en exploitent les mines, 415

Arrivée des Barbares, & différence de condition des habitans des Alpes & des Pyrénées, 419

Tous les Peuples des Pyrénées son actuellement mélangés & altérés, hormis celui des Vaccées, 427

Considérations sur les Races, 430

Fin de la Table.

EXTRAIT des Regiſtres de l'Académie Royale des Sciences, du 3 Avril 1789.

M. Ramond de Carbonnieres, traducteur & commentateur des lettres de M. Coxe ſur la Suiſſe, a ſoumis au jugement de l'Académie des « *Obſervations faites dans les Pyrénées, pour ſervir de ſuite à des Obſervations ſur les Alpes* ». M. d'Arcet & moi, avons été chargés de lui en rendre compte.

Cet ouvrage eſt fait par un obſervateur accoutumé à peindre les grands objets de la nature, auquel aucune ſcience n'eſt étrangere, qui avoit bien étudié les Alpes, & qu'aucun péril n'a arrêté. La chaleur & la vérité de ſes deſcriptions, & la variété de ſes obſervations, inſpirent aux lecteurs de toutes les claſſes, un intérêt qu'ils trouveront rarement dans des ouvrages qui traitent de pareils objets; il les amène par degrés, & ſans le leur faire preſſentir, aux diſcuſſions les plus ſérieuſes & les plus importantes, & des obſervations qui d'abord ne paroiſſent que locales & purement géographiques, le conduiſent à des réſultats qui lui appartiennent tout entiers.

Le ſapin & le pin, tantôt s'élevant aux nues, tantôt noueux & courts; le buis formant des arbres, le rhododendron, la lauréole odorante, la roſe alpine, le carnillet mouſſier, la gentiana verna, l'œillet frangé ou dianthus ſuperbus, l'aconit napel,

bien moins redouté ici que dans les Alpes, fourniſſent à l'auteur des indications ſur le degré de hauteur des montagnes où il les a trouvés, les uns par la diverſité de leur taille, par le tems de leur floraiſon, d'autres encore par leur ſeule préſence. Et il en déduit cette conſéquence générale, que la diſpoſition des végétaux ſur le penchant des montagnes obéit principalement à la température de leurs différentes zones.

M. Ramond a trouvé l'izard un peu plus petit, & d'une couleur plus claire que le chamois des Alpes; il le croit auſſi moins fort & moins agile. L'ours, commun dans les cantons des Pyrénées, où les forêts ne ſont pas détruites, eſt moins féroce que celui de la Suiſſe; les troupeaux y ſont moins fiers. Les Cagots ou Capots, les Goitreux ou les Cretins des Pyrénées, que l'auteur fait deſcendre des Goths, tiennent leur imbécillité du ſort de leur race, & non des cauſes phyſiques des vallées qu'ils habitent: cette race réputée infâme & maudite, & par-tout déſarmée, ne peut exercer que de certaines profeſſions; la miſere & les maladies en ſont le conſtant appanage; elle eſt connue en Bretagne ſous le nom de Cacous, dans l'Aunis ſous celui de Coliberts, Cahetz en Guyenne, enfin Caffos dans les deux Navarres. M. Ramond ne ſe borne pas à conſidérer ces êtres malheureux; il compare les autres habitans des Pyrénées en général à ceux des Alpes, & fait remarquer la différence que les mines des Pyrénées &

leur ſituation géographique ont apportée dans leur condition.

Chacune des villes principales qui bordent la pente ſeptentrionale des Pyrénées a donné la dénomination de Pics de midi à celles des montagnes de ſon diſtrict qui lui ont paru les plus hautes, quoique par leur hauteur réelle ces Pics ne ſoient ſouvent que des montagnes du deuxieme & du troiſieme ordre. Le canton le plus élevé de cette chaîne paroît être celui qui ſépare la Bigorre, le pays des Quatre Vallées, & une partie du Comté de Comminges, de l'Aragon, & d'une portion de la Catalogne.

Selon M. Flamichon, le Pic de Gabiſos a 1255 toiſes au-deſſus du niveau de la mer; le Pic du midi de Pau 1407; & le nivellement de MM. Reboul & Vidal donnent au Pic du midi de Bigorre 1506 toiſes; à la montagne de Neouvielle 1619; au Pic long 1668; à Vignemale, montagne calcaire, 1722; aux ſommets également calcaires du Marboré & du Mont-perdu 1636, 1710 & 1763 toiſes. La plus grande élévation des Pyrénées ſe ſoutient l'eſpace d'environ 40000 toiſes, à compter de Vignemale, juſqu'à la Maladetta; elles ne ſont inférieures aux Alpes que de 600 toiſes au plus, en faiſant entrer dans la comparaiſon les hauteurs preſque diſproportionnées du Schreckhorn & du Mont-blanc.

L'Auteur retrace aux voyageurs le ſuperbe coup-d'œil du cirque de Marboré, de ſa caſcade de 1266 pieds de hauteur, & de ſon pont de neige. Il l'amène

ſucceſſivement depuis Lourdes, juſqu'à ces dernieres ſommités, par des defilés nombreux, alternant avec des baſſins qui ſe reſſerrent à meſure que l'on s'éleve; tous ces baſſins ont été autant de lacs formés comme tous ceux qui exiſtent encore en ſi grand nombre dans les Pyrénées, aux points de réunion des torrens; & les défilés étoient autant de détroits par leſquels les eaux tomboient d'étage en étage, ſous la forme de cataractes, avant d'avoir creuſé le lit qu'elles parcourent. Après ces obſervations, M. Ramond rappelle la remarque qu'a faite M. de Sauſſure dans les Alpes, & M. l'abbé Palaſſo dans les Pyrénées, « que ces monts paroiſſent compoſés de » bandes de rochers, approchant plus ou moins de » la parallèle à la direction de la chaîne ». Il en conclut que « les premieres vallées ont donc dû exiſ- » ter ou ſe former dans la même direction, & » ſur les différens étages des monts, entre les ban- » des qui adhéroient le moins les unes aux autres »; & il ajoute « que ces vallées ne ſe ſont pas creuſées » profondément, ſi elles n'étoient pas originairement » très-creuſes, attendu qu'elles oppoſoient peu » d'obſtacle à la tendance des eaux, qui ſe raſſem- » blerent bientôt, en forme de lacs, dans les prin- » cipales dépreſſions, d'où elles ne tarderent pas à » déverſer, des étages ſupérieurs ſur les étages in- » férieurs, tantôt ſciant les couches intermédiaires, » tantôt les renverſant avec violence, & cherchant » ainſi le plus court chemin des plaines, en ſe

» frayant, dans une direction perpendiculaire à celle » de la chaîne, des passages où l'on remarque succes- » sivement, les monumens du long séjour des » eaux stagnantes, & les traces de leur fuite tu- » multueuse, toujours, ou des dépôts ou des rui- » nes, par-tout le plan primitif altéré par de grands » accidens. Ce sont ces vallées que M. de Saussure » appelle *transversales*, en opposition avec les val- » lées *longitudinales*, ou parallèles aux couches de » la chaîne, & dont M. l'abbé Palasso, après M. » d'Arcet, a tracé en peu de mots l'histoire ».

Les observations lithologiques que l'auteur recueille dans ses courses servent à l'édifice de son système. Considérant d'une part la chaîne des Pyrénées, comme formée de diverses bandes de montagnes, il la regarde de l'autre, comme étant composée de plusieurs chaînons, ayant chacun pour centre un de ces Pics de roche primitive, très-élevé, entouré de montagnes siliceuses & calcaires, dont les couches s'inclinent de toute part vers lui, & auxquelles il sert d'appui. Il a remarqué que la roche de chacun de ces Pics a un caractere distinct; que le granit du chaînon qui s'éleve entre les tours de Marbre & le Port de Bielsa, est à bandes saillantes; que celui de la montagne d'Oo, renferme les grands cristaux de feld-spath que l'un de nous y a le premier reconnu; & que le Mont maudit est formé de granit simple. L'Auteur ne se dissimule pas que plusieurs de ces montagnes centrales, depuis Vigne-

male jusqu'aux tours de Marboré, présentent des masses immenses de roches calcaires sur une étendue considérable; il cherche à résoudre cette difficulté par une explication fort ingénieuse qu'il faut lire dans l'ouvrage. Enfin M. Ramond croit qu'on peut considérer les Pyrénées comme deux chaînes, dont l'une commence à l'Océan, & se termine à la Maladetta, & l'autre lui succède ici, & se prolonge jusqu'à la Méditerranée; les plus grandes hauteurs de l'une & de l'autre sont plus voisines de leur extrêmité orientale que de l'extrêmité opposée. L'étendue d'un rapport ne nous permet pas de discuter ces idées.

L'inflexion des Pyrénées vers leur crête est beaucoup plus rapide & plus brusque du côté de l'Espagne, que de celui de la France; il y a eu moins de matieres secondaires accumulées sur les substances primordiales; aussi dans la pente méridionale de cette chaîne de montagnes, le granit paroît-il beaucoup plus souvent à découvert qu'à son versant septentrional.

M. Ramond fixe l'état des glaces des Pyrénées; il étoit inconnu avant lui; à peine croyoit-on qu'il existât de véritables glaciers dans ces montagnes: bientôt il fut convaincu de leur existence, à la couleur transparente & bleuâtre dont étoient teintes les plus hautes sommités, à leurs coupures nettes, leurs fentes à vives arêtes, & à cette disposition indescriptible qui caractérise les glaciers, & qui le frappa dans les aiguilles les plus élevées des Pyrénées,

nées, lorſqu'il les enviſagea du haut des montagnes du ſecond rang. Ses eſpérances ne furent point deçues; il en découvrit au-deſſus des tours de Marboré, à la brêche de Roland, auprès du port de la Pez, à la montagne de Clarbide, au port d'Oo, au Spijole & à l'Aſtos de Vénaſque, enfin au Mont maudit ou Maladetta: ce dernier eſt couvert de neiges éternelles, & ceint de larges bandes de glaces. Il eſt parvenu en différens endroits ſous des voûtes de glaces & de neiges, il en diſtingua les couches; & il reconnut celles des hivers les plus fameux, des étés les plus brûlans, & des années les plus douces, à l'épaiſſeur, à la tranſparence, & à la poroſité des bandes. Les contrebandiers qui approchent le plus ſouvent ces glaciers les appellent des *Serneilles* ou *Sernelhes*. Les habitans des Pyrénées diſtinguent, comme ceux des Alpes, les lavanges en lids de terre & lids de vent; ils entendent par ces derniers ceux que les ouragans élevent en tourbillons dans les régions ſupérieures.

Les conſidérations ſur l'étendue des glaciers des Pyrénées, comparée à celles des glaciers des Alpes, forment une des parties les plus intéreſſantes de cet ouvrage, elles nous ont paru abſolument neuves.

La Zone de glaces des Pyrénées n'eſt large que de 300 toiſes; celle des Alpes en occupe 1300. Cette différence eſt prodigieuſe, ſi l'on fait attention que les Pics les plus élevés de ces montagnes ne different dans leur hauteur que de 600 toiſes, & dans leur

latitude, que de trois degrés & demi. De l'examen approfondi que l'Auteur fait des causes de la variété, de la largeur, & de l'élévation des Zones glaciales, il tire les deux formules suivantes.

« De la hauteur qu'atteint la crête d'une chaîne, » de sa latitude moyenne, & de l'étendue de sa » Zone glaciale, deux choses étant données, on en » peut conclure la troisieme.

» Dans une chaîne connue, si d'un mont donné » l'on connoît deux de ces trois circonstances, sa hau- » teur, l'étendue de ses neiges ou de ses glaces, & la » place qu'il occupe dans les rangs de la chaîne, la » troisieme en est une conséquence nécessaire ».

Après avoir établi ces loix, M. Ramond s'attache à prouver que les glaciers des Alpes, comme ceux des Pyrénées, ne sauroient prendre d'accroissement durable.

C'est à l'infériorité de l'amas de neiges & de glaces qu'il attribue l'accessibilité plus facile des hautes sommités des Pyrénées.

L'air des montagnes du premier ordre est aussi destructif de l'économie animale, que celui des montagnes inférieures lui est favorable. M. Reboul a trouvé qu'au sommet du Pic du midi, l'air contenoit un quart moins de gaz oxigène qu'à la base : en effet, le gaz oxigène étant plus pesant que le gaz azote, doit se trouver en moindre quantité dans les régions supérieures, où d'ailleurs il ne sauroit se former, s'il est vrai que ce gaz soit le produit de la décomposition de l'eau par les organes des végétaux. M. Ramond

en conclud naturellement que la hauteur où l'homme ceſſe d'exiſter commodément eſt celle où commence le froid conſtant, & où finit la végétation.

On ne ſauroit faire un pas dans les Pyrénées ſans trouver des rapports entr'elles & les Alpes; celles-ci ont comme les premieres, leurs pentes plus bruſques au midi qu'au nord. Les unes & les autres ont été entierement couvertes & formées par les eaux; l'Auteur après avoir établi cette vérité qui nous paroît inconteſtable, entre dans les grandes queſtions ſur la formation du globe & ſur celle des montagnes, & il explique, par un ſyſtême qui lui eſt propre, pourquoi les Alpes & les Pyrénées ſont plus eſcarpées au midi qu'au nord. Nous n'examinerons pas les idées qu'il développe à ce ſujet.

En parcourant les tableaux des mines des Pyrénées, publiés par l'un de nous, M. Ramond a cru pouvoir en tirer ce réſultat; que c'eſt aux deux extrémités de la chaîne que le fer eſt répandu avec le plus de profuſion; que c'eſt au centre, & dans les montagnes les plus élevées, que le plomb domine, & que le cuivre occupe les eſpaces intermédiaires: que l'or ne paroît ſe trouver que dans la partie orientale: que le cobalt & le zinc ſemblent préférer la partie centrale.

Des obſervations & des deſcriptions locales très-piquantes; celle des glaciers des Pyrénées; celle de leurs Cretins; la remarque ſur la différence de l'eſcarpement de ces montagnes au midi & au nord; enfin les rapprochemens des cauſes qui rendent pé-

nible à l'homme le ſéjour des plus grandes hauteurs, qui font ſubſiſter les neiges à la cîme des montagnes, & qui graduent l'échelle de la végétation, confirment l'opinion qu'a priſe le public des connoiſſances & de la ſagacité de M. Ramond. En propoſant à l'Académie de lui accorder la permiſſion de faire imprimer cet ouvrage, ſous ſon privilege, nous lui rappelons qu'elle ne ſe rend jamais garante des ſyſtêmes adoptés par les Auteurs, auxquels elle accorde cette faveur.

Fait au Louvre, le 3 Avril 1789.

Signé, D'ARCET, le Baron DE DIETRICH.

Je certifie le préſent Extrait conforme à l'original & au jugement de l'Académie. A Paris, ce 6 Avril 1789. *Signé*, le Marquis DE CONDORCET.

MM. d'Arcet & le Baron de Dietrich, Commiſſaires nommés par l'Académie, pour examiner un ouvrage de M. Ramond de Carbonnieres, ayant pour titre : *Obſervations faites dans les Pyrénées, pour ſervir de ſuite à des Obſervations ſur les Alpes*, en ayant rendu compte, l'Académie a jugé cet ouvrage digne de paroître ſous ſon Privilege.

Je certifie le préſent Extrait, conforme au jugement de l'Académie. A Paris, le 6 Avril 1789.

Signé, le Marquis DE CONDORCET.

De l'Imprimerie de CHARDON, rue de la Harpe. 1789.